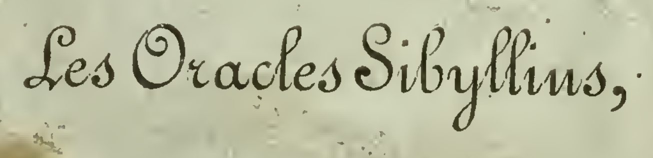


Les Oracles Sibyllins,

Ou la suite

DES SOUVENIRS PROPHÉTIQUES,

Ornés de Gravures emblématiques.

LES
ORACLES SIBYLLINS.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

LES ORACLES SIBYLLINS,

OU LA SUITE DES SOUVENIRS PROPHÉTIQUES,

ORNÉS DE GRAVURES.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur de *la Sibylle au Tombeau de Louis XVI.*

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

BOILEAU.

. . . . . . Puis, le fixant (*Buonaparte*), je lui parle ainsi : O toi qui fis trembler l'Europe dans tes beaux jours, contemple ici l'ordre immuable de l'éternelle Providence; . . . . . Vois ce que tu étois le 16 décembre 1809, et ce que tu es aujourd'hui......

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Tournon, n°. 5, faub. S. G.

Et à son Magasin de Librairie, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, n°. 1.

M. DCCC.XVII.

infernales de Milton, soufflent leur venin mortel et séduisent par de perfides insinuations. Je sais que leur cabale va se réveiller et s'agiter au seul titre de mes oracles sibyllins; ils lisent si peu, jugent si mal! les connoisseurs sont si rares! les hommes sont si légers et si insoucians! Les gens de lettres, armés d'un microscope, cherchent les défauts d'un ouvrage, et ferment les yeux sur les beautés qu'il renferme. Heureusement pour moi, mon sexe juge et donne le ton. Les femmes trouveront des gens sages et éclairés qui les écouteront; il en est même quelques-uns qui partageront franchement leur avis, et je le prédis à vous tous qui daignerez m'entendre : cette nouvelle production vous étonnera, et finira par subju-

guer certains incrédules du siéle où nous vivons.

Quant à vous, ô mes adeptes, l'accueil favorable avec lequel vous avez reçu et encouragé mon premier ouvrage, devient pour moi un heureux présage de l'indulgente opinion dont vous environnerez celui que je soumets à votre jugement. Ah ! si vous lisez, si vous commentez encore avec plaisir ces nouveaux Souvenirs prophétiques, vous compléterez ainsi mes succès sibyllins, et je n'aurai plus de vœux à former!



UN MOT

A CEUX QUI NIENT

CE QU'ILS NE PEUVENT CONCEVOIR.

Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.

Encore des prophéties! mais voulez-vous donc éterniser la critique, la rendre plus amère, en lui fournissant sans cesse des alimens? De grâce, Sibylle, modérez cette fureur d'écrire, faites vous oublier; votre silence seul peut désarmer vos implacables ennemis. La lutte à laquelle vous les provoquez pourra vous devenir fatale; laissez-les maintenant s'égayer aux dépens du prophète *Muller* et de ses prosélytes; quant à vous, restez témoin paisible de leurs ridicules débats: car nous vivons dans un siècle qui nous annonce d'étonnantes merveilles....., mais qui sera peut-être funeste aux amis du merveilleux...... Ainsi s'exprimoit un vieil amateur des sciences occultes, et qui, par parenthèse, et en présence de certaines gens, les traite quelquefois de mensongères : tant il y a de girouettes par crainte et par foiblesse! et tant, le bon hermite du faubourg Saint-Germain trembleroit de se voir un jour

inscrit dans de modernes annales (*a*), s'il n'affectoit une feinte incrédulité; moi, Sibylle, qui n'adopte pas facilement l'opinion des trembleurs, je ne peux croire que notre pauvre raison rétrograde à ce point. Aussi je défie les émules de *Laubardemont* (si tant est qu'il en existe encore); et n'en déplaise aux craintes chimériques de mon vieux voisin, je veux, malgré ses avis, rentrer en lice, et livrer combat. Allons, frondeurs de mon art, je vous jette le gant, il est de votre honneur et de votre courtoisie de répondre à mon appel; le signal est donné : la lutte qui va s'engager entre nous est une guerre à outrance; que dis-je? elle est à mort.

Je vous le répète donc, ô profanes! cet ouvrage étonnera l'Europe, non par la pureté et l'élégance du style, non par le brillant de sa rédaction, mais par l'exposé des choses et des faits que j'y rapporte avec une vérité et une précision remarquables. Oserez-vous bien encore, d'après des preuves aussi claires et aussi authentiques, renouveler ici l'injuste reproche que vous m'avez fait de prédire *après coup;* certes, mécréans, je puis maintenant vous répondre avec quelqu'avantage.

Vous étiez loin de croire, ô vous tous fins politiques, que les événemens arrivés en 1814 se renou-

---

(*a*) Voyez la *Demonomanie des Sorciers*, par J. Bodin, Angevin, édit. de Lyon Chez Paul Frellon et Abraham Etoquemin, année 1593.

velleroient si malheureusement en 1815; mais moi, qui suis inspirée par un certain génie de prévision, je voulois, sous un sens figuré et mystérieux, vous faire partager mes trop justes craintes; je voulois, dis-je, vous arracher au profond assoupissement dans lequel vous étiez plongés. Ah! si vous aviez lu attentivement mon voyage au sombre empire des morts, et au champ du repos; si enfin vous vous étiez arrêtés par la pensée, ainsi que moi, sur les rochers de l'île d'Elbe, certes, mes observations auroient pu vous frapper et vous servir de boussole; mais non : à l'époque où je publiois mon ouvrage, où je voulois, par une adroite fiction, détourner, s'il étoit possible, l'effroyable tempête qui menaçoit de bouleverser ma patrie, vous osâtes, la plupart, m'accuser de foiblesse. Aussi, je le dis franchement aujourd'hui dans l'amertume de mon cœur, j'ai tout fait pour éclairer des aveugles; et les enthousiastes (car il en est de toute espèce) ont préféré l'horreur des ténèbres aux traits de lumière que la vérité devoit naturellement faire jaillir de mes écrits : tant il est vrai que le choc de nos opinions nous égare plus souvent encore qu'il ne nous éclaire sur le véritable but que tout homme sage et modéré doit, en politique comme dans sa conduite privée, ambitionner d'atteindre!

J'ai donc, en ce moment, la noble ambition de prouver à mes nombreux détracteurs que mon premier ouvrage, si futile en apparence, avoit un grand objet d'utilité; j'en appelle maintenant aux hommes les plus

impartiaux, et qui jugent sans aucune prévention. Ils diront : Les *Souvenirs prophétiques* renfermoient, dans un langage mystérieux, des avertissemens qui, mieux compris, pouvoient servir à détourner de bien grands malheurs.

Le devoir d'un écrivain est de plaire ou d'instruire. Cependant certains journalistes me refusent l'un et l'autre talent. Sans doute, comme je l'ai dit dans ma réponse à un célèbre critique (*a*), il lui étoit bien permis de nier ce qu'il ne pouvoit comprendre ; mais il a osé accuser jusqu'à mes opinions politiques ! C'est vous que j'interpelle, fidèles adeptes, qui m'avez connue, qui m'avez suivie depuis la révolution : en est-il un seul parmi vous qui puisse me reprocher la plus légère versatilité? Je suis tolérante, il est vrai, mais je ne fais que suivre les préceptes divins de celui qui nous commande si expressément l'excuse des foiblesses, en nous prescrivant le pardon des injures.

M. H. (*a*) m'a fait un crime d'avoir dit, dans le thème de naissance de Napoléon (*b*) : « Ce *consultant* » coopérera à de grands événemens ; il lui est prédit » qu'il sera l'homme unique. »

Il en conclut que j'ai encensé l'idole, et que, dans la rédaction de mes *Souvenirs prophétiques*, j'ai fait *pate de velours* (ce sont ses propres expressions), pré-

---

(*a*) L'un des rédacteurs du Journal des Débats.

(*b*) Année 1807, pag. 403. *Souv. prophet.*

voyant bien que l'ex-empereur reviendroit en France. (Tout à l'heure, le malin critique me refusoit le don de la préscience, et voilà maintenant qu'il me l'accorde.) « Mais aujourd'hui, continue-t-il, que » l'homme est renversé sans retour, nul doute que la » Sibylle ne tienne à l'avenir un tout autre langage. » Vous vous trompez, M. H., jamais je ne chanterai la *palinodie*, ce n'est point à moi de juger un homme à qui la France doit tout à la fois *sa gloire militaire et ses malheurs* (*a*). Ainsi donc je vous le dis dans l'ouvrage que j'offre au public, j'y consigne ma profession de foi; mes tableaux, à la vérité, sont assez frappans sur l'homme du *destin* : mais je le répète, jamais, non jamais je ne battrai un homme à terre. Si Napoléon étonna l'Europe entière par ses succès multipliés et par ses revers, aujourd'hui qu'il est vaincu par elle et pour elle, il doit servir à tous les peuples et à tous les rois, d'une grande et terrible leçon.

J'ai dit que *Buonaparte*, premier consul, pouvoit et devoit, d'après son système politique, gouverner la France pendant plusieurs lustres ; mais que devenu empereur, il falloit qu'il succombât.

Maintenant je suis loin de vouloir user de représailles envers M. H. De plus longs débats ne serviroient qu'à éterniser notre vieille querelle ; mais s'il veut m'en faire une nouvelle (à tout seigneur tout honneur), je me réserve le droit de lui répondre, et

(*a*) Bibliog.

le lecteur impartial voudra bien prononcer dans ce grand procès. Alors on verra, d'après nos débats réciproques, qui de nous deux mérite d'être admis dans l'ordre mémorable des girouettes. M. H., à la vérité, par ses talens et ses rares connoissances, a des droits incontestables à la grande maîtrise; mais moi, sœur indigne, si j'étois condamnée, je me bornerois à supplier le vénérable de m'admettre aux épreuves les plus rigoureuses dans la classe des aspirantes; car je le dis dans la sincérité de mon cœur, je n'aurai jamais grande voix au chapitre, vu l'inflexibilité de mon caractère sibyllin, et l'intensité de ma volonté première.

Il ne s'agit plus, pour convaincre les incrédules, que de s'arrêter aux pages les plus remarquables de mon premier ouvrage; la vérité, s'y montrant dans tout son éclat, doit frapper nos prétendus esprits forts dont le mérite se borne à douter de tout..................

Je vais donc rappeler ici quelques passages de mes premiers Souvenirs prophétiques, en commençant par celui où je fais dire à Henri IV, en parlant de la révolution française :

« Il faudroit en cicatriser les plaies, et non les
» rouvrir; je connois les Français, leur cœur est
» bon, ils sont fidèles à l'honneur; c'est sur un champ
» de bataille qu'il faut les voir; ils forcent la victoire
» à se déclarer pour eux. Et moi aussi, ajoute ce
» grand roi, j'ai été en butte aux projets des li-
» gueurs; ils avoient égaré mon peuple; ma fille
» aînée, maîtrisée par les Seize, n'osoit reconnoître

» son roi...... Mais j'étois du sang de Bourbon, le vrai
» père de mes sujets : aussi je n'ai fait parler que la
» clémence, mes peuples se sont ralliés de bonne foi
» à mon panache blanc; je n'ai eu besoin, pour ré-
» parer mes finances, que d'une administration sage
» et éclairée.

» Aussi, je le dis sans *feintise*, si les Français sont
» légers, si, pour se distraire, ils aiment à faire des
» chansons joyeuses et satiriques, s'ils s'évertuent à
» retracer de plaisantes caricatures, et frondent même
» les choses qu'ils approuvent intérieurement, ils n'en
» sont pas moins de bons et fidèles compagnons, et
» méritent d'être gouvernés par un prince de notre
» maison, qui a déjà reçu le beau nom de *Désiré*. »

Page 225, j'annonce que l'empereur *Alexandre est destiné à recréer une patrie aux nobles et fidèles Polonais; cette prédiction vient de se réaliser.*

Page 228, je fais dire à la Sémiramis du Nord :

« Le malheur des révolutions devroit instruire les
» peuples. »

Et le grand Frédéric répond : « *Les leçons de l'ex-*
» *périence ne corrigent pas toujours.* »

Pag. 230, *Louis XVI* dit, en fixant les portraits de ses frères, de ses neveux :

« O vous, qui avez tant souffert, puissiez-vous être
» un jour heureux ! puissiez-vous, en faisant le bonheur
» de la France, n'être point paralysés dans vos moyens !
» Car un roi ne peut se faire respecter, et faire le bien
» qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité

» nécessaire ; autrement, étant lié dans ses opérations,
» et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible
» qu'utile. »

Quel étoit donc mon but en rappelant, le 15 janvier 1815, ces paroles si touchantes et si sublimes de l'immortel Testament? Hélas! il se devine assez....

Page 256, Jupiter dit à Joséphine, en parlant de Napoléon :

« Qu'il apprenne enfin qu'il ne sera protégé du
» souverain de l'Olympe, qu'autant qu'il ne s'écartera
» jamais du cercle qui lui est prescrit (l'Ile d'Elbe).
» Une ligne de démarcation lui sera tracée par nous.
» *S'il vouloit la franchir, et s'il y parvenoit, alors il*
» *serviroit de leçon à ceux qui, comme lui, révoqueroient*
» *en doute la certitude des destinées écrites.* »

Voilà qui est précis et ne sauroit admettre aucune espèce de réfutation.

Et cet autre passage du testament de *Josephine à Buonaparte :*

« Surtout évite avec soin ceux qui voudroient, par
» leurs brigues et par leurs projets fallacieux, exciter
» et fomenter en ton nom des troubles, et rallumer
» la fureur des dissensions civiles..... *tu succomberois*
» *sans gloire.* »

» Songe que le bonheur n'est jamais qu'idéal et
» fragile ; qu'il est un terme à tout ; d'ailleurs les
» hommes qui embrassent tour à tour divers partis,
» sont souvent ingrats ; il en est cependant qui peuvent

» être enchaînés par la reconnoissance, mais c'est le bien
» petit nombre. Du moment que j'ai quitté mon en-
» veloppe terrestre, mes grandes destinées n'influent
» plus sur les tiennes. »

Moi-même je dis à *Buonaparte*, pag. 287 :

« Vous pouviez beaucoup, quand les autres croyoient
» que vous étiez puissant ; mais aujourd'hui le règne
» de l'illusion est tout-à-fait détruit. »

.... Je lui promets de veiller toujours constamment sur sa personne, et de le garantir, par la force de ma cabale, des projets sinistres et diaboliques du petit homme rouge ; ou autrement *Pithon*, *surtout si cet esprit de mensonge lui suggéroit les moyens d'éluder ou d'enfreindre l'arrêt prononcé par l'Olympe.*

Ailleurs je dis, page 292, en faisant la description *de l'île d'Elbe :*

« Je foule un gazon qui croît naturellement, mal-
» gré l'aridité de son sol ; j'y cueille la violette au
» milieu de la rose des champs. »

Ce signe de ralliement, indiqué par la violette, au moment de l'usurpation, doit frapper singulièrement l'esprit du lecteur ; de même que la défense formelle que je fais à *Buonaparte de quitter son exil, lui annonçant d'avance quel en seroit le résultat.*

Tout cela, dis-je, donne un démenti formel à ceux qui refusoient de se rendre à la vérité des nombreuses prédictions consignées dans mon premier ouvrage, etc.

Pag. 305, je dis, en parlant de Paris :

« Malheur à toi, ville des philosophes, hélas !
» hélas ! malheureuse cité !

» Car un jour le soc de la charrue passera sur tes
» ruines, et un père, en les examinant attentivement,
» dira à son fils : *Paris étoit là.* »

Il s'en est fallu de bien peu que cette malheureuse prédiction ne s'accomplît à la seconde entrée des étrangers...... Dieu nous garde de la troisième !..........

Car je vous le prédis à vous tous qui souriez et voulez déjà me pénétrer..... Si, dis-je, nous ne nous rallions pas de bonne foi autour de l'auguste famille qui nous gouverne ; si nous ne nous pardonnons pas mutuellement nos injures ; si nous n'oublions pas les torts réciproques de cette longue et trop malheureuse révolution, ah ! *c'est alors que la France, l'antique France, seroit rayée, avant deux lustres accomplis, de la liste des nations.*

Dans ces nouveaux Souvenirs, je veux parler en paraboles ; mais elles seront toujours intelligibles *pour les vrais croyans.* Néanmoins les nuages sous lesquels je cacherai la vérité, ne seront pas assez épais pour que les yeux même les moins exercés ne puissent la découvrir. Aussi je le dis : Ah ! malheur à qui ne voudra pas me comprendre... la Sibylle est Française. Le bonheur de sa patrie exalte son âme ; mais les machinations de la fausse et astucieuse politique excitent aussi toute son indignation.

Je vais donc rapporter fidèlement et succinctement les événemens qui se sont passés depuis le 1[er] mars 1815, et je vais prouver que si mon art paroît futile ou dangereux aux yeux de certaines gens qui se croient doués d'une intelligence supérieure, il peut devenir incontestablement d'une grande utilité, surtout quand on ne l'exerce que sous l'influence d'un *génie* (a) *du premier ordre*, qui ne cesse de m'inspirer que le bien général doit l'emporter toujours sur l'intérêt particulier : *privatorum commodis publica utilitas anteponenda est.*

Là on verra encore ce que j'ai fait dans les momens les plus difficiles.... Quel fut l'étonnement de *Buonaparte* à la lecture de mes Souvenirs prophétiques !............

Comment certaines prédictions ont dû influer sur les destinées d'un prince chéri, et conserver ce héros à la France !.........

.... Ah ! que de gens vont être surpris de passer ainsi la revue devant une glace magique ! les masques vont enfin tomber. Cela prouve évidemment qu'il ne faut jamais condamner sans entendre. Oui, mécréans, une sibylle comme moi a pu et peut rendre de grands et signalés services. Ah ! messieurs les incrédules, vous n'y êtes pas...... Je veux vous étonner : j'entrevois déjà vos esprits satiriques qui nuancent leurs couleurs, qui apprêtent leurs pinceaux ; mais je vous

(a) Ariel.

attends de pied ferme......... Veuillez seulement abjurer tout esprit de parti, et me lire avec calme; alors, malgré vos préventions passées et présentes, j'aime à croire que vous rendrez du moins justice à la pureté de mes intentions. Vous direz même, et je me plais à le penser : sous le voile de cette allégorie, il est pourtant des vérités qui frappent nos esprits; et les plus opiniâtres d'entre vous conviendront avec Boileau que

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

LES
ORACLES SIBYLLINS.

MA VISION
DU PREMIER JANVIER 1815.

Hic mihi (credo equidem ex hoc, quod eramus locuti : fit enim fere, ut cogitationes, sermonesque nostri pariant aliquid in somno tale, quale de Homero scribit Ennius, de quo videlicet sæpissime vigilans solebat cogitare, et loqui). Africanus se ostendit eâ formâ, quæ mihi ex imagine ejus, quàm ex ipso, erat notior. Quem ut agnovi, equidem cohorrui. Sed ille, ades, inquit, animo, et omitte timorem, Scipio, et quæ dicam, trade memoriæ.

Quelquefois ce qui nous a fort occupé de jour nous revient pendant le sommeil, et occasionne des songes semblables à celui d'Ennius, qui, tout plein d'Homere, et sans cesse parlant de ce poëte, crut le voir en dormant. Pour moi, de même tout plein de ce que m'avoit dit Massinissa, je crus voir l'Africain. Il m'apparut sous la forme que je lui connois, non pour l'avoir vu, mais par son portrait; à son aspect, je frissonnai. Mais lui, Scipion, me dit-il, rassurez-vous, ne craignez point, et retenez bien ce ce que vous allez entendre.

Songe de Scipion.

Déja l'aurore du premier jour de *Janus* agitoit son flambeau d'or sur la terre étincelante de perles argentées ; déjà la nature s'éveilloit

après le doux repos d'une belle nuit ; l'ange gardien de la terre, *Idraël*, semble m'annoncer par sa présence qu'il vient dissiper les tempêtes, et rendre le calme à l'univers.

Il me dit : « Je viens de traverser les régions » célestes, et je me suis élancé d'un monde dans » un autre ; mais il m'en a fallu franchir des » milliers pour arriver au trône du Tout-Puis- » sant ; pour lui seul il n'existe point d'abîme, » point d'espace entre les mondes.

» D'astre en astre, de ciel en ciel, j'ai trouvé » l'unique maître de tout, je l'ai rencontré par- » tout ; mais les intelligences qui peuplent l'em- » pyrée appellent, *Palais de la Divinité su-* » *prême*, le lieu où l'Eternel daigne se ma- » nifester à elles. Sa voix fait entendre ses » ordres souverains. Là, je me prosterne et j'ad- » mire le Dieu qui créa la Nature, et voit couler » sous ses pas plus de mondes que le soleil ne » voit jaillir de rayons autour de son orbe.

» Des légions d'anges le célèbrent sur leurs » harpes divines avec une douce mélodie. Je » mêle aussitôt ma foible voix à leur cantique » d'adoration ; et lorsqu'ils eurent achevé, » j'exposai ma demande à l'Eternel, et me » prosternai la face contre terre (*a*).

(*a*) Franç.

» En vain je lui demande la paix ; en vain je
» le supplie de suspendre ses foudres ; je ne peux
» le fléchir, ajoute *Idraël*, les crimes des
» mortels sont tels aujourd'hui, que l'ange de
» la mort vient de recevoir l'ordre suprême
» de les frapper de son glaive redoutable. Il
» doit les punir et les poursuivre à outrance
» jusque dans leurs repaires impurs et sacriléges.
» J'ai invoqué, mais inutilement pour eux,
» la clémence toute divine : *Mortelle*, dit-il, en
» me fixant avec effroi, *je n'ai pu rien ob-*
» *tenir*....... Alors je me suis précipité du haut
» de l'empyrée à travers l'abîme des mondes.
» J'ai souri de pitié, en découvrant la terre
» comme un point dans l'immensité, posé sur
» les frontières du néant et de l'être. Hélas ! que
» sont la gloire et les vains projets des humains ?
» ce point tourné, ils ne sont plus ! »

Il ajoute : « O Sibylle, j'ai ramené, en 1814,
» le calme dans ta malheureuse patrie ; je t'ai
» sauvée, avec tes concitoyens, de la plus
» épouvantable catastrophe ; car, sans ma puis-
» sance active, la capitale des Gaules ne seroit
» plus aujourd'hui, à l'œil de l'Europe étonnée,
» qu'un amas de décombres et de ruines encore
» fumantes.

» Et pourtant, continue l'ange protecteur,
» ce n'est point en 1815, ce n'est point même

» en 1816 que finiront vos peines; préparez-
» vous donc à de nouveaux désastres. Votre
» patrie touche aux plus terribles mal-
» heurs........ Ils seront pires que les premiers;
» déjà un esprit de vertige s'empare de quelques
» hommes foibles et fanatiques. *Susabo* (*a*) et
» *Mizram* (*b*) parcourent vos provinces; et ces
» mauvais *génies* y répandent les bruits les plus
» sinistres et les plus alarmans....... Les grands
» coupables de votre révolution voudroient
» en ressaisir le sceptre. Que dis-je? ils vou-
» droient éterniser leur sanglante domination.
» Aussi affectent-ils de tourner en ridicule les
» actes les plus sages. Ils traitent de foiblesse
» ce qui n'émane que de la clémence; ils font
» circuler des nouvelles mensongères et accu-
» sent injustement le gouvernement le plus pa-
» ternel de vouloir faire revivre ces temps
» d'une monstrueuse féodalité. Leurs perfides
» intrigues tendent surtout à égarer les esprits;
» et ils se flattent qu'ils amèneront les militaires
» à servir leurs projets impies. *Tabtibik* (*c*)
» leur fascine les yeux, et *Thacrinus* (*d*) ré-
» pand au milieu d'eux la confusion. »

(*a*) Génie des voyages.
(*b*) Génie de persécution.
(*c*) Génie de fascination.
(*d*) Génie de confusion.

Les braves des braves prêtant l'oreille à ces impostures, réclament ce qu'ils nomment leurs anciennes prérogatives. « La garde du souverain » nous appartient de droit, et *Louis XVIII* » auroit dû se confier à cette troupe invincible » qui a triomphé de tous les efforts de l'Eu» rope conjurée. » Ainsi s'expriment les agens d'une coupable faction : « Il faut l'avouer, » ajoute *Idraëel*, si le souverain qui vous est » rendu d'une manière si merveilleuse, les eût » primitivement attachés à son auguste per» sonne, ces vieux guerriers accoutumés à » vaincre et à obéir, lui seroient peut-être de» meurés fidèles. Malheureusement des traîtres » les égarent et ne cessent de leur répéter qu'ils » sont avilis et méprisés de la Cour ; vous êtes » *plébéiens*, leur crie-t-on : alors plus d'avan» cement, plus de gloire ; et ces Français, » indignement trompés, osent encore regretter » celui qui plus d'une fois les conduisit à la » victoire.... et souvent *à la mort*. Hélas ! sous » bien peu de temps, *Napoléon* lui-même doit » rouvrir les plaies encore sanglantes de sa » malheureuse patrie.

» C'est de cette première et unique cause » que dériveront tous les fléaux qui sont au

» moment de tomber sur le plus beau pays de
» ce globe habité.

» Les soldats de cet audacieux proscrit se
» soulèveront. Il en est même qui, dans leur
» criminel délire, invoqueront le nom de l'u-
» surpateur; car il est dit qu'il se présentera
» vers eux avec le sourire du mépris et celui
» du mensonge......Des villes lui livreront pas-
» sage; mais le silence de la mort régnera uni-
» versellement sur ses pas. Le crime seul lui
» servira d'escorte, et ce perfide n'imitera pas
» cet illustre banni, qui, cédant aux larmes
» d'une mère, rétrograda lorsqu'aux portes
» de *Rome*, il pouvoit déjà s'en regarder comme
» le maître. *Coriolan* ne voulut pas livrer sa
» patrie aux horreurs de la guerre civile; *Buo-*
» *naparte*, pour assouvir son ambition, entrera
» dans la capitale, précurseur des maux qui
» bientôt viendront vous accabler. Les Fran-
» çais, moins heureux que les Romains, ne trou-
» veront point une moderne Véturie pour
» l'implorer sur les destinées d'un peuple
» victime de la plus insigne trahison : mais il
» est une autre femme qui saura désarmer sa
» vengeance. Elle s'y exposera elle-même pour
» retenir son bras prêt à frapper le plus *noble*
» *rejeton de la tige sacrée des lis.*

» C'est à toi, Sibylle, continue cet ange
» protecteur à préparer cette œuvre si sublime
» et si sainte. Tes conseils salutaires peuvent
» prévenir un nouveau régicide. »

J'étois agitée des plus sombres réflexions : à ce récit imposant et terrible, mon âme fut accablée des plus douloureux pressentimens. Quoi ! me dis-je, encore de nouveaux malheurs pour cette auguste famille ! Ah, grand *Dieu !* quel en sera donc le terme ?.......

Le génie dit : « Faites des apprêts effroyables
» de guerre, vous serez vaincus. Joignez la
» prudence à la force ; tenez mille conseils de
» guerre : tous vos desseins seront renversés.
» Promettez, espérez, menacez, il n'arrivera
» rien de ce que vous projetez. »

Accingite vos, et vincimini ; inite consilium, et dissipabitur ; loquimimi verbum, et non fiet.

Il continue : « *Buonaparte* sera terrassé et
» prendra la fuite ; car à Waterloo le nombre 18
» lui deviendra fatal. Ce vain simulacre de trône,
» sur lequel il s'étoit assis de nouveau, sera brisé.
» Sa trop coupable entreprise tournera à sa
» honte, et celui qui fut un moment l'arbitre
» souverain de l'Europe, l'étonnera une seconde
» fois par sa chute effroyable. *Néron, le lâche*
» *Néron ne saura pas même mourir.* »

» Ah! malheur à l'Europe et à vous, si ja-
» mais ce nouveau *Marius* rentroit une troi-
» sième fois en vainqueur dans la moderne
» capitale du monde : mais je veillerai sur lui
» avec soin..... ; et s'il veut franchir encore
» l'Océan, alors je confie à jamais sa garde à
» *Suphlatus*, génie poussière de terre. »

J'invoquai aussitôt cette puissance supérieure pour le bonheur de ma patrie et la tranquillité inaltérable de notre auguste souverain et des petits-fils du Grand *Henri*.

J'entends alors une voix extraordinaire qui dit :

« Encore quelques orages........ Des vents
» pourront même présager une forte tempête de
» 1817 à 1818; mais *Sialul*, génie de pros-
» périté et de paix, annonce de 1819 à 1823 une
» chose étonnante et merveilleuse qui doit se
» passer en *Europe*. Alors la France recouvrera
» son antique splendeur; mais elle ne sera réelle
» et même immuable que de 1823 à 1828, et
» pourtant depuis plus d'une Olympiade les lis
» auront refleuri de nouveau, et même un jeune
» prince sera un jour bien cher aux diverses
» nations....... Les peuples se réjouiront à sa
» naissance. Il sera le gage d'une paix et d'une
» réconciliation générales. »

Le *génie* étoit appuyé, d'une main, sur une ancre, et tenoit, de l'autre, le sceptre de l'Univers ; car

> Le trident de Neptune est le sceptre du Monde.
>
> LEMIERRE.

Il me dit, en le brisant : « Un jour viendra, » et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où ce » sceptre fameux sera commun à toutes les » nations ; les intelligences supérieures leur mé- » nagent un tel bienfait. Tous les souverains, » réunis au nord, concourront plus tard à ce » grand acte de justice.

» Mais avant que cela n'advienne, l'on comp- » tera trois fois neuf au plus.

» Et le temple de *Janus* sera rouvert sept » fois.

» Car les révolutions sont comme des tor- » rens dévastateurs qui menacent, dans leur » course indomptée, de tout engloutir ; et de » l'orient à l'occident elles prolongent leurs » criminelles secousses.....; et après avoir occa- » sionné des troubles dans les divers Etats cir- » convoisins, elles pourront s'étendre encore » d'un pôle à l'autre.

» Le Nil remontera vers sa source, et » la fameuse muraille sera à la fin démolie, et » les Européens entreront alors librement

» pour faire leurs échanges. Et la Nubie ;
» l'Abyssinie, auront aussi leur génie destruc-
» teur.

» Mais c'est au Nouveau-Monde qu'*Aeglun*(*a*)
» se promet le plus de ravages. Là des artisans
» de discordes, des hommes nés dans les divers
» Etats de l'Europe, viendront propager leur
» infernale doctrine.

» Et ils feront des prosélytes, et les esclaves
» voudront de nouveau chasser les maîtres. Ils
» se partageront un immense pouvoir, et *Ta-*
» *rab* (*b*) les protégera.

» Cela n'aura lieu que pour un temps limité,
» et peu après ils demeureront anéantis et con-
» fondus ; car les méchans seront enfin jugés
» par *Phalgus* (*c*).

» Quand cela se passera sur le nouvel *hémis-*
» *phère*, depuis un certain temps l'Europe sera
» tranquille.

» La France surtout jouira d'une paix inal-
» térable ; et les lis, malgré quelques tourmentes
» qui s'élèveront de l'*orient* à l'*occident*, y re-
» fleuriront d'âge en âge.

» Ah ! quand on dit qu'il faut un siècle pour

(*a*) Génie du feu dévastateur.

(*b*) Génie de concussion.

(*c*) Génie de jugement.

» opérer une révolution, l'on n'a pas assez réflé-
» chi sur la manière dont elles se sont préparées.
» Un état toujours tranquille est un état idéal.
» L'ombre même d'un bonheur si parfait est
» au-dessus de l'homme; et, en dépit de toute
» prudence, sa destinée fut constamment d'être
» le jouet d'événemens non moins fâcheux
» qu'imprévus.

» O Français! vous ne savez pas encore
» combien pèse le sceptre; quelles peines coûte
» le soin de régner et de gouverner les peuples!
» C'est en les rendant industrieux et dociles que
» l'on peut faire leur bonheur. Alors la gloire
» national marche ainsi de front avec la féli-
» cité publique.

» Au moral comme au physique, une éléva-
» tion rapide présage toujours une destruction
» prochaine. Votre révolution, dans ses diverses
» phases, vous en a donné d'assez mémorables
» exemples: n'y cherchez pas dorénavant des
» règles à suivre, mais des fautes à éviter.

» D'ailleurs ce ne sont ni les longs règnes, ni
» les fréquens changemens qui causent la chute
» des empires, c'est l'abus de l'autorité.

» La première fonction des Rois et le plus bel
» attribut de la royauté, c'est l'exercice de la
» justice.

» L'homme sincère est toujours estimable et la

» franchise devroit plaire à tout le monde,
» notamment aux bons princes.

» Puisse la tranquillité intérieure renaître
» enfin parmi vous ! ô Français ! pardonnez,
» pardonnez à ceux qui ont d'anciens torts
» envers vous, et donnez aux autres la force de
» supporter leurs malheurs trop mérités, qu'ils
» appellent d'injustes réactions.

» Ecoutez, écoutez, *Sybille*, mes derniers
» mots, et gravez-les profondément dans votre
» cœur pour les transmettre fidèlement à ceux
» qui voudront bien vous entendre. »

Tandis que l'ange me parloit, je dormois toujours, je recueillois, j'entendois, en songe, les préceptes de l'envoyé divin. Il ajoute :

« L'horizon politique s'obscurcit de nouveau.
» Les nuages s'amoncèlent, et tout annonce
» un orage. Le parti qui prétend triompher, en
» craint, peut-être plus qu'il ne le désire, le
» prompt éclat ; mais il s'obstine toujours à
» dire que les choses sont arrivées à ce point,
» qu'il faut que la foudre déchire la nue. —
» C'est sur vos têtes coupables qu'elle ira
» tomber. — O vous, artisans de révolu-
» tions éternelles, je vous le dis, avant
» un lustre accompli, vous serez la plupart

» rentrés dans le néant, si vous persévérez
» dans vos perfides desseins. »

Tel fut l'oracle prononcé par le génie des Mondes, telles furent les redoutables vérités qu'il m'annonça.

Une vive et brillante clarté m'environne soudain de toutes parts.

Et *Idraël*, étendant ses ailes d'une blancheur éblouissante, dit encore, en me montrant un lis :

Divinæ nuncia pacis.

« Je porte le symbole de la paix. »

Il disparoît aussitôt sur un nuage d'azur, laissant derrière lui un long sillon de lumière, semblable à celui de l'arc-en-ciel : alors les ténèbres de la nuit s'évanouissent, les habitans de l'air, étonnés de voir naître l'aurore avant l'heure accoutumée, commencent leurs concerts et respirent le parfum qu'exhale la nature couverte encore des traces de l'hiver qui disparoissent sous les pas de l'envoyé céleste.

C'est ainsi, et sous les auspices du génie des mondes créés, que commence l'année 1815.

J'étois restée anéantie et dans un étonnement difficile à décrire.........

Cette vision cependant me sembloit, non

pour le présent, mais pour l'avenir, d'un favorable augure. J'osois espérer encore, et me disois :

Heureux les peuples dont la renommée ne parle jamais que d'une voix paisible! Mais je le vois, nous touchons au dénoûment d'une grande catastrophe. Ah! puisse la Vérité, fille de la Raison, préparer les esprits à me concevoir! Puissent des documens trop certains frapper la multitude étonnée, et l'amener à prévenir, s'il est possible, l'épouvantable événement dont nous sommes tous menacés...... par l'apparition si *subite du destructeur des Mondes!*

> Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
> Tu n'aimes que le meurtre et les embrasemens;
> Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
> Sont de ta cruauté les plus doux monumens.
>
> J.-B. Rousseau.

QUELQUES RÉFLEXIONS.

Quid potest esse tam apertum, tamque perspicuum, cum cœlum suspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quàm esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur?

Peut on regarder le ciel, et contempler tout ce qui s'y passe, sans voir avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une suprême, par une divine intelligence?

CICÉRON.

La nuit disparoît à l'aspect du soleil; mes paupières s'entr'ouvrent aux rayons de cet astre régénérateur. Que son réveil est imposant! Quelques heures avant son apparition, le ciel se colore d'une lumière pourprée du côté de l'orient : peu à peu la teinte devient plus éclatante; l'œil en suit les progrès. A l'occident, on voit les dernières ombres de la nuit; des rayons étincelans annoncent la présence du

flambeau de l'univers; et bientôt, il s'élève lui-même avec majesté au-dessus de notre hémisphère. La nature entière semble saluer son bienfaiteur; les concerts des oiseaux expriment leur alégresse. Tous les êtres qui respirent, excepté l'homme, abandonnent les douceurs du sommeil, pour jouir des charmes de la lumière.

En vain cherche-t-on à se faire illusion; tout nous dit que la grandeur de l'homme ne doit pas se borner à la petitesse de ce globe. La vie est, pour la moitié du genre humain, une nuit orageuse; et pour l'autre, elle n'est qu'un instant de repos : il est donc nécessaire, pour le bonheur de l'humanité, que cette vie ne se montre que comme l'aurore d'un beau jour.

« *Dieu* a des attributs sans doute; mais mon » intelligence est trop limitée pour les apprécier; » *Dieu* n'est pas sage (dit un écrivain célèbre), » mais plus que sage; il n'est pas intelligent, » mais plus qu'intelligent; en un mot, il est » *Dieu*, et si je pouvois pénétrer son essence, » je serois son égal, il n'existeroit pas. »

Il pénètre, il anime, et la terre et les cieux;
L'homme par lui respire et subsiste en tous lieux,
Et son esprit divin se cache et se renferme
Dans l'abîme éternel d'un espace sans terme.

Je regarderai donc le passé avec calme, et

l'espoir consolateur me fera envisager l'avenir comme la fin des maux de ceux qui, ainsi que moi, portent leurs regards au-delà de ce monde, dans cette heureuse région, séjour inconnu au crime et à la douleur, mais où règnent une paix et une joie non interrompues.

Et toi, fille du ciel, aimable et douce Religion, que me diras-tu? Espère, espère : ton Créateur t'a repris tout ce qu'il t'avoit donné, il peut encore tout te rendre ; ses grandeurs sont infinies......... fléchissons sous un *Dieu* qui veut nous éprouver......

Cependant je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister dans la seule contemplation ; mais d'une sagesse humaine, conforme à notre nature et à notre bonheur, qui veut que l'on soit utile aux autres et à soi-même. Ah! mille fois heureux ceux qui peuvent couler paisiblement leur vie loin du tumulte et du fracas des cours et des villes! Ils apprennent de la nature, si libérale et si variée dans ses bienfaits, à l'imiter en faveur de leurs semblables.

J'étois ainsi livrée à toute l'étendue de mes réflexions. Je les entremêlois de raisonnemens les plus philosophiques. Cette douce et trop courte illusion s'est bientôt évanouie ; je me suis

retrouvée triste et solitaire ; j'ai pleuré, non sur le monde et ses vains honneurs, car ils n'ont aucun charme pour moi... ; mais l'amertume qu'entretenoit dans mon âme la mystérieuse révélation du génie me livroit aux plus violentes agitations.

Dans ce moment, de noires pensées m'assiégeoient : est-il quelqu'un, me disois-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrémité que moi? Quoi ! des complots affreux s'ourdissent encore ; ma patrie est de nouveau menacée !!!! et *Idraël* exige que j'en instruise les agens du pouvoir : *mais je n'ai et n'aurai jamais aucun rapport avec eux* ; d'ailleurs ils traiteroient ma révélation de fable indiscrète. Que sais-je? Peut-être même deviendrois-je leur victime ; et malgré mon zèle pour le bien de tous, ces esprits forts auroient peine à croire que je suis investie de la juste confiance du *génie* protecteur des mondes.

Non-seulement cette situation étoit étrangère à ma volonté, mais je ne me sentois pas la force de soutenir les regards des profanes. Je pouvois leur dire à la vérité *Susabo*, *Mizran*, *Tabtibik*, répandent sur divers points de l'Europe leurs malignes et trop funestes influences. Mais leur foible raison ne pourroit concevoir l'importance

de mes avis. Le rire insultant de l'incrédulité viendroit se placer sur leurs lèvres, peut-être même oseroient-ils braver le pouvoir de la *Sibylle*, et la *Sibylle* toujours bonne et compatissante craindroit pour eux la vengeance terrible de ses génies protecteurs ! Allons, dis-je, il vaut mieux imprimer. Mon singulier ouvrage sera lu, interprété et travesti de mille manières, Ah ! puisse du moins quelqu'adepte me savoir gré d'avoir fait gémir la presse, pour déconcerter, s'il est possible, les projets, et entraver les efforts de tous ces artisans de l'oppression dont le chef fougueux accabla si long-temps notre belle France.

C'est assez que dix ans, son audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier.
La fortune l'appelle au rang de ses victimes,
Et le ciel, accusé d'autoriser ses crimes,
Est résolu de se justifier.

Je me dis alors :

Je ne puis laisser ces oiseaux de proie exercer plus long-temps parmi nous leurs affreux ravages. Je provoquerai contre eux une défense légitime, et s'ils veulent encore du sang, qu'ils se dévorent eux-mêmes ou qu'ils courrent s'en repaître dans le pays des cannibales. Cependant je me rassure : les temps ne sont

plus les mêmes : il n'est pas une seule victime de notre épouvantable révolution qui consentît de nouveau à tendre la gorge aux poignards des enfans de *Brutus*......

Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.

La situation de Paris doit maintenant fixer mon attention ; car des événemens qui peuvent s'y préparer dépendent la tranquillité de la France et celle de toute l'Europe.

En effet, après quelques semaines d'observations attentives, je m'étois assurée, par moi-même, que les malveillans n'avoient jamais mieux servi le parti qui les paye ; que leur réunion étoit la nouvelle boîte de Pandore d'où s'échappoient tous les crimes : les misérables ! ils s'efforçoient de persuader à leurs trop crédules sectateurs que le meilleur des princes étoit au moment de renverser l'édifice qu'il avoit pris tant de peine à rétablir. Et je leur disois : « Pourquoi, lâches imposteurs, calomnier les » nobles intentions du plus généreux des mo- » narques? Apprenez, apprenez à le connoître, et » rendez hommage à ses vertus. Il estimera sur- » tout l'homme sage qui a de grandes vues, et » sera persuadé qu'un ami de bon conseil est, de » tous les biens, le plus précieux, le plus né- » cessaire, le plus digne d'un *Roi*.

» Pour l'engager à bien choisir ses ministres,
» il n'oubliera jamais qu'il est responsable de
» leur conduite. Il écoutera ce que ses courti-
» sans lui disent les uns des autres : c'est le moyen
» de connoître à la fois et ceux qui lui font des
» rapports, et ceux qui en sont l'objet.

» L'essentiel pour lui sera de se tenir dans
» une modération exacte : mais comme il n'est
» pas facile de déterminer ces limites, il préfé-
» rera de rester en deçà, plutôt que de se
» porter au-delà : on est plus près de la modé-
» ration, en n'allant pas jusqu'au but, que quand
» on le dépasse (*a*). »

» Ce grand prince verra tout par ses yeux. Sa sagesse s'arrêtera même aux plus foibles détails quand il le croira nécessaire. Il accueillera tous les ouvrages qui renfermeront des vérités salutaires. Que sous son règne les auteurs ne disent donc point avec *Aristarque*, qu'ils ne peuvent pas écrire ce qu'ils veulent, et ne veulent pas écrire ce qu'ils pensent. » Pour moi, si je puis être utile, en démasquant les imposteurs, mon but sera rempli ; la terreur ne comprimera pas ma pensée, et j'aurai les yeux toujours ouverts sur les manœuvres des mé-

---

(*a*) Pensées d'Isocrate.

chans qui conspirent la ruine de ma patrie. *Ah! quand il s'agit du bien public, qu'importe qu'on l'obtienne de gré ou de force......?*

. . . . Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur et sans affection.
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de sermens, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand homme est pour eux un supplice,
Et pour lui tôt ou tard devient un précipice.

Voilà les hommes qui dans l'ombre ourdiront de fatals complots, et ce sont eux que je ne craindrai pas de dévoiler. Aussi c'est à eux surtout que mon ouvrage devra déplaire; sous le masque de l'indifférence, ils dénigreront, calomnieront mes oracles, peut-être même prétendront-ils que le titre seul de prophéties suffit pour le faire condamner par les gens sensés et religieux; mais qu'ils apprennent que dès que les motifs en sont bons, c'est tout ce qu'il faut. Je dis comme CICÉRON : *Mea mihi conscientia pluris est quàm omnium sermo.*

« Je préfère le témoignage de ma cons-
» cience à tous les discours qu'on peut tenir
» de moi. »

Je ne suis pas responsable des fausses interprétations que l'on pourra donner à l'objet de

mon livre. Cependant je ne crains pas d'affirmer, pour la tranquillité des âmes les plus timorées, qu'on peut le lire sans hésitation et sans crainte.

D'ailleurs les jugemens des hommes auroient-ils donc le droit de me flétrir? *Messieurs, messieurs, ne méprisons jamais ni le métier ni l'artiste. N'oublions pas*

Que Dieu bravant toujours les puissans et les sages,
Par la main la plus foible accomplit son ouvrage.

Ainsi, semblable au pilote qui s'embarque sur une mer orageuse, j'essuierai des secousses violentes, je rencontrerai des écueils; mon vaisseau avancera plus ou moins vite: cependant il faudra bien finir par arriver au port. Je jouirai peut-être encore quelque temps des douceurs du repos; mais bientôt intrepide SIBYLLE, je volerai à de nouvelles découvertes.

De loin contre l'orage un nautonier s'apprête.
Avec le vent en poupe il songe à la tempête.

PILON.

CHAPITRE PREMIER.

Velle quod deceat, id ipsum miserrimum est, nec tam miserum est, non adipisci quod velles, quàm adipisci velle quod non oporteat.

On est bien malheureux de concevoir des projets criminels ; et le comble du malheur, ce n'est pas de manquer l'exécution, c'est de goûter le projet.

CICÉRON.

LOIN d'ici toute fable, loin d'ici tous jeux de l'imagination ! La vérité doit me suffire ; elle seule va guider ma plume, et c'est l'histoire que je vais écrire. Sa véracité pourra bien néanmoins avoir quelquefois l'empreinte de la fiction : cela tient à la nature de mes écrits.

Je m'arrête un moment avant d'entrer dans ces pénibles détails, et je considère enfin quelle est la tâche que je vais entreprendre.

Mnémosine, ah ! viens répandre sur mes tableaux cet intérêt de l'exactitude qui nous enchaîne à la vérité, sous ces teintes demi-

sombres dont les âmes sensibles aiment à repaître leurs regards.

Vers cette époque d'une éternelle douleur, j'errois souvent seule sur les bords de la Seine; là, je me laissois aller à une vague rêverie qui bientôt me livroit aux idées les plus sombres et les plus mélancoliques. Une terreur profonde s'emparoit quelquefois de tous mes sens. Hélas! que me présageoit-elle? les malheurs sans doute qui alloient fondre sur nous; car, presque toujours lorsqu'un grand événement va changer le cours de notre vie, l'âme inquiète, abattue, semble nous avertir, ou du danger qui nous menace ou du bonheur qui nous attend. Eh! qui n'a pas éprouvé quelquefois ces pressentimens intimes? Je fixois ce château des Tuileries où reposoient nos plus chères espérances. Je gémissois sur les menées sourdes d'un si grand nombre de conspirateurs, dont tous les vœux secrets se rattachoient au rocher de l'*île d'Elbe*. Est-il bien vrai, me disois-je dans l'amertume de mon cœur, que le génie du mal ait ici des agens? Le cri sinistre d'un oiseau de proie, le bêlement d'un agneau timide, l'aboiement du chien de minuit, sont-ils des présages sinistres pour l'homme? Doit-il y croire? Oh! non, non; et pourtant

j'ai vu des personnes paisibles, depuis l'heureux retour du Roi, se sentir tout à coup frappées de terreur par ces sortes de pronostics.

C'étoit surtout dans les provinces que la malveillance faisoit les plus effrayans progrès. Le peuple, naturellement superstitieux, se laissoit aller à toutes les impulsions qu'on vouloit lui donner, et prêtoit l'oreille aux suggestions les plus perfides et les plus mensongères. Les uns ne se trouvoient plus en sûreté dans l'héritage qu'ils tenoient de leurs pères; leurs biens acquis dans la révolution étoient distingués par l'épithète de *nationaux:* les autres voyoient déjà le rétablissement des dîmes et des droits féodaux. Des gens adroits profitoient habilement de leurs craintes pour les exaspérer; et malheureusement ils ne parvenoient que trop aisément à leurs fins.

La frayeur s'emparoit des simples habitans des campagnes; la plupart d'entr'eux avoient quelque chose à se reprocher envers leurs anciens seigneurs. Ils les voyoient déjà rentrer dans toutes leurs antiques possessions, rétablir les corvées, et prêts à faire retomber sur les enfans le châtiment qu'ils réservoient aux pères.

Aussi ces malheureux ne voyoient-ils plus que

la fuite, et mettoient en elle tout leur espoir. Il s'en trouvoit même qui, dans leur coupable fureur, osoient dire à ces gens si cruellement égarés :

« C'est le sort du pauvre, de l'homme de » néant, d'être presque toujours sacrifié pour » des intérêts qui lui sont étrangers. Il n'a que » sa vie, *son moi humain*; et on l'en prive sans » scrupule. » Des proclamations insidieuses leur annonçoient aussi que bientôt la France alloit retomber sous le gouvernement de ces temps demi-barbares, où le pouvoir divisé et les lois insuffisantes laisseroient encore au crime une éternelle impunité.

Que les nobles, retirés dans leurs donjons, seroient autant de petits tyrans qui, vivant au milieu d'eux, prétendroient les asservir, que ces nouveaux maîtres les feroient bientôt repentir, d'une manière aussi cruelle que perfide, de l'ombre de liberté dont ils avoient joui jusqu'alors.... Ces manœuvres des conspirateurs s'étendoient jusqu'aux artisans; on cherchoit à décourager cette classe si utile, en lui annonçant la cessation des travaux publics et particuliers. Déjà la plupart d'entr'eux regrettoient *Napoléon*; ils l'appeloient leur père, ils oublioient, en un moment, que

cet homme étoit l'ennemi juré de la classe obscure ; qu'il détestoit le commerce; que s'il flattoit l'agriculteur, c'étoit pour mieux l'accabler d'impôts; qu'il avoit, dans sa rage impie, détruit l'espoir de plusieurs générations; que leurs fils avoient péri pour soutenir son injuste cause, et que maintenant ils étoient privés pour toujours de leur appui tutélaire, et de l'unique consolation qu'ils pouvoient encore se promettre dans leur vieillesse. Et je disois aux amis d'un gouvernement abattu : Tandis que vous vous occupez de plans et de machinations pour égarer l'esprit des campagnes, et faire soulever les villes, la Providence peut-être les renverse secrètement... et vous, hommes simples et timides, retournez avec sécurité dans vos propriétés *dites nationales ;* elles vous sont à jamais garanties par une Charte salutaire et inviolable, non moins que par le vœu général, hautement manifesté. Encore une fois, *Louis* veille sur vous, et *le bon Roi* ne souffrira point que l'on porte la plus légère atteinte au gage immuable de réconciliation qu'il vous a donné dans sa bonté toute royale.

Mais c'étoit principalement sur les militaires que ces *génies malfaisans* sembloient fonder toutes leurs espérances. « Quoi ! leur

disoient-ils, dans des discours artificieusement préparés : la vieille garde est oubliée ? Le souvenir de son origine, de son institution première, est donc entièrement effacé? Dans les jours de gloire, ces preux soldats ébranlèrent tous les *édifices des plus anciennes monarchies*, et aujourd'hui on les laisse dans une coupable et honteuse oisiveté. Cependant ces braves ne sont point énervés par les délices de *Capoue*; c'est l'élite de l'armée, qui peut encore en imposer à toutes les cohortes étrangères, quand la valeur outragée voudra se venger avec éclat. »

Ainsi raisonnoient de grands coupables, d'astucieux politiques. Ils troubloient les têtes les plus foibles, et les portoient au désespoir. Enfin, ils parvinrent à faire désirer aux militaires le retour du fléau de l'Europe : ce fut alors qu'ils formèrent une ligue, et secondèrent puissamment, sans le savoir, l'entreprise de l'usurpateur, qui bientôt devoit les envelopper dans sa ruine définitive.

Qui seminat iniquitatem (dit l'Ecriture), *metet mala; et virgâ iræ suæ consummabitur* (*a*). C'est ainsi qu'ils devinrent les artisans de nos malheurs. Quelques-uns cependant res-

(*a*) Celui qui seme l'iniquité moissonnera le malheur, et il sera brisé par la verge de sa colere.

tèrent fidèles à leurs sermens ; mais ce fut le petit nombre : les autres firent naufrage dans le port ; et lorsqu'ils devoient se flatter d'emporter dans la tombe le glorieux surnom de *chevaliers sans peur et sans reproche*, sauveurs de la patrie dans mille occasions, ils devinrent tout à coup les artisans de sa perte.

Et pourtant ces guerriers pouvoient trouver au fond de leur cœur la récompense de ce qu'ils avoient fait de bien ; ils pouvoient repousser les louanges des sicaires de *Napoléon*, pour en mériter de plus honorables ; ils devoient croire qu'ils n'avoient rien fait, tant qu'il leur restoit quelque chose à faire, et fermer l'oreille aux discours de l'insidieuse flatterie. Eh ! que sont, pour de vrais Français, ces mots magiques, *pompes*, *grandeurs*, *dignités ?* Trop vaines et trop funestes jouissances de l'orgueil et de l'élévation, vous n'êtes rien auprès de la patrie ; elle seule nous fait goûter des plaisirs purs, elle seule entretient dans nos cœurs un bonheur sans mélange.

Il est des événemens, j'en conviens, qui déconcertent la raison la plus ferme, qui nous étonnent, nous attèrent, nous anéantissent en quelque sorte. Alors la foi est tiède, l'ardeur s'éteint, les plus sensibles affections sont étouf-

fées. Il ne reste plus que des idées vagues, un grand trouble, un découragement profond, tel étoit l'état où se trouvoient la plupart des militaires retirés dans leurs foyers, et des *officiers qui recevoient la demi-solde.*

Parmi ces derniers, il en étoit qui ne possédoient aucun patrimoine; et nouveaux *Chevert*, ils n'avoient pour fortune que leur épée. Plusieurs d'entr'eux ne pouvoient supporter la fausse idée de se voir avilis dans l'opinion, surtout quand ils avoient conservé toute la délicatesse de l'honneur. Aussi disoient-ils sans cesse :

« Les Français ne sont plus ces Gaulois que
» *Polybe* peint en disant : Pour les vaincre, il
» suffit de soutenir leur premier effort; bien-
» tôt ils s'amollissent par la résistance. Cette
» première pointe de vivacité une fois émoussée,
» il ne leur reste plus ni force ni constance!
» Leur corps même est incapable de suppor-
» ter les plus légères fatigues. Les *Gaulois*, en
» un mot, plus qu'hommes en commençant
» une guerre, sont moins que des femmes en la
» finissant. »

Ceux pour qui l'amour de la patrie n'étoit point un vain mot, s'indignoient de vivre oisifs et perdus dans la retraite; tandis qu'ils croyoient

que leur devoir étoit de réunir tous leurs efforts pour arrêter le torrent qui menaçoit d'envahir le trône, et soustraire la France à des maux incalculables ; car ils étoient loin d'être pénétrés de cette pensée de *Montesquieu*, qu'il est des Etats qui gagnent à être conquis. Mais disoient-ils, les révolutions ont quelquefois leur à-propos, et c'est des grandes calamités que naissent les caractères entreprenans.

A la guerre, il est vrai, souvent le bonheur tient lieu de mérite ; et tel, porté avec rapidité au comble de la gloire, ne doit ses succès qu'à des circonstances favorables, tandis que plus d'un brave soldat voit s'écouler des années entières sans trouver l'occasion de développer son courage, et de manifester ses talens.

Ah ! qu'il seroit beau ce généreux dévouement d'un sujet pour son prince ! Qu'elle seroit louable, cette vigilance active qui éloigneroit le danger, déconcerteroit la perfidie, déjoueroit les complots de l'ambitieux, et assureroit ainsi le repos des citoyens et le triomphe de la patrie ! C'est garder, c'est sauver l'Etat dans une seule personne.

Tout homme avide de la gloire ne hait rien tant que l'inaction ; il regarde comme perdu le temps qu'il consume dans des occupations étran-

gères à l'objet de sa noble ambition, de son génie entreprenant, de sa grande âme. C'est en vain qu'à l'extérieur, il paroît semblable aux autres hommes; il n'a rien de mortel que cette enveloppe périssable qui le cache: et lorsque la mort vient le frapper, il s'en console, car il a laissé de grands et honorables souvenirs; il a fourni des matériaux à l'histoire; il a enflammé la veine des écrivains; en bravant le trépas, il a triomphé du temps.

Ah! qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CHAPITRE II.

Istuc est sapere, non quod ante pedes modò est videre, sed etiam illa quæ futura sunt prospicere.

Ce qui s'appelle être sage, n'est pas seulement de considérer une affaire sous son véritable point de vue; c'est encore de prévoir tout ce qui doit en résulter.

TÉRENCE.

PUISQUE les songes de l'imagination sont rarement en harmonie avec la réalité, il faut que la raison les dissipe, et me remplisse d'assurance pour combattre ou mépriser le danger. D'ailleurs, si je m'y livre librement, je dois bannir de mon cœur tout effroi. (a) *Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam.*

Ainsi donc, je vais poursuivre une entreprise, peut-être un peu témérairement commencée. J'oserai pénétrer dans les mystères de

(a) Tout homme qui vit dans la crainte, vit dans l'esclavage.
HORACE.

la politique, prouver que les plaintes portées contre les prétendues injustices de la cour sont l'œuvre de la malveillance. Je dévoilerai enfin la fausseté des courtisans, leurs brigues, leurs cabales, et les intrigues dans lesquelles ils cherchent à envelopper la bonté du souverain, dont la sagesse doit rendre la France au bonheur et à la paix. Mes discours, sans doute, n'échapperont pas aux traits de la satire; heureuse encore, si la méchanceté ne s'attache qu'à mon livre; mais pourquoi, d'ailleurs, deviendrois-je l'objet de sa haine?

Professa produnt odia vindictæ locum (*a*).

Laissez, laissez écrire, dit un de nos publicites, et empêchez de parler : les Etats seront toujours tranquilles.

Voilà peut-être la maxime la plus incontestable de la politique et une de celles dont il seroit à souhaiter que les personnes appelées au gouvernement des empires fussent bien pénétrées : mais quand cette maxime seroit douteuse; quand réellement de mauvais ouvrages pourroient faire impression sur le public, qu'en faudroit-il conclure contre les auteurs? Qu'ils ont perdu leur temps à trans-

(*a*) C'est trahir sa vengeance que de manifester sa haine.
Sénèque.

crire d'insipides rêveries ou de malheureuses compilations (*a*).

Faveur publique, amitié, ombres légères qu'un rayon du soleil fait naître, et qui disparaissez avec lui; la SIBYLLE eut aussi l'occasion d'éprouver vos caprices.

On alloit entrer dans ce mois charmant où la verdure renaissante pare de nouveau les arbres, et où la terre s'émaille de fleurs. Plongée dans les plus profondes réflexions, je retraçois dans ma mémoire les événemens qui s'étoient passés depuis quelques temps. Je les comparois avec ceux qui se préparoient encore, et pourtant je n'avois pas perdu l'espérance. Jusque là, si le danger étoit apparent, il n'offroit rien de positif qui pût justifier mes craintes. C'est ainsi que mes jours s'écouloient.

Déjà je commençois à jouir d'une tranquillité sans nuage. La certitude intime d'avoir fait le bien et rempli des devoirs que je croyois sacrés; tout cela, dis-je, rassuroit mon âme.

(*a*) Je pense que la critique, entre gens de lettres, devroit porter sur les ouvrages, en respectant les personnes; alors, elle instruiroit et ne blesseroit point. Mais une satyre amère et personnelle n'a d'autre objet que d'insulter les individus sans instruire le public; dans l'esprit et dans l'opinion des gens honnêtes et de bon sens, elle déshonore plus ceux qui l'emploient que celui qui en est l'objet.

J'avois promis à *Joséphine*, dans ses derniers momens, de tout employer pour sauver son époux. J'avois juré de mettre au jour un ouvrage pour l'éclairer sur ses véritables intérêts....... Mon but venoit d'être rempli; mais en voulant préserver *Napoléon* de son propre délire, je voulois plus: je voulois sauver mon pays et mon Roi.

.... A peine mon livre eut-il paru, qu'il étonna les uns, qu'il effraya les autres: la nouveauté du cadre, jointe aux faits particuliers et fort remarquables qui s'y trouvoient consignés, donna lieu à mille réflexions diverses.

Chacun, après l'avoir interprété à sa manière, venoit me consulter pour éclaircir ses doutes. Je voyois alors des hommes de tous les partis; leurs armées me sembloient en présence; mais les prôneurs de *Napoléon* étoient malheureusement en grand nombre; ils soupiroient après leur *libérateur* (c'est ainsi qu'ils l'appeloient). La plupart d'entr'eux cependant ne regrettoient pas l'homme, mais leurs titres et leurs pensions. Ceux qui se prétendoient mieux inspirés désiroient ce vain fantôme de gouvernement dont ils avoient déjà fait une si triste et si douloureuse expérience. « Il faudroit, » dit *Jean-Jacques*, un peuple de dieux pour

» fonder une république : *mais les Français*
» *par leurs mœurs, leur caractère et leurs*
» *habitudes inconstantes sont moins suscep-*
» *tibles que les autres peuples de conserver*
» *un gouvernement aussi austère, ni même d'y*
» *trouver ce que l'on nomme si pompeusement*
» NOS LIBERTÉS RÉELLES. »

Ainsi donc j'en voyois journellement soupirer pour un nouvel ordre de choses. Et pourtant je leur disois : Honte et malheur éternel à celui qui trahit et son maître et sa patrie !......... Les seuls vrais amis du Roi restoient dans une dangereuse insouciance, et rejetoient même avec une sorte de mépris et d'indifférence les *sages* avis que je voulois leur donner (tant nos *bons royalistes ont toujours été et seront peut-être long-temps encore légers et imprévoyans!*) Habitués de la cour, le charme vous dérobe les périls qui menacent le trône; et vous environnez le prince d'une sécurité trompeuse (*a*).

(*a*) *Mihi credite, judices, in hâc causâ non solum de L. Murænæ, verum etiam de vestrâ salute, sententiam feretis. In discrimen extremum venimus: nihil est jàm, unde nos reficiamus, aut ubi lapsi, resistamus. Non solum minuenda non sunt auxilia quæ habemus; sed etiam nova, si fieri possit, comparanda. Hostis est enim non apud Anienem, quod bello Punico gravissimum visum est, sed in urbe, in Foro (dii immor-*

Je voyois chaque jour ce conflit d'opinions diverses. Je cherchois à le combattre avec les armes de la raison ; mais l'esprit de parti l'emportoit sur l'authenticité de mes oracles........

Mes *Souvenirs prophétiques* cependant étoient lus et recherchés avec une avide curiosité ; tout ce qui frappe l'imagination trouve toujours de nombreux partisans, et mes voyages aériens, surtout, parurent, à beaucoup de lecteurs, un

---

tales, sine gemitu hoc dici non potest.) : non nemo etiam in illo sacrario Reipublicæ, in ipsâ, inquam, curiâ non nemo hostis est, dii faxint ut meus collega vir fortissimus, hoc Catilinæ nefarium latrocinium armatus opprimat ! ego togatus, vobis, bonisque omnibus adjutoribus, hoc quod conceptum Respublica periculum parturit, concilio discutiam et comprimam.

N'en doutez pas, Romains, en prononçant sur le sort de Muréna, vous allez prononcer sur le vôtre. Notre péril est vraiment extrême ; plus d'espoir, plus de retour, si nous succombons ; loin d'affoiblir nos forces, il faudroit les augmenter : l'ennemi n'est pas seulement sur les bords du Téveron *, ce qui parut si effrayant dans la guerre Punique, il est dans la ville, dans le Forum (grands dieux ! peut-on le dire sans gémir !), nos ennemis sont jusque dans le sanctuaire de la République ; oui, dans le sénat lui même. Fassent les dieux que mon vaillant collegue anéantisse, les armes à la main, l'affreuse rébellion de Catilina ! Moi, sans armes, mais avec votre secours et celui de tous les bons citoyens, je dissiperai les complots conçus et prêts à éclore au sein de la République.

Oraison de Ciceron pour Muréna, pag. 331.

* Tite-Live rapporte qu'Annibal, avant de [illegible] d'approcher son armée de Rome, plaça son camp sur les bords du Téveron, à trois mille pas de la ville.

voile merveilleux qui cachoit d'intéressantes vérités. D'autres affectèrent de les traiter avec une légèreté sans exemple. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage fit du bruit, et chacun cherchoit à deviner mes pensées, à interpréter le sens mystérieux de quelques passages.

Il en est même qui s'alarmèrent et craignirent qu'on n'emprisonnât la Sibylle, et qu'on ne saisît son livre. J'avoue que l'article que j'avois fait lors de la mort d'une élève de *Melpomène*, ne rassuroit nullement mes amis, et j'entendois aussi de toutes parts dire :

Vous avez fait l'éloge de *Joséphine*, cela ne passera pas. D'ailleurs, vos louanges sur l'ex-impératrice sont maintenant inconvenantes : vos observations, leur répondois-je, ne sont pas justes : je n'ai dit que la vérité sur son compte. En est-il parmi vous qui puissent me démentir? Non, assurément, et vous êtes tous forcés de convenir que cette femme, dans ses beaux jours, ne s'occupoit qu'à faire des heureux ; et peut-être même beaucoup d'entre vous lui doivent-ils ce qu'ils sont......... (*a*) Hé quoi!

(*a*) J'ai vu ce que l'on nomme d'illustres ingrats qui devoient tout à la premiere épouse de *Buonaparte*, qui en avoient non seulement reçu des secours pécuniaires pour subsister, mais même des titres (riche dédommagement des parchemins que la

vous n'osez le publier! Ah! jamais, non, jamais la crainte ou le préjugé ne doivent en-

révolution leur avoit fait perdre), et des places aussi honorables qu'avantageuses; des hommes enfin qui, pour tout dire en un mot, lui devoient la vie; je les ai vus outrager leur bienfaitrice, et s'écrier avec les autres, en parlant d'elle :

> Le ciel enfin pour nous devenu plus propice,
> A de nos ennemis confondu la malice.

La bonne Joséphine au rang de vos ennemis! vous avez donc perdu la mémoire de ces temps désastreux où la plupart d'entre vous furent proscrits par les fils de *Brutus?* Vous le savez, vos noms figurerent alors sur des tablettes accusatrices, et sans cette femme, qu'aujourd'hui vous osez flétrir, que seriez vous tous maintenant? je vous le dis, *la proie de la mort.* C'est elle qui a retenu le bras de vos bourreaux; c'est elle qui a fait briser le stylet fatal qui, chaque jour, inscrivoit de nouvelles victimes. Vous auriez grand tort de l'accuser d'avoir participé aux vengeances de son époux; certes, elle en étoit incapable : vous le savez aussi bien que moi, vous tous, hommes ingrats et si légers dans votre conduite, inconséquens dans vos discours. Sans elle enfin, je vous le répete encore, vous n'auriez jamais revu ni vos épouses, ni vos enfans; le désespoir et la douleur auroient consummé vos plus beaux jours....... Aujourd'hui qu'une heureuse régénération nous a rendu la paix et nos princes légitimes, n'oubliez jamais, pour votre gouverne, que le culte de la reconnoissance doit toujours être honoré, et que si la conduite intérieure de *Joséphine* a pu quelquefois paroître répréhensible aux yeux de ceux pour qui la *charité chrétienne est un vain mot*, sa vie politique a mérité de justes éloges.

Ces réflexions, peut-être, ne seront pas goûtées de tous ceux à qui elles s'adressent. Mais ma devise à moi est la vérité avant tout, et puis,

> En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi,
> Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

BOILEAU.

chaîner la reconnoissance, encore moins la rendre muette. Moi, sur qui elle ne versa aucun de ses bienfaits, je me suis trouvée heureuse de son estime et de sa confiance particulières; et je ne l'oublierai jamais. Dans tous les temps, ma parole, mes écrits, l'attesteront à la postérité.

When smiling spreads her golden ray all. crow around to flatter and betray but when the thunders egrmun angriski our friends our flatters fly.

« Lorsque la Fortune nous sourit et répand
» sur nous ses faveurs, tout s'attroupe autour
» de nous pour nous flatter et nous perdre ;
» mais si dans sa colère elle vient à nous
» frapper, amis, flatteurs, tous nous fuient. »

Et mademoiselle *Raucourt?* disoit un autre... Comment vous avisez-vous d'émettre votre opinion dans un débat religieux?

Enfin, journellement et à toute heure, j'étois entourée de trembleurs, de ces êtres qui se meuvent suivant le temps, suivant les circonstances. Ah, pauvres girouettes! leur disois-je sans cesse: *Negat quis? Nego. Ait? Aio.*

Postremò imperavi egomet mihi,
Omnia assentari.

On dit non, je dis non; on dit oui, je le dis.
Jamais je ne conteste, et toujours j'applaudis (*a*).

Mon sexe est doué d'une certaine énergie que n'a pas toujours le vôtre. D'ailleurs, tenez pour certain qu'une femme peut tout dire et tout écrire, quand elle n'est animée que de l'amour du bien public.

Oui, tous mes vœux seront accomplis, si je puis ébranler ceux que rien ne touche, et pour les yeux desquels la lumière brille vainement : car ceux-là s'égarent, et je dois les plaindre. Mes tableaux sont faits de traits épars, et qui n'ont pourtant rien d'imaginaire. J'aurois craint de tromper, en présentant un assemblage de traits séduisans, mais sans exemple de réunion, en un seul sujet. La vérité ne s'y seroit pas reconnue, et sans la vérité, le meilleur ouvrage est toujours imparfait.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Tels sont, je vous le répète les principes que je professe, et j'ose présumer que ce sont ceux de la saine portion de la nation française. Oh! non, pas entièrement, s'écrie alors un des interlocuteurs; votre ouvrage contient des absurdités si choquantes, si révoltantes, qu'il seroit

---

(*a*) Térence fait parler ainsi le parasite *Gnaton*.

très-possible qu'une certaine faculté ne le trouvât pas de son goût, et qu'elle parvint. ......

Rassurez-vous, leur dis-je; notre siècle est trop éclairé, et les ministres du Saint des saints connoissent trop bien quelle est la dignité et la sainteté de leur état primitif..... de persécutés, ils ne peuvent devenir persécuteurs. Ah! si la superstition conduisoit encore au despotisme! les peuples et les rois devroient trembler...... *Grand Dieu!* où seroit donc la paix, si, quand la terre est encore en proie à la discorde, elle ne se trouvoit pas au pied des autels?....... Mais la douce tolérance est aujourd'hui dans tous les cœurs. Confesseurs de la foi, vous devez tous, nouveaux *Massillons*, ne faire entendre, dans la chaire évangélique, que la doctrine sainte du pardon des injures, et de l'oubli du passé. Disciples d'un *Dieu* qui n'est que paix, d'un Dieu qui n'est qu'*amour*, vous devez, les premiers, nous offrir à tous l'exemple de la céleste harmonie; c'est le moyen certain de nous affermir dans la pratique des vertus que vous professez avec tant d'édification pour les fidèles.

Et m'adressant aux nombreux curieux qui m'écoutoient en silence et avec le sourire du sarcasme, surtout en me voyant traiter des matières aussi saintes et aussi abstraites: Sou-

venez-vous, leur dis-je, des belles paroles d'Aulu-Gelle. *Religentem esse oportet, religiosum nefas.* « Si la superstition est un crime, la » religion est un devoir. »

Apaisez vous donc, messieurs, et de grâce; entendons-nous : le monde est plein de grands enfans, et vous êtes de ce nombre. Aux uns, il faut du merveilleux, et mon livre en renferme; aux autres, il faut parler un langage plus relevé, celui de la raison : hé bien, donnez-vous la peine de relire le chapitre Ier de mon ouvrage, et vous jugerez que je ne suis point aussi superficielle que vous paroissez le croire.

Je puis avoir quelques momens de lubie, il est vrai; mais encore peuvent ils être utiles à la triste humanité. D'ailleurs, je console les uns, je plains les autres, et j'oblige quand je le peux.

Ainsi donc, reprend l'un d'entr'eux, votre sécurité n'est point troublée, et vous ne craignez pas la police? Je l'ai long-temps redoutée; car je l'ai dit, rien n'est commun entre nous. Maintenant, et sous le gouvernement d'un bon Roi, elle perd toutes ses formes acerbes...... A la vérité, elle est toujours effrayante et active pour le malveillant; mais celui qui ne respire que le bonheur de son pays, et la prospérité

de l'auguste famille qui le gouverne, ne peut ni ne doit rien appréhender des mesures qui assurent la tranquillité publique, et je suis dans ce cas (*a*)..... D'ailleurs,....... *quò fata trahuntque sequamur.* Suivons notre destinée quelle qu'elle soit (*b*).

Eh! que diriez-vous, ô vous tous, si l'on vous apprenoit qu'en ce moment, mon ouvrage est entre les mains de Sa Majesté Louis XVIII et des Princes de sa famille? que j'ai même osé l'offrir à l'auguste Princesse qui nous retrace, à chaque instant, et d'une manière si touchante, les rares et hautes vertus de son illustre père? tant j'étois forte de ma propre conscience! Certes, je l'avouerai, cela doit vous surprendre; et c'est pourtant l'exacte vérité : et tous mes frondeurs de rester stupéfaits (*c*)!

(*a*) Les dieux t'ont douée du privilége d'interpréter les livres sibyllins; tu as pénétré dans les détours de la mystérieuse cabale; en un mot, personne ne sait mieux que toi expliquer les augures; tu es née pour de grandes choses, et tes ouvrages mettront le comble à ta réputation : *mais tu dois passer par de nouvelles épreuves, une fois, même deux.* — Les grandes vérités que tu publieras te livreront à la persécution des méchans.... ; *arme-toi de courage, dans trente-trois lunes au plus tard tu triompheras de tes ennemis.* Tels sont les oracles de la Sibylle de Cumes : telles sont les redoutables vérités qu'elle m'annonce. *Souvenirs Prophétiques*, pag. 269.

(*b*) Virgile.

(*c*) J'ai eu l'honneur d'offrir mon ouvrage à LL. MM. l'em-

J'ajoute encore : Sous peu, Messieurs, vous me tiendrez un tout autre langage, et vous ne désapprouverez plus ce que vous condamnez si légèrement aujourd'hui.... Hélas! je n'ai que trop prévu la rentrée de *Buonaparte* : j'étois donc prophète dans ce moment, sans autres renseignemens positifs que ceux qui m'avoient été transmis par *Idraël*.

Je me contentois de me dire intérieurement, car j'aime à me parler :

. . . .

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même ;
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain :
Il marche à la grandeur, le poignard à la main ;
Sans cesse accompagné du crime sanguinaire,
Il est entreprenant, et souvent téméraire.
Sans regrets, sans remords, dans l'horreur des forfaits,
Il n'est rien qu'il n'immole à ses vastes projets.

FRÉDÉRIC II.

---

pereur Alexandre, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, ainsi qu'à sa grâce, le noble lord Wellington ; tous ces illustres personnages ont daigné l'agréer.

CHAPITRE III.

Altera jam teritur bellis civilibus ætas, Suis et ipsa Roma veribus ruit.

La Discorde en nos murs agite ses flambeaux,
Et de nos propres mains nous creusons nos tombeaux.
Traduction de l'Epode d'Horace.

COMMENT retracer ici cette époque à jamais mémorable, où les esprits furent comme bouleversés, où la plupart des partisans d'un pouvoir et d'un homme abattus furent livrés à l'exaspération du crime?

« La trahison, dit Xénophon (*a*), est plus » redoutable qu'une guerre ouverte, en ce qu'il » est plus difficile de se tenir en garde contre » des embûches secrètes, que contre une » attaque de vive force. Elle est aussi plus » odieuse, parce que des hommes en état » d'hostilités déclarées, peuvent finir par s'entendre, et en venir à une réconciliation » sincère; mais personne ne peut se hasarder » à traiter avec un homme dont la trahison » a été découverte, ni ajouter la moindre foi

(*a*) Hist. grec.

» aux professions d'amitié qu'il peut faire pour
» l'avenir. »

On sait la réponse de Philippe, roi de Macédoine, à deux misérables qui, lui ayant vendu leur patrie, se plaignirent à lui de ce que ses propres soldats les qualifioient de traîtres : « Ne
» prenez pas garde, dit-il, à ce que disent ces
» gens grossiers, qui appellent chaque chose
» par son nom. »

Aux ides de mars, la *France* entière fut tout à coup livrée à une espèce d'anarchie, qui ne lui rappeloit que trop les scènes sanglantes de la révolution. Comment esquisser le tableau des angoisses mortelles que ressentit la capitale, quand mille voix, qui sembloient s'échapper du Ténare, répétèrent d'un ton lugubre et déchirant: « Buonaparte est débarqué à *Cannes!* » Qui pourra se peindre cette consternation générale? qui pourra se faire une idée de la stupeur des uns, et de la joie féroce des autres? « La rébellion, long-temps retenue, est à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence, *les lois abolies*, la majesté violée par des attentats jusques alors inconnus, l'usurpation et la tyrannie proclamées sous le nom pompeux de liberté (*a*). »

(*a*) Parmi nous, après une courte paix, la guerre gagne de proche en proche comme la peste, et jonche, comme elle, sa

Quel fut le fruit des fureurs de *Marius*, de ce tyran sanguinaire qui couvrit de ruines et de sang sa patrie désolée? L'exil devint son partage, et l'inflexible nécessité l'obligea de promener sur les bords de l'Afrique ses destinées errantes, et lui inspira ce mot sublime sur l'instabilité des choses humaines : « Vas » dire à ton maître que tu as vu *Marius* pleu- » rant sur les ruines de *Carthage.* »

Cadono le citte, cadono i regni,
Copre Thebe e Cartago erba ed arena (a).

Ainsi je raisonnois avec moi même, et disois : C'est toujours par un sentiment d'espérance que les hommes s'exposent aux dangers. L'espérance est la compagne inséparable du plus brillant courage; mais souvent aussi elle est criminelle ; et pour atteindre son but, elle prend toutes les couleurs. La différence cependant qui existe entre les véritables amis de la patrie et ceux qui conjurent sa ruine, est facile à saisir, malgré le masque sous lequel ils se cachent:

---

sa route de cadavres; il semble qu'une génération d'hommes craindroit de passer en silence sur la terre, qu'il lui faut le bruit de quelque tempête.

(a) Les cités s'écroulent, les empires tombent, pour me servir des termes poétiques de Métastase, l'herbe et le sable couvrent Thèbes et Carthage

les premiers sont crédules et tolérans; les faux patriotes sont, au contraire, farouches et persécuteurs...... La plupart s'attachent déjà à leur proie; ils désignent déjà du doigt, et les victimes qu'ils immoleront, et les maisons qu'ils livreront aux flammes. La saine partie du peuple reste muette. C'est alors qu'on voit les agitateurs de 1793 se réveiller de leur profond assoupissement. Ces *Cerbères* dévoroient déjà des yeux les malheureux promis à leur rage, et n'attendoient qu'un signal pour éteindre dans leur sang la soif qui les consume.

La surprise, je ne sais quel pressentiment ou quel effroi s'emparèrent des esprits. C'est en vain que la Cour cherchoit à rassurer les habitans de *Lutèce*. Les courriers se succédoient, les nouvelles les plus contradictoires et les plus alarmantes se propageoient au même instant......

Chaque jour, la multitude se portoit au château, et encombroit la place du Carousel. L'immense majorité faisoit des vœux pour le salut de l'auguste famille. Chacun juroit de la défendre. L'élan étoit général. Si l'on avoit su en profiter!!!!!

Quelques agitateurs se mêloient dans les groupes, et cherchoient, par toutes sortes de moyens, à circonvenir l'esprit public. Parmi

eux étoient d'anciens partisans de la révolution, qui crioient *vive Napoléon, vive la liberté!* Quel étonnant contraste et de choses et de mots! Comment allier le nom de celui qui a détruit cette liberté, avec ces termes pompeux de nation libre et indépendante? Certes, si quelqu'un méritoit le titre de vengeur des droits du peuple, ce ne pouvoit être assurément l'*ex-empereur des Français*.

Mais il l'avoit profondément étudié ce peuple qu'il immoloit à son ambition. Il connoissoit les moyens de le faire servir à ses funestes desseins; et après avoir vaincu par nous et non pour nous, *Buonaparte* savoit encore rendre plus pesant le joug sous lequel il nous écrasoit. Son génie et l'expérience lui avoient appris que les hommes de parti ne se gouvernent que par l'intérêt ou par la crainte: aussi les méprisoit-il et ne les caressoit-il que dans les jours d'orages politiques.

> Le puissant foule aux pieds le foible qui menace,
> Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.

Attila poursuivoit cependant sa marche criminelle. Dès le 5 il entre à Digne. Ses soldats harassés de fatigues, se traînant à peine, isolés et sans ordre, répandoient le bruit, sur

leur passage, que leur maître leur avoit déclaré qu'il ne venoit qu'en conséquence des arrangemens pris avec les principales puissances, et nullement pour se battre. Hélas! s'ils eussent trouvé la moindre résistance, le découragement se seroit emparé d'eux; et dès lors il n'eût fallu qu'un coup de fusil pour leur faire poser les armes....... Car il est prouvé que le grand homme n'étoit pas tranquille sur les suites que pouvoit avoir sa téméraire entreprise. *Il avoit peur de tout.*

Si pour nous accabler de maux et de malheurs
La terre a ses tyrans, le ciel a ses vengeurs.

A la revue qu'il passa sur la place Guenète, à Grenoble, il prit le menton à un chasseur qui, dit-on, l'avoit ajusté avant son entrée dans cette ville: Hé bien, lui dit-il, *c'est donc toi qui as voulu tuer ton père?* Cette revue dura cinq heures. Elle se fit au milieu de quelques cris de *vive l'empereur*, *vive la liberté!* « On » hasarda quelques airs de la révolution. Na- » poléon ne fut point flatté de ce mélange, et » dit au maire de le faire cesser. Il lui dit » aussi de faire retirer la mandrille dont les » vociférations formoient un contraste frappant

» avec le morne silence qui régnoit à toutes
» les croisées de la place (*a*). »

Je ne rapporte ces faits que pour prouver d'une manière irrésistible, que si l'homme du *Destin* eût rencontré sur son passage le plus léger obstacle, jamais il ne fût même venu jusqu'à Lyon.

Cependant l'on apprenoit à chaque instant les progrès de *Buonaparte* Sa marche, disoit-on, ressembloit à un triomphe.

.... La défection de Labédoyère, celle de Ney, jetèrent la terreur dans tous les cœurs. Chacun gémissoit des maux inévitables qui alloient fondre sur la France. Chacun juroit, à l'envi et de bonne foi, de défendre le trône; mais un esprit de vertige s'empara de toutes les têtes. Nul ordre dans le commandement, nul ensemble parmi les chefs, et pourtant l'enthousiasme ne fut jamais si général. Dans un instant ce feu patriotique gagna la nation française; tous les bras s'offrirent, et toutes les bourses s'ouvrirent. J'ai vu d'honnêtes artisans se dévouer pour soutenir la plus juste des causes; j'ai vu des mères enflammer le zèle de leurs enfans, leur crier que le devoir d'un

---

(*a*) *Itinéraire de Buonaparte*, page 63.

Français étoit de defendre son Roi. Enfin j'ai vu, et je me plais à le redire, j'ai vu des officiers retraités gémir sur nos malheurs, vouloir s'y opposer ; mais l'impulsion étoit donnée (*a*); ils ont suivi le torrent, et cependant le fond de leur cœur étoit pur.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes,
Condamnés, démentis par un honteux retour !
Et combien de héros, glorieux, magnanimes,
Ont trop vécu d'un jour !

D'autres se croyoient engagés par un faux point d'honneur à suivre leurs anciens drapeaux, prévoyant bien néanmoins que si le nouvel ordre de choses changeoit, leur perte étoit inévitable. La plupart croyoient, de bonne foi, que l'*archiduchesse Marie-Louise* et son fils alloient reparoître; que les arrangemens pour ce grand œuvre étoient concertés avec l'*Autriche* : tant *Napoléon* et ses adhérens avoient de pouvoir sur les esprits! *Il est cependant quelques-uns de ces militaires que j'ai eu le bonheur de ranger*

(*a*) Il est en politique des machinations dont les artisans se sont si bien cachés, qu'il n'est pas possible à l'histoire de déchirer le voile qui les couvre. Cette cruelle affaire est du nombre de ces mysteres d'iniquités.

sous les bannières de la légitimité (*a*). D'autres frappés réellement de mes discours, surtout en lisant mon singulier Voyage à l'*île d'Elbe*, me donnoient leur parole d'agir dans les intérêts du Roi ; mais hélas ! des conseils perfides ont souvent détruit mon ouvrage. Cependant il en est parmi eux, et je m'en glorifie, qui sont aujourd'hui les plus fermes appuis du trône.

Le retour du duc d'Orléans, la précipitation du voyage de la duchesse son épouse et de ses enfans, répandirent l'alarme ; mais ce fut bien pis, quand on apprit celui de *Monsieur*. Alors la douleur devint visible. Tout est perdu, s'écrioit-on, et c'étoit le cri général. Paris ressembloit à une arène, les divers partis s'entre-choquoient et avoient l'air de se provoquer au combat. La violette fut un signe distinctif de ralliement, et les partisans du despote la portèrent avec une sorte d'ostentation, tant l'égarement étoit grand !

(*a*) La vérité est si belle, dit Pythagore, que si Dieu vouloit se montrer aux hommes, pour corps il prendroit la lumière, et pour âme la vérité.

tant il nous fait commettre de funestes inconséquences !

Le dimanche 19 mars, tout Paris fut sur pied ; la garde nationale étoit animée du meilleur esprit : sauvons le Roi ; montrons-nous aujourd'hui des sujets hardis, pour nous montrer par la suite des sujets dévoués. Tel étoit leur langage. Mais que pouvoit faire cette garde fidèle contre une armée indisciplinée et stipendiée ? Les prôneurs de *Buonaparte* se répandoient partout, et même jusque dans les groupes qui se formoient sous les croisées du Roi. Ils se faisoient aisément remarquer *par le sourire du crime*, qui étoit sur leurs lèvres...

Plusieurs osèrent, dans leur rage impie, provoquer les paisibles royalistes ; ils en furent punis à l'instant, et malheureusement le sang français coula.

Alors le peuple en foule demandoit des armes pour aller combattre des frères égarés ; mais bientôt son zèle se ralentit, en apprenant que, la nuit même, l'ex-empereur des Français coucheroit à Fontainebleau.

Hélas! me disois-je, dans l'amertume de mon cœur :

> .... Ce conquérant
> Doit cheminer partout comme un feu dévorant.

Les femmes, les femmes seules, conservoient encore une certaine énergie : que dis-je ? elles animoient la multitude à voler à la rencontre des légions d'*Attila* ; mais déjà la terreur s'emparoit de tous les esprits. La renommée, cette habile messagère, répand bientôt le bruit de défection et d'armée passée dans les rangs de l'usurpateur ! aussi l'effroi s'empare-t-il des meilleurs citoyens. Le départ précipité des gardes-du-corps vint justifier les craintes et ajouter à toutes les alarmes. Le peuple stupéfait restoit muet de surprise et d'effroi, en voyant cette brillante jeunesse se presser de partir en toute hâte et dans des voitures publiques, emportant jusqu'à ses moindres effets. On put conjecturer dès-lors et avec certitude que tout étoit perdu, jusqu'à l'espoir. La consternation étoit générale ; en vain on entouroit les estafettes qui arrivoient au château, elles s'y succédoient avec une incroyable célérité ; mais il étoit facile de voir qu'elles n'apportoient que de tristes dépêches. Cependant la multitude cherchoit à lire dans leurs regards pour y voir ce qu'il falloit craindre ou ce qu'il falloit espérer. Enfin, l'épouvante fut à son comble, surtout en apprenant qu'il se faisoit au château des préparatifs pour un départ prochain.... Il fallut

bien céder, et c'étoit une extrémité qu'on auroit dû prévoir plusieurs jours d'avance. Au milieu de toutes ces scenes qui en préparoient de bien plus terribles encore, l'on plaignoit généralement le Roi; on faisoit hautement des vœux pour la conservation d'une tête aussi précieuse. Aussi entendoit on répéter de toutes parts :

> Dieu, qui formas Louis, veille sur ton image;
> La vertu sur le trône est ton plus bel ouvrage!

La majeure partie des habitans de cette immense capitale voyoit partir à regret cette auguste famille. Tous auroient fait un rempart de leur corps pour sauver les fils de *Henri*; mais leur zèle fut enchaîné. Le Roi, qui vouloit épargner à la capitale les horreurs d'une guerre civile, préféra s'éloigner. Il fuit, le descendant de tant de valeureux princes. Il fuit, mais c'est pour épargner ses peuples. Ce monarque malheureux est avare du sang de ses sujets. A l'exemple de son illustre aïeul, il auroit volontiers fait le sacrifice de sa couronne pour que les Français ne combattissent pas entr'eux. Non, on ne pourra jamais décrire les derniers momens que Louis XVIII passa au château des Tuileries. C'étoit un père au milieu de sa famille désolée;

c'étoit à qui renouvelleroit le serment de mourir pour le défendre. On se pressoit autour de son auguste personne, et sa main plus d'une fois fut mouillée des larmes que répandoient ses fidèles serviteurs. Ah! que dis-je? la garde nationale étoit prête à s'immoler pour lui au moindre signal. « Mes enfans, leur dit le Roi, nous nous reverrons, un ange tutélaire veille sur la France; mon » illustre frère retient les foudres vengeresses » prêtes à éclater sur les séditieux : et pourtant, » ajoute ce bon prince, je ne vois en eux que » des fils égarés. Oui, s'écrie le monarque, je » veux leur pardonner; bien plus, je fuirai » leurs coups et leur épargnerai les horreurs » d'un nouveau régicide, car l'Europe épouvantée fondroit comme un torrent sur mes » peuples; et la dévastation, le carnage et la » mort régneroient bientôt sur la plus belle des » cités qui, ensevelie sous ses ruines, attesteroit » à la génération la plus reculée, le meurtre de » deux Rois égorgés par des rebelles. » Ainsi parla le meilleur des princes, et remerciant ces braves qui l'entouroient, il voudroit les presser tour à tour alternativement sur son cœur. Malgré la douleur profonde qui affectoit son âme, la sérénité régnoit encore sur son front. Il part enfin, accompagné des regrets et des vœux des vrais amis de la patrie.

La consommation de cette grande iniquité devint le signal *des plus épouvantables malheurs*. Aussi de toutes parts on entendoit des cris étouffés et des gémissemens plaintifs. Ah! Paris offroit, dans ce moment de deuil universel, *le* tableau d'une cité en proie aux ravages d'une terrible et contagieuse maladie. Les uns fuyoient en désordre au-delà des murs, les autres se renfermoient dans l'intérieur de leurs maisons; et la multitude étonnée en croyoit à peine ses yeux. Les hommes même qui s'étoient prêtés à de perfides manœuvres, ceux qui les avoient conseillées ou favorisées, restoient immobiles et pâlissoient à l'aspect du crime qu'ils venoient de commettre, surtout en m'entendant leur dire à haute voix :

> Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître.
> Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-temps à l'être;
> Et que sous ses drapeaux (s'il peut les relever),
> Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.

Heureusement la Providence peut encore renverser des complots impies. Grâces en soient rendues à l'Auteur de tout bien! Mais lorsque l'impartiale histoire transmettra à nos neveux le récit de tant d'horreurs, de tant d'affreuses vérités, non, jamais, jamais ils ne voudront y croire........

CHAPITRE IV.

Arrête, malheureux ! Si ton cœur abattu
N'est pas sourd à l'honneur, et mort à la vertu,
Lève les yeux au ciel qu'épouvante ton crime,
Et contemple avec moi la majesté sublime.
S'il te faut des parvis et des dômes brillans,
Où l'or se mêle aux feux des cristaux vacillans,
Viens sous la voûte immense où Dieu posa son trône ;
Et pour Jérusalem renonce à Babylone.

Fragment d'une imitation d'Young.

Le Roi est parti de sa capitale ; *Buonaparte* y rentre aujourd'hui (*a*) : tel est le cri d'alarme qui se répand en un instant dans tous les quartiers de Paris. Les uns pâlissent d'effroi dans l'attente de l'ex-empereur, et des maux inouïs qui n'avoient cessé de former son cortége accoutumé ; les autres affectoient la joie la plus bruyante...... Dès le matin, lundi 20 mars, l'on se portoit en foule aux Tuileries. Louis n'y étoit plus : l'aspect du château formoit un étonnant contraste avec le souvenir de celui qu'il offroit

(*a*) Il suffit, dit Voltaire, d'un sujet puissant et entreprenant pour plonger un royaume entier dans un abîme de désastres.

la veille. Les amis de la cause royale s'éloignoient en silence, et faisoient place à l'audace et à la rébellion, qui bientôt n'eurent plus de frein. Ce fut alors que commencèrent les plaintes, les murmures et les calomnies. On ne pouvoit espérer d'indulgence, les moindres fautes étoient jugées avec sévérité, et interprétées avec noirceur.

« Le voyez-vous ce grand Roi, » dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, « le voyez-» vous, seul, abandonné, tellement déchu dans » l'esprit des siens, qu'il devient un objet de » mépris aux uns, et, ce qui est plus insuppor-» table à un grand courage, un objet de pitié » aux autres? Ne sachant, poursuit *Salvien*, » de laquelle de ces deux choses il avoit le plus » à se plaindre, ou de ce que *Siba* le nourris-» soit, ou de ce que *Siméi* avoit l'insolence de » le maudire (*a*). »

Déjà l'avant-garde de *Napoléon* étoit campée dans les cours du château des Tuileries, et nous présentoit l'aspect d'un camp inaccessible. D'autres soldats parcouroient les rues, s'arrêtoient dans divers quartiers, et engageoient le

(*a*) *Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel siba cum pasceret vel ei maledicere Semei publice non timeret.* Salv. l. 2, *de Guber. Dei*

peuple, tantôt par des menaces, tantôt par leurs insinuations, à se joindre à eux. Les plus terribles vociférations se faisoient entendre, et les satellites de *Napoléon* déployoient déjà une sorte d'autorité, et inscrivoient sur leurs tablettes quiconque étoit accusé d'être partisan des *Bourbons*.

Paris, pleurant son Roi légitime, n'eut pendant vingt heures, d'autre gouvernement provisoire qu'une terreur profonde et universelle. Les partisans de *Buonaparte* eux-mêmes furent contraints de respecter le deuil général. Les uns cachèrent leur joie dans leur intérieur, d'autres, plus impatiens, sortirent des murs, et allèrent porter leurs hommages aux pieds du maître qu'ils attendoient.

« Il étoit arrivé à quatre heures du matin à » *Fontainebleau*. A sept heures, il avoit appris » le départ du Roi et des Princes. Le palais » étoit libre, la place vacante; pourquoi différoit-il de venir l'occuper? Rien ne pouvoit » arrêter sa marche; la garnison de Paris elle-» même avoit, dès le matin, cédé à la défection générale; et là, comme sur la route, » les troupes, qui lui étoient opposées, étoient » devenues son avant-garde. Quel fut donc le » motif qui mit un frein à l'impatience de

» *Napoléon*, et suspendit la fureur qu'il avoit » de régner (*a*)? »

« Un homme de moins, » a dit modestement M. de *Pradt*, « et *Buonaparte* étoit le maître » du Monde.... » Quel est donc cet homme qui, participant en quelque sorte au pouvoir de la Divinité, a pu dire à ce torrent : *Non ibis ampliùs*......? Cet homme, c'étoit Monseigneur l'archevêque de Malines. Et moi je dis : Un livre de plus a dû frapper d'une terreur profonde l'âme du plus redoutable des hommes; il a pu suspendre un moment les ressorts d'une imagination aussi active que l'est celle de ce tyran farouche, enfin ce livre a paralysé toutes ses facultés, au point qu'étonné, muet de surprise, *Napoléon* craignit, non seulement de braver l'opinion générale, s'il entroit en plein jour et en triomphe, au milieu des pleurs de toute la capitale; mais même qu'un nouveau *Brutus* ne vengeât, d'un coup de poignard, la liberté publique, qu'il avoit si long-temps foulée sous ses pieds.

Quand l'âme est ébranlée, la plus légère circonstance achève de la bouleverser; et c'est la raison qui fait que les effets les plus sur-

---

(*a*) *Itinéraire de Buonaparte.*

prenans naissent souvent des plus petites causes...........

Buonaparte, comme je l'ai dit, apprit à *Fontainebleau* le départ des Princes. Sa joie, qui avoit d'abord été excessive, à cette nouvelle, se calma.

Cependant, bientôt mes Souvenirs prophétiques lui parvinrent, et l'une des personnes chargées de les lui remettre de ma part (1), lui fit remarquer, pour sa gouverne, la page 280. Il resta un moment stupéfait, et ne put entendre de sang froid mes conseils. Eh! que veut de moi cette Sibylle? s'écria-t-il, avec l'accent de la colère et une émotion visible. Quoi! *Napoléon* en si beau chemin pourroit s'arrêter? Il consentiroit à partager le pouvoir suprême? Non; un simple mortel n'est pas capable d'un tel acte de vertu: .... les Bourbons sont tombés du trône pour jamais. C'est à moi qu'il appartient d'y monter; mais, je le jure, cette femme recevra le prix de son imprudente audace. Ainsi parle *Napoléon*......... Cependant il parcourt mon ouvrage à la hâte; tantôt l'ironie la plus amère se mêle à ses réflexions; tantôt il m'accuse de vouloir accréditer mon art par les moyens les plus fallacieux; mais en lisant attentivement le testament de *Joséphine* et les

justes conseils de celle qui fut constamment son amie, le silence de la douleur fit bientôt place aux plus sombres réflexions. Cela fut au point que *Buonaparte*, qui un moment auparavant avoit donné des ordres pour qu'il ne manquât rien aux honneurs de son triomphe solennel, appela, dans son trouble, ses premiers officiers, leur déclara que, tout bien considéré et pour de justes raisons, il préféroit n'entrer que de nuit dans les murs de la capitale. Il dit, et se retire aussitôt dans l'un des appartemens les plus reculés du château. Ses plus zélés serviteurs le suivirent en silence, et l'entendirent bientôt s'écrier : « Je suis pour-
» suivi par des pressentimens funestes. Je ne
» me repais que d'images lugubres. Toutes
» mes sensations sont douloureuses; mon esprit
» n'enfante que des idées noires et affreuses.
» La nature me semble enveloppée d'un
» voile sépulcral. »

Autant que sa faveur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes.
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.

« Vous le voyez, ajouta-t-il encore, je fuis l'éclat du jour : sa clarté offusque ma vue ; je n'aime que les scènes de désolation. Je ne me

crée plus, comme à l'*île d'Elbe*, des illusions dont les tableaux séduisans charmoient mes peines et me procuroient une sorte de jouissance factice, mais délicieuse et préférable peut-être à la réalité.......... L'espoir ne semble briller encore à mes yeux que pour m'éblouir et me précipiter dans l'abîme...... » Et il s'écria avec une sorte d'inspiration prophétique :

Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic vade, et vadit.

« Je vois des peuples sous ma puissance ;
» mais j'ai une puissance au-dessus de moi.
» Je commande des armées, mais j'exécute
» ce qu'on m'ordonne ; j'ai des sujets, mais
» j'ai un maître. (*a*) »

Vous fûtes dans tous les temps le favori de la fortune, lui dirent les flatteurs qui l'environnoient (*b*), vous êtes lancé dans une carrière

---

(*a*) MATHIEU 8. 9.

(*b*) Buonaparte disoit un jour au maréchal Duroc, qui lui lisoit le Moniteur : « Il faut avouer, mon cher Duroc, que les » courtisans sont une classe d'hommes que le ciel favorise sin- » gulièrement ; ils voient le double des autres, ils entendent » même ce qui n'a jamais été dit ; car, je te l'avoue, ils me » prêtent là de beaux discours dont je ne me souviens pas d'a- » voir dit un seul mot ; enfin, que veux-tu, puisque c'est pour » la plus grande gloire de l'Etat, à eux le champ. »

Mémoires secrets

qui vous est connue ; vous la parcourez sans jamais trébucher, ayant pour guide et pour soutien *Marnes* (*a*) lui-même, qui prend soin d'aplanir les obstacles sous vos pas. Bientôt le succès couronnera vos efforts; et demain, au milieu d'une cour qui adorera, le front dans la poussière, un génie auquel tout est soumis, vous pourrez vous enorgueillir de la grandeur d'une entreprise que *Napoléon* seul pouvoit concevoir ; et que seul il pouvoit exécuter :

> Ce n'est plus ce vainqueur modéré, doux, affable ;
> A tout ce qui l'approche il devient redoutable.
> Les dieux l'ont fait trop grand, et son superbe cœur
> Ne peut plus soutenir le poids de sa grandeur ;
> Pour ses vastes projets la terre est trop petite ;
> Des respects qu'on lui doit c'est en vain qu'on s'acquitte.
> Mortel, il veut jouir des honneurs immortels ;
> Et, trop bas sur le trône, il aspire aux autels (*b*).

Ces mots suffirent pour changer la figure du grand homme. Aussitôt il lève le front d'un air victorieux, et donne ses ordres pour arriver à neuf heures du soir aux Tuileries.

Un silence profond avoit succédé dans Paris au départ de la cour et de sa foible *armée*. Il n'étoit interrompu que par l'activité que l'on mettoit à s'informer des nouvelles fâcheuses.

(*a*) Génie de la connoissance des esprits.

(*b*) BRUEYS.

Cependant, quelqu'affligé qu'on fût dans de pareils momens, la moindre diversion opéroit souvent un effet favorable. La moindre espérance changeoit le cours des idées, suspendoit la douleur; mais moi, je ne pouvois la partager. Mon âme étoit si fortement agitée, que je ne pouvois concevoir ni les conjectures, ni les pressentimens dont on étoit environné. J'étois tout absorbée dans l'affligeante pensée du départ du Roi et de son auguste famille. Cette journée se passa dans de justes alarmes. Tous les postes étoient occupés. Chacun se hâtoit de supprimer les armoiries et les emblèmes du royalisme. Les trois couleurs flottoient sur les monumens publics. L'on croyoit que *Buonaparte* différeroit son entrée jusqu'au lendemain. On alloit même jusqu'à dire que cette entrée offriroit une marche triomphale. Il savoit quelle étoit l'opinion publique; il savoit qu'il jetoit partout le deuil et la consternation; qu'il étoit repoussé par la grande majorité de la population. Il craignoit ce silence public, avant-coureur de sa chute prochaine.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière

Une vaillance meurtriere
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains (*a*).

Il étoit cependant loin de vouloir recourir à des mesures de rigueur dans ce premier moment : car lui-même avoit besoin d'appui. Les méchans ont beau dire que le culte de la réconciliation est le plus universellement aimé ; ils n'osent s'y confier. La feinte modération de *Buonaparte* ne pouvoit guère en imposer aux témoins habituels de sa dissimulation : aussi préféra-t-il arriver de nuit ; il attendit que les ténèbres vinssent le dérober aux regards publics, et empêchassent de pénétrer les divers mouvemens dont son cœur étoit agité.

L'enthousiasme de ses partisans ressembloit au délire. Ils se précipitèrent en quelque sorte sur lui avec les transports de la joie la plus tumultueuse. Il fut porté dans les bras de ses *Seïdes* jusque dans ses appartemens ; et *Napoléon*, l'invincible *Napoléon*, comme ils l'appeloient alors, saisit pour la seconde fois le sceptre ensanglanté de la tyrannie.

(*a*) J.-B. ROUSSEAU.

Mais....

> Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
> Par qui tous les guerriers alloient être effacés.
> C'est un nouveau Pyrrhus qui va grossir l'histoire
> Des fameux insensés (*a*).

J'aperçus, dans le lointain, les vertus éplorées, et les entendis gémir.....

Mon trouble et ma douleur ne peuvent aisément se décrire; jamais mon âme n'avoit été à l'épreuve des déchiremens dont un tel spectacle l'avoit rendue la proie. Qu'on juge de mes souffrances, alors que je le contemplois de si près.

Cependant quelques idées consolantes vinrent peu à peu faire diversion à mes peines. Je me rappelai que le triomphe du crime ne dure qu'un instant; et ces beaux vers de Racine se retracèrent tout-à-coup à mon souvenir :

> J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
> Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
> Son front audacieux.
> Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre;
> Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
> Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Cette scène effrayante venoit à peine de se passer aux Tuileries, que déjà l'on répétoit, dans plus d'un cercle, que j'avois eu l'or-

---

(*a*) J.-B. Rousseau.

gueilleuse audace de vouloir dicter des lois à *Napoléon*; que même je le menaçois de tout mon courroux sibyllin, s'il osoit les enfreindre.

Vers la dernière heure du jour, un ami fidèle vint me prévenir que je serois arrêtée le lendemain, 21 mars; que les ordres venoient d'en être envoyés au ministère de la police générale.

Cela, lui dis-je, pourroit devenir sérieux pour tout autre que pour moi; mais je redoute peu le grand courroux de *Buonaparte* : il ne doit pas m'effrayer.

C'est dans le silence de la nuit que pour m'en bien convaincre, je vais combiner mathématiquement dix-neuf grandes patiences. Je veux employer les ressources infaillibles de la cabale. Je puiserai mes réponses dans la science dite hermétique : mon opération enfin terminée, je demeurai convaincue que mon éternel persécuteur étoit cependant mon obligé (2).

Et le génie *Ariel*, que j'invoquai, me dit ces mots :

« Sibylle, je veille constamment sur toi, » ainsi que ton archi-quadrisayeule (*a*). »

« Le premier jour consacré à *Mars*, au mo-

(*a*) La Sibylle de Cumes.

» ment où le roi des astres sera parvenu au
» signe du *Bélier*, tu recevras un ami de
» *Napoléon*. Parle-lui le langage de la vérité ;
» mais bannis de ton cœur la crainte et l'hé-
» sitation. Il voudra t'intimider; mais il t'est
» facile de lui en imposer à lui-même ; car *son*
» *maître* altier tremble sur ses destinées futures.
» Déjà il succombe sous le poids de son
» effrayante fortune, et l'avenir lui inspire un
» juste effroi.

» Ecoute : il affectera devant la Pythonisse
» le calme apparent de la plus grande sécurité.
» Tu peux lui dire que déjà il redoute les suites
» de l'entreprise téméraire de celui qui l'envoie
» vers toi.

» Ce maître tout-puissant voudroit faire saisir
» ton étonnant ouvrage (*a*); mais les vérités qu'il
» renferme, et qui le concernent, l'ont déjà
» frappé, et lui laissent dans l'esprit des doutes
» qui l'obsèdent. Toi seule peux lui donner la
» clef d'un grand mystère qui l'occupe et l'in-
» quiète. Ainsi, quand il te consultera, tu peux

(*a*) L'ex-consul Cicéron venoit de publier un écrit qui dé-plut au dictateur César. Que fit César? Il réfuta l'ouvrage, qui ne reçut pas moins, malgré la réfutation, l'hommage et la sanction des siècles : mais la postérité sait au moins quelque gré au tout-puissant César de n'avoir point persécuté le panégyriste de Caton.

» t'exprimer sans faiblesse; car je te le répète,
» ton pouvoir sur lui est absolu, au moyen de
» ton unique *talisman*, et malgré *Mizkun* (*a*)
» il doit faire sur son esprit un tel effet, qu'il
» fera révoquer trois fois les ordres émanés et
» donnés dans sa colère, pour te priver momen-
» tanément de ta liberté (3).

» O inévitable révolution des choses hu-
» maines! ô destinées des hommes déposées
» dans les mains d'un seul! dit encore le génie. »
Il ajoute : « Je vais graver, pour ta sûreté,
» mon sceau sur une plaque de métal vierge.
» Il est doué d'une vertu particulière pour
» éloigner les agens trop fameux d'une police
» ministérielle.......... Mais je te le dis : il te faut
» quitter *Lutèce* le premier jour du mois
» *Aphrizo* (*b*), et surtout n'attends pas le
» lever de l'aurore, et encore moins que les
» rayons du soleil éclairent la terre pour te
» recueillir un moment vers la *Silphyrie* (*c*). Là
» tu parviendras, au moyen de ta correspon-
» dance intime avec ces intelligences supérieu-
» res, à cet état tranquille où l'âme, également
» indifférente aux faveurs comme aux revers

(*a*) Génie des amulettes.
(*b*) En latin, *Aprilis*.
(*c*) Pays des Silphes, génies de l'air.

» de la fortune, supporte les orages et brave les
» tempêtes de la vie avec calme et fermeté. »

Ainsi me parle mon bienveillant *Génie*. Il pose un triangle sous le seuil de mon cabinet *sibyllin*, et me remet, pour ma garde, un morceau de plomb noir ou d'airain d'*Hermès*, *dieu du temps*. Je remarque que le nom d'*Ariel* dominoit celui de *Saturne*, et que l'ange m'accordoit une protection spéciale, me dispensant, pour cette unique fois, des parfums accoutumés.

Déjà depuis quelques heures, la nuit avoit couvert la terre de ses sombres voiles. Je vois lever graduellement à l'horizon un nouvel astre qui, sans avoir l'éclat du soleil, laisse couler dans les airs une lumière douce et assez éclatante pour répandre sur notre univers les nuances du jour naissant. La nuit conservoit encore son empire, et cependant elle offroit à mes yeux enchantés mille tableaux sur lesquels ils se reposent paisiblement. J'allois me livrer au sommeil, et déjà Morphée versoit ses pavots sur mes paupières appesanties, quand tout à coup j'entends une voix qui me crie : O Sibylle ! vois la cité superbe soumise à *Suclagus* (*a*). *Mascarun* (*b*) embrasse sa cause,

(*a*) Génie malfaisant du fer.
(*b*) Génie de dévastation

Heureusement que *Simbur* (*a*) vient de présider à de grandes et importantes délibérations (*b*).

Sache que les esprits célestes ne connoissent ni jalousie, ni désir de vengeance. Il n'en est pas de même des spectres hideux, soumis à *Zahun*, génie du scandale et de l'offense.

Mais ton ange *Ariel* a le pouvoir de chasser le féroce *Mizgitari* (*c*) et de ramener le calme sur les flots. En attendant qu'il opère ce grand prodige, il prend sous sa garde expresse l'antre de *Cumes* moderne. Il veut y admettre indistinctement pendant onze journées l'adepte et le profane... Mais il exige de toi-même impérieusement que tu rendes au public, jour par jour, un compte détaillé des moindres faits et des anecdotes les plus secrètes et les plus intéressantes qui te seront racontées. De la dixième à la douzième heure, sous l'influence de *Barcus* (*d*), il exige de plus que tu y joignes tes propres réflexions; car plus d'un mécréant sera curieux de voir l'effet que peuvent produire des conseils sibyllins, et dictés surtout par une femme telle que toi.

(*a*) Ange de jugement.

(*b*) Le Congrès.

(*c*) Génie des oiseaux de proie.

(*d*) Génie de la préfecture.

Je me soumets à ce qu'exige le Génie ; mais je lui fais observer que dans tous mes dires je démontrerai à certains indiscrets de tous les rangs, de toutes les classes, que révéler un secret est non seulement un outrage fait à la Religion, mais encore un attentat contre l'honneur. Ainsi donc je raconterai des faits incontestables; mais tout ce qu'a déposé l'amitié, tout ce qui émane directement de la confiance intime, sera toujours par moi religieusement conservé, et demeurera enseveli dans ma tombe (*a*).

D'ailleurs, celle qui fit couler tant de fois les larmes de la reconnoissance, et qui voudroit ensuite chercher un plaisir plus doux, celle-là, dis-je, n'est pas digne de sentir tout le charme de bien faire.......

Tandis que je me parlois ainsi, le soleil, dont tout à coup les rayons pénétrèrent mes croisées, donna plus de splendeur à la couronne brillante qui ornoit le front d'*Ariel*, comme un nuage électrique. Pendant que ce prodige

---

(*a*) Le secrétaire d'un des ennemis du maréchal Catinat demanda d'entrer à son service, promettant de lui révéler tous les secrets de cet ennemi qui venoit de mourir. Si c'étoit un honnête homme, dit Catinat, il ne me révéleroit pas les secrets de son maître; et il refusa de les savoir.

s'opéroit, le génie devint peu à peu invisible à mes yeux. Il me paroissoit armé d'une épée flamboyante, prêt à en frapper les diverses classes de *mouches* qui oseroient se présenter devant moi avec des intentions hostiles; car on peut les diviser, d'après *Linné* et *Geoffroy* (4), en deux classes générales, partagées en cinq familles : les mouches à ailes panachées, les mouches à masques ; ces dernières étoient celles que, dans ce terrible moment, j'avois le plus à redouter. Cependant je n'en trouvai sur mon passage (pendant les cent jours de l'usurpation) que quelques-unes de *cornues*, et même elles étoient d'une famille tout-à-fait dégénérée. Aussi je leur disois :

Doli non doli sunt, nisi astu colas.

Une ruse manque son effet, si on ne la conduit pas avec finesse.

PLAUTE.

LA MÉDITATION.

Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : vir sapiens exhauriet illud.

Les conseils se recèlent dans le cœur de l'homme à la manière d'un profond abîme sous une eau dormante : mais l'homme sage les épuise; il en découvre le fond.
Prov. 20. 5.

L'AIR silencieux qui régne autour de moi fait naître dans mon cœur des sensations plus douces; les oiseaux semblent, par leurs mélodieux accords, m'inviter à chasser ma profonde mélancolie. Cependant je repassois douloureusement dans mon esprit les déplorables événemens de la veille. Ah! m'écriai-je spontanément, malheur à ceux qui ont pu coopérer sciemment à cette horrible trahison! Puissent-ils éprouver le sort que leur prédit cet orateur célèbre, qui, pour avoir déjoué d'infâmes complots, mérita le nom de Père de la Patrie : « *Omnes immemorem beneficii* » *oderunt : eamque injuriam in deterrendâ libe-* » *ralitate sibi etiam fieri; eumque, qui faciat,*

» *communem hostem tenuiorum putant.* Un in-
» grat, dit ce grand homme, est haï de tout
» le monde : et comme son injustice tend à re-
» froidir la générosité, chacun s'y croit intéressé
» *personnellement.* On le regarde comme l'en-
» nemi commun de tous ceux qui sont dans le
» cas d'avoir besoin qu'on leur fasse du bien. »

Ainsi donc la postérité sera peut-être plus sévère que nos contemporains. Elle dira de ceux qui nous ont ramené ce précurseur de tant de fléaux : Ils ont, dans leur rage impie, voulu arracher de l'autel l'image du vrai Dieu, pour y replacer un vain simulacre de *Baal;* et pour conquérir cette immortalité, qui est aussi le partage des grands crimes, ils ont osé faire entendre ces paroles d'un saint pape :

Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitùs data est super omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur, cœlorum via largiùs pateat, ut terrestre Regnum cœlesti Regno famuletur.

GREG. *lib. II, epist.* 62. *Maur. Aug.*

« Sachez, ô grand Empereur, que la sou-
» veraine puissance vous est accordée d'en
» haut, afin que la vertu soit aidée, que les
» voies du ciel soient élargies, et que l'em-
» pire de la terre serve l'empire du ciel. »

Mais la Providence, la sage et immuable Providence, qui veille à tout, qui conduit tout, a prononcé anathème contre ceux qui, chargés par état de nous montrer l'exemple de la soumission et de la fidélité des peuples envers leurs Rois, sont devenus les complices de cette lâche trahison, qui a plongé la France dans un abîme de malheurs.

Il en est même qui disoient hautement, en voyant l'impression profonde que la présence du Roi avoit faite le jour où ce Prince se rendit à l'assemblée des députés :

« Venez, venez, faisons contre lui de secrètes » menées: *Venite, cogitemus adversùs eum cogi-* » *tationes.* Unissons-nous pour le décréditer » tous ensemble ; frappons-le de notre langue, » et ne souffrons plus qu'on écoute tous ses » beaux discours : *Percutiamus eum linguâ,* » *neque attendamus universos sermones ejus.* »

C'est ainsi que ces pervers conjuroient la ruine de leur patrie ; mais aussi un juste châtiment les atteindra, et leur sentence partira d'en haut.

Expellam te de statione tuâ, et de ministerio tuo deponam te (*a*).

(*a*) Aristide, surnommé le juste, assistoit tranquillement à l'arrêt de son bannissement. Un paysan qui ne le connoissoit

« Je t'ôterai de ton poste, dit Isaïe, et je te
» déposerai de ton ministère. »

Pour moi, foible mortelle, qui ne peux que gémir sur les erreurs que promet ce siècle, qui ne dois désigner à la vindicte publique aucun des coupables qui ont su tromper les yeux de la justice, je me borne à faire des vœux, pour que la suprême puissance qui nous gouverne avec tant de sagesse, leur inspire des sentimens plus nobles et plus purs, et pour qu'enfin ces brebis égarées, de tous les rangs et de tous les âges, reviennent pour toujours au bercail, et reconnoissent leur digne et légitime pasteur.....

Qui sait se posséder peut commander au Monde.

Præclarè Plato : Beatum qui etiam in senectute contigerit, ut sapientiam verasque opiniones assequi possit.

FIN., V. 21.

« Heureux, dit très-bien Platon, l'homme
» qui peut, ne fût-ce que dans sa vieillesse,

---

pas, et ne savoit pas écrire, s'approche de lui, et le prie de mettre sur sa coquille la condamnation d'Aristide. « Quelle raison avez-vous à condamner ce citoyen ? » demande Aristide. « Aucune, répond le manant ; je suis seulement fatigué de l'entendre continuellement appeler le juste. » Aristide écrivit sa propre condamnation.

» parvenir à être sage, et à penser sainement. »

Et après quelques instans d'un silence non interrompu, le calme rentra peu à peu dans mon âme; toutes les pensées tumultueuses qui m'avoient agitée depuis quelques jours, firent place alors à des sentimens plus paisibles.

Il étoit cinq heures du matin. Fatiguée, accablée de mes réflexions, un sommeil pénible ferma pour quelques instans mes paupières appesanties: alors des songes effrayans vinrent en foule me tourmenter. Un cri étouffé m'échappe, mes yeux s'entr'ouvrent, et la terreur qui m'a réveillée ne s'évanouit point avec le sommeil. Mais j'avois plusieurs horoscopes à combiner; l'un surtout étoit attendu vers la neuvième heure du jour. Je préparai mes sphères, et divisai 9999 points de cabale avant de pouvoir calculer l'état du ciel.

Et je me dis:

Si la triste étude des thèmes célestes ouvre aux hommes une source de terreurs, en leur annonçant, dès leur naissance, les maux de toute espèce dont ils sont menacés, ils peuvent cependant, par la sagesse de leur conduite, tempérer la maligne influence des génies. Car il en est pour chaque élément, chaque saison,

chaque mois, chaque jour solaire ou lunaire, chaque heure divine ou nocturne; et la moindre méprise dans la construction d'une grande cabale astrologique, mèneroit inévitablement à des résultats faux et entièrement opposés à ceux qui devroient être le fruit de nos recherches. Je veux le dire à tous ceux qui s'effraient d'une ombre : l'astrologie judiciaire renferme une telle quantité de préceptes, ses données, dit un savant, sont si arbitraires, si multipliées, qu'il est presque impossible de ne pas commettre des erreurs....... Aussi rencontre-t-on peu de ces productions qui ne renferment, si je puis m'exprimer ainsi, quelques solécismes d'astronomie.

Pour opérer sûrement, il faut s'écarter par fois de la route tracée par certains modernes, et s'en rapporter à nos premiers maîtres, les Egyptiens. Ah! certes, ces cabalistes (*a*) connoissoient bien la valeur des nombres, et savoient les combiner avec les mystères impénétrables de l'astrologie judiciaire. Aussi leurs documens sur certains points (*ayant toutefois besoin d'écarter de moi le prestige*) me pa-

(*a*) Le mot *cabale* signifie strictement réunion de doctrine et de science transmises de vive voix, ou allégoriquement tracées, et toujours en vue d'instruire de la triple science de Dieu, de l'homme et de la nature.

roissent aujourd'hui forts de logique et de raison.

Sans m'écarter du système de *Newton*, ni de celui de Gallilée, je commence par déterminer la position de la sphère convenable au lieu de la naissance de celui dont je cherche l'horoscope; je remarque quel signe et quel degré du *zodiaque* se trouvoient à l'horizon oriental à l'instant préfixe de la nativité. Alors par les pôles du monde et par les deux points du lever et du coucher du soleil, je trace deux cercles correspondans l'un à l'autre, que je coupe en quatre parties. Je divise par trois chacune de ces parties; ce qui forme les douze maisons. Les quatre correspondans aux quatre points cardinaux, c'est-à-dire la première, la quatrième, la septième et la dixième étoient, suivant les Hiérophantes et les disciples de l'école hermétique, les plus puissantes. Elles réfléchissent directement les rayons des influences célestes. Les Grecs les appeloient angulaires ou points centraux. Elles se rapportoient aux quatre âges des hommes; et souvent, sur cette distribution, les astrologues diffèrent entr'eux. Des huit autres maisons, quatre étoient dites Α'ΠΟΛΗΜΑΤΑ, c'est-à-dire, lieux pacifiques ou paresseux, et les quatre

autres ΠΑΝΑΦΟΡΑΙ. La première de toutes, c'est-à-dire, celle correspondante à l'instant de la nativité, est l'horoscope par excellence : de son influence particulière dépend le destin du nouveau-né.

Je trace ensuite une figure *généthéliaque* pour pouvoir en déduire le thème du sujet. J'examine attentivement les caractères cabalistiques et géomantiques des planètes, leurs noms, leurs désignations mythologiques ou symboliques, les Génies, Esprits, Anges, Intelligences, Démons qui, suivant la doctrine des différens peuples, présidoient à ces corps célestes : leurs influences, températures, sexe, iconologie ; les élémens, parties du corps, métaux, pierres, arbres, plantes, parfums, animaux, couleurs, lettres cabalistiques correspondant à chaque planète, et beaucoup d'autres attributions semblables. Tout cela, dis-je, est indispensable pour perfectionner l'œuvre si sublime d'un horoscope parfait (5).

Lorsqu'on cultive la science des signes, on est étonné de reconnoître combien elle force l'homme à devenir intelligent et propre à concevoir toutes les sciences et les arts, dont elle insinue l'esprit, en conduisant à étudier la science des nombres qu'elle accompagne. Elle

fait reconnoître des vérités palpables et mathématiques, toujours suivies de la plus agréable instruction. Certes, dans les temps gothiques et demi-barbares, si elle a eu des sectateurs, et même des martyrs, cela ne peut paroître étonnant. Mais que de nos jours on la traite de science mensongère et dangereuse, cela prouve l'ignorance de nos demi-savans. Aussi la comparent-ils à ces gouffres profonds, cachés au sein des mers, qui entraînent sous les flots quiconque se laisse éblouir par les discours trompeurs et les promesses fallacieuses des sirènes séductrices qui habitent ces régions.

Et pourtant, je le demande de bonne foi à tous ces faux adeptes qui viennent en secret consulter la sibylle, plusieurs d'entr'eux, en sortant du nouvel antre de *Cumes*, n'ont-ils pas senti leur âme doucement émue, au souvenir des actions vertueuses de leur vie, que mon art leur retraçoit, et aux espérances d'un avenir heureux que je déroulois sous leurs yeux; il est vrai que je n'entends parler ici que de ces hommes dont le cœur noble et pur ne fut jamais souillé d'aucun crime; car pour ces grands coupables, que déchirent des remords toujours renaissans, c'est en vain qu'ils se flatteroient du fol espoir de recouvrer la

paix, en pénétrant, au moyen de mon art, l'avenir qui les attend. Mes oracles sont pour eux des arrêts de mort; et lorsque je replace sous leurs yeux quelques circonstances criminelles de leur vie passée, je les vois chercher à répandre le doute sur la vérité de mes dires; je lis en même temps dans leurs regards l'impression profonde que mes importunes révélations font sur leur cœur. Et leur juste supplice a déjà commencé (*a*).

Toute ma vengeance alors, envers ces violateurs de toutes les lois divines et humaines, se borne à leur rappeler ces vers de Juvenal:

Abstineas igitur damnandis : hujus enim vel
Una patens ratio est, ne crimina nostra sequantur
Ex nobis geniti : quoniam dociles imitantes
Turpibus ac pravis omnes sumus.......

Juv. *Sat. XIV.*

« Faisons donc en sorte que nos actions soient » irréprochables, de peur que nos enfans ne » s'autorisent de nos travers; car nous sommes » imitateurs dociles de la perversité. »

La onzième heure du jour vient de sonner; je vais préparer mes divers tharots, faire tourner

---

(*a*) Chilon, philosophe grec, dit que la perfection de l'homme est de prévoir ce qui arrivera; et selon Isocrate, ce qu'on entend par la *divination* est une science.

dix-neuf fois ma baguette magique, interroger ma poule noire, — peut-être même mon Lutin; mais pour *Asmodée*, je veux le retenir (*et pour cause*) au secret.

Cependant, je renouvelle ici mes sermens : Quand la douce paix régnera parmi les hommes, quand tous les intérêts particuliers se confondront dans l'intérêt général, alors, comme je l'ai dit, je déposerai tous mes trésors sibyllins sur les marches du temple de *Delphes*, après toutefois avoir pris des mesures pour que ce dépôt unique, conservé religieusement, passe intact à la postérité la plus reculée,

> Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.
>
> VOLTAIRE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Depuis quelques instans, je consultois pour mon instruction, le livre obscur des destins; j'observois la position des corps célestes relative au jour où je faisois mes figures géomantiques (6), qui consistent dans un nombre de points combinés, au moyen desquels je prétendois connoître l'avenir. J'y parvins en effet, surtout quand j'eus jeté une certaine quantité d'eau préparée dans un *vase de porphyre*. Je vis alors qu'un grand nombre de consultans étoient rassemblés dans mon salon, et qu'ils dissertoient, chacun dans leur sens, sur les fâcheux événemens qui venoient de se passer. Il s'en trouvoit qui faisoient les remarques les plus curieuses et les plus piquantes.

Les uns plaignoient la cour, et sembloient ressentir eux-mêmes toutes les souffrances qu'éprouvoit, et alloit encore éprouver cette auguste famille qu'exiloit la trahison.

Les autres se réjouissoient de la rentrée de leur protecteur, et venoient me consulter sur leurs futures dignités, sur leurs grandeurs éphé

mères. Aussi, cette fois, disoient-ils avec une joie maligne, cette fois le gouvernement actuel sera stable; et vous ne nous annoncerez plus, *sibylle*, que la fortune...... est une roue qui tournera encore... pour vous, leur dis-je: car vous êtes des girouettes. Quoi! ces jours derniers, vous veniez me dire, le front voilé d'une feinte tristesse: Il seroit bien malheureux que Napoléon triomphât, car la France seroit perdue; et aujourd'hui vous venez me demander si celui que vous regardiez naguère comme un second *Attila*, vous verra avec bienveillance, et vous donnera des preuves de son estime et de sa confiance! Ah, certes! vous n'êtes dignes que de tout son mépris. Car on estime un homme constant dans ses principes, et invariable dans ses opinions, *pourvu toutefois qu'elles ne tendent qu'au bien commun*; mais pour un caméléon politique, l'opprobre doit être son partage....... Tenez, leur dis-je, si *Buonaparte* m'avoit comblée de ses dons, s'il m'avoit gratifiée d'une place, *s'il m'avoit même rayée de la liste fatale*, je lui eusse voué une reconnoissance éternelle, et j'aurois su distinguer en lui le guerrier qui défendit son pays contre les efforts des ennemis extérieurs, et sut étouffer les dissensions intestines, d'avec un usurpateur qui vient l'asser-

servir, et lui ramener la guerre avec tous ses fléaux.

Et votre ouvrage, dit un de ceux qui parloient le plus en faveur de *Napoléon*, que deviendra-t-il? Déjà le Nain Jaune a, depuis hier, annoncé vos futures destinées (7). Ah! dit un autre, la *Sibylle* n'étoit plus sur le *trépied* lorsqu'elle nous a prédit que *Napoléon succomberoit sans gloire.*

Il s'arrête ici..... Et *Louis XVIII* qui doit apaiser des tempêtes violentes, et ramener les enfans égarés..... Et le calme universel qui doit renaître pour tous...... Ah! je l'avoue avec peine, sibylle, mais pour cette fois, *Ariel*, le *bel Ariel* s'est fait un plaisir malin de vous tromper.

Cependant je remarque que ceux qui me tenoient ce langage étoient précisément ceux-là même qui m'avoient injustement frondée sur la note 264, et qui avoient trouvé fort étrange, et même inconcevable, que je remisse, pour 1819, à manger la poule au pot.

La puissance, leur disois-je, ô mes adeptes! est une maîtresse inconstante qui a une infinité d'amans; et trop souvent l'ignorance rend les hommes plus hardis, et le savoir plus réservé....

Je vis une certaine personne, qui ne m'étoit nullement inconnue, et qui, après avoir exa-

miné, avec la plus scrupuleuse attention, mes graves politiques, fit un mouvement des épaules, et entra la première dans *mon cabinet sibyllin.*

Après les complimens d'usage, elle m'adresse ces mots :

Quel étoit votre motif, Mademoiselle, en écrivant vos *Souvenirs prophétiques*, et quel en étoit donc le but *véritable ?* — De plaire aux amateurs de toute prescience, d'étonner les mécréans, et d'éclairer certains aveugles.

Il en est peu de ces derniers ! — *Napoléon* lui-même.......

L'on peut cependant vous reprocher une extrême inconséquence dans vos dires à son sujet.

— M'avez-vous lue, Monsieur ? avez-vous commenté mon ouvrage ? Ah ! dites bien à celui qui vous envoie, que le 29 mai prochain, je veux encore lui donner une grande et terrible leçon (8) : mais que le 29 juin est et sera le jour par excellence, où je l'ajourne encore, et c'est à *la Malmaison*, dans l'appartement même qu'occupoit Joséphine, que la *Sibylle*, l'intrépide *Sibylle* viendra sur son talisman pour lui donner enfin la solution entière de ses avis infaillibles.... Une rougeur subite couvre le front de mon *adepte*, il reste anéanti et stupéfait sous le poids de l'accablante vérité qu'il prévoyoit déjà. Cepen-

dant il reprend son sang-froid, et me consulte pour lui-même. Alors je reprends ma sérénité accoutumée, et lui dis :

Il est des maladies que l'influence funeste des astres semble rendre inévitables; et pourtant j'oppose les ressources de mon art aux craintes trop souvent fondées que cette influence inspire; et mes calculs scientifiques ont souvent, par leurs résultats certains, écarté les malheurs attachés à une mauvaise étoile. Vous le savez, je suis vraie *cabaliste*, et je suppute les lettres numérales et mystérieuses qui forment les noms des corps célestes.

Mes tablettes de *Zoroastre* me donnent en ce moment le produit des nombres qui vous sont personnels, et mon grand tableau amène les points 19 et 21. Alors je vous prédis, Monsieur, que des crêpes funèbres couvriront les étendards de l'intrépide *Bellone*, que le sang de plus de cent mille de nos braves arrosera ces plaines, témoins muets naguère de nos succès. Le génie du *Grand Frédéric* combattra avec ses petits neveux, et de concert avec les guerriers d'*Albion*, ils triompheront par leurs foudres multipliées, et ce héros, né au sein de la Grande-Bretagne, qui en est déjà l'espérance, comme il en sera bientôt la gloire, viendra, *ainsi*

que je l'ai formellement prédit (*a*), cueillir la palme immortelle que, d'une commune voix, lui décernera l'Europe étonnée; mais nos vieux guerriers, trahis cette fois par le *Dieu* des combats, tomberont, la rage dans le cœur, sous les efforts de l'étranger. Vainement le vainqueur leur offrira la vie. Avec cette noble assurance que donnent un courage indompté et une longue habitude de vaincre, ils répondront : « *Qu'ils » savent mourir et ne se rendent pas.* »

Ainsi, après une bataille, dont les fastes de l'histoire n'offrent point d'exemple, vous reviendrez, vous qui *déjà révoquez en doute mes funestes prédictions*, vous reviendrez, mais, vaincus, humiliés, et fuyant ces champs de carnage et de mort, où restera ensevelie l'élite de nos guerriers; peu de temps après, vous invoquerez *Neptune*; et la seule grâce que vous en recevrez sera de pouvoir traverser l'élément soumis à son empire, pour chercher un triste refuge dans une île déserte et ceinte de rochers.

Que mes prédictions se gravent dans votre esprit, car je vous le dis, vous serez enveloppé dans la chute d'un homme qui se croit tout-puissant, et qui pourtant, d'après mes oracles, doit cesser de l'être dans quatre vingt-dix-huit jours accomplis.

(*a*) *Souvenirs Prophétiques*, pag. 52.

Ce colosse dont le front se cachoit dans les cieux, roulera renversé dans la poussière; mais son malheur resserrera encore les nœuds qui vous attachent à lui; et déjà, *Monsieur*, vous avez prouvé que l'infortune de celui qui fut notre ami, et qui versa sur nous ses bienfaits, ne dégage pas un grand cœur de la reconnoissance qu'il lui a vouée; votre exemple doit confondre les lâches maximes d'une foule d'illustres ingrats; mais je veux vous l'avouer avec cette franchise dont je fais profession: maintenant vous servez une cause souverainement injuste, et qui, d'après mes calculs scientifiques, est à jamais perdue. Croyez-moi, *général*, employez tout l'ascendant que vous avez sur l'esprit de votre maître. Peut-être en est-il temps encore. Sauvez-le, ah! sauvez-le, ainsi qu'*une foule de braves que sa chute doit écraser.* Retenez ce conseil, et croyez que cette action ne peut qu'ajouter à votre brillante réputation.

A la vérité, j'excuse les motifs qui vous ont conduit dans mon cabinet sibyllin. Je ne veux pas même invoquer notre génie *Hariel* (*a*), et chercher à pénétrer les moyens que vous avez employés pour revenir en France; car j'ai résolu de ne plus soutenir aucune dis-

(*a*) Génie révélateur.

cussion sur des matières trop épineuses et dans un pareil moment, je trouve au fond de mon cœur une raison plus puissante que toutes celles de la politique. Elle me dit que *Buonaparte* sera vaincu. (Il l'est déjà dans l'opinion.) La cause sacrée des lis sera encore triomphante, et votre maître n'aura, dans les derniers momens de sa gloire éclipsée, que le château de Malmaison pour unique et dernier refuge......... Daignez ne pas oublier, et s'il le faut, consignez sur vos tablettes que le 24 juin est l'anniversaire de la naissance de sa première épouse, et que le 29 juin sera le jour où expirera le treizième mois qui s'est écoulé depuis l'instant qu'elle paya à la nature l'inévitable tribut qu'elle impose à l'humanité.

Mon *consultant* restoit frappé d'étonnement. Cependant il hasarde quelques mots. — J'espère, *Sibylle*, que vos oracles ne s'accompliront pas......... Mais vous, qui voyez si loin dans l'avenir, avez-vous prévu, pour vous-même, le sort qui vous attend? Apprenez que l'empereur est vivement piqué contre vous. Votre arrestation est résolue :.... le savez-vous, Madame? Et un sourire amical se peignoit néanmoins sur ses lèvres (*a*).

(*a*) Le général B......d fut l'un de ceux qui s'opposèrent le plus formellement à mon arrestation; et *quoi qu'un arrêt de*

— Cette bienveillance qui brille dans vos regards trahit votre pensée; je crains peu l'effet de vos menaces; j'oserai même les braver et m'exposer au danger le plus imminent, pour sauver *Napoléon* de ses propres fureurs. Il faut l'empêcher de se livrer aux vengeances qu'il médite; car elles retomberoient sur lui et sur nous. Il faut arracher de son cœur des espérances qui lui deviendroient funestes. Il faut enfin sauver une illustre victime............ Vous m'entendez, Monsieur, mais pour me bien comprendre, revenez le trente-unième jour (9). C'est ici, dans mon cabinet sibyllin, que je vous déclinerai son auguste nom; et malheur à vous, malheur à *l'homme du destin* lui-même, s'il ne respecte pas une tête aussi précieuse!

Bert.... s'en va; mais il ne me dit point adieu avec le ton d'un homme qui cherchera à me nuire. Son air sembloit dire : O *Sibylle!* j'ai voulu vous effrayer; mais vous n'en avez pas moins des droits à ma protection puissante. Je lui remets mes *Souvenirs prophétiques!* Il les reçoit, et me dit : Je lirai attentivement cet ou-

---

mort pese aujourd'hui sur sa tête, cela ne peut, ni ne doit m'empêcher de consigner ici cette marque authentique de ma juste et bien sincère reconnoissance envers lui.

vrage, — Surtout le testament de l'impératrice Joséphine, lui dis-je; et il sortit aussitôt pour aller reprendre son service auprès du souverain *de l'île d'Elbe.*

Un homme qui affectoit une sorte de gravité succède au général, et engage la conversation sur les événemens politiques. — A l'entendre, la France étoit perdue sans le retour de l'ex-empereur. Le Roi, selon ce frondeur, avoit aggravé le mal, loin de l'alléger, et le clergé surtout auroit repris une certaine prépondérance qui nous auroit exposés à de nouvelles catastrophes : grâces en soient rendues à l'invincible *Napoléon* !... Je fixe, à ces derniers mots, mon consultant : ses traits d'ailleurs ne m'étoient point inconnus, et je me rappelle que le 19 décembre 1814, ce même homme étoit venu chez moi, pour m'engager, comme amie, à supprimer de mon ouvrage tout ce qui avoit rapport à la bonne *Joséphine*, et aux prédictions de l'avenir, ne me déguisant pas que mon livre seroit l'objet de plus d'une censure, et notamment de celle d'un certain clergé (car il en admet deux) (*a*).

(*a*) M. Hume, dans plusieurs endroits de son excellente Histoire d'Angleterre, convient que le clergé a conservé les lettres et les mœurs, que des fureurs purement nées d'intérêts

Hé ! Monsieur, lui dis-je, mes Souvenirs prophétiques sont un cours de morale : lisez et jugez..... L'Ancien Testament nous parle des prophètes........, et le Nouveau les admet et nous en annonce encore...... Ne soyons donc pas plus intolérans que l'Eglise, lui dis-je alors. Dieu se sert souvent des voies les plus cachées pour éclairer son peuple. La nature est un miracle continuel : nous ne devrions point en chercher d'autres. Mais l'homme, enveloppé d'une matière terrestre, ne peut souvent parvenir à la divine contemplation dont il faut frapper ses sens ; et la révélation que Dieu accorde à certains êtres........ n'est que pour transmettre ses divines volontés, ou effrayer

---

temporels s'empressoient de détruire ; et en faisant le tableau effrayant des catastrophes politiques que sa patrie a essuyées, il remarque que, sans le clergé, il n'y auroit eu aucune ressource, aucune digue contre ce déluge de maux. « Les ecclé- » siastiques, disoit Benoît XIV, ressemblent aux arbres ; » il faut souvent les élaguer, afin qu'ils donnent de bons fruits, » et de crainte qu'ils ne portent trop d'ombrage. »

Autant je vénère ces dignes émules des François de Sales, des Fénélon, des Vincent de Paul, autant je me sens pénétrée d'indignation, et surtout animée d'une sainte colère en voyant ces modernes Gobet et Chabot outrager journellement la Divinité par une conduite plus que scandaleuse, et trop souvent sacrilége : ils osent ainsi, et sciemment, profaner nos plus augustes mysteres : et Dieu ne les frappe pas de ses foudres au pied de l'arche sainte !......

les humains par la crainte du péril ou du châtiment. Dieu est tout amour; mais la créature est pleine de foiblesse; il me pardonne donc mon innocente fiction, si tant est que vous me refusiez le don de la révélation. Comme je n'opère que pour le bien de tous, comme je veux éclairer et non effrayer, sa divine miséricorde, j'ose le croire, m'est déjà assurée; car notre divin maître l'a dit: *Ne jugez jamais l'homme par ses paroles, mais bien par ses actions.* Malheur à ceux qui se scandalisent de tout!

Ainsi j'étonnai mon curieux......... D'ailleurs mon raisonnement devenoit sans réplique. Il se garde bien de chercher à le combattre, et s'aperçoit que je l'ai deviné. Je parcours la vie entière de ce *consultant.* Je fais plus, je la scrute avec soin; ses moindres pensées me sont découvertes: je ne veux pas lui laisser ignorer l'avenir qui l'attend: je distinguai sur la paume de sa main sept petites collines ou protubérances que je rapporte aux sept planètes principales; et par l'inclinaison et les sinuosités des lignes que formoient les replis de sa peau, je pouvois deviner son caractère, le tempérament de cet homme et la série des événemens qui doivent former sa destinée. Ce qui me frappe surtout, est une remarque curieuse

que je fais alors sur son *pouce gauche* : l'*Onimancie* m'apprend enfin quelle est la redontable profession *du fourbe et téméraire adepte* (*a*). Aussi je lui recommande formellement de ne faire aucune basse dénonciation, de ne coopérer à aucune mesure arbitraire; car je lui prédis que l'année 1817 ne se passera pas sans qu'il ne soit jugé, et que la loi du talion ne lui soit rigoureusement appliquée.

Et mon *consultant* m'observe et cherche à me donner quelques ridicules; il glose sur mon art, et feint même de ne pas y croire. Il sort en murmurant contre la tolérance qu'on paroît encore avoir pour moi: car, ajoute-t-il, il n'est pas possible que le doigt de *Saturne* ait pu lui servir de moyen de divination pour révéler ma profession. J'ai su jusqu'à présent braver toutes les tempêtes politiques; je me suis rendu agréable et recommandable à tous les divers partis. Hé! que m'importe celui qui triomphe? j'aurai toujours des amis dans tous les règnes........ D'ailleurs mes rapports secrets ne pourroient se trouver consignés dans aucune administration; car je ne figure point *ostensiblement...... Tout est mystère autour de moi*; et je ne flatte jamais le vainqueur, qu'il

(*a*) Il doit ici se reconnoître.

ne soit sur la brèche........... Certes, *Napoléon* saura s'y maintenir; et madame la *Sibylle*, en attendant la seconde déchéance de son souverain, qu'elle annonce témérairement, ira sous peu rêver à son aise dans la prison, dite des Madelonnettes (10). Ah! lui dis-je, vous êtes une fine mouche....... Mais je commande au *maître frelon*, et ne peux craindre votre piqûre venimeuse; le dard dont vous vous servez pour porter si sûrement vos coups sera brisé, je l'espère, ainsi que le pouvoir éphémère que vous exercez. Cela adviendra du 8 *juillet* 1815 au 18 *octobre* 1817.

Et tous mes adeptes présens me félicitèrent sur ce qu'ils nommoient mon courage et mon énergie, et cependant ils trembloient tous pour moi.

Forte des promesses du génie *Ariel*, je resterai impassible au sentiment de toute crainte, et malgré toutes leurs menaces, je veux, intrépide *Pythonisse*, sur le trépied sacré, ne cesser d'être, jusqu'à la fin de mes pénibles travaux,

> Soit, pour les oppresseurs un ardent météore,
> Soit, pour les opprimés un rayon de l'aurore.
>
> *Poésies d'Ossian.*

A l'heure fixée par le génie, je me renferme dans mon intérieur, où cependant je reçois encore dix-huit personnes privilégiées.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Une de mes adeptes les plus zélées, mais sous le voile rigoureux de l'*incognito*, vient me consulter de la onzième à la treizième heure du jour de Mercure ; elle m'apporte les documens nécessaires pour perfectionner l'horoscope d'un certain personnage, qui déjà s'étoit bien trouvé de mes dires, et surtout en portant constamment sur lui-même, à son insu (11), un sceau composé de l'or le plus pur, formé au jour du Soleil, à l'instant de la conjonction du plus beau de tous les astres créés, et de la Lune dans le premier degré du lion.

Et pour parvenir plus sûrement aux résultats de la haute cabale, j'exhume de ma bibliothèque et compulse un manuscrit unique ; il étoit recouvert d'une plaque d'airain d'*Hermès* qui forme le triangle exprimant les trois états ou principes : *commencement*, *milieu*, *terme* ; et comme les philosophes hermétiques, je veux me servir cette fois, pour parvenir à la connoissance des choses les plus cachées, de la propriété du carré de l'*hypoténuse*, afin de dé-

montrer la génération symbolique de la science des nombres ; aussi je les calcule avec l'attention la plus scrupuleuse et la plus minutieuse, et mon résumé numérique me donne le signe 37.

Peu après je dis : Cet homme, s'il le veut, peut encore fixer les regards de toute l'Europe, non seulement par ses hauts faits d'armes, mais par sa modération dans la lutte qui ne peut tarder malheureusement de s'ouvrir. De la noblesse de sa conduite, pendant le cours de l'interrègne, dépendra pour lui et les siens, l'estime du monde entier qui l'observe. Son choix sera-t-il douteux entre les nouveaux honneurs qui l'attendent, s'il respecte ses sermens, et l'infamie qui flétrira sa gloire, s'il devient parjure ? Ah ! qu'il ne cesse donc jamais de se rappeler les conseils, pleins de sollicitude, de celle qui mérite à si juste titre tous ses regrets. C'est en les suivant, que ses contemporains diront de lui, avec une sorte d'admiration..... *Melior est patiens viro forti ; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium* (*a*).

D'ailleurs je vois que le *consultant* doit avoir

(*a*) Le patient vaut mieux que le fort ; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes. *Proverbes*, XVI. 32.

une fermeté de caractère qui, malgré la vivacité de ses passions, l'a toujours préservé des dangers de la séduction. Incapable de varier dans ses principes, de *plier* ses opinions selon ses intérêts, il est franc, fidèle et généreux. Admirateur des anciens chevaliers français, dont l'histoire plus d'une fois a fait palpiter son cœur, ce *consultant*, dis-je, est loyal et brave comme eux; il ne connoît d'autres lois que celles de l'honneur, et n'a jamais hésité entre le sacrifice de son devoir et celui de sa vie: mais pour sa gouverne actuelle, il doit rester au sein de sa famille adoptive, et se rappeler sans cesse qu'il est né Français, que sa patrie doit l'emporter sur les liens du sang, même sur ceux de la reconnoissance. Il est destiné, par son étoile et par Hahahel (*a*), à devenir un jour le second Turenne de la *France*; mais il doit surtout renoncer à voir *Napoléon*.

Celle qui m'interroge me fait alors diverses questions, sur lesquelles je me crois obligée de garder le silence.

Elle ne peut s'empêcher de me dire que, pour cette unique fois, les inspirations de mon génie familier se trouvoient en défaut.

Plaise à Dieu, lui dis-je encore, que les

(*a*) *Génie* trois fois un.

maux que je prévois dans ce moment, s'il revient parmi nous, pour mon *consultant*, ne se réalisent jamais! Puissé-je, Madame, être réputée mauvais prophète, et voir encore la paix, la douce paix rendue à mon malheureux pays!

Elle me quitte et me jete un regard significatif (*a*), et je me dis : La vérité, rien que la vérité ne plaît pas également à tous les pauvres humains. La plupart, le bandeau de l'illusion sur les yeux, arrivent jusqu'au bord de l'abîme, et prêts à y tomber, ils repoussent Mabasiah (*b*) qui s'efforce de les arracher au péril. Celui pour qui on me consulte seroit lui-même, *S'il ne m'écoutoit*, à la veille d'une chute terrible? il deviendroit victime d'un faux zèle, ou seroit abusé par des espérances chimériques; car, en obéissant aux impressions de celui qu'il révère comme son bienfaiteur, et auquel il croit tout devoir, il seroit entraîné, malgré lui, par la force des circonstances, et seroit le témoin d'une épouvantable catastrophe. Je le plain-

(*a*) Pour frapper plus sûrement l'esprit de cette *dame*, et donner un certain poids à la force de mon raisonnement, je mets sous ses yeux le portrait de la douce *Joséphine*, et lui dis : celle-là daignoit m'honorer de sa confiance entière ;.... puissent ceux qui vous envoient, l'imiter en tout! la Sibylle s'en trouveroit trois fois heureuse. *Historique*.

(*b*) Génie sauveur.

drois, et d'autant plus, ajoutai-je, que la reconnoissance exalte son âme sensible; mais, je le dis: en politique, le salut de tous doit l'emporter sur les affections les plus chères et les plus sacrées. Mon estimable adepte doit se rappeler, pour sa règle, l'époque si mémorable du 16 *décembre* 1809. Ah! ce jour, ce triste jour, ne doit jamais sortir de sa mémoire, ainsi que la démarche qu'il fut contraint de faire, malgré son attachement filial, et le vœu prononcé de sa conscience (*a*).

Un jeune officier d'artillerie, qui déjà avoit cédé le pas à une *Dame* pour m'interroger, reprend son rang, et pénètre aussitôt dans l'antre merveilleux. Après avoir coupé trois fois le jeu de tharots, sa retourne me montre le neuf de pique, le sept et le neuf de careau.

Monsieur, lui dis-je, vous auriez préféré une noble activité à l'inaction momentanée où vous vous trouvez réduit; vous êtes né brave et doué d'une certaine force d'imagination; déjà vous

(*a*) Je fus consultée plusieurs fois, depuis la rentrée de Buonaparte, sur l'arrivée prochaine du P... Eug..., et sur les heureux résultats que l'on sembloit s'en promettre; à cela je répondois constamment, et même par écrit : *le consultant est bien où il est, il faut qu'il y reste. D'ailleurs, il doit se rappeler uniquement les derniers conseils de celle dont il respecte jusqu'aux moindres volontés : son amour filial sera digne des plus grands éloges*..... Ce digne Français ne peut jamais cesser de l'être.....; c'est le plus bel hommage qu'il puisse rendre à celle dont il révère la mémoire, et dont ici bas il est la plus vivante image.

avez couru des dangers, déjà même vous avez déployé un tel courage, que vos vainqueurs se sont vus forcés de vous admirer. Je remarque que c'étoit un élève de l'une de nos meilleures écoles (*a*).

Vous êtes à peine sorti de votre adolescence, et déjà vous avez parcouru une carrière brillante et honorable; mais vous n'avez encore que la superficie des talens: la véritable science, vous pouvez l'acquérir. Encore quelques années, et vous deviendrez un géomètre habile, un bon *mathématicien*, et un excellent ingénieur; mais le tumulte des camps, je l'avoue, est peu propre à donner un grand développement à vos idées premières. Hé bien, Monsieur, vous parviendrez, mais un peu plus tard, et cette fumée que l'on nomme *gloire*, ne vous environnera de tout son éclat que vers la fin de votre sixième *lustre*. Alors vous serez un homme parfait, vous ne devrez votre avancement qu'à votre mérite, et nouveau Fabert, votre pays vous décernera la palme que vous aurez si justement méritée, non seulement par vos travaux, mais encore par votre bravoure, éprouvée dans vingt combats.

Je conviens que quelques instans de loisir

(*a*) Polytechnique.

me deviendroient bien nécessaires, me dit-il; mais si la guerre recommence, j'obtiendrai quelques grades de plus, et même certains honneurs. Depuis la rentrée du Roi, tout étoit paralysé, et j'avois perdu l'espoir du moindre avancement.

Ah! lui dis-je, pouvez-vous mettre vos intérêts personnels dans la balance avec le bonheur et la prospérité de votre pays? Vous, né Français, vous, dont les aïeux étoient si renommés par leur amour pour leurs souverains! Vos pères transmettoient d'âge en âge leurs nobles sentimens à leurs petits-fils, et bien souvent ils leur faisoient jurer sur leur épée de ne s'en servir que pour l'honneur national et la défense de leur Roi.

Mon jeune *consultant* me paroissoit un peu égoïste; il rapportoit tout à lui-même; j'eus beaucoup de peine à le convaincre, et pourtant je ne cessai de lui répéter que sa destinée étoit brillante d'espérances; mais aussi je l'engageois à redoubler de zèle et d'application pour finir ce qu'il avoit déjà commencé. Je lui réitérai cependant de se garder de toutes insinuations étrangères, surtout d'éviter avec soin de donner son assentiment à aucun projet déloyal.

Je vous écouterois volontiers, me dit-il, si j'étois sûr que mon inaction ne sera pas de longue durée.

Tout-à-coup je me sens oppressée par un pressentiment intime ; deux mois ne seront pas écoulés que les cris lugubres de *Bellone* se feront entendre parmi nous. Tous les enfans de *Mars* rejoindront leurs drapeaux, et malheureusement pour les peuples, les portes du temple de *Janus* rouleront bientôt sur leurs formidables gonds.

Je m'attendris sur les maux qui sembloient menacer de nouveau ma patrie, et *Ariel* me dit : Ils seront incalculables.

Mon jeune consultant demeure tout effrayé de ce son de voix si extraordinaire ; je le vois pâlir et me fixer avec une sorte d'inquiétude.

Le génie continue : « Un esprit de vertige
» vient de s'emparer encore de la multitude ;
» des enfans égarés se sont révoltés contre leur
» père : l'autorité est même anéantie ; aussi la
» perfidie et la noire dissimulation répandent
» de toutes parts leurs subtils poisons ; et l'on
» verra, avant le 8 juillet prochain, jusqu'à
» quel point certains hommes poussent la per-
» fidie, car le masque de l'hypocrisie tombera
» tout-à-fait. Et l'on dira encore de toutes parts,
» avant le terme d'une Olympiade, au plus

» un *Octaétéride*, *la paix! la paix!* et il n'y
» aura point de paix; tous les élémens con-
» jurés viendront fondre sur cette belle par-
» tie du globe; ses habitans, frappés de
» terreur, pour échapper aux violences et aux
» cruautés, fuiront d'un lieu dans un autre, espé-
» rant vainement trouver un asile contre leurs
» persécuteurs. Les chaumières, comme les
» châteaux, seront dévastées; une soldatesque
» effrénée et avide de pillage, se répandra
» partout et engloutira les campagnes comme
» un torrent qui a brisé ses digues: elle por-
» tera, jusque dans l'intérieur de vos villes, le
» meurtre et l'incendie. Les armées étrangères,
» en s'efforçant d'arrêter le cours de tant de
» calamités, en aggraveront encore le far-
» deau.... On verra de nouveaux *Saturnes* dé-
» vorer les membres palpitans de leurs propres
» enfans: tant le crime appesantira son sceptre
» sanglant sur vos provinces désolées!!!

» Cela doit ainsi s'accomplir, ajoute le *génie;*
» mais malheur aux provocateurs de tant de
» désordres! malheur aux instigateurs de ces
» nouveaux attentats! car ils succomberont,
» les perfides! Ils auront sans cesse le mot de
» *patrie* dans la bouche, et l'ambition les dévo-
» rera; ils voudront propager des principes libé-
» raux, et la vengeance sera dans leur cœur.

» Aussi leur nom passera, flétri, à la postérité
» la plus reculée, et la malédiction des oppri-
» més les poursuivra jusqu'au tombeau. »

Et mon jeune *consultant* reste consterné; il s'écrie, par un mouvement spontané : Non jamais je ne serai l'instrument d'aucun parti, je servirai mon pays avec honneur; je repousserai l'étranger, s'il vouloit y pénétrer avec des intentions hostiles; mais ma conscience me prescrit des devoirs sévères dont je ne peux m'écarter.

Ah! persévérez, persévérez, m'écriai-je bon jeune homme, ne suivez pas d'autres drapeaux que ceux de votre légitime souverain; repoussez avec horreur les suggestions dictées par le mensonge et l'audace. Certes, vous serez digne alors de marcher sur les traces de ces généreux Français qui, favoris de l'honneur et de la gloire, se montroient les protecteurs nés du foible qu'ils arrachoient à l'oppression, et faisoient profession de redresser les torts et venger les injures. Généreux émules de Bayard, ils respectoient leur Roi et chérissoient leurs dames.

Adieu, bonne Sibylle, me dit mon consultant attendri : sous peu vous me reverrez.....
Mais, foi de militaire, je suivrai vos conseils....
Il m'a tenu parole.

Une aimable et jolie personne remplace aussitôt ce jeune élève de Mars, et me dit :

Je touchois au moment d'unir mon sort à celui que mon cœur avoit choisi, de l'aveu de mes parens, lorsque les événemens politiques sont venus détruire mon bonheur et celui de ma famille...... Mon ami est attaché à la maison du Roi, et n'a consulté que les devoirs imposés par l'honneur. Il nous a quittés dans un état qu'il est impossible de bien décrire, et peut-être sans espoir de retour. Depuis quelques jours, nous ignorons absolument quel est son sort : veuillez, Madame, me donner quelques renseignemens positifs sur son existence, et sur-le-champ je procédai à la divination de l'*économancie* (*a*).

Et je vis que cette garde fidèle étoit, par suite d'une fatalité bien incroyable, obligée de fuir et d'errer çà et là : les uns étoient démontés et avoient tout perdu ; d'autres ne devoient leur vie qu'à leur bravoure ou à la commisération de quelques habitans des campagnes ; mais c'étoit le petit nombre : tant le prestige égaroit les partisans de l'*usurpateur !* Du reste, l'ami de ma *consultante* étoit sauvé par une espèce de miracle. Je

(*a*) Divination par de l'eau dans un bassin, avec le laurier, la verveine et le sel.

l'assurai donc qu'elle recevroit des nouvelles de son Edouard (c'est ainsi qu'elle l'appeloit); mais qu'il falloit qu'elle patientât encore jusqu'au retour du Roi dans ses Etats.

Elle me fixoit et sembloit me dire : Mon ami est perdu pour moi; car je ne puis croire à un semblable miracle.

Sur-le-champ j'examine sa main gauche, et regarde attentivement la ceinture de Vénus (*a*).

Vous épouserez celui dont vous avez fait choix, lui dis-je, et l'Hymen prépare déjà votre couronne. Le retour du souverain en sera le garant.

Et elle me dit d'un air charmant : Il reviendra donc? Ah! faites en sorte qu'il soit toujours fidèle! Je lui en donnai l'assurance, et ris en moi-même du scabreux engagement que je venois de prendre.

L'heure fixée par le génie étoit à peine écoulée, que déjà je me renferme et m'isole, pour faire mes parfums à Mercure, afin de me le rendre favorable, et peu après je reçois de nouveaux adeptes.

(*a*) Cette ligne que nous appelons *Cingulum Veneris*, est un demi-cercle, lequel commence entre le doigt de *Jupiter* et celui de *Saturne*, et se vient terminer entre celui du *Soleil* et celui de *Mercure*. lequel demi-cercle enclòt dans sa demi-circonférence les deux collines ou tubercules de *Saturne* et du *Soleil*, et passe près de la ligne mensale.

TROISIÈME JOURNÉE.

Vers la douzième heure, consacrée à *Diane*, une *Dame* se présente, et me soumet aussitôt les questions suivantes :

Suis-je aimée de mon époux? et d'où peut venir un certain refroidissement qu'il voudroit en vain me cacher?

J'examine attentivement cette personne. Son regard me paroît oblique, et surtout une petite protubérance très-saillante, sur son sourcil gauche (*a*), me fait faire les plus importantes remarques.

Voyons, me dis-je, ce que mon maître *Lavater* a décrit sur un phénomène aussi singulier.

Et peu après je me résume et fixe cette consultante.

Vous seule en êtes cause, lui dis-je. Certain petit cousin, que vous recevez souvent dans votre intimité, lui donne de l'ombrage : il a fait part de ses doutes à un ami, et celui-ci, loin de les affoiblir, a cherché à les aggraver. Il se ressouvient encore du juste mépris avec

(*a*) Marque d'une incroyable légèreté dans la conduite intérieure et même extérieure.

lequel vous accueillîtes ses propositions de l'année dernière, et pour se venger d'une femme vertueuse, il cherche aujourd'hui à la flétrir des plus odieux soupçons...... Votre conduite n'est cependant pas exempte de reproches..... Vous donnez prise à la médisance, et bientôt la calomnie aiguise ses traits. Sans doute, vous ne pouvez empêcher les propos des méchans; mais votre imprudence semble les justifier. A quoi sert cette correspondance secrète et énigmatique? Hé bien! vous êtes trahie par un agent; car je vois que votre époux en connoît le contenu. De là, ses justes craintes pour l'avenir. Il ne suffit pas pour lui que sa femme soit exempte de reproches, mais il voudroit, pour son honneur, pour son repos, qu'elle ne fût pas même soupçonnée. Il ne tient qu'à vous, *Madame*, de rendre le repos à celui qui n'a jamais mérité de le perdre. Je n'ai pas besoin de vous décrire ses qualités : vous les connoissez. Il en est une surtout qu'il possède au suprême degré ; c'est la modération. Il a des preuves irrécusables, contre vous, d'une légèreté impardonnable ; il craint cependant de porter les choses à l'extrême, et c'est pourquoi il a demandé des conseils..... Revenez à lui, Madame. Soyez la première à lui avouer franchement vos inconséquences. Il vous sait coquette,

mais il vous croit vertueuse; et c'est un grand bonheur pour lui et pour vous qu'il se repaisse encore d'une douce illusion; car, sachez que ce double portrait, qui peut si fortement dépo-ser contre vous, et que vous croyez si bien caché, est en ce moment même entre les mains de votre époux. Il le fixe, il aime encore à s'entretenir mentalement avec une image qui lui représente vos traits chéris. — Il le montre à votre fils, qui le baise avec transport. Tenez, lui dis-je, regardez dans cette glace magique (*a*), reconnoissez-vous l'homme le plus vertueux et le plus malheureux?

Cette dame fit un cri de surprise, surtout en voyant son époux pousser un pivot impercep-tible, et rejeter aussitôt avec indignation cette boite qui receloit un double fond, où l'on voyoit très-distinctement le portrait du petit cousin.

Ah! s'écria-t-elle, que je suis malheureuse! Que vais je devenir? — Allons, allons, reprenez vos sens, et veuillez jeter un nouveau coup d'œil sur ce miroir; mais ici la scène change entiè-rement.

On y voyoit le petit cousin couché négli-gemment sur un sopha, et faire l'analyse des lettres de la charmante cousine.

(*a*) Mon électre d'acier. Il est unique en Europe.

Il les montroit à une femme que l'on distinguoit parfaitement, et que ma *consultante* reconnut pour sa meilleure amie. Tous deux avoient l'air de s'entendre; et leur sourire faux et sardonique me décéloit des âmes viles et corrompues.

La scène précédente se renouvelle à nos regards étonnés; ma *consultante* avoit fait un échange de portraits, et le cousin, plus qu'indiscret, en fait hommage à cette femme perfide qui, par représailles, exigeoit que le sien fût renfermé dans le même double fond qui receloit avant celui de son mari.

Et mon adepte fit un cri de surprise et d'horreur, et moi j'en restai profondément affectée.

Cependant je n'en continuai pas moins mes importantes remarques.

Je suis convaincue que l'amitié sincère est une chose précieuse, mais que bien rarement elle règne long-temps entre deux êtres pervers qui sacrifient sans remords leurs devoirs à leur passions........ Donc je dis avec connoissance de cause, à cette femme, si douloureusement affectée : Faites l'aveu de vos fautes à votre époux; vous n'êtes point encore criminelle, mais vous pourriez le devenir. C'est seulement

désormais de la bonne harmonie qui doit règner entre vous et votre mari que naîtra le bonheur commun. Ah! fuyez, fuyez l'odieux amant qui vous trahit. Vous faudroit-il quelque effort pour le bannir de votre cœur, après les preuves palpables que je viens de vous donner de sa noire perfidie? Mais n'hésitez pas; car il trouveroit encore le moyen de vous convaincre de son innocence. Votre cœur seroit ingénieux à vous tromper. Tout ce que vous venez d'entendre vous sembleroit illusion......, et moi seule j'aurois tort à vos yeux. Retirez de ses mains les gages de votre foiblesse. Découvrez à ses yeux étonnés, que vous avez connoissance de certaines menées sourdes que vous voulez approfondir. Il vous dira qu'il vous aime, qu'il vous adore, que votre chère image ne le quitte jamais. Feignez d'en douter, il vous remettra la boîte qui la contient: faites agir le ressort qui cache une horrible trahison, et découvrez-lui les traits de celle que vous nommiez avec tant de complaisance votre amie commune; n'attendez pas sa réplique, et surtout n'admettez aucune espèce de justification; car, je vous le répète, si vous hésitez un moment à le fuir, vous êtes perdue sans retour, et l'opprobre deviendra votre partage.

Ce dernier mot la fit frissonner de tout son corps........... Oui, me dit-elle, avec une sorte de véhémence, oui, et recevez-en ma parole, je veux jouir de la surprise du perfide, et l'accabler de reproches; mais à partir de ce moment, je ne le reverrai de ma vie................ Veuillez seulement me permettre de venir vous faire part de la confusion profonde ou de l'impudence extrême que cet homme méprisable aura marquée. Car, ajouta-t-elle en pleurant, je n'ai plus d'amie, et c'est un poids bien pesant que celui d'une douleur que personne ne partage.

Et je me dis : Cette femme me paroît plus vivement affectée de l'ingratitude de son amant que du juste courroux de son époux.....; et pourtant il me semble qu'elle devroit faire une grande différence entr'eux. Mais elle compte, et avec raison, sur l'indulgence du père de ses enfans. Car un honnête homme a tout à gagner, en cachant avec soin des fautes légères qui, souvent, trop rigoureusement recherchées et révélées, dégénéreroient en crimes dignes de tous les châtimens......, si les parties intéressées ne finissoient par s'entendre.

Telles sont mes réflexions. Les uns peut-être les trouveront d'une morale un peu douce; les

autres, au contraire, pourront les juger avec trop de sévérité. Lequel faudra-t-il croire?...... Si toutefois il existe des époux parfaits, ils doivent compatir aux foiblesses d'un sexe que le ciel, dans sa toute bonté, a créé exprès pour leur félicité....... Si la nature a été prodigue de ses dons envers cette belle partie du genre humain, elle a donné aux hommes, comme une ample compensation, la force et le courage. C'est à eux seuls qu'appartient le pouvoir. Ils sont toujours, jusque dans leur propre cause, juges et parties. Mais un mari sage et prudent, tout en sentant la supériorité de son être, tout en calculant l'étendue de sa responsabilité envers Dieu et envers les hommes, cherche à alléger les chaînes dorées de l'hymen.....Il en porte le poids conjointement avec sa compagne; mais si lui-même trahit ses devoirs, il est encore plus à blâmer qu'elle...... L'être le plus foible doit succomber plus aisément sous les efforts du crime. Du moment qu'une femme se voit négligée, dès l'instant qu'elle soupçonne qu'une liaison fatale lui a ravi le cœur de son époux, elle cherche à approfondir des secrets qu'on veut lui cacher; et si elle y parvient, elle éclate alors. Au lieu d'avoir le bon esprit de ramener son époux, elle l'aigrit

davantage. De là des querelles journalières et scandaleuses. Arrivent les menaces de vengeance, surtout quand on trouve un consolateur qui conseille une réparation éclatante; on prête l'oreille à ses discours. Tout ce qui flatte est goûté avec avidité. Une femme amie des mœurs, mesurée dans sa conduite, et qui se respecte assez pour ne donner aucune occasion de suspecter l'innocence de ses actions, se contente de gémir et d'arroser de ses larmes les fruits d'un hymen malheureux; mais l'épouse coquette, foible ou timide, ne peut être tolérante. Dès qu'elle remplit ses devoirs, elle exige d'un maître, qui abuse de sa puissance, une fidélité qu'il ne veut plus observer. Alors elle invoque à grands cris des conseils; elle ne peut manquer d'en trouver. Il est peu de gens qui lui fassent entrevoir que le temps amène le repentir et le regret, que sa douceur et des soins prévenans font le reste...... Au contraire, de toutes parts elle s'entend dire : Il faut vous séparer...... il faut invoquer les lois...... Ah ! malheureuse, que vas-tu faire ? Donner un scandale de plus..... Que le temple de *Thémis* soit ouvert en tout temps pour redresser les torts faits aux foibles par la félonie du puissant, que la veuve, que l'orphelin, trouvent dans les

ministres de la justice des défenseurs de leurs droits : que Thémis protége l'innocence et foudroie le calomniateur. Ah, certes! cette déesse doit avoir une balance commune pour tous, soit qu'elle absolve, soit qu'elle condamne...... Mais qu'une epouse, qu'une mère, vienne jusque dans son temple, soumettre à la censure la plus sévère une conduite souvent exempte de reproches; que sous le prétexte d'incompatibilité d'humeur, elle réclame la dissolution du nœud le plus sacré. Hélas! cette femme infortunée ne dit pas toujours exactement ses véritables griefs : dès qu'elle fait cette démarche extrême, il est rare qu'on l'approuve; et déjà une sorte de prévention s'élève contre elle. Si la séparation n'est point accordée, il faut rentrer sous le joug qui, alors, devient plus pesant que jamais. Au contraire, si la séparation est prononcée, les époux deviennent étrangers l'un à l'autre; à peine se souviennent-ils que des nœuds, que rien ne devoit rompre, ont existé entre eux. Leurs enfans vont être marqués d'une sorte de réprobation... Et tout cela n'auroit pas lieu, si de communs amis, des parens zélés se réunissoient pour chercher à ramener les époux. J'en ai vu remplir ce devoir si respectable, et jouir du bonheur inap-

préciable d'avoir fait celui de toute une famille reconnoissante. Aussi, souvent ai-je dit à plusieurs consultans : Avouez-moi que si vous ne craigniez les discours publics, ce que l'on nomme le faux point d'honneur, vous n'hésiteriez pas à vous réunir à votre épouse : cela est vrai, me répondoit-on; mais j'ai juré à mes amis que je tiendrois ferme; et je craindrois que l'on ne m'accusât encore de certaine foiblesse conjugale; d'ailleurs, en me rapprochant d'elle, je perdrois le droit de me plaindre de nouveau. Tel est pourtant le langage de plus d'un époux de nos jours.

Cette longue séance et les réflexions qu'elle m'avoit suggérées, disposèrent encore mon âme à une méditation plus sérieuse et plus profonde; aussi je congédiai mes adeptes, et pour me rendre *Jupiter* favorable, je procédai à une invocation, ayant soin de me retourner sept fois vers le midi, pour saluer le maître souverain de l'Olympe.

QUATRIÈME JOURNÉE.

De la *neuvième* à la *dixième* heure du jour de *Saturne*, on frappe à ma porte. Je ne réponds point, parce que je crois que c'est l'un des suppôts du petit homme *rouge*, et que ses mauvais *génies* ne sont pas moins dangereux à *Paris* que partout ailleurs. On frappe une seconde fois. Je me recueille un moment, et je m'assure que je n'ai rien à craindre. Je fais entrer ..... Un grand homme, très-sec, et d'une figure blême, demande si je puis le recevoir. Sans attendre ma réponse, il s'exprime ainsi : Je ne suis ni sorcier ni magicien, mais bien un astronome, un faiseur de ces almanachs qui font la fortune de ceux qui les impriment. Et très-souvent l'ennui de ceux qui les lisent, ajoutai-je en souriant. Madame, Madame, reprend-il, avec une sorte de véhémence, je ne veux point me faire d'affaires avec les héritiers de feu *Thomas, Joseph Moult*, ni avec ceux du célèbre Michel *Nostradamus*, ni même avec le successeur du fameux Mathieu *Laensberg* (12), encore moins avec l'Astrologue Parisien. Tel

10.

que vous me voyez, je ne prédis jamais que ce qui est arrivé (*manière sûre de prédire toujours vrai.*) Imitez moi pour votre tranquillité à venir : il est souvent très-dangereux d'avoir la sotte vanité de prétendre éclairer ses semblables. Sachez même que non-seulement on ne nous en sait aucun gré, mais qu'on finit par jeter le ridicule sur nos écrits ; heureux si plus tard on ne nous fait pas repentir de ce que le vulgaire nomme nos ambitieuses entreprises!.... Il s'arrête à ce dernier mot, et me lance un dernier regard qui sembloit me dire : — Mon exemple est bon à imiter. — Et après quelques objections de part et d'autre, mon curieux me quitte, en me faisant hommage du *Messager Boiteux* de l'année 1789.... Il *m'invite à y puiser des règles à suivre, et surtout des fautes à éviter....*

J'étois encore agitée de cette singulière visite, lorsqu'on m'annonce que l'affluence ne faisoit qu'augmenter, et que même mes appartemens avoient peine à la contenir.

Je me présente aussitôt, et un cri général se fait entendre........ Vous n'êtes donc pas arrêtée!.... (*a*) Tout Paris répète que *Napoléon* vous

---

(*a*) La nouvelle de mon arrestation circula, non-seulement dans les provinces, mais même à l'étranger. L'on venoit en

a sacrifiée à ses vengeances. Nous venions nous en convaincre.

Une Dame d'un certain âge me paroît vivement affectée, et me dit en pleurant: Je n'ai qu'un fils, je n'ai rien négligé pour que son éducation fût parfaite. Heureusement j'ai réussi, même au-delà de mes espérances. Déjà je commençois à jouir des fruits de mes sacrifices, et un établissement honorable promettoit à Eugène de grands avantages. J'étois au moment d'être la plus heureuse des mères..... Hélas! tout vient de changer aujourd'hui: une querelle des plus vives, au sujet de Buonaparte, a mis entre mon fils et moi une éternelle barrière. Sa conduite est blamable, non-seulement envers celle à qui

---

foule s'assurer si elle étoit réelle ou controuvée.... ; à cette époque si fâcheuse pour nous tous, mes *adeptes* me donnèrent des témoignages du plus tendre et du plus vif intérêt : l'un m'offroit sa maison, d'autres me procurèrent un passeport pour les Etats-Unis. Il en est qui, dans leur noble zèle, m'envoyèrent sous enveloppe des billets de banque et des lettres de crédit, et poussèrent la générosité jusqu'à garder l'anonyme, et cela jusqu'au jour où, délivrés de notre commune oppression, nous pûmes mutuellement nous faire des confidences. J'ai promis le secret, j'y serai fidele; mais rien ne peut m'empêcher de consigner ici l'expression de ma reconnoissance, elle sera éternelle. Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que ces généreux consultans étoient d'une opinion bien opposée à la mienne, et qu'il fallut presque me fâcher avec eux pour leur faire reprendre leur dépôt.

il doit tout, mais encore envers le père de son épouse. Que dis-je? il a osé, dans un moment de frénésie, et lorsque cet honnête homme cherchoit à le calmer, il a osé lui dire des injures et le provoquer en duel. La présence d'une mère en pleurs n'a pu vaincre sa colère. Cet insensé vient de sortir comme un furieux, en faisant d'horribles menaces; et malheureusement je crains qu'il ne les exécute. Je vous supplie, Madame, ajoute-t-elle, aidez-moi de vos conseils; éclairez-moi de vos lumières.

Je prends un jeu de piquet, composé de trente-deux cartes. Je les coupe trois fois, et les pose huit par huit, ayant soin d'examiner les extrémités de mon tableau.

Et après les avoir relevées de droite et de gauche, j'aperçois, sur la seconde ligne, le valet de carreau et le sept de pic renversé; l'as de pic se trouvoit, avec son neuf, en face du roi de trèfle et de la dame de cœur avec le huit de pic; ce qui sembloit lui annoncer des larmes.

Je dis à cette consultante : Vos craintes ne sont point chimériques; car le père et le fils sont en présence. Tous les deux sont blessés; mais le jeune homme l'est très-grièvement. Ah! courez promptement à leur secours; il

en est temps encore. Votre fils va rougir de son action coupable, et déjà même je crois que son âme est accessible aux remords; son épouse a suivi ses pas; car dans ce moment même elle lui prodigue les soins les plus touchans;...... et le roi de pic, accompagné du huit de carreau, indique assez qu'un homme de l'art a fait des démarches pour arrêter, s'il est possible, les progrès du mal qui n'offre encore rien de bien alarmant. Heureusement le neuf de cœur, qui se relève, m'annonce que vous verrez promptement le terme de vos cruelles anxiétés. La dame de pic avec le neuf de carreau ne m'annonce dans ce moment qu'une seule et unique cause de retard.

Et cette adepte me jure sur mon véridique tableau que jamais elle ne pourroit pardonner à son fils; que je devois même voir quelle étoit son intention. Vite, vite, coupez de la main gauche, Madame.

Sa retourne étoit la dame de carreau, suivie du valet de pic.

Et je dis: L'as de cœur avec le dix de carreau me prouvent que votre intention est de faire une campagne. Vous y verrez un homme et une femme qui vous monteront l'imagination, qui grossiront, en votre présence, les torts trop

réels de votre fils; ils feront plus, ils vous conseilleront de le déshériter. Ces âmes vénales auront un double but, celui de vous diviser à jamais, et de profiter pour eux-mêmes du fruit de vos longues économies. Qu'importe le scandale pour des êtres avilis! il ne retombera point sur eux; vous seule, Madame, encourrez le blâme général. Ecoutez-moi: ...... Votre fils est coupable.... Hé bien, il faut l'en punir; feignez un moment une grande colère; mais pour rendre le pardon plus sensible, et d'accord avec sa digne épouse, tâchez au contraire de ramener à des sentimens de commisération un père si cruellement outragé...... Faites surtout parler le langage du cœur: cette voix est la plus sûre et la plus éloquente. Je vois, par ces quatre valets retournés et ce roi de carreau, que la querelle provient d'opinions opposées. Votre fils finira, j'en suis certaine, par reconnoître, même pour son propre avantage, que le bonheur privé dépend de notre union mutuelle, surtout de notre amour pour l'auguste famille qui doit nous gouverner de nouveau, malgré l'usurpation dont nous gémissons tous.

Cette dame demeuroit tout étonnée de mes dires.

Mais ce qui finit par la ramener tout-à-fait

en faveur de son fils, ce fut l'assurance formelle que je lui donnai qu'avant dix-sept lunes accomplies, sa bru lui feroit un cadeau inappréciable pour une mère.

Elle vouloit encore en être convaincue par une simple réussite.

Alors elle écarte sept cartes que j'expliquai ainsi :

Roi, dame et valet de cœur, as de pic, sept de carreau renversé, huit et neuf de cœur et de trèfle.

Cet oracle, ajoutai-je, est *infaillible*, et l'enfant vous fera pour toujours oublier les fautes de son trop malheureux père; il sera sa caution. Ainsi soit, comme il est dit, ajoute cette dame en souriant. Elle me quitte. Un autre *consultant* lui sucède aussitôt.

Je l'examine avec une attention curieuse; la mise de cet adepte me paroit décente, son habit est couleur marron, et le parapluie plus que modeste est en poche. Une liasse de papiers me semble lui servir de plastron, ce qui lui donne une attitude singulière et gênée. Sa perruque est d'un blond-roux; au moindre geste, il la tourne et retourne; alors on aperçoit un front chauve, mais très-élevé, un œil ardent et continuellement en action. En con-

templant son ensemble grotesque, je parierois, me dis-je, que ce *consultant* est l'un de ces milliers d'hommes à projets qui abondent dans cette capitale et se répandent sur toute la surface de notre globe.

Pour m'en convaincre, j'essaie la fameuse divination des trois bougies de cire vierge (*a*); je les allume soudain au moyen du phosphore. Je m'aperçois que je ne me suis pas trompée dans mes pressentimens secrets sur cet homme.

Alors mon moderne Law (13) me met sous les yeux un in-4° contenant neuf cent quatre-vingt-dix-neuf feuillets écrits à la main et du plus petit caractère. Il avoit pour titre :

Découverte d'une médecine universelle, non-seulement pour guérir les plaies des corps politiques et humains, mais les cicatriser à jamais.

Je félicite mon *consultant* sur son admirable savoir-faire ; néanmoins je lui soumets quelques doutes.

Alors il me dit : Examinez avec attention ce travail admirable sur la situation des finances ; là, je prouve sans réplique que sans nul impôt, soit foncier, soit mobilier, on peut combler de suite le plus énorme déficit ; il est même très-facile, si l'on veut se bien pénétrer de mes

(*a*) Divination de l'onymancie.

découvertes, d'amortir de suite les rentes les plus onéreuses à l'Etat, et récompenser tous les services passés, présens et futurs, sans créer de charges ni recourir aux emprunts.

Je reste stupéfaite, confondue de ce hardi paradoxe; mais je dissimule un moment.

Voyez cette dissertation savante, admirable du magnétisme, ajoute-t-il; j'écarte, à la vérité, la doctrine et la pratique, tout à la fois dangereuses et vicieuses, que nous enseignent *Esculape*, *Hippocrate* et consorts; ils n'étoient, ces prétendus docteurs, que de pauvres ignorans: ah, vive *Mesmer!* le sublime *Mesmer!* Lui et ses collaborateurs ont seuls découvert le premier principe de la création, et l'ordre du mouvement intérieur. Le divin baquet est le remède souverain. Oui, je le répète, il est le spécifique infaillible et universel contre tous les maux nés et à naître.

Et le somnambulisme: ah! c'est-là le flambeau de la science unique. Aussi un véritable initié doit-il avoir des yeux de *Lynx* pour découvrir la source des maladies les plus incurables, en saisir toutes les effluences, pour parvenir à en extirper le germe. Que dites-vous de la révélation de ces choses si importantes, même en politique? Ha, ha, tout cela passe

l'imagination, et pourtant rien n'est plus vrai, Madame.

J'avoue, lui dis-je, que je ne suis pas fort disposée à la crédulité; et les abus, Monsieur, qui peuvent résulter de ces belles découvertes, les comptez-vous pour rien? Ils sont, selon moi, incalculables. Ah! laissons à l'autorité qui nous gouverne le soin des affaires publiques; ne cherchons pas à approfondir ce que l'on nomme le dédale politique. C'est pour de bonnes raisons qu'on nous laisse ignorer ce qu'il a d'épineux. Contentons-nous d'aimer et de respecter notre Souverain; payons, sans murmures, notre part d'impôts. Cette dette nationale est vraiment sacrée. Occupons-nous de nos affaires particulières, sans chercher à pénétrer les secrets obscurs des cabinets; et si parfois la fantaisie nous prend de questionner un *somnambule* pour nous distraire, n'attachons pas à ses paroles, toujours vagues, une confiance trop aveugle. *Si de prétendus secrets pouvoient nous être ainsi révélés, il faudroit avoir au moins le bon esprit de savoir se taire sur tout ce qu'une indiscrète révélation pourroit avoir de nuisible......* J'avoue, Monsieur, ajoutai-je, qu'il est même toujours très-dangereux de franchir les limites de la réserve que prescrit la

prudence. Quant à moi, je me borne à interroger mon génie particulier, et je concentre en moi-même ses judicieuses répliques. Je me garde, et pour cause, d'initier dans mes secrets les profanes de nos jours.

A ce sang-froid imperturbable, à ce ton laconique, mon homme ne me fait plus que des demi-confidences. Je hasarde cependant quelques jeux de mots. Il finit par m'avouer que, depuis quarante-deux ans, il travailloit à une tragédie en neuf actes, dont l'effet, selon lui, devoit être merveilleux, le dénouement unique, surtout si le sublime et incomparable *Talma* vouloit se charger du rôle principal ; car l'action devroit durer sept heures.

Il ajoute : En vain, depuis bien des années je sollicite une lecture du comité. Jusqu'à ce jour, on m'a impitoyablement éconduit : et pourtant je voudrois savoir enfin si ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre sera accepté. J'ai tout lieu de compter sur son plus éclatant succès. La fortune deviendra favorable à mes vœux, je l'espère, et je verrai ma réputation établie par toute l'*Europe*. Que dis-je? de l'une à l'autre extrémité du monde littéraire. Qui sait si, par une heureuse exception, je ne serois pas appelé à venir prendre place dans l'auguste assemblée des quarante infaillibles?

Je souris malgré moi, en fixant cet émule de *Voltaire*. Je le félicite sur sa future renommée. Mais, lui dis-je, avant de parvenir au poste le plus élevé du Parnasse, il vous faut, selon moi, passer par des épreuves très-multipliées; car j'ai la certitude écrite que, même à mérite égal, cent dix-neuf *élus* doivent, avant vous, occuper le fauteuil académique.

Mon homme fronce le sourcil gauche, et me dit d'une voix grêle et agitée : Sans doute, Sibylle, ce sont de modernes *Cottin*, qui, de mon vivant, tenteront de s'approprier mes riches dépouilles; mais ils n'y parviendront pas, et la palme réservée au mérite éclatant me sera décernée d'une voix unanime. Lisez, lisez ma tragédie, et surtout ma médecine universelle; oui, elles seront traduites dans toutes les langues, même en grec et en persan. Je veux que tous les princes, tous les potentats de la terre, émerveillés de ma science profonde, applaudissent à mes glorieux travaux, et je me confie assez en leurs lumières et en leur munificence pour en attendre, non de ces gratifications pécuniaires qui avilissent le vrai savant, mais des distinctions honorables qui rappellent sans cesse à l'homme immortel qui s'en voit revêtu, que les bienfaits des grands de la terre

ne peuvent jamais égaler les talens transcendans, et que les rois demeurent toujours les obligés des hommes de génie.

A la fin, il me devint impossible de supporter plus long-temps tant d'impudence et d'amour-propre, et je dis à mon adepte, en battant mes tharots :

L'ouvrage que vous nommez *scientifique* ne sera jamais imprimé. Aucun libraire n'en voudra faire les frais. Il est destiné, ne vous en déplaise, à servir d'enveloppe à la casse et au séné.

Vos vues générales sur les finances ne peuvent être adoptées, et nous continuerons, malgré vous, à coopérer aux charges si urgentes de l'Etat. Comme il a besoin de défenseurs, de magistrats intègres, il faut concourir au soutien du trône, et lui donner de l'éclat. Nous ne payerons point nos impôts avec des paroles; mais nous prouverons notre attachement à notre Souverain par des actions.... Le *Fol* que vous me voyez écarter de votre jeu m'indique que vos projets sont inadmissibles.

Passons aux articles sur le magnétisme et le somnambulisme.

Je ne vous dis point que cette science soit idéale ou superficielle, à Dieu ne plaise! et y

croira qui voudra. Mais vos raisonnemens sur ces matières obscures sont absolument sans raison. Comme Molière, vous voudriez révoquer en doute le mérite justement reconnu de MM. Purgon et compagnie; mais cet homme inimitable plaisantoit, avec cet art qui n'appartenoit qu'à lui, quelques membres de la faculté de médecine. Les traits qu'il lançoit contre eux n'étoient point trempés dans le fiel; mais, vous, vous êtes un censeur morose et atrabilaire; vous voulez nier jusqu'à l'existence d'une science dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps, qui exige de si profondes études et les plus rares connoissances, tout cela pour mettre, dites-vous, en principe, que la doctrine que vous voulez propager excelle sur toutes les autres. Allons, désabusez-vous; on aime, à la vérité, le merveilleux; mais l'on revient toujours à l'art primitif. Ainsi donc contentez-vous, mon cher Monsieur, de vos sublimes et étonnantes découvertes pour vous-même; mais je vois le *diable* de compagnie avec la mort. Ce que vous venez de couper me l'indique assez. Ceux que vous chercheriez à combattre sortiroient toujours vainqueurs de la lutte; et dans vos derniers momens ils pourroient bien user de représailles, et vous

laisser finir en très-mauvaise compagnie. Heureusement pour vous et pour eux, votre manuscrit restera enseveli dans le néant; et j'aime à vous le prédire, vous aurez l'honneur de rendre l'âme, environné des membres les plus recommandables de l'honorable et utile Faculté.

Quant à votre tragédie d'Epaminondas, c'est autre chose. Ce coup de cinq me dit qu'elle ne sera point reçue. Aussi, neuf mortels actes! grand Dieu! personne ne voudra ni l'apprendre, ni même l'entendre lire; et les lauriers auxquels vous aspirez seront flétris avant même que vous les ayez cueillis. Car, vous le voyez, l'hermite portant sa *lanterne sourde* commande votre jeu, il m'annonce que c'est dans une obscure oisiveté que vous passerez les derniers lustres de votre vie, que jamais les souverains de l'Europe n'entendront décliner votre nom. Ainsi, renoncez, dès à présent, à leurs bienfaits, et aux titres honorifiques dont ils devoient vous couvrir. L'académie ne vous comptera jamais au nombre de ses membres, et l'avenir qui vous est réservé me semble triste et sombre; car Plutus ne versera sur vous aucun de ses dons.

Mon adepte, pourpre de colère, se lève

furieux et en balbutiant. Il frappe avec force sur mon bureau, et fait tomber épars çà et là mes 78 cartes de tharots. Alors je reste convaincue, par la manière dont tous les points se sont retournés dans cette chute, qu'un jour (et ce jour n'étoit pas loin) où mon pauvre consultant n'auroit d'autre société que celle de ces malheureux que la raison n'éclaire plus de son divin flambeau.

En sortant, mon homme à projets s'écrie : Fameux génies, dont les travaux sublimes furent méconnus de votre siècle, une nouvelle victime des injustices de ses contemporains doit bientôt grossir vos rangs! Mais non, je veux lutter contre le sort qui m'accable...... Je veux faire trembler mes ennemis.....Vous serez la première sur qui tombera ma vengeance. Je vais faire une comédie, mais pleine de verve et de sel. J'y attaquerai votre art, je combattrai ses faux principes; et, en dépit de vos prédictions et de vous-même, mon ouvrage sera immortel, et fera gémir la presse long-temps encore après mon trépas. Adieu, sibylle prétendue de *Cumes*, me dit-il, tout bouillant de colère, adieu, vous entendrez parler de mes satires.

Ah, Boileau! inimitable Boileau! que n'étois-

tu présent à cette scène ! Tu m'aurois bien vengée de cet importun mécréant.

Cette ennuyeuse visite m'avoit tellement fatiguée, que je congédiai mes habitués de très-bonne heure. Je me bornai à faire passer alternativement vingt-neuf adeptes, dont les cartes inscrites indiquoient les heures d'entrée et même de présence.

CINQUIÈME JOURNÉE.

« Vous, qu'Apollon inspire par le trépied de
» *Delphis* (a) et par la branche du laurier sacré,
» qui lisez dans les astres, qui entendez le lan-
» gage des oiseaux, et qui connoissez tout ce
» que leur vol annonce, daignez aujourd'hui
» m'instruire de l'avenir qui m'attend. »

Ainsi s'exprime un ancien militaire qui me paroît avoir atteint son huitième lustre, et qui se présente vers la neuvième heure, sous l'influence de Mars. Je commence, par lui, la séance.

Il me paroît inquiet et surtout incertain sur le parti qu'il doit suivre dans les circonstances actuelles. Il avoit reçu un ordre positif de se rendre sur-le-champ à Lille. Il me demande formellement ce qu'il doit faire, ce qu'il doit craindre, et ce qu'il peut espérer.

Je m'aperçois, au moyen de mes profondes combinaisons, qu'il étoit chevalier de quelques ordres. J'en fais la remarque par la coupe première; et après avoir procédé par

---

(a) L'une des Pythonisses, du temple de Delphes.

les *dix-neuf* points du livre de *Thot*, je me permets de lui dire qu'il porte secrètement sur son cœur une autre marque distinctive dont il cache soigneusement l'existence à tous les yeux.

Il laisse éclater sa surprise, et me montre en effet une croix qu'il suspendoit en sautoir sur sa poitrine, au moyen d'un ruban.

Tout en le félicitant sur ses louables sentimens, je ne pus m'empêcher de lui dire, que du moment qu'il avoit reçu l'accolade et juré fidélité au Roi, il ne pouvoit, à mon avis, accepter de brevet dans l'organisation actuelle de l'armée...... D'ailleurs, *Buonaparte* en abdiquant à *Fontainebleau*, l'avoit dégagé de ses premiers sermens; et maintenant il devoit s'en tenir irrévocablement au nouveau.

J'en conviens, me dit-il; mais qui me dédommagera de la perte de mon état? Car, n'en doutez pas, si je refuse de me rendre aux ordres du ministre, je suis un homme perdu et déshonoré, et je dois renoncer désormais à tout espoir d'avancement.

Et l'honneur! le comptez-vous pour rien, Monsieur? J'admets même que *Napoléon* triomphe; son bonheur ne peut être qu'*éphémère*. Trahi au dedans, écrasé au dehors, que pourra-t-il faire? Rien, sans doute; et vous,

par contre-coup vous vous repentirez, mais trop tard, d'avoir suivi ses drapeaux.

« Madame, Madame, me dit-il en me fixant,
» l'armée peut rester long-temps inactive sous
» le règne des *Bourbons*; sous *Napoléon*, au
» contraire, elle reprendra un nouvel éclat.
» Il suivra, n'en doutez pas, l'exemple
» d'*Alexandre*. Ce prince s'aperçut que ses
» vieux soldats, fiers de leurs exploits, étoient
» aussi dangereux pendant la paix, qu'utiles
» et nécessaires lorsqu'il avoit des ennemis à
» combattre.

» Il conçut sans peine qu'il falloit occuper
» la valeur inquiète et active de ces guerriers
» trop accoutumés au tumulte des armes et à
» marcher, le front ceint des lauriers de la
» victoire; ce ne fut qu'en les faisant triom-
» pher de l'*Inde* et de l'*Asie*, qu'il put s'as-
» surer de leur fidélité et de leur obéissance.
» La saine politique se trouva peut-être réel-
» lement d'accord avec son ambition effrénée
» et son éloignement pour le repos et la vie
» paisible.

» Je vous parle ici un langage militaire.
» Mais, Madame, je vous le répète, il me
» faut de la gloire; elle seule peut satisfaire
» un cœur accoutumé aux alarmes et à la vie
» des camps. »

La valeur, lui dis-je, n'est qu'une force aveugle et impétueuse qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et la prudence. Le capitaine accompli renferme toujours en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite? Et comment saura-t-il émouvoir et calmer, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui n'est pas maître des siennes?

Hélas! vous savez tous ce que vous pouvez espérer, et vous ignorez ce que vous devez craindre. La Providence divine vous cache des malheurs incalculables; la foudre écrasera, à vos yeux, l'élite d'une armée invincible, l'unique espoir de trois générations; et ceux qui, comme vous, ne consultent que les transports de l'enthousiasme qui les égare, en supposant même qu'ils échappent à cet horrible carnage, seront encore assez rigoureusement punis. Ils paieront bien cher la faute, toujours énorme, de violer des sermens sacrés. Mais qui pourra se flatter d'échapper en effet au terrible désastre qui menace nos armées? Non, jamais, depuis que les hommes se font la guerre, on n'aura vu un acharnement pareil à

celui qui se prépare. Le ciel même fera gronder ses foudres, et Dieu répandra la terreur et l'esprit d'aveuglement dans toute l'armée.

« Que feriez-vous donc, Madame, si votre » époux, si votre fils, se trouvoient dans une » pareille position? »

Je me servirois, Monsieur, de tout l'ascendant que j'aurois sur leur esprit et sur leur cœur, pour les retenir au bord du précipice. A l'époque de nos premiers malheurs, j'aurois dû, par des moyens plus qu'infaillibles, ranimer leur courage, si un seul instant ils avoient pu se laisser abattre, quand il falloit défendre leur patrie; mais aujourd'hui que la Providence nous a rendu une illustre famille, que le Roi qui nous gouverne a été, sans doute, envoyé par le Tout-Puissant, pour ramener le calme et faire revivre l'abondance, hé bien! je dirois aux êtres qui me seroient le plus chers: *Mes amis, mes bons amis*, si le salut de la patrie l'exigeoit, si l'étranger vouloit nous asservir, ce seroit une œuvre héroïque, une œuvre sainte et sublime, que de s'armer pour défendre l'intégrité de notre territoire...... Dans ce moment, une faction triomphe; elle vous appelle, elle vous engage, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à appuyer et à soutenir, par la force de vos armes, ses injustes prétentions...... Ah!

restez, restez donc paisibles. Cette lutte impie ne peut être longue ; elle tournera, je vous le dis, à la honte des insensés qui l'ont provoquée. Malheureusement elle pourra confondre, pendant un temps, l'innocent et le coupable. Tels sont, Monsieur, mes oracles et mes conseils. Croyez qu'ils sont dictés par la vérité, la prudence et l'honneur.

« Il suffit, Madame ; j'en saurai profiter. Je » vais remettre ma commission, et le temps » m'apprendra si j'ai été sage de m'abandonner » entièrement à l'ascendant que votre art exerce » sur la destinée des hommes. »

Ah! lui dis-je, brave militaire, se vaincre soi-même est le plus beau triomphe de la philosophie : persévérez, je vous en conjure, dans vos louables sentimens, et bientôt vous me saurez gré de vous avoir fait part de mes salutaires observations. Elles ramèneront le calme et le bonheur dans votre âme. Tant que l'espérance vit dans le cœur de l'homme, tant que le désir l'aiguillonne, il est heureux ; car le bonheur de la vie se compose de douces illusions. C'est aussi une consolation qu'il se donne, lorsqu'il s'en prend au sort des folies qu'il a faites (*ou qu'il voudroit faire*), et qu'il le charge de ses propres torts. La plupart des

hommes ont aussi adopté pour maxime, et répètent sans cesse :

> On a beau dire, on a beau faire,
> On n'évite pas son destin.

Telles furent mes dernières paroles à ce brave militaire. Cependant j'ai su depuis qu'il avoit fait *le voyage sentimental de Gand* (*ainsi nommé par les frondeurs*), et qu'il étoit rentré avec le Roi au 8 *juillet* 1815, et avoit reçu le prix de sa fidélité.

Après un instant de repos, un de nos plus illustres caméléons en politique, et qui à juste droit figure dans les Annales de l'ordre immémorial des Girouettes, succède à ce premier et très-estimable adepte.

A l'air mystérieux et contraint de ce nouveau *consultant*, je devinai sur-le-champ qu'il vouloit en vain se dissimuler ce que sa démarche pouvoir offrir d'inconvenant, lui qui s'étoit déclaré l'un de mes antagonistes les plus outrés, lui qui, depuis l'époque du divorce de Napoléon (*qui eut les conséquences que j'avois prédites*) (*a*), n'avoit cessé de dire, à qui vouloit l'entendre, que mon art étoit non-seulement dangereux, mais futile ; qu'il ne pouvoit encore concevoir que des gens qui

---

(*a*) Voyez pag. 51 des *Souvenirs prophétiques*.

se disent sensés pussent jamais y attacher la moindre importance ; que toutes ces niaiseries n'étoient bonnes que pour en imposer aux esprits foibles et aux femmelettes : car le beau sexe, disoit encore M. XX n'aime que ce qui paroît purement chimérique ; cela tient à la foiblesse de sa frèle organisation et à l'exaltation de ses idées.

Cet homme si pénétré de la dignité de son être, et dont la force des idées, à l'entendre, étoit *le nec plus ultrà* de la saine philosophie, venoit lui-même, agité de craintes bien puériles, faire une amende honorable *sur le seuil du redoutable cabinet sibyllin*. Là il falloit reconnoître ses torts envers celle qui commande aux *Silphes*, aux *Ondins*, voire même aux *Salamandres*, avant d'obtenir d'elle qu'elle voulût consentir à lui derouler le véridique tableau que lui cache encore, et pour sa tranquillité présente, le génie *Zoadel*, qui préside au développement graduel du sombre et trop impénétrable avenir.

Après avoir plaisanté malignement M. XX, je lui demande s'il croyoit à la force de la volonté, sans avoir recours aux opérations magnétiques.

Malgré son déguisement plus que modeste, je l'avois promptement reconnu, et j'en

croyois à peine mes yeux et mes oreilles, lorsqu'il me dit : Sans doute, Madame, vous jugerez qu'un motif de curiosité est la seule raison qui m'amène dans le temple magique. Cependant il ne m'offre rien de redoutable ni d'effrayant ; la prêtresse qui le dessert ne peut m'en imposer.

Et je réponds au mécréant déjà un peu troublé : Ah! vous me faites ici un aveu qui me prouve sans réplique à quel point la foiblesse humaine agit sur les esprits les plus forts. Que dis-je? vous m'attaquez avec une sorte d'inconvenance; vous me provoquez sans nul égard, et vous venez ici rendre un hommage intéressé à l'art sublime que vous feignez, dans vos satires journalières, de combattre avec les armes du souverain mépris! Bien plus, vous y joignez d'amers sarcasmes, et votre plume infatigable ne cesse de prodiguer chaque jour le venin de la calomnie. Je suis, je vous le répète, invulnérable à ses coups; mais il en est d'autres qu'elle peut atteindre.... et déjà la vindicte publique a parlé contre le redresseur des torts; vous devez la redouter pour vous, Mon sieur. Aussi cherchez-vous à pallier vos erreurs passées. Le parti qui triomphe aujourd'hui fut long-temps préconisé

et encensé par vous-même. Que dis-je? *Vous étiez à ses gages*. L'heureux retour du Roi vous donne de nouvelles espérances, et votre muse si fertile, et souvent inconstante, chanta alors le rétablissement du trône et les vertus des princes qui nous étoient rendus. Il n'étoit bruit que de vos œuvres....... A entendre vos admirateurs, votre plume étoit dirigée par le sublime *Jezalel* (*a*). Aussi fut-elle féconde en merveilles. Les neuf sœurs vous combloient de leurs dons et de leurs douces faveurs; mais depuis l'époque du 20 mars, vous restez, si j'ose le dire, dans une honteuse oisiveté. Vous démentez votre réputation première. Quoi! celui qui, à toutes les périodes de notre révolution, s'est mis constamment en évidence, redouteroit de flatter aujourd'hui *César* et sa fortune! et cela dans la crainte que l'émule d'Alexandre ne succombe dans la moderne *Babylone*, et n'entraîne dans sa ruine ses partisans les plus prononcés! Vous craindriez, je le vois, d'augmenter leur nombre, et que votre nom ne figurât ostensiblement sur les tablettes du *Sylla* moderne. Homme plus que pusillanime, déserteur de

---

(*a*) *Genie* louable pardessus tout.

tous les partis, hors celui qui vous assure des chances certaines de faveur, si *Napoléon* réussissoit dans sa coupable et téméraire entreprise, en restant attaché à son char; mais vous avez des doutes, et vous voulez les éclaircir. Il vous faut, je le vois, une explication claire et catégorique. Vous redoutez, avec raison, le courroux de celui que vous avez offensé. Cependant vous ne désespérez pas tout-à-fait de votre pardon, en faveur de quelques articles virulens insérés dans les journaux de etc....... Vous avez par vos écrits indiscrets et coupables (vous nommez cela aujourd'hui du zèle), coopéré, et peut-être plus qu'aucun de vos imitateurs, à faire naître parmi nos militaires les plus braves une espèce de découragement qu'ils qualifioient, hélas! de lâche et honteuse oisiveté... ... Vous les avez exaltés au point de les porter à trahir leurs sermens.......

Vous semblez craindre, Monsieur, de partager la noble persécution qu'éprouvent de courageux et incorruptibles écrivains. Rassurez-vous, vous n'êtes pas digne de ce que vous redoutez. Votre nom ne peut même figurer à côté de celui d'un A. C. H. P. S. Z. Certes, vous avez trop bien servi *Buonaparte*, pour qu'il oublie

les grandes et singulières obligations dont il vous est redevable. D'ailleurs, je le vois par cette roue de fortune, composée de cinquante-deux cartes: maintenant vous semblez accuser l'ex-empereur d'une certaine ingratitude ; il a refusé de vous admettre, dites-vous, de nouveau parmi ses plus *intimes*. Certes, une petite épître faite sur son retour imprévu de l'*Ile d'Elbe* feroit peut-être des merveilles. Mais ces sept, huit et neuf de pic, m'annoncent, au contraire, que *Napoléon* n'est que très-foiblement prévenu en votre faveur; et même ceux qui l'entourent sont devenus, à leurs dépens, un peu plus circonspects sur les louanges intéressées....... Vous ne serez rien, vous n'obtiendrez rien pendant cet interrègne. Votre repos seul sera immuable...... Faites donc de grandes et importantes réflexions sur le rôle passif et actif que vous avez rempli depuis des années. De *constituant* vous êtes devenu *révolutionnaire*, et même *anarchiste ;* partisan prononcé du directoire, vous avez crié un instant contre le *consulat*......Vous vous êtes abaissé humblement devant celui qui créa un empire ; tant qu'il fut heureux, vous l'avez encensé ; devint-il malheureux, fut-il abaissé, votre plume intarissable et féconde s'est déchaînée, avec une

sorte de véhémence qui tient de la fureur......
Vous avez retracé les malheurs et les vertus des descendans du grand Henri. Aujourd'hui que cette auguste famille est renversée par une horrible faction,..... vous chantez dans vos vers le courage héroïque de celui qui vient nous asservir de nouveau. L'as de *pic*, l'as de *cœur*, et le huit de *carreau*, me démontrent que déjà votre minute est aux mains du grand homme. — Mais le *neuf* de *carreau*, avec son *valet* et celui de *pic*, renversés, m'annoncent formellement que vous n'aurez d'autre réponse que la manifestation d'un sentiment d'indignation.

Vous ne croyez point, d'après mes dires, à la durée de son règne *éphémère*; et déjà, je le vois par ces trois dix, déjà vous calculez quel seroit le succès d'un poëme sur le second retour de nos princes chéris.......

Ce poëte immortel qui, de la voûte céleste, fait entendre sur sa lire sacrée des chants si mélodieux, ne vous a point transmis son précieux héritage. Le traducteur élégant de *Virgile*, celui qui peint en traits de feu nos orages politiques, celui enfin qui chanta la *pitié*, ne peut vous rendre *Clio* favorable. La muse de *Delille* fut vierge: aussi fut-il vraiment

inspiré. Mais vous, je le repète, vous qui l'avez prostituée à tous les partis...... N'espérez pas qu'elle vous inspire jamais des accens dignes d'un homme qui sent la noblesse de son être. Allons, faites un retour sérieux sur vous-même. Vivez maintenant dans l'oubli; faites mieux: renoncez provisoirement au Parnasse, vous ne pouvez plus y cueillir que des lauriers flétris. Occupez-vous à rassembler des matériaux pour écrire l'histoire; et dans deux *lustres*, lorsque désabusé tout-à-fait du prestige des innovations en politique, vous serez capable de parler le langage de la vérité, de l'impartialité......, alors rentrez courageusement en lice, et une réussite, tout à la fois certaine et productive, vous est assurée. Renoncez, renoncez, ajoutai-je, pour le présent, à tous vos succès littéraires. Votre masque est tombé.......

Mon pauvre consultant étoit en vérité dans un état difficile à décrire. En bonne sibylle, j'en eus réellement pitié. Quoi! s'écrioit-il d'une voix presque éteinte, je n'obtiendrai rien, ni sous le gouvernement actuel, ni sous celui que vous annoncez devoir lui succéder? Et à quoi donc m'auroient servi tant de veilles? Cela ne se peut...... *Napoléon* me doit au moins une préfecture, une recette générale.....; j'ai tout

fait pour les mériter......... Le Roi même, s'il remonte sur le trône, ne peut laisser mes services sans récompense; car je suis l'homme utile à la chose, et je puis même devenir dangereux à tous les partis qui meuvent et font jouer les ressorts de tous les cabinets.

Pauvre *Goldam*, homme merveilleux, que dirois-tu, si tu vivois encore?....... A la fin je ne savois plus que répondre à cet esprit exalté. Aussi j'eus bientôt terminé ma consultation, et je lui fis voir dans mon optique surnaturelle, que dix-huit cent vingt-six jours seroient à peine écoulés, qu'il pourroit faire une retraite de dix années, non loin des bords du *Rhône*. Je lui fais distinguer son nom inscrit d'avance sur les fatales tablettes du château de *Pierre-Scize*. Mon *consultant* demeure dans un grand recueillement. Sa démarche se ressentoit de son trouble. Enfin il me quitte, mais réellement humilié, et dans un étonnement qui tenoit de la stupéfaction.

J'admets successivement trente-sept adeptes; et de la seizième à la dix-septième heure du jour, j'offre des parfums à *Saturne*, pour détourner de moi son aspect dangereux.

SIXIÈME JOURNÉE.

« Il me faut des actions simples, des per-
» sonnages naïfs, de l'intérêt sans complica-
» tion, de la vérité, de la chaleur, de la gaîté
» sans grimace et sans afféterie..... O beautés
» de la nature, qui seules avez le pouvoir de
» toucher le cœur, heureux qui pourroit vous
» saisir et vous peindre, plus heureux encore
» celui qui sauroit en jouir! »

A peine avois-je achevé ma lecture entière du *Poëme* d'*Olivier*, que la pensée d'évoquer l'ombre du respectable Cazotte s'offrit à mon esprit. Sur-le-champ je prononce les mots magiques qui ont cette puissance (*a*). L'ombre m'apparoît ; elle me dit d'un ton lugubre et sépulcral :

« Pourquoi viens-tu troubler mon repos,
» ô mortelle! Pourquoi m'arraches-tu au doux
» sommeil de la tombe! Je ne puis revoir
» sans douleur le sol de la patrie. J'ai prévu
» long-temps d'avance ces désastres affreux.
» Que te dirois-je donc? qu'il s'en prépare
» encore?....... Tu le sais. Mais ce que tu

(*a*) Scyomantie ou évocation des Ombres.

» ignores, ce sont les trames impies qui s'our-
» dissent dans le silence des nuits......; sous le
» vain prétexte du bien public, l'on donnera
» à un grand capitaine un immense pouvoir. Il
» aura sous ses ordres de nombreuses légions.
» A la vérité, il aura de grands moyens pour
» les faire mouvoir : tous les divers partis sem-
» bleront s'y rattacher. Il feindra un moment
» d'entrer dans leurs vues....; mais les uns et
» les autres se tromperont mutuellement. »

Et je lui soumets trois questions principales.

« L'*ombre* semble réfléchir profondément.
» Après un instant de silence, elle touche ma
» bibliothèque, qui s'ouvre d'elle-même avec
» violence; elle retire de l'une des tablettes
» l'Histoire de *Henri* le Grand, le Procès de
» l'infortuné *Louis XVI*, les *Révolutions d'An-*
» *gleterre*; et du doigt annulaire de la main
» gauche, elle me fait remarquer le portrait de
» *Guillaume III*, gendre de *Jacques II*. Un
» seul volume in-12 fixe son attention; c'est
» l'abregé des campagnes du prince *Eugène*,
» de ce prince si mal jugé par *Louis XIV*, et qui
» mit la monarchie à deux doigts de sa perte.
» Elle jete un coup-d'œil furtif sur l'histoire
» de *Marlborough*; mais en voyant celle de
» *Buonaparte*, elle y fait une petite remarque.

» Après quelques instans d'un rapide entretien,
» l'ombre de *Cazotte* disparoît, en me donnant
» la clef d'un nouveau mystère d'iniquité.
» Cependant elle ajoute, en me quittant :
» *Omnia prius experiri verbis, quàm armis, sapientem decet* (*a*). »

Il est dix heures, — et je suis encore sous le charme de *Morphée*. Que veut dire ceci? c'est le fruit de mes veilles et de mes pénibles travaux. Je m'occupe des affaires d'autrui avec un zèle infatigable, et souvent la *sibylle* ajourne, ou finit par oublier totalement les siennes; mais heureusement que mon *génie Ariel* préside constamment à tout ce qui tient aux grandes destinées de celle qu'il se plaît tant à nommer sa protégée favorite.

Une jeune fille fort timide, et qui me paroît vivement émue, commence la séance par me montrer sa main.

Voyez donc, dit-elle, ce que veulent dire ces traits, ces petites étoiles, et surtout ces trois raies que j'ai sur la surface de mon poignet.

Ce sont des restraintes : les traits désignent les lignes. Celle qui environne votre doigt annulaire porte le nom de *Senestre;* quant aux étoiles, il faut examiner avec l'attention la plus scru-

---

(*a*) Un sage capitaine doit, avant de commencer les hostilités, tenter toutes les voies d'accommodement.

TÉRENCE.

puleuse où elles se placent. Celles entre *Vénus* et *Jupiter* sont bonnes. Souvent leur aspect n'est pas favorable sous le doigt de *Saturne*; il n'en est pas de même sous celui du *Soleil*. Pour *Mercure*, si elles apparoissent sur son mont, alors elles dénotent de grands voyages, la plupart fortunés; si en croisant l'annulaire, trois lignes distinctes y paroissent, cela présage que le *consultant* ou la *consultante* auront des enfans avant leur quatrième lustre, et cette marque en croissant qui surpasse les lignes démontre que si l'on n'y prenoit garde, on pourroit commettre de graves erreurs avant la vingt-quatrième année. Fixant alors cette jeune fille, je lui fais observer, d'après les principes incontestables de la *Chiromancie* (14), que si elle ne portoit pas sur elle la plus sévère attention, elle étoit menacée de succomber et de finir par être trompée d'une manière bien perfide.

Elle m'avoue, en rougissant, que malheureusement elle se trouvoit dans ce cas prévu, étant depuis long-temps en butte aux poursuites d'un homme qui vouloit, disoit-il, être son protecteur, et l'engageoit à sortir de chez ses parens.

Gardez-vous en bien, ma chère demoiselle; car plus j'examine votre main, plus elle me semble curieuse : sur le mont de la *Lune*,

voyez-vous la forme d'une lettre? elle représente un D. Cela présage que malheureusement vous écouterez ce trop dangereux suborneur. Déjà vous l'aimez; une correspondance coupable entretient votre espérance. Vous pleurerez, vous gémirez, jeune fille..... mais le mal sera fait, il sera sans remède. Non contente d'être déshonorée, abandonnée par vos proches, par vos amis, vous languirez dans l'indigence la plus affreuse; car, ne vous y trompez pas, la marque que la Providence a tracée dans votre main, y est peut-être mise à dessein de vous garantir de tomber dans un piége : vous en êtes bien près; mais si vous voulez m'écouter, il est certain que mes conseils peuvent vous en garantir...... C'étoit à votre mère à vous les donner; mais votre dissimulation lui a laissé ignorer jusqu'à ce jour votre coupable intelligence. Promettez-moi de lui en faire l'aveu aujourd'hui même, et surtout renoncez de bonne foi à voir M. L., du moment qu'il manque envers vous de délicatesse, du moment que ses vues coupables ne tendent qu'à vous avilir ; méprisez-le........ Sa fortune est trop disproportionnée à la vôtre, pour que ses intentions soient louables. Une fille qui abandonne, de son seul mouvement, ses père

et mère, pour vivre à son gré, est une fille perdue.... Souvenez-vous qu'une faute précipite dans une autre faute. La réputation ressemble à la fleur du matin : un souffle peut la flétrir...... La ligne de vie vous promet un époux de l'âge de vingt-cinq à trente ans. Ce point imperceptible dénote qu'il sera doux, facile et complaisant : une M croisée le peint un peu jaloux et capable de se porter aux partis extrêmes........ *Ne faites donc jamais rien dans votre jeunesse*, dit un ancien, *qui puisse vous être reproché dans votre vieillesse.* Cela s'applique à vous. Vos doigts longs et effilés annoncent que votre intelligence consolidera votre fortune de bonne heure. Cette marque sur l'ongle de l'annulaire dit que vous changerez d'état deux fois; mais l'X sur le mont du *Soleil* ne laisse aucun doute sur ce que vous pourrez devenir, si votre conduite est sans reproche. Dans le sens inverse, elle me fait voir que le parti que vous allez prendre à l'insu de vos proches et par les conseils d'un homme vicieux, vous prépare à compter d'aujourd'hui, trente-neuf peines les plus graves, et la dernière, vous la regarderez comme un bienfait; elle mettra fin à votre cruelle existence.

J'eus le bonheur de la convaincre de la vérité de mes dires, et j'ai eu lieu même de connoître récemment combien elle en avoit profité.

Je touchois au moment de rentrer dans une partie de l'antique domaine de mes pères, me dit, en s'asseyant, un homme qui pouvoit approcher de son douzième *lustre* : et par la réaction qui vient de s'opérer, en nous ramenant *Napoléon*, je me trouve, non-seulement déçu de mes espérances, mais réduit, tel que vous me voyez, à un état qui approche singulièrement de la gêne. Et après avoir toussé et craché, et s'être retourné en tous sens, il ajoute : Comme émigré, je dois porter nécessairement ombrage au gouvernement. J'étois au lit, retenu par la goutte, lors du départ du Roi : sans cela, l'honneur, le devoir, me forçoient de l'accompagner jusqu'à *Gand*. Je n'ai pu faire que des vœux stériles..... ; mais je porte cette auguste famille dans mon cœur. Et après m'avoir fixée à plusieurs reprises, il hasarde de me demander, mais à voix basse : Croyez-vous à son retour, et au maintien de cette Charte *constitutionnelle* ? A l'un et à l'autre, Monsieur, lui répliquai-je. Il me soumet d'autres questions, sur le maintien de la

vente des domaines nationaux, se récriant particulièrement sur l'article qui assure aux acquéreurs la possession irrévocable de ces propriétés, qui, selon lui, devroient être solennellement rendues aux héritiers ou ayant-cause, sauf au gouvernement à donner une petite indemnité, qui même devroit être nulle envers ceux dont les contrats remonteroient à 1791, et qui, depuis ce laps de temps, auroient perçu régulièrement les fruits de leurs fermages. Car, entre nous, Madame, je le dirai à qui voudra m'entendre, ces biens ont été injustement acquis. Pour que cela du moins ait eu une sorte de validité soutenable, il auroit fallu que le Parlement eût enregistré l'édit de vente, ou que le Roi eût été libre dans sa sanction royale. L'une et l'autre de ces conditions n'existant pas, les vrais émigrés doivent revenir sur l'illégalité originelle..... J'étois au moment de soumettre aux deux Chambres ce fruit de mes constantes réflexions de vingt-cinq années d'exil, quand tout à coup la trahison et l'imposture viennent me ravir tout espoir, et m'enlever jusqu'au droit de me plaindre. A présent, dites-le-moi sincèrement, que dois-je craindre? que dois-je espérer?

Pour votre tranquillité et présente et future,

il faut renoncer à l'espoir de voir violer la Charte, en la sapant dans ses principaux fondemens. *Louis XVIII* ne peut renverser son propre ouvrage; et l'émule de *Henri-le-Grand* sait trop bien, qu'en révolution, il est nécessaire quelquefois de justifier les actes émanés d'un pouvoir illégal, pour obvier à de plus grands maux. Ce sage prince, ce modèle des souverains, ne revint jamais sur les biens concédés à la ligue. Il récompensa, avec le temps, ses plus zélés serviteurs; mais il se garda bien de laisser agiter une seconde fois, dans son royaume, les brandons de la guerre civile. Il savoit par expérience, combien un nouvel embrasement auroit été difficile à éteindre; il évita le mal, pour ne pas se trouver dans la cruelle nécessité de le souffrir..... Il en est de même de notre Souverain : il a promis, et sa parole est inviolable. Ne vous montrez donc pas plus intolérant que lui..... Renoncez de bonne foi à ce que le malheur du temps a pu vous faire perdre : faites-en un généreux sacrifice. Ne faites jamais revivre d'anciennes prétentions. Les peuples sont maintenant trop éclairés, *ou croient l'être*. Ainsi, plus de *dîmes*, *ni de droits féodaux*. Contentez-vous d'avoir survécu à tant de désastres. Plus d'animosité,

dis je, contre les détenteurs de vos biens; la Providence a pu permettre, dans sa sagesse, cette étonnante et inconcevable substitution..... Qui sait, qui peut connoître ses voies mystérieuses? En attendant, humilions-nous devant cette Puissance absolue. Cependant, *Monsieur*, lui dis-je encore, vous ne resterez point au dépourvu. Soyez prudent dans ces jours de deuil; car vous êtes, je le vois, entouré de *mouches vertes*...... Votre nom ne peut vous garantir de leur piqûre venimeuse, et même de leur dard.... Dans quelques mois, je vous prédis, car votre cabale de *Zoroastre* me donne de grands développemens sur vos futures destinées, je vous prédis que vous ferez un voyage dans cette belle *Neustrie;* vous y reverrez l'antique manoir de vos pères. C'est là que, dans votre jeune âge, vous avez coulé des momens si doux, et malheureusement si rapides. Hé bien! tout cela vous sera rendu, ainsi que trois cents arpens de bois de haute futaie. Contentez-vous de ce mince apanage; plus d'un de votre caste ne se trouvera pas aussi bien partagé que le marquis de Z.; *car tel est votre nom.*

Promettez-moi, au retour du *monarque* et de nos princes bien aimés, de cesser vos éternelles réclamations, et surtout de supprimer

ce mémoire, triste fruit de vingt-cinq ans de malheur, et dont les bases ne tendent qu'à nous ramener des dissensions civiles, environnées des fléaux les plus terribles et les plus redoutables.

Mon *consultant* étoit resté dans une sorte d'extase. Il se lève gravement, et s'écrie : Enfin j'aurai mes bois, vous me l'assurez..... Il étoit parvenu à ma porte de sortie qu'il répétoit encore : *J'aurai mes bois ; Madame, Madame, je vous promets votre chauffage.*

Et un malin me dit avec un léger sourire : Dans un autre siècle que le nôtre, ce mot auroit été pour la *sibylle* d'un bien mauvais augure....... mais nos lumières maintenant sont arrivées à leur dernier période d'accroissement : aussi le fanal de la raison doit-il toujours briller pour nous diriger vers le chemin de la vérité, et nous faire éviter les routes ténébreuses de l'erreur.

A moi, Madame, ajoute cet adepte ; je n'ai qu'une simple question à vous soumettre. Je vous prie de la résoudre, sans déguisement, et de me dire l'exacte vérité. Je vous avoue que n'étant point initié, il m'est permis de manifester quelques doutes.

Je lui donne à couper mes grandes cartes égyptiennes. Il en extrait quatorze. Je les

range sur deux colonnes. Une *dame brune* commande le jeu; mais la folie qui se trouve à l'une des extrémités avec le signe du dépouillement, m'indique assez que ce jeune homme est épris d'une femme indigne de lui : elle ne vise qu'à la ruine de sa fortune et à la perte de sa réputation..... Déjà il a dû contracter quelques engagemens : il est sur le point d'aliéner une grande propriété, pour former un capital réversible non-seulement sur la tête de cette femme, mais sur celle d'un enfant dont elle lui accorde gratuitement la paternité. En un mot, ce jeune homme est au moment de se préparer des regrets éternels. — Je fais alors une expérience extraordinaire. Bientôt je découvre que la *dame brune* se proposoit de faire un certain voyage, mais à l'insu de son aveugle amant; qu'elle s'étoit déjà approprié des effets précieux, et que son but caché étoit de passer aux Etats-Unis avec une personne qui aidoit à ses larcins. Car, comment ne pas qualifier ainsi ce qu'elle prenoit à crédit chez divers marchands, au compte de l'homme qui l'aimoit tant? Ce malheureux avoit eu la foiblesse d'abandonner un oncle respectable pour demeurer avec une femme dont la réputation étoit au moins très-équi-

voque. De son côté, elle avoit poussé l'impudence jusqu'à porter le nom de celui qu'elle vouloit déshonorer.

Il me semble, dis-je à mon *consultant*, que celle que vous nommez si généreusement votre amie est bien peu digne d'*un si beau titre*. Elle vous trompe *indignement* dans ce moment même ; et d'accord avec un fripon, elle enlève non-seulement vos bijoux, votre or, mais elle fait main basse sur vos papiers de famille. — Tenez, regardez-la, lui dis-je, en lui montrant le cristal magique de *Luc Gauric* (*a*) : comme elle se rit d'avance de vos douleurs, et les traits piquans, même humilians qu'elle lance chaque fois que le hasard lui fait jeter les yeux sur votre portrait ; c'est le seul ornement dont elle vous fait grâce, et qu'elle laisse dans vos appartemens : car elle emporte tout......... Ce jeune homme ne pouvoit revenir de sa surprise, en voyant son secrétaire forcé et des porteurs prêts à emporter jusqu'au moindre de ses meubles. Son état me fait peine : je l'engage à aller promptement, non pour prévenir sa ruine entière, déjà elle est presque consommée, mais pour empêcher sa spoliation absolue. — Malheureusemant il avoit renvoyé

(*a*) Fameux Astrologue.

son cabriolet, et aucune voiture de place ne se trouvoit aux prochaines stations.... Que faire ? me dit-il tout ému....... Cependant j'aime à douter encore ; c'est peut-être une illusion, un effet de chambre noire. Non-seulement pour vous convaincre, lui dis-je, mais aussi pour vous servir, je vais ajourner mes *consultans* à une autre heure du jour. Vite, je prépare mon unique *talisman* ; je le place à mes côtés. Je lève aussitôt l'ancre, et dirige son gouvernail vers la rue de la *Paix* : en cinq secondes nous arrivons à sa porte. Notre intrigante donnoit ses derniers ordres, en remettant les clés...... Mon *consultant* fait un cri de surprise. La foule nous environne. Il ne savoit que dire : *Emilie*, ma chère *Emilie*, tu m'abandonnes! Elle fuit ; mais un commissaire qui survient à propos se saisit de cette aventurière éhontée et de son infâme complice, les contraint à lui découvrir le lieu qui recéloit les dépouilles de leur victime. Je me dérobe à la reconnoissance de M. B. et aux acclamations de la multitude, et continuai ma course *aérienne* dans l'intérieur de Paris.

Je m'arrête sur la terrasse du bord de l'eau. Une multitude de gens de tous les états, d'êtres sans aveu, obstruoit l'entrée du jardin des Tuileries. Les uns disoient avec une sorte de

véhémence : *Il viendra.* D'autres ajoutoient, *il ne se montrera pas aujourd'hui....*

Je fus curieuse un moment de voir à qui s'appliquoient ces paroles..... En peu de minutes, je vis distribuer çà et là quelques pièces de cinq francs : des enfans même en recevoient de deux, et s'écrioient aussitôt, comme des énergumènes : *Vive l'empereur !*

Tout à coup je vois paroître *Napoléon*, mais par une espèce de *vagistas.* Il lorgnoit cette multitude ; et, selon moi, il devoit se trouver étrangement humilié de la source de ces bruyantes acclamations. A quel degré d'abjection se trouvoit ravalé un homme qui avoit fait trembler le Monde, et qui auroit pu, s'il eût voulu, faire encore dans ce moment un acte que la postérité, aussi bien que ses contemporains, auroit admiré !.......... Pauvre *Buonaparte*, où en es tu réduit ? La plus vile canaille, aujourd'hui seule t'encense, et *les plus remarquables sans-culottes*, oubliant les prérogatives attachées à ton nom, t'insultent publiquement et t'appellent le père la *Violette* (*a*)..... Aussi l'ex-empereur bientôt fatigué

(*a*) Les invalides appeloient le maréchal de Calinat le *Pere La Pensée.*

de cette représentation, qui se renouveloit à chaque heure du jour, disparut comme l'éclair, et alla retrouver d'autres flatteurs.

Je quittai le lieu où se passoit cette scène; mais pour l'observateur, rien ne peut être perdu. Je la consignai sur mes tablettes...... et dans le reste de ma route, je rassemblai encore quelques documens qui appartiendront un jour au domaine de l'histoire.

Je rentrai dans mon cabinet sibyllin vers trois heures, où je reçus encore un grand nombre d'adeptes, dont plusieurs militaires et un ex-sénateur.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le soleil étoit levé depuis long-temps; un ciel sans nuage me promettoit le plus beau jour; je m'enivrai un moment des plus brillantes chimères; les réflexions se succèdoient avec rapidité dans mon esprit, et surtout en commentant ces paroles d'un de nos plus grands écrivains :

« Heureux l'homme qui peut dire : Mes en-
» nemis censurent en moi des vices que je n'ai
» plus. Si tu es bon, qu'importe que les autres
» te croient méchant? N'as-tu pas, pour te con-
» soler, deux témoins de tes actions, Dieu,
» et ta conscience?

» La parfaite amitié est, de tous les senti-
» mens, le plus noble, mais peut-être aussi le
» plus rare. Elle comprend toutes les vertus;
» et lorsqu'on voit deux amis unis depuis
» longues années, on peut dire : ils sont
» vertueux. »

Le timbre de l'horloge du Luxembourg sonnoit l'heure spécialement sous l'influence de

Jupiter, et déjà le concours est immense. Une dame qui m'étoit tout-à-fait inconnue me présente un cachet, et me dit : Je viens vous consulter, non pour moi personnellement, mais pour une de mes amies intimes, qui, déjà nombre de fois, s'est bien trouvée de vos résultats *cabalistiques*.

Je fais alors la double épreuve de *l'onomancie* (*a*), et prépare une invocation au génie qui avoit présidé à la nativité de la personne pour qui j'opérois dans ce moment.

Je prends mes *trente-trois bâtons grecs*, et les jete çà et là, dans un espace triangulaire, ayant toutefois le plus grand soin d'en écarter le redoutable *Agamemnon* et sa suite, et je recommence sept fois cet important travail. A la fin je commande sérieusement *Phaldorus* (*b*); il m'apparoît, mais sous la forme d'un vieillard dont l'air vénérable m'impose et me commande le recueillement. Il est vêtu d'une longue tunique de couleur verte mélangée. Sur sa poitrine est un sceau que je crois d'airain; j'y vois incrusté un *œil*, *une oreille*, *et une bouche*. Mais ce qui me paroît étrange, c'est de le voir porter le doigt auriculaire sur la lèvre inférieure,

(*a*) Divination par le nom.

(*b*) Génie de la recherche des choses occultes.

Le *génie* déroule précipitamment un assemblage de feuilles de palmier; *il en brise une*, et me remet intact le surplus de cette importante et précieuse collection. Comme elle étoit écrite en *grec*, je commande *Kilabus* (*a*), pour m'en donner la fidèle interprétation.

Ce génie me dit : *Thérésia* fut mariée très-jeune à M. de X***. Elle devint mère à seize ans : son époux avoit déjà parcouru *son septième lustre*. Aussi ne lui inspiroit-il qu'une tendre amitié. Elle le regardoit comme un père adoptif. La révolution vint alors bouleverser toutes les têtes, au point, qu'un membre de l'ordre de la noblesse se seroit cru vraiment déshonoré, s'il n'avoit fait le voyage de *Coblentz*. M. X*** immola son repos personnel aux circonstances les plus impérieuses. Mais en quittant sa jeune épouse, il lui dit : Adieu, la plus aimée des femmes, adieu!... La pensée, que je sacrifie tout au bonheur de ma patrie, sera une consolation pour moi, elle adoucira mes peines, jusqu'au moment où la monarchie reprenant tout son éclat, le Roi pourra, avec sécurité, s'environner de ses plus fidèles serviteurs. Alors, mon amie, je viendrai me

(*a*) Génie de l'étude des langues.

réunir à celle qu'un rigoureux devoir me force momentanément de quitter. Il dit, et laisse la douce *Thérésia* en proie à la douleur, et n'ayant pour unique et dernière consolation que sa fille bien-aimée qu'il confie à ses soins.

Madame X*** fut bientôt recherchée. Mais la douleur étoit devenue son partage; et toutes ses actions portoient cette teinte de mélancolie profonde, qu'il est si difficile de surmonter! Avec une âme sensible, et douée de qualités supérieures à son sexe, elle n'en fut que plus ambitionnée. Sa beauté surtout et sa taille majestueuse fixoient tous les regards; elle eût amolli les cœurs les plus farouches. Comme femme d'émigré, elle se vit bientôt persécutée, et privée même d'une grande partie de sa fortune. Incarcérée enfin dans un château non loin des bords de la *Garonne*, elle y courut les dangers les plus redoutables.

Dans ce triste séjour les charmes de *Thérésia* se développèrent encore; et il n'étoit bruit, dans toutes les provinces du midi, que de la belle prisonnière. Un représentant alors en mission ne put la voir sans l'aimer; il fait plus, il lui offre de la soustraire aux cruelles destinées qui sembloient lui être promises; mais c'est à une condition : il exige de madame X,

qu'elle lui donne la main; en vain elle s'y refuse : en vain elle allègue ses premiers engagemens, elle parle de sa fille ; je lui servirai de père, ajoute le moderne proconsul. Cette femme demeure interdite à ces mots, et la parole expire sur ses lèvres. Bientôt elle se voit portée sur une liste fatale ; elle réclame non pour elle personnellement, mais elle est mère, et sa *Zoé* sera privée de son unique appui. Pour dernière réponse, elle reçoit ces deux mots : *La main de Thérésia ou la mort*. Elle hésite, et pense à son époux. Hélas ! se disoit-elle, il gémit loin de moi dans une terre d'exil. Mais que deviendra sa fille si je lui suis ravie ? Quel sera le protecteur de ses premiers ans ? Quelle main l'arrachera aux dangers de la séduction ? C'est ainsi que l'amour maternel triompha de sa répugnance; elle consentit, non sans peine, à devenir l'épouse d'un *républicain* fameux. Les formalités, voulues pour le *divorce*, furent bientôt remplies, et voilà la plus belle des recluses rendue à la société, dont désormais elle fera l'ornement; mais sa sortie du château de.... fut marquée par un bienfait, car elle exigea de son nouvel époux la liberté non-seulement entière du plus grand nombre de ses infortunées compagnes; mais elle tempéra même les

mesures arbitraires qui chaque jour envoyoient à la mort tant d'illustres et malheureuses victimes.

Elle vint bientôt à Paris, où tous les yeux se tournèrent vers elle : les jeux, les plaisirs et les ris s'attachèrent à ses pas; mais cette femme aimable ne se servit de son crédit nouveau que pour secourir l'être malheureux qui imploroit son assistance. Son premier époux ne fut point oublié, mais hélas ! que pouvoit-elle alors? femme de l'un des plus grands meneurs de la révolution, à peine osoit-elle prononcer devant lui le nom d'un émigré. Cette caste étoit vouée au malheur, et les tables de proscription se multiplioient à l'infini. Non contente de gémir sur les maux qui affligeoient ses concitoyens, souvent elle sut soustraire à la vengeance, dite nationale, de nombreuses victimes; et de concert avec Mme de B*** avec qui elle étoit liée, elle arracha à la mort une foule d'infortunés dont la perte sembloit inévitable. Née courageuse, rien ne lui coûtoit. Elle avoit obtenu un si grand ascendant sur l'esprit de certains hommes puissans, qu'il étoit impossible de lui rien refuser. Les femmes n'applaudissoient pas toujours aux moyens qu'elle mettoit en usage, et souvent elles firent un crime à Mme X*** de son immense crédit; mais quand il est prouvé

qu'elle ne s'en servit jamais que pour faire le bien, les traits de la calomnie ne peuvent pas l'atteindre. La terreur, qui depuis quelques années, comprimoit la malheureuse France, n'exerça plus enfin un empire aussi absolu. La journée du 9 thermidor rendit momentanément quelque calme à la France. Mme X*** elle-même n'avoit pas peu contribué à l'événement de ce jour si glorieux pour son époux : c'est elle qui avoit enflammé son courage ; c'est elle qui l'avoit armé du poignard qu'il fit briller aux yeux des triumvirs épouvantés. La confiance parut renaître, et la capitale vit se reformer ces sociétés brillantes que la terreur avoit dispersées ; Mme X***, par sa beauté et les charmes de son esprit, en faisoit les plus chères délices. Cependant ce nouvel époux, qu'elle ne pouvoit aimer, la rendit mère ; elle sut profiter habilement du délire que ses charmes avoient allumé dans son cœur pour le ramener à des sentimens plus humains. A la fin, vaincu par ses pressantes prières, il effaça, pour ainsi dire, par des bienfaits, les crimes dont il s'étoit souillé par ses fureurs révolutionnaires. Peu de femmes furent plus remarquées et plus fêtées ; l'espèce de culte dont elle étoit l'objet alla si loin, qu'un général, qui ne

s'est rendu depuis que trop fameux dans nos annales, vint lui offrir sa main. Ses amis pensoient que Mme X*** s'empresseroit de profiter de la facilité des lois d'alors pour rompre des nœuds si mal assortis; elle répondoit : Je ne me crois nullement engagée avec N.... Je n'ai fait que céder à la force; mais jamais, non jamais, je ne céderai à l'ambition. Elle engagea alors Mme B..... à profiter pour elle-même des offres qui lui étoient faites. Cette dernière avoit deux enfans, et sa fortune, à la mort de son époux, n'étoit rien moins qu'opulente. Ainsi *Thérésia* concourut au bonheur de son amie, et fut la cause première de son étonnante élévation. Il est bien rare que l'amour ou l'intérêt ne finissent pas par diviser deux femmes d'abord liées intimement; mais on peut dire, à la louange de l'une et de l'autre, qu'elles ne cessèrent jamais de s'estimer et de se confier mutuellement leurs peines et leurs plaisirs.

Cependant un jour arrive où les cœurs les plus froids ressentent les douces émotions de l'amour. Mme X*** l'éprouva. En vain elle voyoit à ses pieds des princes, des ministres, les plus grands des Etats, etc. Rien ne pouvoit la distraire du bonheur qu'elle goûtoit dans la société du comte de Z***. Elle combattoit avec

elle-même, et se livroit, si j'ose le dire, une guerre continuelle... Elle s'aperçut enfin qu'elle étoit maîtrisée par un sentiment désormais invincible. Elle renferma toutefois, avec soin, en elle-même, ce feu qui la consumoit. Le comte de Z*** n'avoit pu lui-même demeurer indifférent à tous les charmes de la douce Mme X***, et il se fût trouvé heureux de pouvoir offrir à son amante et son cœur et sa main, si sa famille n'eût désavoué hautement les liens qu'il vouloit former. Quoi! lui disoit-on sans cesse, madame X*** iroit de nouveau rompre ses engagemens? Son nom retentiroit encore dans le sanctuaire des lois pour convoler en troisièmes noces avec l'un des héritiers d'une famille illustre? Le père du jeune homme se prononça même un moment avec sévérité.... Mme X*** hésita long-temps à donner sa parole, elle consulta des gens du premier mérite, et tous s'accordèrent à lui dire que du moment qu'elle n'avoit contracté son second mariage que pour sauver ses jours, et pour échapper à l'arrêt qui alloit la faire monter sur l'échafaud, cet acte devenoit nul de droit, puisqu'il avoit été motivé par la crainte. D'ailleurs le représentant N... étoit alors juge et partie. Des casuistes raisonnèrent dans le même sens; seulement ils

auroient désiré avoir la preuve certaine du décès du premier époux, l'Eglise n'admettant pas de pluralité de liens conjugaux, la difficulté étoit de se procurer cette preuve légale. M. X*** étoit mort civilement, d'après le régime révolutionnaire; et le bruit de son décès réel avoit transpiré, mais on n'en avoit aucune certitude. Cependant Mme X***, subjuguée par un amour de jour en jour plus invincible, supportoit impatiemment le joug que la force lui avoit imposé; et bientôt tout Paris répéta qu'un divorce entre des personnages fameux alloit être prononcé. On crut un moment que l'amie si intime de Mme X*** alloit être délaissée, et qu'il s'agissoit d'elle. — Non, Mme B*** n'éprouva qu'en 1809 le comble de l'ingratitude et les funestes effets de l'ambition; il ne s'agissoit donc, dans cette circonstance, que de la femme devenue célèbre par son malheur, et la haute prépondérance dont cependant elle n'abusa jamais. Sa demande en séparation fut accueillie; mais après le temps des épreuves, et au moment qu'elle alloit jouir de toute la félicité qu'elle s'étoit promise, elle se vit atteinte d'une maladie qui la mit aux portes du tombeau. Tous les disciples d'Esculape l'avoient déjà condamnée: elle fit mentir leurs funestes

oracles, et revint à la vie (*a*). Après sa convalescence, elle épousa publiquement M. le comte de Z***, et bientôt la naissance d'un fils vint couronner tous ses vœux; c'est alors que Mme de X*** s'abandonna tout entière aux soins de son ménage. Elle devint le modèle des épouses et des mères; et cette femme, que

---

(*a*) Un jour que Mme X*** se préparoit à faire un grand voyage, elle vint me rendre visite. J'aperçois dans son jeu un retard pour se rendre à la destination qu'elle désiroit. Je dis plus, j'annonce une maladie cruelle, je la précise, en indique même l'époque: elle reste dans un étonnement impossible à décrire; on plaisante agréablement. C'est le soir même que l'on doit quitter la capitale: je fais une double réussite, et prédis formellement que le danger sera extrême, mais heureusement Saturne doit être en bon aspect, et détourner les oracles fâcheux des enfans de *Galien*, qui désespéreroient un moment au point que chaque jour des bulletins indiqueroient à tout Paris l'état de santé de la belle malade. Son bon génie veilloit à la vérité sur ses destinées; car il étoit dit encore que plus d'une fois Lucine lui deviendroit favorable, surtout en troisieme hymen; et ce qui paroissoit vraiment étrange et inconcevable, c'est que je voyois dans mes tharots les rois de carreau, de trefle et de cœur s'entretenir de cette dame, ce qui annonçoit d'une maniere toute positive qu'elle étoit destinée par son étoile à devenir successivement l'épouse de trois hommes vivans, et *dont elle feroit le bonheur*. En effet, le jour même où fut rendu cet oracle si singulier, Mme de X*** tomba dangereusement malade: ma prédiction seule la rassura complétement. A l'époque où elle entroit en convalescence, je me rendis à son aimable invitation, et elle dit, *devant une nombreuse assemblée*: Sans croire réellement aux prophéties de Mlle Lenormand, je suis forcée d'avouer qu'elles ont un tel degré d'authenticité pour moi, qu'elles m'ont frappée au moment le plus redoutable et le plus critique, et que l'espérance, la douce espérance ne m'a jamais quittée. Au milieu des plus cruelles douleurs, je pensois à la singularité de cette prédiction, j'aimois à me rappeler ces mots consolateurs: « *Tous vos amis vous pleureront*; moi seule je serai calme.... Car mon génie puissant veille sur vous. Il commande même au *Dieu du temps*

tout Paris avoit admirée, et que la calomnie avoit impitoyablement déchirée, donne aujourd'hui l'exemple des vertus domestiques. Toujours bonne, toujours prête à obliger, elle se renferme scrupuleusement dans un petit cercle d'amis. Si sa beauté a aignisé les traits de la satire, sa conduite privée est au-dessus de tout éloge; aucun sacrifice ne lui coûte, me dit la personne qui venoit m'interroger, pour plaire au comte de Z*** ; il adore son épouse; mais il est comme César, il ne voudroit pas même qu'elle pût être soupçonnée.

Cette dame, ajoute ma consultante, est maintenant livrée aux plus mortelles inquiétudes.... Elle s'est prononcée ouvertement en faveur de la cause royale; elle redoute donc, et avec raison, que le chef du gouvernement actuel ne fasse éclater ses vengeances, et qu'elles ne retombent sur son dernier époux; car pour elle personnellement, son courage est supérieur au sentiment si douloureux que produit toujours sur nous une grande infortune.....

Et je lui dis, d'après mes calculs : Cette adepte n'aura rien à craindre des factieux, ni pour elle ni pour les siens. Son premier époux existe; mais il sait l'apprécier : le second lui rend une justice méritée; mais il est soumis à

l'épreuve que lui commande son *génie Phaldorus* : le troisième l'aime ; mais il la gouverne... Encore quelques nuages, un moment de tempête ; mais l'avenir annonce pour elle une félicité et des distinctions qu'elle a bien méritées.

Cette *Dame* admiroit mes combinaisons frappantes. Elle me dit : Votre *consultante* s'est déjà bien trouvée de vos premiers dires ; vous lui avez annoncé, il y a trois lustres, qu'elle deviendroit mère avec trois époux ; que bien plus, elle rendroit des services éminens aux deux premiers, ce qui est encore vrai ; que le troisième fourniroit une carrière honorable, et que dans deux circonstances et même trois, il se trouveroit très-bien des avis sages de l'amie sincère dont il avoit fait choix. Je donnai encore à cette envoyée de nouveaux documens par écrit, et la priai de les remettre de suite à cette bonne madame Z***, pour qui je conserve le plus aimable souvenir.

Son génie ajoute : Elle mérite d'être heureuse, elle le sera.

J'en acceptai l'augure, et pour elle et pour les siens.......

Un militaire succède, et prend la place. Ses traits pleins de noblesse ne m'étoient pas tout-à-fait inconnus. En nous fixant mutuellement,

je m'écriai : Hé quoi ! c'est vous, mon cher *Théodore !*

Après les complimens de confraternité, l'aimable officier s'exprime en ces termes (*a*) :

« Je suis l'un des quarante braves qui
» veillent jour et nuit à la garde du château.
» Déjà *Napoléon* vient de reconnoître mes ser-
» vices d'une manière bien honorable ; mais
» l'empereur (car il l'est pour moi) ne s'en
» tiendra pas là : il m'offre un grade supérieur
» dans l'armée, et je touche au moment le plus
» brillant de ma vie. La gloire va s'attacher à
» mon nom, et donner à ma réputation tout
» l'éclat que je pouvois ambitionner. Que dites-
» vous, savante amie, des nouvelles destinées
» qui se préparent pour la France et pour
» moi ? »

Je me rappelle qu'en 1814, à la même époque, j'avois engagé ce jeune officier à se retirer au sein de sa famille, ne prévoyant que trop le triste sort qui l'attendoit. Aussi je me contentai de lui dire : *Théodore*, mon cher *Théodore*, je persiste dans mes dires.... Un temps viendra, et ce temps n'est pas éloigné, où vous vous rappellerez *bien douloureusement ma triste prédiction* : *Napoléon* ne peut pas régner plus

(*a*) Le père de cet officier de l'ancienne garde avoit *contracté une alliance avec ma famille.*

de onze semaines, et vous, mon brave, vous serez enveloppé dans la terrible catastrophe qui doit porter le dernier coup à la rébellion, et votre vie se trouvera dans le danger le plus imminent.

Il me répond : Depuis long-temps, j'ai appris à mourir ; je ne redoute rien, *fors la perte de l'honneur*. Telles furent les expressions d'un bon *militaire*, à qui il ne manquoit, pour être un sujet accompli, que d'avoir suivi les étendards de la légitimité.

Cependant nos débats politiques prenoient, par momens, une teinte un peu rembrunie. En vain je suppliai *Théodore* de m'écouter encore une fois. Cette âme ardente et fière ne pouvoit souffrir la moindre contradiction. Aussi nous quittâmes-nous très-mécontens l'un de l'autre. Cependant j'ajoutai : Monsieur, rappelez-vous seulement mes avis dans votre infortune : toujours vous me trouverez disposée à vous servir ; car j'ai la triste certitude que cette année vous sera bien funeste. Adieu, malheureux jeune homme, adieu, mon ami. Puissé-je, hélas ! ne vous avoir jamais connu ! et je le suivois encore des yeux lorsqu'une voix surnaturelle me dit : Il court à sa perte infaillible : la reconnois-

sance l'égare......... ; mais il saura mourir.........

Je congédie mes nombreux adeptes, et après les préparations d'usage, je consulte spécialement mon *génie*, sur les fâcheuses influences qui sembloient promettre, à ce militaire, une telle destinée ; car j'aurois voulu, à tout prix, lui rendre *Hariel*(*a*) favorable. Mais un Silphe m'apparoît et dit : Cela n'est pas en ton pouvoir; car *Sellen*(*b*) lui est en tout contraire. Cependant *Hakamiatt*(*c*) lui inspirera la pensée de ne pas survivre à la cause qu'il défendoit; car après avoir invoqué *Jesaiel* (*d*), et avoir répété sept fois le nom de *Scheheiatt* (*e*), il se donnera la mort lui-même, avec ce sang-froid qui l'accompagnoit toujours au fort de la mêlée et au milieu des plus grands périls. Déjà même il s'est vu cité avec honneur, pour sa rare intrépidité au siége de *Dantzick* (*f*); — mais ton protégé, ajoute encore l'esprit *aérien*, ne veut plus écouter ni suivre tes conseils ; et cependant, s'il eût voulu

---

(*a*) Génie miséricordieux.
(*b*) Génie des grâces des princes.
(*c*) Génie qui donne du courage.
(*d*) Génie main droite, *Dieu* suprême.
(*e*) Génie qui ôte tous les maux.
(*f*) Voyez la relation du siége de Dantzick. (Rosey.)

embrasser la cause de la justice et de l'honneur, il eût vu, un peu plus tard, son Roi récompenser son mérite ; que dis-je ! il fût devenu l'un des braves les plus remarquables de sa garde fidèle..... (15)

Un nuage couleur de pourpre m'environne tout-à-coup : insensiblement je me trouve plongée dans les ténèbres. Bientôt je vois le nom d'*Azael, génie de la mort.* Je soupire profondément en apercevant ce funeste présage. Alors je me dis : Il faut employer au moins tous tes soins pour l'arracher à la fatale puissance de *Zizuph* (*a*). Car tu peux, au moyen d'un parfum composé de quelques plantes amies, rendre ce génie plus propice au malheureux *Théodore*, lorsque, délaissé et sans appui, il ne lui restera que ce courage invincible qui, supérieur aux coups du sort, ne sait pas balancer entre le trépas et le déshonneur :

Scire mori, sors prima viris, sed proxima, cogi.

Le premier avantage pour des gens de cœur, c'est de savoir mourir ; le second, c'est d'y être forcés.

LUCAIN, *Chant IX, vers* 212.

(*a*) Génie des prisons.

HUITIÈME JOURNÉE.

L'ESPRIT encore fatigué de mes longs travaux de la veille, je me reposois tranquillement, tandis que mes *adeptes* arrivoient en foule, les uns, de l'extrémité des fauxbourgs, les autres, du centre de la capitale, sans compter les provinciaux qui viennent journellement à *Paris*, et qui, la plupart, m'honorent de leur confiance. La sonnette de ma porte d'entrée s'agitoit à chaque seconde, et bientôt la réunion fut si nombreuse, que je crus devoir me rendre sur-le-champ à tant d'empressement. Je distingue divers habitués; j'en reçois même quatorze de suite; mais l'heure prescrite, par mon esprit supérieur, venant à frapper, je commence une nouvelle séance par un homme d'un extérieur grave, qui me dit : Je vous demande, Madame, un entretien particulier, et vous prie de donner vos ordres pour qu'il ne soit troublé par aucun importun. Je le lui promets. J'ai, me dit-il, lu attentivement vos *Souvenirs prophétiques*, et me suis arrêté à la page 136, qui m'a surtout frappé.

Tel que vous me voyez, je suis membre du *clergé romain*; mais, dans nos momens de troubles, je me suis éloigné des règles qu'il nous prescrit. J'ai suivi, malheureusement, l'exemple si funeste de *Pierre*; et, par une foiblesse qui ne peut se pardonner, *j'ai prêté le trop fameux serment*. A la vérité, je le regardois alors comme une simple formule, plus propre à ramener les esprits qu'à les égarer. J'ai donc résisté à une décision suprême de l'Eglise; et ma trop coupable adhésion a pu entraîner celle de bien d'autres. J'ai validé, en quelque sorte, la spoliation entière de l'immense domaine affecté, de tout temps, à l'entretien des ministres sacrés, qui est aussi celui de la veuve et de l'orphelin que la misère dévore.

Cette première faute en entraîna bientôt une autre non moins grave; car j'adoptai, je propageai les faux principes des novateurs du siècle; je défiai même *les foudres du Vatican* de pouvoir jamais m'atteindre, et une barrière d'airain s'éleva dès-lors entre moi et les enfans du vrai *Dieu*. L'intolérance est toujours fille de l'erreur, et bientôt on me compta au nombre des persécuteurs de mes frères qui, intrépides confesseurs de la foi, préféroient la

mort au parjure, et refusoient de prêter un serment qui blessoit les lois de l'Eglise.... Les non-jureurs étoient, selon moi, des prélats réfractaires. Les uns abandonnèrent leur patrie, et cherchèrent au loin une terre hospitalière.... Il en est qui, moins heureux, furent déportés dans des climats brûlans et insalubres; d'autres erroient çà et là dans l'intérieur de leur pays; ceux qui étoient particulièrement désignés aux bourreaux de ces temps d'anarchie, étoient incarcérés, massacrés, ou finissoient par périr de misère et de douleur. Mes amis me félicitèrent de ce qu'ils appeloient mon heureuse étoile: ils en auguroient même ma nomination à l'un des siéges vacans. Des fonctions respectables me furent en effet offertes; un reste de pudeur me fit rejeter cette séduisante proposition. J'encourus alors le blâme de la plupart des hommes qui, dans ce moment, exerçoient le pouvoir suprême. J'avois pu m'écarter des dogmes divins que nous prescrit notre mère commune; mais il n'étoit nullement dans mes principes d'être l'instrument ni le chef d'aucun parti..... Mes yeux se dessillèrent alors pour la première fois; je pleurai sur mes fautes, mais il étoit trop tard pour me rétracter publiquement: ma foiblesse ne put surmonter de

vaines considérations humaines. Je continuai d'être attaché, en apparence, au parti de l'erreur, quoiqu'intérieurement j'eusse fait une rétractation bien sincère. C'étoit dans la chaire de vérité que j'aurois dû la faire hautement, je n'en eus pas le courage. Cependant je cessai absolument les fonctions de mon saint ministère; j'étois sacrilége à mes yeux; je me vouai au soulagement de mes frères, et me plaçai dans l'instruction publique.

Bientôt un décret, émané d'une assemblée de petits tyrans, ordonne à des hommes, astreints par état au célibat le plus rigoureux, d'enfreindre la première des lois de leur institution sacrée, et leur permet de prendre une compagne. Tous ceux qui remplissoient quelque fonction publique se virent même obligés d'opter entre l'infraction du vœu qu'ils avoient juré de respecter, et la perte de la médiocre place qui leur étoit nécessaire pour subvenir aux premiers besoins. Ce fut là le commencement de toutes mes infortunes : j'étois homme, et mon cœur n'avoit pu se défendre d'une foiblesse, qui devoit me devenir fatale. *Eugénie B.*, que j'avois eu occasion de voir plusieurs fois, avoit fait sur moi une impression profonde ; en vain je cherchai à combattre un

penchant que ma religion m'interdisoit comme un crime; dans cette alternative cruelle je fus à la veille d'abandonner mon établissement et les espérances qu'il m'avoit données; je me repliai sur moi-même; je ne me dissimulois pas mon affreuse position. Je pouvois encore opter entre le crime et la vertu, entre la vie et la mort; mais l'abîme étoit entr'ouvert sous mes pas; une puissance invincible et victorieuse de mes vains efforts m'y plongea tout entier: j'épousai publiquement Eugénie B.; un seul enfant fut le fruit de cette union criminelle. Je cachai avec soin à mon épouse, à sa vertueuse mère, quel avoit été mon premier état, mais M. B. ne l'ignoroit pas; il applaudissoit de plus aux funestes principes que justifioit ma conduite. Enthousiaste lui-même de cette doctrine empoisonnée, qu'on osoit appeler la raison, il me louoit des progrès que je faisois dans le généreux mépris de ce qu'il qualifioit de sots préjugés.... Peu à peu l'horizon politique se rembrunit, et chaque jour voyoit moissonner l'élite des Français; ce fut dans ces temps, dont la mémoire sera pour nous un éternel opprobre, que les temples du Saint des Saints furent souillés par la profanation et le sacrilége...... l'abomination et la

désolation remplaçoient les chants et les hymnes sacrés. Les voix des énergumènes se faisoient entendre sous ces voûtes indignées des orgies auxquelles ces vils profanateurs osoient se livrer jusqu'au pied des autels du Dieu vivant. Ils retraçoient l'image de ces *Saturnales* des *Païens*, pendant lesquelles la licence et la débauche voyoient publiquement encenser leurs autels ; cet oubli des convenances sociales, ce mépris des institutions religieuses, qui sont la base des Etats bien constitués, étoient, en secret pour moi, une source d'amertumes ; mais la terreur me forçoit au silence. Que dis-je ? j'eus la foiblesse bien plus coupable encore d'accepter une place de juré au fameux tribunal révolutionnaire. Le premier jour où je siégeois, je vis monter sur les funestes gradins mon propre *évêque* ; ce digne, ce respectable prélat, cet ornement de l'Eglise gallicane, avoit refusé le serment exigé par les nouvelles constitutions du clergé ; il avoit même, dans ses écrits, défendu le trône, et notamment l'autel. Sous ce rapport, *Fouquier-Tainville*, d'exécrable mémoire, le mit bientôt en jugement ; et moi, prêtre prévaricateur, j'étois appelé à prononcer sur son sort ; moi qui, parjure et sacrilége, méritois

bien plutôt l'arrêt de mort dont l'aréopage sanguinaire et farouche alloit frapper la vertu et l'innocence.

Contemplant cette figure vénérable, que le *Titien* auroit pu prendre pour l'un de ses modèles, je jetai un cri de douleur; tous les regards se portèrent sur moi; je me rassurai cependant; mais le digne prélat m'eut bientôt reconnu, et, joignant alors les mains, et se signant, il ne dit que ces mots : *Eh quoi! vous aussi, mon fils, vous me persécutez?* Sur un ordre de l'accusateur public, je fus conduit aussitôt à la Conciergerie, entrepôt des victimes qui attendoient la mort. Bientôt une fièvre dévorante me saisit; un délire continuel jette le désordre dans tous mes sens. Je crois voir mon évêque, je lui parle, je sollicite à genoux mon pardon, et c'étoit lui, en effet, qui me serroit dans ses bras paternels. Ce vertueux martyr venoit d'être condamné par ces hommes de sang, et ce n'étoit qu'avec peine qu'il avoit pu obtenir l'insigne faveur de me faire ses touchans adieux. En me pressant sur son sein, il m'arrosoit de ses larmes; et levant les yeux vers le séjour bienheureux des justes, où il alloit bientôt paroître lui-même, il adressoit à l'Eternel de ferventes

prières pour qu'il daignât m'arracher aux erreurs funestes qui obscurcissoient à mes regards l'auguste vérité. Alors la grâce opéra ; mes yeux se dessillèrent. J'étois en ce moment dans un état difficile à décrire. J'aurois voulu partager sa mort glorieuse. Je sollicitois, je suppliois ce saint ministre de m'attendre, lorsqu'on vint le chercher pour consommer son illustre et douloureux sacrifice; il n'eut que le temps de me bénir.... Je devins enfin un peu plus calme. J'écoutai les conseils de l'un des honnêtes guichetiers préposés à ma garde; je ne cessai donc de paroître, pendant plusieurs semaines, dans le transport le plus violent, et ce subterfuge me sauva la vie; car le 9 *thermidor* amena la chute de mes persécuteurs, et me rendit aux douceurs de la liberté. Mon premier soin fut de revoir Eugénie et mon enfant; je leur assurai bientôt un sort au-dessus de l'envie, j'en avois les moyens ; cependant j'avois fait de sérieuses réflexions sur moi-même, sur mes erreurs. Je n'étois plus cet homme pusillanime ; j'aurois voulu affronter les dangers et m'offrir à la rage de mes ennemis ; mais le plus grand nombre avoit succombé, et ce qu'il en restoit encore ne valoit pas la peine d'être combattu. Le calme

sembla renaître un instant ; je voulus en profiter pour quitter la *France* : mais, avant d'abandonner *Eugénie*, mon épouse adorée, et sa fille, sans retour, j'eus encore de violens combats à soutenir, à leur aspect. Je sentois quelle étoit l'étendue de la foiblesse humaine, car j'éprouvois pour ces deux êtres si chers des craintes toujours renaissantes. Ah! que dis-je ? de trop cruels souvenirs me rappeloient que j'étois père, que j'étois engagé par un lien indissoluble, et pourtant j'avois reçu la consécration sainte : l'honneur et la dignité du sacerdoce l'emportèrent à la fin. Je me fixai donc en Suisse, et fus même agrégé au nombre de ces pieux solitaires, qui, après avoir renoncé aux grandeurs passagères de ce monde, ont, depuis *la Révolution*, constamment édifié, par leurs vertus, tous les peuples divers, fuyant, comme par le passé, tout ce qui pouvoit leur rappeler quelques tendres souvenirs qui, aux yeux du véritable chrétien, doivent s'évanouir devant les hautes méditations d'un esprit déjà dégagé des illusions terrestres, et tout entier absorbé dans la contemplation des grandeurs ineffables de son Créateur. Je persévérai, et fis des vœux pour briser les liens qui m'attachoient à la terre; et chaque jour les disciples de Rancé (16) s'ap-

plaudissoient du zèle, de la ferveur qu'un prêtre, qu'ils avoient regardé comme un apostat, faisoit éclater. Ils contemploient, dis-je, avec les transports d'une pieuse joie, la conversion d'un de leurs nouveaux frères, qui, abjurant ses trop longues erreurs, revenoit enfin dans le sein de son *Dieu*.

La persécution, qui pesoit sur tous les ecclésiastiques, vint cependant à cesser : *Buonaparte* y mit un terme. Il ne pouvoit régner, il ne pouvoit flatter les peuples, fatigués d'une cruelle anarchie, qu'en suivant des maximes opposées à celles des gouvernemens imparfaits qui l'avoient précédé. Il pensa donc que la politique lui commandoit de relever les autels, et de protéger les ministres qui devoient les desservir. Assurés désormais que nous n'avions plus rien à redouter, nous repassâmes en France, et vînmes nous fixer dans la forêt de *Sennar*. Nous y reprîmes notre règle première : le jeûne, l'abstinence, et même les macérations, faisoient disparoître en nous ce qui restoit du vieil homme. Ce genre de vie avoit pour moi des charmes ; je commençois à oublier *Eugénie* ; mais ma fille pouvoit m'accuser, car elle étoit innocente, et ne devoit pas être victime de l'erreur de ses parens.

Je pris le parti d'écrire à un ami sûr ; et

quelques semaines après, il m'apprit que ma *Zélia* venoit d'être admise, comme élève, dans la célèbre pension de Mme S. D. B; mais que mon épouse, plongée dans l'affliction la plus profonde, s'avançoit lentement vers l'espace infini. Le souvenir de notre union si peu fortunée, ma perte encore récente, tout cela avoit détruit en elle les sources de la vie. *Eugénie*, la tendre, la respectable *Eugénie*, ne pouvoit oublier celui qu'elle croyoit parjure, et qu'elle n'avoit pu encore bannir de sa mémoire et surtout de son cœur. Bientôt la mort, accompagnée de toutes ses horreurs, vint mettre un terme à sa trop pénible existence. Je l'ai assistée dans ces redoutables momens; j'ai reçu ses derniers soupirs.... mais elle ignoroit, hélas! que son époux veilloit près d'elle, à la faveur du saint ministère que je venois de remplir. J'ai entendu, j'ai recueilli jusqu'à ses moindres aveux. Son unique et immuable pensée n'a cessé d'être pour celui qu'elle se plaisoit à nommer son tendre et trop malheureux ami.... Elle repose dans le sein de son *Dieu*, elle l'invoque pour un coupable pécheur; car, quelque temps avant que sa dernière heure eût sonné, son père avoit eu l'indiscrétion de lui révéler qui j'étois, et le saint état auquel j'avois été appelé.

Cette fatale réunion, au moment du trépas

de celle que j'avois tant aimée, me porta un coup terrible. Je suis son bourreau ! m'écriai-je : j'oubliai alors et l'austérité de mes devoirs et cette fermeté que la religion nous prescrit dans les douleurs humaines; je pleurai amèrement, et je troublai, par mes sanglots et mes cris, le silence religieux de la paisible retraite où j'avois cherché un refuge contre les orages des passions qui s'étoient élevés dans mon cœur.

Après la perte de mon *Eugénie*, ma tendresse se concentra uniquement sur ma fille. L'ami commun, dont je vous ai parlé déjà, ne négligea rien pour me servir utilement : en quittant sa pension, *Zélia* fut placée, par ses soins, auprès de la duchesse D., qui déjà l'avoit protégée sans la connoître.

Malheureusement elle a inspiré au second fils de sa bienfaitrice l'amour le plus violent ; aveuglé par la passion qui règne dans son cœur, il se livre aux plus criminelles espérances : il a conçu les projets les plus funestes au bonheur de ma fille et au mien ; il est parvenu à la faire entrer dans ses sentimens : *Zélia*, séduite, abusée, suit imprudemment le penchant qui l'entraîne. Son suborneur lui propose de l'emmener en pays étranger, et lui jure de l'épouser aussitôt qu'il aura quitté la France. Cette jeune per-

sonne, victime de son inexpérience et du fol amour qui l'égare, prête l'oreille aux discours perfides de l'homme qu'elle adore; elle est sur le point de se couvrir d'un déshonneur ineffaçable, et de plonger son malheureux père dans le deuil et dans l'affliction.

J'ai tout appris par l'indiscrétion du jeune duc: il s'est confié au fils d'octave de G.... ; le père m'a tout révélé. Cet homme estimable, dans des jours malheureux, avoit cherché un refuge contre les afflictions, auprès des pieux solitaires de *Sennar;* je tâchai de lui rendre sa retraite moins triste, et d'adoucir ses chagrins cruels. A son retour, il a tout fait pour me servir, et est parvenu à découvrir la trame ourdie contre l'honneur de *Zélia.* Voilà, Madame, le récit fidèle des événemens qui ont tourmenté ma vie, et celle des êtres chers à mon cœur; ma *Zélia* va périr si vous ne m'aidez *à la sauver.* La duchesse D. a confiance en votre art; depuis long-temps même vos conseils la dirigent... Elle doit venir vers la fin du jour vous visiter; elle sera accompagnée de ma fille. Ah! de grâce, Madame, daignez les éclairer toutes deux; dévoilez, s'il le faut, les desseins coupables du fils, mais surtout n'épargnez pas la protégée; attribuez à la profondeur de vos calculs toutes les révélations sur le présent; pour l'avenir, peignez-le-lui sous les couleurs les plus som-

bres et les plus terribles. Parlez d'un voyage imprudemment projeté, dites quelles en seront les conséquences funestes : montrez l'abîme creusé sous les pas d'une jeune insensée, qui s'y laisse entraîner par une passion que l'honneur et les mœurs condamnent. Vous m'avez, par vos seuls écrits, inspiré une véritable confiance ; je me plais à l'avouer, tout en blâmant les dangers de votre art dans des mains imprudentes, je crois qu'entre les vôtres il peut, non-seulement concourir au bien, mais encore prévenir le mal.... Vous voyez quel est mon estime pour l'auteur des souvenirs prophétiques.... et le service éminent que j'en attends Dans quelques jours je quitte *Paris*, peut-être pour toujours, car nos frères craignent le retour de la persécution. Cependant je veille aux intérêts de ma fille que j'abandonne : ma fortune lui est acquise de droit. Quant à vous, Madame, comptez sur ma reconnoissance la plus étendue. — Vos prières me suffisent, elles doivent être efficaces devant *Dieu*. Notre Sauveur a pardonné à votre pieux fondateur, et vous l'imitez aujourd'hui dans sa pénitence. Soyez tranquille, ajoutai-je, l'Eglise triomphera de ses ennemis. L'ordre respecté de *la Trappe* en demeurera l'une des pierres angulaires ; il

refleurira dans une partie de ses antiques domaines, qui lui seront concédés à titre de rachat; mais, après avoir édifié un nouveau temple à l'*Eternel*, que dis-je? après avoir rebâti un asile au crime et souvent au malheur, ces pieux *cénobites* en seront encore chassés un moment; mais peu après ils résisteront à toutes les secousses des mauvais vents, même aux variations des saisons; et, par leur vie toute exemplaire et leur humilité profonde, vous et vos dignes frères soutiendrez, dans la nuit des temps, l'édifice immuable de notre Religion, qui, d'après plusieurs antiques prophéties, doit en 1842 devenir l'objet du culte universel.

Je lui promets de veiller constamment sur *Zélia*, et surtout de faire promettre à Madame la duchesse D.... de lui servir de Mentor pour la garantir des piéges sans nombre dont elle est environnée. Je dévoilerai tout, ajoutai-je, et sans nul ménagement: heureuse encore si je parviens au but que je me propose! car, sans l'austérité de votre état, qui vous force à négliger les devoirs que vous impose la paternité, je vous sommerois, Monsieur, de seconder mes efforts; c'est au père de Mlle de R. bien plus qu'à moi, qu'il appartient de l'arracher des bras de la séduction.... Néanmoins vous pouvez

compter sur mon zèle, et j'ose même répondre que *Zélia*, en suivant mes conseils, retrouvera, dans sa bienfaitrice, une nouvelle *Eugénie*. Ces dernières paroles firent sur lui un effet si terrible, que ce pauvre solitaire avoit réellement besoin d'aller dans la forêt du *Perche* (17), pour y revivre dans une entière réclusion, ah! que dis-je, dans une parfaite abnégation de lui-même, et s'éloigner ainsi à jamais d'une fille que, selon le monde profane, il n'auroit pas dû quitter. Ah! je le plains et l'admire en même-temps; et je me dis même : Si la grâce est si efficace en lui, ce bon et digne religieux doit avoir de terribles et perpétuels combats à soutenir intérieurement, car son cœur me semble d'une sensibilité extrême.....

Cette séance s'étant prolongée au-delà des bornes ordinaires, je fus forcée de continuer mes travaux scientifiques jusqu'au lever de l'astre silencieux des nuits; et, au moment même où il brilloit de son plus bel éclat, Madame la duchesse D...., accompagnée de *Zélia*, vint me faire visite.

Sans entrer dans d'autres détails, qu'il me suffise de dire à mes *adeptes* que ma mission eut le plus grand succès, que j'eus le bonheur inappréciable de convaincre à temps; que je

15.

parlai cette fois avec tant d'onction, tant d'efficacité, que *Zélia* et la *Duchesse* ne purent retenir leurs larmes, et cette fois, du moins, je ne prêchai pas dans le désert..........

—

NEUVIÈME JOURNÉE.

O RÊVE mille fois trop tôt dissipé ! Je ne demande à la suprême intelligence que la faculté de te rappeler à ma mémoire toutes les fois que le sort appesantira sa main inflexible sur ma tête. Je sens que je puis trouver, dans ces images enchanteresses, la compensation de tous les maux dont je dois épuiser la mesure. Telles étoient mes réflexions de la troisième à la quatrième heure de la nuit, *sous l'influence d'Asmodel* (*a*) ; mais bientôt j'eus de nouveau le plaisir de savourer, sans aucun trouble, les douceurs enivrantes de Morphée.

Dans cette reprise de sommeil, se l'imagineroit-on ? je rêvois encore, tant mon imagination étoit préoccupée ! il me sembloit voir le bel *Oromasine* (*b*) écarter une foule de profanes qui vouloient entrer, tumultueusement, dans l'endroit le plus secret de mon antre merveilleux. J'y admets cependant deux *adeptes*, qui me sembloient diversement agitées.

(*a*) Génie exalté.

(*b*) Le plus beau des génies.

L'une devoit l'être par un sentiment de crainte, et l'autre étoit rayonnante de celui que donne l'espérance ; elles entrèrent précipitamment, et fermèrent, avec une extrême précaution, la porte d'un lieu si redoutable aux indiscrets profanes.

J'aperçois tout à coup mon *mien génie* qui s'inclinoit respectueusement devant elles : il tenoit sa redoutable épée, et l'appuyoit sur l'anneau de mon *talisman*. *Oromasine* leur offroit vingt-trois fleurs de soucis, qui me semblèrent environnées de soixante-dix-neuf pensés.

Elles s'approchent peu à peu, et l'une d'elles me dit :

Veuillez, *Sibylle*, examiner attentivement nos *thèmes* de naissance, que déjà vous avez supputés : *tenez et voyez*.

Mon étonnement ne peut alors se rendre en parcourant les deux horoscopes (qui remontoient l'un et l'autre à l'année 1806), et d'y voir consigné, de la main d'*Ariel* :

« Cette mortelle, née le 26 décembre, est
» douée d'un cœur parfait ; elle est bonne par
» excellence et très-sensible. Elle hait la gran-
» deur, quoique son étoile l'appelle *à de*
» *hautes et importantes destinées*.... car il est
» dit qu'elle jouera *un premier rôle* dans l'Eu-

» rope, mais s'il lui étoit permis de suivre
» l'impulsion de *Nghelmiah* (*a*), et d'invoquer
» souvent *Nelchael* (*b*) *Nghimamiah* (*c*) fini-
» roit peut-être par l'éclairer sur ses véritables
» intérêts...; une condition privée, mais honora-
» ble, lui convient beaucoup mieux que l'illu-
» sion du rang suprême. » La seconde *consul-tation* sembloit encore plus extraordinaire, car il y étoit dit :

« La personne née le 8 novembre, et dont les
» lettres initiales des *prénoms* sont B. D., a pour
» *génie* assistant *Rejajel* (*d*) qui la gouverne.
» Son existence actuelle est fort au-dessous de
» celle qui lui est annoncée..... La mort d'un
» grand personnage sera la première cause
» de l'élévation prodigieuse de son époux (18).
» *C'est au Nord* que ces événemens inattendus
» se préparent. Ce qui finira par illustrer à
» jamais celui dont elle porte le nom, ce
» sera ses actions louables, dont l'une, plus que
» sublime, tiendra la première place dans l'his-
» toire des nations. Cela adviendra de 1817 à
» 1824. Plus tard, *Nghaschaliah* (*e*) voudroit

(*a*) Génie caché.
(*b*) Génie seul.
(*c*) Génie couvert d'un voile.
(*d*) Génie de l'espoir.
(*e*) Génie juge équitable.

» lui en ravir la gloire.... » *mais non, elle doit être réservée* au grand capitaine qui, dès sa jeunesse, fit une étude particulière de l'histoire de Henri IV (*a*), et qui passa son enfance à l'ombre du berceau de ce bon *Roi*, dont les *Béarnois* fidèles chériront toujours la mémoire.

D'après des documens aussi certains, me dirent-elles l'une et l'autre, il vous sera bien facile de remarquer sous la domination de quelles divinités bonnes ou malfaisantes, nous sommes nées. Leurs qualités diversement combinées avec les influences des astres (*b*), des signes des maisons du sort, doivent vous prescrire une marche sûre, pour parvenir à la connoissance des choses les plus cachées.

Regardez l'intérieur de nos mains, et surtout

(*a*) Dans les momens les plus terribles de la révolution souvent on fit un crime à M. B....te de rappeler sans cesse les actions de Henri IV : c'est mon compatriote, répétoit-il alors ; j'ai toujours eu une prédilection pour lui. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'être pas né sous son règne, je l'aurois bien servi.

(*b*) Par le mot générique d'astre, les astrologues entendent ordinairement les planètes, qu'ils regardent comme les dominatrices du ciel et les arbitres de nos destinées, suivant leur aspect heureux ou sinistre.

ce que démontrent ces lignes *mensales*; cherchez même, s'il est nécessaire, à préciser le nombre des protubérances tant internes qu'apparentes; employez, non-seulement vos calculs de cabales, mais la magie des charmes (19), car il faut ici faire usage de tous vos talens *chiromanciens*, *cartonomanciens* et *négromanciens*, m'ajoutèrent-elles en souriant.

Et, après avoir procédé d'après les règles fidèles de *Jean Belot* de *Romphile* et de *Cardan*, après avoir dessiné à la *silhouette* les traits principaux de mes deux *consultantes*, j'examine et compulse, avec un soin extrême, quatre volumes in-quarto ornés de figures tracées par mon maître Lavater; déjà je me sentois inspirée; déjà même j'allois rendre mes oracles, quand *Ariel* me dit, au moment où je posois le pied gauche sur mon trépied : « Tu ne peux employer trop de » recherches pour perfectionner une œuvre » qui ne laisse rien à désirer, car ces deux *con-* » *sultantes* sont initiées dans les ténébreux mys- » tères de *Pythagore* (20); apprends, de plus, » qu'elles en ont subi les redoutables épreuves. » Maintenant tu peux leur parler le langage » convenu parmi les disciples du *philosophe*; » car tous, tant que vous êtes ici-bas, *qui*

» *admettez le dogme si consolant et si vrai de*
» *l'immortalité de l'âme*, vous revenez cepen-
» dant quelquefois, *ne seroit-ce que pour vous*
» *distraire* agréablement, à quelques pensées
» un peu matérielles, qui se rattachent, par
» des fils invisibles, à cette fausse doctrine de
» la *métempsycose*...... Et pourtant, toi-même,
» *Sibylle*, tu crois renaître sept fois », et mes
adeptes auroient bien voulu jouir d'un pareil
privilége. Il n'est pas en mon pouvoir, leur
dis-je, de vous rendre immortelles; mais, en
1819, ou peu après, je vous donnerai gratuite-
ment neuf gouttes de ma médecine universelle.

Alors *Oromasine* leur décline le mot de
Nghariel; à ce nom redoutable il me semble
voir tout à coup l'intérieur des corps de ces
consultantes; je palpe leurs cœurs, j'en dis-
tingue tous les mouvemens, j'en saisis les
diverses pulsations, je pénètre jusqu'à leurs
pensées les plus secrètes, et je demeurai con-
vaincue, qu'au moyen de ma *loupe magique*,
je pourrois faire de nouvelles et importantes
découvertes.

Je leur dis, en commençant par Mme *B. D.*:

« Votre époux maintenant n'habite plus la
» *France*, c'est au pays des *Sarmates* où

» *Nithaiah* (a) lui accorde sa protection puis-
» sante, ainsi qu'à son fils *Racso*, qui déjà
» promet de marcher sur les traces de son va-
» leureux père.

» La situation où vous vous trouvez dans
» ce moment, tient du prodige, et me semble
» vraiment toute extraordinaire. Vous craignez,
» avec raison, que *Buonaparte* ne se venge
» sur vous d'être unie à son rival le plus re-
» doutable qui dès long-temps le surpasse en
» mérite, que dis-je? en véritable gloire;
» aussi le vainqueur irrité pourroit abuser de
» la victoire pour sévir contre vous. Non,
» un appui tutélaire vous reste: il est dans
» votre famille, je le vois à vos côtés. Votre
» meilleure amie, favorisée par le parti qui
» triomphe aujourd'hui, saura vous protéger;
» elle fera bien plus, elle saura vous soustraire
» aux coups du *dominateur* de la *France*.
» Vous pouvez rester paisible..... Mais aussi je
» vous le dis, et *retenez bien mes paroles*
» *sentencieuses et vraiment prophétiques*. L'es-
» timable *Mad. M. J.* veillera sur vous. En
» revanche vous la sauverez à votre tour: car
» il est écrit que le *protecteur* actuel se trou-

(a) Génie dispensateur.

» vera dans la dure et cruelle nécessité d'in-
» voquer l'appui de la puissance qui a con-
» couru à le renverser. Telles sont les voies
» mystérieuses et les enchaînemens de l'im-
» muable destinée.... Ah! puissiez-vous en faire
» votre profit! .... Quatre choses des plus im-
» portantes vous sont encore annoncées, dont
» l'une ne peut passer les années 1817 ou
» 1818. »

Reportant ensuite toute mon attention vers l'autre *dame* qui me sembloit très-émue, et laissoit même échapper quelques larmes;

Après lui avoir compté jusqu'à dix-neuf protubérances, dont la plus saillante me paroissoit être celle de *la bonté*, j'examinai attentivement ses restreintes. J'en compte *sept* sur le poignet gauche, et trois petites étoiles au doigt de *Mercure*. Je dis aussitôt : Il m'est prouvé par la *chiromancie* que vous aimez la vie paisible, et soupirez après les charmes d'une douce solitude, où il vous seroit permis de vous livrer à des loisirs souvent utiles et toujours agréables. Deux jeunes et intéressantes demoiselles les embelliroient encore; car vos enfans font tout votre bonheur. A la vérité il vous manque un fils : mais trop heureuse peut-être que *Lucine* ait été contraire à vos vœux! car, je vous

l'avoue, les rêves de l'ambition sont souvent de bien courte durée ; et parfois le réveil est si affreux...... Hélas ! la trop courte illusion de la grandeur sera bientôt détruite pour vous, et le rôle que vous avez su remplir avec modestie est maintenant bien près de son terme..... L'on dira cependant de Mme J.: Elle a fait des heureux. Il est rare qu'on l'ait invoquée en vain ; sa bienfaisance étoit inépuisable, et ceux qu'elle alimentoit ne seront pas toujours ceux qui oseront l'avouer, tant l'ingratitude est voisine du bienfait !

Votre époux a dû paroître *en scène sur deux des principaux théâtres de l'Europe*... Il a été jugé par tous les *connoisseurs* n'avoir qu'un bien foible talent pour chausser le *cothurne*, et même dans des rôles tragi-comiques ou il falloit déployer de grands moyens, et opérer quelque dénoûment imprévu. Il avoit souvent recours au maître souffleur de l'Europe. . pour arriver à son but : encore le manquoit-il presque toujours..... Grâce cependant en soit rendue à son *génie* NGHANAVEL, renommé pour la douceur et le repos, *et l'ennemi juré de toutes fatigues guerrières*..... Ecoutez : pendant un temps on pourra vous encenser, peut-être même vous reste-t-il encore quelques partisans ; mais

rappelez-vous certaine période où l'on sembloit vous éviter avec soin. Il en étoit même, et vous avez dû vous en convaincre, qui feignoient de craindre d'avoir à rappeler que vous ou les vôtres les aviez comblés de biens.... Depuis quelques jours vous pouvez juger les hommes de partis, surtout gardez-vous de croire à leurs discours étudiés! Ils vous renouvelleront 555555, s'il le faut, leurs assurances de fidélité. Apprenez que les artisans des révolutions sont toujours les mêmes hommes. Vous les voyez reparoître chaque fois qu'un nouveau parti triomphe; mais s'il est vaincu, alors ces *caméléons*, semblables aux reptiles, rentrent aussitôt dans l'ombre. On les aperçoit bien encore quelquefois, mais comme des météores passagers. S'ils pénètrent chez les grands du jour, c'est pour ourdir de nouvelles trames, et préparer de funestes complots... Voyez-les se glisser dans les bureaux *ministériels*, pour y prendre connoissance de la situation des affaires politiques. A les entendre, ils connoissent tous les chefs : de là nouveaux *Abaris*, on les voit paroître à la Bourse pour y propager des nouvelles alarmantes, et miner ainsi le crédit public, en effrayant la confiance; et tout cela,

je le répète, afin de complaire au parti qui les paie, et faire tourner à leur profit de honteuses et exécrables machinations. Voilà le chancre des Etats politiques; et malheureusement pour nous tous, ni vous ni moi ne le verrons extirper...

Il est encore une classe de républicains, de monarchiens *de l'ancienne roche*, de modérés même, qui, rapportant tout à leur intérêt personnel, craindroient de faire le plus léger sacrifice pour concourir à la gloire de leur patrie, *que dis-je ? à son salut*......

Je sommeillois encore, et depuis *dix-neuf* secondes j'avois entr'ouvert mes paupières *vingt-trois* fois. Il me sembloit voir mes adeptes escortées de mes fidèles protecteurs. *Oromasine* leur donnoit, pour porter constamment sur elles, un *talisman d'argent pur et de cuivre rouge*, sur lequel étoit gravé le nom de *Machen* (*a*) et celui de *Hégeagstgète* (*b*). Aux extrémités on lisoit ceux de *Dardiel*, d'*Huratapel*, d'*Yaym*, *Janor*, ministres de l'ange du jour, MICHAEL. Sur le revers de la médaille j'aperçois le nom de *Scheheiah*, génie qui ôte tous les maux......

Mais elles étoient loin de connoître la vertu

(*a*) Nom cabalistique de la planète.

(*b*) Nom cabalistique du jour.

propice de cet unique présent. L'ange leur dit : Non-seulement il est inappréciable pour vous, mais avant que trois lunes soient révolues vous en ressentirez l'efficacité. *Mortelles, encore un mot :* Ce que vous dit ici la *Sibylle*, sous peu elle vous le consignera dans un grand horoscope. *Il sera vu et lu par plusieurs personnes distinguées.....* Cela dit, *Oromasine* frappe cinq fois la terre du talon gauche ; il déploie des ailes d'un blanc mêlé d'azur et de pourpre. Il les étend en roue, et semblable à *Mercure*, il disparoît et s'envole vers l'Orient.

Cependant mes deux *adeptes*, en me quittant ne comprenoient rien encore à mes singulières prophéties ; elles leur sembloient bien étranges et même hasardées, au point qu'elles oublièrent le riche cadeau du *génie*.

Il n'étoit guère probable, au surplus, que les deux alliées se garantissent mutuellement des crises funestes de quelque nouvelle révolution ; et, comme je l'ai dit, elles sont aujourd'hui dans ce cas.

De l'une on peut dire : Son malheur la rend plus respectable ; elle est réellement victime du coup qui vient de l'accabler.

La douce philosophie fera passer dans son âme pure et sensible cette élévation, cette

noble fierté, cette force céleste qui lui sera si nécessaire dans la suite comme dès à présent.

A l'autre je fais cette application : le cœur d'une femme honnête et sensible ressemble à une onde limpide plus ou moins agitée, dans laquelle se peignent les impressions des objets éloignés qui l'intéressent, avec pureté, avec une délicatesse exquise.... de manière qu'ils sont toujours présens à sa pensée.....

Je m'éveillai en m'écriant : N'est-il pas permis d'errer dans un chemin de traverse, tant qu'il ne sort pas des bornes de l'horizon qu'on doit parcourir, et que le plaisir qu'il inspire se joint à celui qu'on éprouve, en se retrouvant sur la grande route ?

Ainsi de même, après m'être un instant égarée volontairement dans le pays des songes, je vais reprendre le cours de mes occupations habituelles. Si, pour distraire l'esprit de mes *adeptes*, j'ai recours parfois à d'adroites fictions, souvent aussi sous le voile de l'allégorie, on rencontre des choses réelles....

Déjà le *soleil* est au milieu de sa course, et je suis encore invisible pour mes *consultans*. Mais j'ai commencé un travail extraordinaire, je ne peux remettre au jour de *Saturne* ce qui

doit être fait sous l'influence de *Mars*. J'en craindrois les fâcheux résultats pour ceux en faveur de qui j'opère, et pour moi-même, si j'omettois le moindre parfum, ou si je prenois mon *grimoire* de droite, au lieu de le prendre à gauche, ou en sens inverse, je pourrois courir de grands dangers, et m'exposer peut-être à être chassée ignominieusement du *Sabath*. Pour prévenir un semblable malheur, je vais commencer par recevoir un adepte, afin de me conformer en tout aux ordres du *Génie*; et bientôt après je me renfermerai pour faire mes ablutions accoutumées, et prononcer surtout 7777777 fois le nom d'*Armilos*, génie des richesses.

Je donne de nouveaux cachets à trente-trois *consultans*. Je les ajourne au signe de *Vénus*... Un monsieur cependant insiste pour m'interroger de suite... Je l'admets, non sans quelques difficultés, de la part d'une *dame* qui prétendoit avoir le pas sur lui, et qui réclamoit (mais inutilement) ce que nos pères pratiquoient si bien, et que nous nommons encore aujourd'hui galanterie française.

Vous êtes *mademoiselle Le Normand*, me dit aussitôt une espèce d'homme à bonne fortune. Voyons si vous allez deviner le motif qui m'amène près de vous : d'honneur, si cela est, votre

réputation ira jusqu'aux *antipodes* ; car tel que vous me voyez, je suis connu de tout le globe terrestre.

Premièrement. Quelle étoit ma famille ?

Réponse. Honorable : vous n'avez rien ajouté par vous-même au nom que vous portez.

Deuxièmement. Peignez mon caractère.

Réponse. Vous êtes léger, inconséquent, ne doutant de rien, voulant vous mêler de tout, désirant avoir la réputation d'un brave, et dans vingt occasions n'ayant encore pu le prouver, préférant l'inaction à un état honorable, possédant un vain titre que vous ne pouvez soutenir, aimant les femmes par ton, le jeu par besoin, vos amis par calcul, fréquentant les grands par ambition, et les méprisant par égoïsme ; ne tenant à aucune opinion politique, pour éviter de vous compromettre, soit sous un régime, soit sous l'autre ; n'obligeant jamais que quand vous voyez dans les services que vous rendez un nouveau moyen de satisfaire votre insatiable cupidité ; vous croyant propre à tout ; remettant journellement monsieur *Dimanche* (*a*) et compagnie pour le solde de vos comptes ; peu délicat

(*a*) L'un des personnages du Festin de Pierre.

sur les moyens quand vous empruntez, et ne rendant jamais sans recevoir les ordres les plus formels de *Thémis*; de plus, peu sévère sur les principes de l'honneur, affectant une bizarrerie en tout peu commune, voulant faire le bel esprit, ayant même concouru à la rédaction d'un ouvrage proposé par souscription... : tel est à peu près l'esquisse du portrait de la personne qui me *consulte.*

Si quelqu'un fut étonné, ce fut mon curieux. Je n'en veux pas savoir davantage, me dit-il, vos complimens sont trop flatteurs, et vos tableaux surtout très-agréables. Adieu.

Et sur-le-champ je donne des ordres pour ne laisser pénétrer vers le soir que quelques amis intimes. Je me prépare alors *au travail du grand œuvre*, en commençant par combiner mathématiquement 33733753799 points divisés par 3 et 5. D'après mon résultat, je déroule mes grandes cartes astronomiques, et passe de suite à l'hémisphère austral, où les signes zodiacaux sont représentés d'une manière simple et conforme à leurs noms. Je m'arrête particulièrement *à la division du bélier pour procéder avec connoissance de cause*, et je vois un sceptre autour duquel est entortillé *l'Agatho dœmon*, qui peut appartenir à *Céphée* ou au serpent *Dophiucus*, paranatellons de ce signe.

Cela me confirme plus que jamais que j'ai atteint le but de toute prescience présente et même future... que mon songe (si tant est qu'il puisse être qualifié ainsi) se rapportoit essentiellement à mes nouvelles découvertes ; je dois ajouter surtout que les visions du matin, à l'heure précise de *Mars* , sont rarement idéales , et même que plus d'une fois elles se sont en effet confirmées.....

DIXIÈME JOURNÉE.

L'ÉTENDARD de la nuit étoit encore au milieu des cieux, que déjà je parcourois depuis quelques heures, cette unique capitale. Tantôt je planois sur l'un de ses immenses faubourgs, tantôt je me reportois vers un autre. Souvent pour me distraire ou m'instruire, je pénétrois dans l'intérieur de ces vastes hôtels; j'entrois dans les salons, et au milieu des réunions les plus brillantes et les plus animées; je demeurois inaperçue à tous les yeux, et pouvois ainsi distinguer à mon aise toutes les nuances, les traits, et le jeu de chaque physionomie; de plus je devinois la pensée au moyen de ma *loupe magique*. Je comptois jusqu'aux moindres palpitations des cœurs.... J'aimois surtout à mystifier cette classe que l'on nomme d'agréables désœuvrés, d'adroits courtisans, des gens de *l'extrême bon ton*. Comment aussi n'aurois-je pas été révoltée? Je les voyois se jurer une amitié à toute épreuve, se promettre mutuellement leur appui, leur crédit; et quelques momens après, si l'un d'eux finissoit par y

croire, et réclamoit ce qu'ils nommoient avec tant d'emphase leur protection puissante, ou quelques légers services pécuniaires, c'est alors qu'ils balbutioient, leurs figures décomposées s'allongeoient, tout en cherchant encore à vous abuser par leurs feintes promesses. Mais il est aisé de voir qu'ils vous trompent de nouveau, car dorénavant ils ne seront plus visibles pour vous.

Ainsi je raisonnois en moi-même, lorsque j'entends tout à coup vers la rue *de Provence* des chants mélodieux qui ralentissent ma course *aérienne*. Bientôt les sons de divers instrumens m'électrisent au point que je fixe l'ancre de mon *talisman*, non loin d'une habitation charmante située à l'extrémité du boulevart *Richelieu*.

Je mêle mes applaudissemens à ceux des joyeux convives ; mais ce qui les jette dans l'étonnement, c'est de voir les touches d'un *forte-piano* s'agiter d'elles-mêmes. Une harpe va bientôt rendre des sons intelligibles : que veut dire ceci ? s'écrie-t-on de toutes parts. M. *Comte* (*a*) est invisible parmi nous... Ho ! non, dit un autre, c'est *Adam Muller*; un troisième reprend : L'anneau de Gigès fait ici des

(*a*) Homme d'un mérite distingué, et fameux ventriloque.

merveilles; écoutons : je joue une *sonate*. L'assemblée étoit restée muette de surprise, surtout à l'une des extrémités du salon, où une conversation fort animée avoit lieu entre plusieurs personnes. La *Sibylle* en étoit l'objet : aussi la critique et la médisance alloient leur train.

Je remarque une coquette surannée, qui invoquoit ce que l'on nomme *les grands principes*, pour combattre mon art à outrance. Je me rappelle que, la surveille, cette même *baronne* étoit venue me *consulter*; elle désiroit savoir si les sentimens que lui inspiroit un jeune étranger étoient payés de retour : je lui dis qu'elle s'abusoit; que ce qu'elle prenoit pour de la tendresse n'étoit que de la bienséance; que son bel Espagnol ne respiroit que pour une jeune et jolie personne dont elle étoit la bienfaitrice. Cet oracle n'étoit nullement du goût de la douairière : aussi manifesta-t-elle son dépit par un cri que la surprise et la colère lui arrachoient. Elle sort furieuse et ajoute, en me quittant, qu'elle demeuroit convaincue de toute la futilité de mon art. Je remarquai dans ce moment, à ses côtés, son *Adonis*; il lui juroit un amour, une fidélité à toute épreuve.... Mais que vois-je? tous ses sermens s'adressoient à l'aimable *Rosine*; il lui prenoit la

main, que la jeune personne retiroit en rougissant, et l'émule du vieux tuteur *Bartholo* se trouvoit jouée complétement par l'un des compatriotes du fameux comte *Almaviva*.

A quelque distance, je remarque M*** ; depuis quinze jours je le savois en querelle ouverte avec la charmante Madame C. ; cette femme sensible lui supposoit des torts réels, il lui sembloit qu'il la négligeoit ; elle venoit régulièrement chaque jour me faire part de ses moindres inquiétudes : je la consolois en lui faisant *des patiences*. Peu à peu je remarque que M*** agrave encore les doutes de son amie ; il vient de lier une conversation intime avec la jeune comtesse A. ; ils se font mutuellement des signes qui n'échappent point aux yeux d'une amante. Ne croyez cependant pas à aucune réalité, tout n'est là que simulation ; ce n'est au plus qu'un innocent badinage, une adroite fiction, pour inspirer quelques sentimens de jalousie à Madame C., et la forcer ainsi à demander la première une sorte de capitulation glorieuse pour les deux partis, qui sont au moment de se donner la main.

A l'angle d'une cheminée, je remarque un officier-général ; le voile d'une feinte tristesse couvroit son front, et cette hypocrisie avoit

pour but d'en imposer à une veuve d'un rang distingué, et possédant une fortune opulente ; mais ses opinions sont entièrement en opposition avec celles qu'il a manifestées jusqu'alors ; il jure qu'il veut devenir l'un des soutiens de la plus juste des causes ; qu'il marchera sur les traces de *Monck* ; et le soir même, de la onzième à la douzième heure, il avoit fait une cour servile à *Buonaparte ;* pour ajouter à ses hauts faits précédens, il lui avoit renouvelé ses sermens de fidélité et d'entière abnégation.

A l'une des tables de *bouillotte*, figuroit, en première ligne, l'heureux associé de la riche maison de.... : il jouoit très-gros jeu. Peu lui importe cependant les chances malheureuses de *Plutus*, l'estimable Madame de... doit avoir en réserve une double clef du coffre-fort de la banque particulière de son mari, ce qui met cette excellente mère de famille à portée d'obliger si gratuitement l'homme qui se dit l'ami le meilleur, le plus sincère de son tendre et malheureux époux.

Après quelques profondes et judicieuses remarques sur les acteurs principaux de ces scènes nocturnes et souvent trop bruyantes, j'étois au moment de reprendre ma course,

lorsque je poussai la complaisance au point d'expliquer trois songes mystérieux que plusieurs personnes se racontoient (21); je leur en donnai l'interprétation en *chaldéen*. Peu après je distingue un monsieur et deux dames qui parloient avec une sorte de véhémence et de précipitation. Hélas! me dis-je, la Discorde vient jeter ses brandons jusque dans l'enceinte des lieux consacrés à *Momus*. Est-ce encore quelques guerres politiques, quelques vains ou malheureux sophismes que l'on cherche à produire d'un côté et à réfuter de l'autre? je peux et je dois m'en convaincre. Il faut l'avouer, ma surprise fut au comble en voyant qu'il ne s'agissoit que de régler le grand tableau (*a*). L'un disoit : Pour qu'il soit véridique, les trente-deux cartes sont de rigueur ; l'autre ajoutoit : Pour que la réussite soit complète, il est nécessaire que les huit trèfles se trouvent au commencement et à la fin de chaque ligne. Et moi je dis : Pour la gouverne des véritables *cartonomanciens*, il

---

(*a*) Prenez un jeu de piquet, coupez-le trois fois de la main gauche ; posez vos cartes sur quatre lignes : votre opération se termine au coup de sept. Ayez grand soin d'examiner, et pour cause, quelle est la figure qui se trouve à chaque extrémité du tableau. *Petite Cabale.*

faut absolument que les nombres 365 soient les points d'unité ; en outre, ils doivent être coupés septante-sept fois. Formez ensuite une équerre, et laissez-en neuf en réserve ; alors multipliez trois fois 27, et bientôt vous aurez le résultat certain de la question la plus importante et la plus délicate que vous voulez résoudre (*a*).

Le crépuscule va chasser les ténèbres, l'aurore se montre déjà à l'Occident. Les coursiers frémissent en attendant leurs maîtres, qui, fatigués de leurs veilles multipliées, sont déjà sous l'influence sensible de *Morphée*. Les hommes prennent leurs pelisses, les dames leurs *cachemires*. Ces dernières se disoient entre elles : Votre schall est magnifique, Madame la *Duchesse !* en vérité, ma chère *Comtesse*, le vôtre le surpasse encore en finesse ; admirez surtout la beauté de son tissu ! Toutes cependant conviennent que celui de l'épouse d'un banquier fameux a sur les leurs une juste priorité, surtout pour la beauté de ses palmes et le fini de ses bordures.

(*a*) Cette divination est non seulement agréable en société, mais étant faite d'après les procédés de l'art, c'est l'un des grands moyens, selon moi, pour parvenir à la découverte des choses les plus cachées.

Je disois, en les voyant toutes s'occuper de détails aussi puérils, qu'ils me sembloient frivoles... ....

Grand Dieu! quand reviendra le temps où l'épouse fidèle et soumise s'occupera exclusivement à filer la laine qui doit tisser l'étoffe dont se vêtira son très-cher et très-honoré seigneur et maître? Quand reparoîtra cette heureuse époque où nos mères de famille, à l'exemple de la sage *Pénélope* ou de la reine *Mathilde*, entreprendront, pour charmer leurs loisirs, une tapisserie de toutes nuances, où seront représentés les portraits de famille de plusieurs générations? Si pour se distraire un moment, elles écoutent chanter de loin le *ménestrel*, le gracieux *troubadour*, elles n'en resteront pas moins assidues à leur travail journalier; elles le recommenceront même pour occuper tous leurs momens jusqu'au jour où leur seigneur suzerain reviendra visiter ses domaines, après quelques temps d'une absence que le salut de la patrie aura commandée.

Ah! mille fois encore plus heureuse celle qui dira comme *Cornélie*, à qui l'on demandoit où étoient ses bijoux : Mes plus beaux ornemens sont mes enfans; leur éclat est sans prix aux yeux d'une mère.

Aussi je vous le dis : ô vous tous qui nous retracez ce luxe vraiment *asiatique*, le temps viendra, et ce temps n'est peut-être pas éloigné où une critique juste et sage doit faire cesser les abus si nombreux de la *déesse* aujourd'hui par tout adorée.

Oui, on reconnoîtra que le luxe est effrayant, qu'il est dangereux pour les mœurs, qu'il est porté de nos jours jusqu'à la démence la plus outrée, et que pour obvier à de graves et nombreux inconvéniens, il faut le réprimer avec un bon code de lois somptuaires.

A peine avois-je exprimé mes pensées, qu'une voix intérieure me dit :

Que deviendroit donc un Etat ? où seroit sa prospérité sans le commerce intérieur et extérieur ?

Sans doute il faut protéger, encourager nos fabriques ; il faut favoriser les produits périodiques de nos manufactures. Mais encore un coup, nous ne pouvons tout consommer : de là doivent naître des échanges profitables ; nos modes sont recherchées. Nous donnons le ton jusqu'aux *Amériques* qui, en retour de nos colifichets, nous enrichissent de leurs productions maritimes. L'*Afrique* et l'*Asie* sont devenues nos tributaires ; les parfums de l'Orient

embaument nos appartemens, *les cachemires les plus riches les décorent*, et les petits maîtres du jour en ceignent leur tête. Le goût français domine dans toutes les cours de l'*Europe*; le *Journal des modes* se trouve sur toutes les toilettes. C'est une fureur: on se l'arrache; les gravures se colportent d'une ville à l'autre. Enfin nous en sommes venus au point que, tout vu, tout compensé, tout examiné, et nonobstant quelques inconvéniens, les critiques de nos mœurs frivoles doivent malheureusement prévoir que ce qui est sanctionné par l'exemple, et surtout par un certain laps de temps, restera encore de mode malgré les avis de nos sévères *publicistes*. Ainsi donc ces riches productions d'au-delà du Bosphore auront encore pendant long-temps la funeste prérogative de plaire aux femmes, et de faire murmurer les maris....

Je me trouvois réellement fatiguée de la durée de cette course nocturne; et j'allois me livrer à un repos qui m'étoit devenu nécessaire, lorsqu'une *dame* d'un âge et d'un air respectables vint me supplier de l'admettre de suite. Elle m'allègue qu'il est indispensable qu'elle sache définitivement le parti qu'elle doit prendre avant une dernière clôture.

De suite elle me soumet le *livre des nombres*,

et me montre une série de numéros qu'elle venoit d'en extraire.

Mes songes, me dit-elle, ne me trompent jamais : déjà même, si j'avois pu y porter une attention sérieuse, j'en aurois recueilli des fruits bien certains. Par mon imprévoyance, vraiment impardonnable, j'ai manqué dernièrement un terne à la *loterie.*

Je cherche, mais en vain, à lui persuader combien ce jeu me semble funeste. A l'appui de mes dires, je lui cite quelques exemples frappans ; je crois devoir lui rappeler qu'elle est mère de famille. Ne tentons point la fortune, lui dis-je : à la vérité le hasard peut nous la rendre quelquefois favorable ; mais c'est toujours aux dépens de celui qui la perd. Vous, Madame, en continuant votre commerce, vos bénéfices s'accumuleront ; la place que votre époux occupe peut elle seule soutenir sa famille. Renoncez, croyez-moi, à ce calcul qui, sans être faux, ne présente rien de réel, et qui, s'il fait quelques heureux, plonge dans la douleur, et ruine bien souvent et sans retour un nombre prodigieux de familles. Je m'aperçois, par le résumé de ce blanc d'œuf (*a*), que vous êtes de ce nombre.

(*a*) Divination de *oomantie*, par les figures que l'on observe dans les œufs.

En me faisant l'aveu qu'elle se trouvoit en ce moment même dans un embarras très-sérieux, elle ajoute : Et mon époux l'ignore.

Comment, dis-je encore, c'est à son insu que vous vous permettez de disposer de sa fortune, de celle de vos enfans ? Certes vous êtes bien coupable : vous compromettez son crédit, le votre même par vos faux calculs. Vous ne pouvez éviter de laisser en souffrance quelques engagemens privilégiés.

Tout en versant des pleurs, elle m'avoue qu'elle avoit fait des emprunts; que les intérêts plus qu'exorbitans accéléroient sa ruine; qu'elle auroit beau faire, que jamais elle ne pourroit trouver dans son commerce assez de ressources pour faire face à son énorme déficit.... Le thême de cette femme m'annonçoit qu'elle avoit dû faire quelques recouvremens depuis peu, dont l'un, d'après mon jeu de cabale, se montoit à 38,000 fr.; mais que par l'effet d'une fatale *martingale*, elle avoit tout perdu ; au point que pour poursuivre son indiscrète spéculation, elle venoit récemment d'engager ses effets les plus précieux, et jusqu'à des couverts qui lui avoient été déposés de confiance.

Renoncez à toutes vos combinaisons, lui dis-je. Il vaut mieux s'arrêter au milieu de

l'abîme que de s'y précipiter tout-à-fait. Avouez vos pertes à votre époux, car il est peut-être dangereux de lui en dérober la connoissance. Il se repose avec tranquillité sur le fruit de ses labeurs.... J'avoue que son réveil sera terrible, car d'un jour à l'autre son intention est d'en faire un placement utile..... Vous êtes bien répréhensible d'avoir été si loin. Je vais vous nombrer vos pertes....., elles s'élèvent au-delà de 66,000 fr.; tout ce qui est perdu est perdu, m'écriai-je, car les nombres que vous poursuivez ne sortiront de la roue de fortune que pour vous donner un simple extrait. Ainsi donc, continuai-je tristement, vous allez sacrifier vos plus chères espérances.

Elle rougit prodigieusement à ces mots, et me montra son dernier contrat de rente qu'elle alloit porter chez un payeur, pour qu'il lui avançât les intérêts à échoir.

D'après ma dernière épreuve par le *plomb fondu*, je lui annonce qu'elle fera une banqueroute qui sera considérée par ses créanciers comme frauduleuse: que son époux sera forcé, par suite de poursuites inévitables, de quitter non-seulement son emploi, mais d'abandonner sa famille; que la vérité sera connue, son voile déchiré; que sur elle retombera le blâme

général, et qu'alors sa destinée n'offroit en perspective rien que de très-malheureux...... Au lieu que faisant un retour sur elle-même, elle pouvoit encore, si elle le vouloit, arranger ses affaires, obtenir un temps précieux pour les liquider, et d'un commun accord avec son époux, sauver sa famille, et s'épargner un éclat dangereux...

Elle me le promet, et dès le soir même elle se propose de faire au père de ses enfans sa pénible déclaration : elle me jure même que dorénavant elle renoncera à défier *Plutus*. Je lui fais laisser, pour gage de sa parole, son livre de *Cagliostro* (22). En me quittant, elle me fait ses remercîmens sincères, ajoutant : Croyez-vous, d'après mon *jeu*, que les numéros 38, 59, 77, tarderont encore à *Bordeaux*, *c'est aujourd'hui la clôture*. Quoi, vous abjurez vos erreurs...... et maintenant vous êtes encore prête à y retomber! Je le vois, *madame*, vous n'avez que l'attrition de votre faute; et malgré mes pénibles révélations, et les suites qu'elles peuvent avoir pour votre famille, vous allez mettre le comble à vos erreurs.......... Ah ! puissiez-vous vous en tenir là ! mais j'en doute.... Allez, lui répétai-je en la quittant, vous persévérerez, je le

prédis, dans ce qu'on nomme *l'impénitence finale* : mais toutes ressources seront à jamais perdues..........; et la mort, la mort seule pourra prévenir votre déshonneur, et mettre un terme à tous vos maux.. .....

Après un instant de repos, le cordon de ma sonnette intérieure s'agite avec force...... Quel est le profane qui veut ainsi pénétrer dans le sanctuaire de toute prescience avant d'y être légalement appelé ? Ma surprise redouble en attendant de fortes clameurs ; je sors de mon antre magique, pour m'assurer moi-même de ce qui peut les occasionner. Je vois une femme d'un âge mûr, accompagnée d'une jeune personne qui réunissoit les grâces à la modestie ; l'une et l'autre se jetoient alternativement dans les bras d'un homme d'une cinquantaine d'années, en poussant des cris lamentables. Hé! que veut dire ce spectacle, m'écriai-je ? que vient-il me présager?.... La société étoit nombreuse, et chacun cherchoit à pénétrer le sens de cette scène vraiment dramatique, ou en interrogeoit avec curiosité les acteurs. Tout à coup il se fait un grand silence dans mon salon ; la demoiselle me semble seule en état de nous donner quelques explications ; je l'en supplie, alors elle me dit :

Toute jeune, j'ai connu la douleur, je suis l'enfant des larmes; ma mère, que vous voyez ici, avoit une amie, et cette femme, doublement perfide, avoit si bien su s'emparer de son esprit, qu'elle n'avoit rien de caché pour elle; sa fortune lui étoit même commune, et Madame D. tenoit, pour ses propres intérêts, les rênes de la maison, et faisoit tourner, à son avantage, d'énormes bénéfices..... Après avoir, par ses intrigues, captivé la bienveillance de mon père, elle finit par s'en faire aimer. Alors elle ne garda plus de mesure; mon frère et moi fûmes éloignés de la maison paternelle sous divers prétextes; et ma mère, ma respectable mère, fut négligée; que dis-je? outragée au point de se voir forcée de demander une séparation, qu'elle eut beaucoup de peine à obtenir. Elle y parvint enfin. La fortune venoit de son côté, mais elle en fit un généreux partage...., et son époux fut encore une fois comblé des dons de celle qu'il avoit si long-temps méconnue. Il auroit préféré le *divorce*, pour contracter une seconde union avec la femme qui l'avoit déshonoré, mais ma mère s'y refusa constamment. Elle espéroit, d'après vos promesses (car elle venoit souvent vous consulter), que mon

père reviendroit à elle, et finiroit par abjurer ses erreurs...... Vous aviez cependant ajouté que, pour que cela se réalisât, il falloit qu'une affaire d'éclat eût lieu au point de compromettre mon père, et que l'amie perfide mît au grand jour son affreux caractère, et finît par s'approprier ses dernières ressources, de manière que son sort et son existence dépendissent entièrement du crédit et de la générosité de celle qu'il avoit oubliée. Hé bien! cela se réalise aujourd'hui; le frère de mon père, qui nous accompagne, reçoit à l'instant même la nouvelle que l'auteur infortuné de mes jours est, depuis quarante-huit heures, à Sainte-Pélagie; qu'une affaire d'une haute importance a motivé son arrestation; qu'un soupçon grave pèse sur sa tête et sur celle de son infâme complice. Non contente de lui avoir tout ravi, elle a mis aujourd'hui le sceau à tous ses crimes, en disparoissant tout à coup avec un soi-disant parent, porteur de divers blancs seings. Comme il existe des faux, l'on s'est assuré de mon père, et nous craignons que malheureusement il n'y ait coopéré. Voilà, *Madame*, la source de nos chagrins; comme vous le voyez, je n'ai jamais connu le bonheur, ni même joui d'un

seul instant de tranquillité. Ma mère me tient lieu de tout ; et, depuis ma naissance, je l'ai vue constamment dans les larmes, et me suis, en quelque sorte, identifiée à ses douleurs en les partageant bien vivement.

Tous mes *adeptes* étoient attendris ; c'étoit à qui offriroit des soins à cette famille affligée. Un homme célèbre, qui se trouvoit présent, promit de se charger de la défense ; mais cependant, avant d'entreprendre des démarches, il auroit été flatté de connoître la vérité exacte sur cette singulière affaire.

Cela se peut très-facilement, lui dis-je ; je vais évoquer l'ombre du père du malheureux détenu ; et, sur-le-champ, je fais mes préparations *négromanciennes*. J'engageai tous mes *consultans* à vouloir être présens à cette séance, qui n'est toutefois pas si *diabolique* qu'elle le paroît au premier coup-d'œil.

La première épreuve me semble douteuse ; je prononce une invocation. Une noire fumée nous environne tous, au point qu'il nous étoit de toute impossibilité de nous reconnoître. Peu à peu elle se dissipe, et nous distinguons à la fin un homme à mi-corps....; mais ce qui frappa singulièrement et la mère et la fille, fut de lui voir la tête couverte d'un bonnet

militaire de velours brodé. C'est mon *beau-père*, disoit l'une ; c'est mon *grand-père*, disoit l'autre, et tous étoient réellement effrayés de cette apparition merveilleuse. Après un moment de silence, l'ombre me dit :

« Que me veux-tu, et quel est l'empire
» que tu t'arroges pour forcer mon *génie* à
» répondre à ton appel ? »

Je lui peins, en traits de feu, la pénible situation où se trouvoit son fils. Je lui demande la vérité tout entière sur son avenir, et le conjure de m'indiquer quelle est la marche actuelle qu'il faut suivre pour le sauver des suites de cette malheureuse affaire.

Il a mérité son sort, s'écrie-t-il d'une voix tonnante ; il a méconnu les devoirs sacrés et d'époux et de père ; il s'est laissé entraîner par la fougue de ses passions criminelles, il a forfait à l'honneur, ainsi il doit être délaissé, à moins que son épouse ne lui pardonne ; *cependant il n'est pas coupable du crime dont on l'accuse*, et la vérité se fera connoître, mais tardivement. Le ciel, irrité de ses premières fautes, veut l'en punir avec une juste sévérité.... A ces derniers mots, l'ombre s'élève graduellement, et chacun put remarquer, par la forme de ses vêtemens rouges, que M. B.,

dans sa vie passagère, avoit fait partie de ces braves Suisses qui, dans la terrible journée du 10 août, se signalèrent par leur courage intrépide et leur fidélité.

Un nuage enveloppoit entièrement l'ombre, que je continuois d'évoquer.... Elle s'approche de sa petite-fille, qui fait un cri perçant : elle se calme cependant, et écoute avec intérêt les paroles bienfaisantes que lui adresse le *génie* de son aïeul....... Il la rassure, ainsi que sa mère, et lui donne un petit rouleau de peau de vélin; là se trouvent consignés ses derniers avis à son fils; et d'une voix sombre et sépulcrale, il ajoute: Je l'ajourne à quatre ans et jour; c'est là, dans ce lieu même, où Frédéric B. viendra, en personne, rendre compte de sa nouvelle conduite. Ah! puisse-t-elle faire oublier les erreurs criminelles de la précédente!.... Après avoir fait sept fois le tour de mon cabinet sibyllin, il articule encore quelques mots, et disparoît. Toute l'assemblée reste dans l'étonnement; les hommes, que la curiosité avoit amenés pour *consulter* la *Sibylle*, étoient stupéfaits de cette étrange apparition (tant le merveilleux aura toujours d'empire sur les esprits, même les plus forts!) La plupart de mes adeptes vouloient accompagner

ces dames à *Sainte-Pélagie*; elles s'y refusèrent, mais elles me firent les complimens les plus flatteurs sur mes talens divinatoires, et sur l'issue qu'elles s'en promettoient pour le présent et pour l'avenir.

Trente-trois personnes passèrent encore successivement. Ainsi finit cette mémorable journée.

ONZIÈME JOURNÉE.

Non, il n'est pas au pouvoir des foibles mortels de se soustraire aux lois d'une destinée toujours inflexible. J'en ai fait de tous les temps et j'en fais encore aujourd'hui la fatale épreuve: j'ai vainement appelé le bonheur, il est sourd à mes prières ; il fuit sans cesse devant moi, et m'échappe au moment même où je crois le saisir.

Telles étoient les paroles d'une *consultante*, dont les traits et l'air décent fixoient les regards d'une nombreuse assemblée d'adeptes, qui tous attendoient impatiemment l'heure à laquelle ils seroient admis auprès de la *Sibylle*. La carte de cette *dame* portoit le n°. 1.

Daignez, me dit-elle en tremblant, me répondre d'une manière catégorique sur les trois questions que je vais vous soumettre.

1°. Ai-je été réellement aimée d'une certaine personne, et quelle influence peut avoir sur mon sort futur son veuvage prématuré ?

2°. Suis-je destinée à contracter de nou-

veaux nœuds ? Désignez-moi dans ce cas, s'il est possible, la figure, le caractère, l'air et le ton de celui qui doit unir son sort au mien.

3°. La cause du Roi triomphera-t-elle, et quelle est la situation d'une famille chère aux bons Français ? Elle ajoute, en me fixant : N'oubliez pas la réussite des 899 *points grecs*. Il m'importe d'être éclaircie sur les sentimens présens d'un ami qui me fut bien cher, mais qui, depuis long-temps, m'a sans doute oubliée. Hélas ! puis-je espérer encore de le revoir tendre et soumis ? car je n'ose dire fidèle. Dois-je croire de nouveau à la sincérité de ses sermens ? C'est à vous seule qu'il appartient de dissiper mes craintes ou de les confirmer, en déroulant, à mes regards impatiens, le tableau de l'avenir.

Je fais sur-le-champ la double preuve de la *coscinomancie* (*a*).

Je vois que ma *consultante* descendoit d'une famille illustre et distinguée, mais qui, dans nos temps malheureux, avoit été en partie moissonnée par la faux révolutionnaire ; que cette *dame* ne devoit même son salut qu'aux froids

(*a*) Divination par le crible.

calculs, à l'infâme cupidité d'un être avili et perfide, et je lui dis : Vous avez donné la main au spoliateur de votre fortune, à l'assassin reconnu de votre père ; votre thème de naissance m'apprend que vous avez été mariée à quatorze ans, et qu'au bout de vos trois lustres vous goûtiez déjà le bonheur d'être mère.

Elle soupire, et me dit :

Mon nom est Adèle de *** ; plus d'une fois j'ai voulu invoquer l'autorité des lois pour rompre des liens aussi mal assortis ; mais l'inexorable *Thémis* a constamment rejeté mes vœux et ma demande. Mon époux étoit jaloux de son pouvoir, il a su toujours captiver la bienveillance des puissans du jour ; il s'est, en quelque sorte, associé à tous leurs crimes : aussi personne n'a pu ni osé jamais entreprendre de lutter contre lui. Je suis donc restée sans nulle défense, et me suis contentée de gémir.

Dès ma plus tendre enfance, M. A. m'avoit inspiré une antipathie insurmontable ; c'étoit lui qui régissoit les biens de mon père, le marquis de V. ; il étoit, en quelque sorte, identifié avec ma famille, et possédoit toute sa confiance. Il me voyoit croître sous ses yeux, et se flattoit que ses vœux indiscrets

pourroient être un jour accueillis......... Tout devoit cependant s'opposer à notre union : le fils d'un fermier ne pouvoit prétendre à la main d'une riche héritière, mais déjà les idées libérales avoient fait de grands progrès. M. A. devint un des partisans les plus ardens des nouvelles erreurs ; il ne cessoit de les propager, et son odieuse doctrine jeta des racines profondes. Les principes d'égalité, et surtout le système affreux de la loi agraire, furent adoptés et soutenus par lui avec chaleur : la liberté, toujours souillée de sang, eut des temples et des sacrificateurs. M. A. trouva bientôt des victimes ; et ce monstre, pardonnez si je le nomme ainsi, devint l'assassin de mon père, du seul et unique bienfaiteur qui eût pris soin de son enfance. Il le dénonça, ainsi que ma mère, à la férocité des tyrans qui opprimoient la patrie ; et, quand son horrible forfait eut été consommé, il osa, sans rougir, s'arroger le titre de protecteur de leur fille unique et délaissée. Peu de temps après il se fit adjuger les vastes domaines de mon père ; et c'est alors que, voyant sa cupidité en partie assouvie, il prit soin de me faire élever dans une pension à *Chaillot* (25), près Paris. Victime infortunée, il m'offroit

cette main qu'il avoit trempée dans le sang des auteurs de mes jours! Au milieu de ses coupables calculs, le barbare avoit pensé qu'il légitimeroit, en m'épousant, la possession des grands biens acquis par le meurtre et par la trahison. J'avois un frère qui, n'écoutant que la noblesse de son cœur, émigra avec les princes en 1789. Depuis, il avoit été porté sur la liste fatale, et mon époux avoit eu grand soin de l'y faire maintenir, même durant le règne de *Buonaparte*. M. A. occupoit à sa cour un rang distingué, et je me vis forcée de paroître sur ce grand théâtre.... Je gémissois des obligations que l'hymen de M. A. m'avoit imposées; et, pour comble de malheur, j'eus le triste avantage de fixer sur moi les regards de *Napoléon*. D'odieuses, mais brillantes propositions me furent faites de sa part. Je ne me ferai pas un mérite de les avoir repoussées; son amour n'avoit pas plus de charmes pour moi que sa personne. Hélas! que ne l'ai-je toujours conservée, cette précieuse indifférence, qui long-temps me valut l'estime et les respects d'une cour si légère! mais mon cœur, qui n'avoit jamais aimé, devoit reconnoître un vainqueur......... Ici elle s'arrêta en rougissant.

Elle continue : la vie est un fardeau insupportable quand on n'espère plus. On ne désire, on ne demande que la mort, et l'on ne se plaît qu'à ce qui offre ou retrace l'image du trépas.

Cependant je la rassure et cherche à lui donner quelques consolations. Je fais briller à ses yeux quelques rayons d'espérance. Ah! me dit-elle, je le sais, l'homme ne parvient au comble du bonheur qu'après avoir passé par les épreuves de l'adversité.

Pendant son discours, j'avois consulté mes cartes; voici ce qu'elles m'avoient révélé :

Un jeune officier qui avoit eu de fréquens rapports avec l'époux d'*Adèle*, qui venoit habituellement à son hôtel, et étoit l'âme de toutes les fêtes, avoit fait sur elle une impression profonde; et cette jeune femme qui avoit résisté jusqu'alors au prestige de la grandeur, qui avoit su être vertueuse sans aimer et même sans estimer son époux, avoit enfin succombé et perdu le titre si beau d'épouse innocente et respectable; elle étoit mère d'une fille qu'elle élevoit avec le plus grand soin, et qui étoit déjà destinée au fils du général P. lorsque tout à coup la scène vint à changer. M. A. tomba dangereusement malade : il languit trois mois

et mourut. Sa fille devint son unique héritière ; mais son épouse fut réduite, d'après une disposition de son testament, à une simple pension alimentaire. Cette froide indifférence qu'il montra pour le sort de sa veuve fit présumer qu'il avoit eu connoissance du funeste amour qu'elle avoit conçu, et auquel elle s'étoit trop facilement abandonnée. Quoi qu'il en soit, M. A. quitta cette vie mortelle, tourmenté par les remords les plus cuisans. *La punition du méchant n'est différée que pour être plus terrible.* Il paya ainsi, à sa dernière heure, le triste privilége d'avoir été l'un des hommes les plus marquans et les plus démagogues de la révolution. Malheureusement il avoit trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté. « *Elle suit en aveugle,* » *pourvu qu'elle en entende seulement le* » *nom* », tel étoit l'axiome favori de M. A. Aussi le mettoit-il constamment en pratique... ; mais il n'est plus, et ce n'est point à son épouse qu'il appartient de troubler ses cendres.

Foibles humains, ne désespérez point du salut des hommes corrompus, des criminels fameux. Un instant de repentir peut faire d'un grand scélérat un saint personnage.... Celui qui, dans cette affreuse révolution, se souilla

de crimes inouïs, s'il s'est repenti dans ses derniers momens, a trouvé grâce devant son Créateur.....

Adèle, devenue veuve, avoit cru toucher au terme de ses maux; mais tout ce qu'elle avoit éprouvé jusqu'alors n'en étoit encore que le foible prélude..... Elle continua de voir secrètement le comte D....., dont les visites devinrent trop fréquentes pour que la réputation de l'imprudente Adèle ne fût pas bientôt compromise...... Un fils fut le fruit de ces amours clandestins.... Elle le nomma *Adolphe*, du nom de son père; mais il ne vécut que trois jours. Peu à peu elle s'aperçut qu'elle étoit négligée par celui qu'elle aimoit si tendrement, et à qui elle avoit tout sacrifié. Elle eut recours aux larmes, impuissante ressource des malheureux !... Bientôt il ne lui fut plus permis de douter que les sermens prononcés sur les autels de l'Amour ne sont pas toujours inviolables; car quelques mois s'étoient à peine écoulés depuis son veuvage, et au moment que le comte D..... alloit lui offrir et son cœur et sa main, qu'elle reçut une lettre par laquelle son infidèle amant osoit l'informer que son mariage venoit d'être arrêté avec une riche héritière. Ainsi la malheureuse *Adèle*, trahie, délaissée,

devint la proie de la misère et des plus cruels chagrins. Sa fille même l'oublia, et les tuteurs chargés de l'administration des biens avoient peine à lui payer la modique pension qui lui étoit dévolue. Cette femme auroit enfin succombé, si un nouvel ordre de choses n'eût pas commencé pour le bonheur de la *France* : l'heureuse *révolution* du 31 mars éclata ; le ciel nous rendit ce monarque si long-temps désiré. Il rentra avec la paix dans nos murs, et la famille d'*Adèle*, qui avoit émigré en partie, revint avec les princes. Son unique frère s'étoit marié à la petite-fille du duc de D... ; et ce couple, charmé de la revoir, se hâta de lui prodiguer les soins les plus empressés. Par un hasard heureux, les biens de sa belle-sœur n'avoient pas été vendus.... Cette tendre amie, qui la chérissoit depuis son enfance, lui procura les moyens de reparoître dans le monde avec dignité. Elle fut bientôt à portée d'apprécier ceux qui, dans ses beaux jours, s'étoient dits ses amis, après l'avoir négligée, calomniée même, lorsque l'infortune étoit son partage, ils se précipitèrent en foule pour mendier sa faveur et solliciter son appui.

Adèle avoit cruellement éprouvé le fond qu'il falloit faire sur les amis du jour : aussi évita-t-elle avec soin leurs recherches intéres-

sées ; unie avec sa belle-sœur, l'une et l'autre ne se quittoient plus.

C'est ainsi que la veuve de M. A. commençoit à entrevoir le bonheur. Toutes ses espérances furent déçues à l'époque du 20 mars : la fuite la plus prompte déroba sa famille aux vengeances de *Buonaparte*. Le comte qu'elle avoit tant aimé, remplit son devoir en suivant à Gand son légitime souverain ; mais sa jeune épouse, qui avoit la perspective d'une place brillante, et dont les opinions différoient entièrement de celles de son mari, fut si vivement affectée de son départ qu'elle en tomba malade. La fièvre la saisit, et elle expira en mettant au monde un enfant déjà mort dans son sein.

Quelques jours après ce malheureux événement, la pauvre *Adèle* en fut informée, et la douce espérance se ranima dans son cœur ; c'étoit pour s'assurer si ce n'étoit pas en effet une illusion de son imagination ardente qu'elle venoit me soumettre les questions que j'ai rappelées, et auxquelles elle me prioit de répondre.

Je dépouille à l'instant même trois jeunes serpens (*a*) J'ai grand soin d'en extraire le

(*a*) Divination de l'ophiomantie.

sang jusqu'à la dernière goutte. Je le mets dans une petite fiole, que je ferme hermétiquement. Je prends la main droite d' *Adèle*, je lui coupe l'ongle du doigt de *Vénus* (*a*) vers la racine, et renferme le tout dans l'une des peaux encore sanglantes. Après quelques autres préparations nécessaires, et avant d'allumer le bûcher, je prononce :

Qu'*Adèle* avoit été vraiment aimée du comte D..., qu'il n'avoit fait que céder aux représentations de sa famille, lorsqu'il avoit trahi ses sermens pour contracter un mariage plus avantageux; que son veuvage lui feroit faire de sérieuses réflexions, et qu'il épouseroit dans quinze mois une veuve qu'il avoit délaissée, qu'elle deviendroit son heureuse compagne, et le rendroit père de deux enfans beaux comme elle. Vous allez, Madame, dis-je à ma *consultante*, tirer au sort quatre lettres de l'*alphabet*.

Elle me montre L. D. A. E. Je les assemble en comptant E. *pour deux*, et lis *Adèle*.

Je lui montre ce nom par le moyen de la *léchanomantie* (*b*). Je lui fais voir les traits de

(*a*) Divination par les ongles, honytomantie.

(*b*) Divination faite avec un plat où l'on répand un parfum préparé.

son futur époux, et lui fais même connoître l'état qu'il exerce. A cette vue elle s'écrie hors d'elle-même : Ce sera donc le comte D....?

Je savois parfaitement que notre auguste et bien-aimé souverain seroit rendu dans peu à ses peuples ; mais pour préciser le jour, et rassurer ma *consultante* sur le sort de sa famille, je procédai par un enchantement surnaturel (*a*), et lui dis avec assurance : Le 8 juillet prochain sera une époque mémorable dans l'histoire, et qui portera la consolation dans tous les cœurs. Rassurée par mes dires, cette aimable *adepte* me quitta, rayonnante d'espérance.

Vous souvenez-vous, me dit, après les complimens d'usage, une dame du meilleur ton et d'une figure charmante, vous souvenez-vous des prédictions que vous m'avez faites en 1808? Vous m'avez alors annoncé que par l'ascendant que j'exercerois sur un homme aussi puissant que fameux, je contribuerois bientôt à sauver les jours d'un personnage illustre : votre mémoire vous seroit-elle infidèle ?

Pour savoir de quoi il s'agissoit, je fais sur-le-champ *sept grandes cabales* (*b*), et je vois avec étonnement qu'un de nos princes chéris

---

(*a*) *Cantario*, effet des charmes de la magie.

(*b*) Divination par excellence.

étoit presque au moment de tomber au pouvoir de ses ennemis, et que sa vie étoit menacée.

Mes sens se glacèrent d'épouvante, et je prononçai aussitôt une invocation. Je saisis la main de cette *dame ;* elle étoit froide comme le marbre. A la pâleur qui couvroit son front, je jugeai que mon action l'avoit étonnée : la frayeur qui sembloit contracter tous ses traits ne se dissipa qu'en versant un torrent de larmes. Parvenue enfin à calmer ses sanglots, elle me dit :

Vous le savez, j'ai tout perdu, tout jusqu'au repos. Tant que ma mère a vécu, ses conseils salutaires me furent d'un grand secours ; son heureuse étoile me protégeoit. Maintenant qu'elle dort de l'éternel sommeil, il ne me reste plus que des regrets ineffaçables. Ah! dirigez-moi, Madame, plaignez ma foiblesse, et rappelez-vous que celle qui répandit tant de bienfaits sur tout ce qui l'environnoit, vous honoroit aussi de sa confiance et de son estime ; sa fille, qui veut suivre son exemple, vient de nouveau auprès de vous chercher des consolations et les secours de l'art au moyen duquel vous arrachez à l'avenir ses plus impénétrables secrets. Vos avis m'aideront à exécuter un projet que j'ai conçu dans la pureté de mon cœur ; vous fortifierez mes résolutions, vous

dissiperez mes craintes; et secondée par vous, je parviendrai peut-être à faire respecter des destinées augustes qui ne s'offrent aujourd'hui à mes yeux que couvertes d'un voile funèbre.

Ce que j'ai prédit, lui dis-je avec calme, est prédit, mais je peux y ajouter encore.

Je prépare aussitôt une mixtion composée d'aloès et de l'écorce odoriférante de l'arbre qui donne l'olibau; je verse des parfums plus précieux les uns que les autres dans des cassolettes du plus riche métal, que je place à la distance prescrite par l'art; elles embaumoient l'intérieur de mon antre *sibyllin*. Je dresse ensuite un bûcher de bois d'*oasis*, de *narcaphte*, de *calisau* et de plantes aromatiques, en prononçant très-haut le nom du *génie Ariel*.

Un nuage obscur se répand soudain autour de moi. A peine pouvois-je distinguer ma *consultante* qui, frappée de terreur, et redoutant les révélations fatales que ces apprêts sembloient lui présager, cherchoit à s'échapper de l'antre mystérieux.

Mais un cercle tracé autour d'elle l'empêchoit de faire un pas, et la voix de mon esprit supérieur vient bientôt la tirer de l'état d'anxiété pénible où elle se trouvoit.

Ma situation présente, me dit-elle, n'est

pas ma situation accoutumée. J'ai un violent pressentiment que je vais apprendre de vous des choses extraordinaires. De grâce, mademoiselle *Le Normand*, consultez votre table d'*Abacot* (*a*).

Prenant à l'instant même mon *talisman*, et l'agitant de la main gauche, je le pose sur mon *électre* du côté de l'*orient*, en ayant soin de le mettre en opposition avec l'astre du jour.

Tout à coup elle s'écrie : Enfin la mère et le fils reviendront habiter parmi nous !

Je lui dis : Les tentatives que l'on voudra faire deviendront infructueuses. Malheur à ceux qui formeroient des vœux pour une telle réunion ; car je le dis, ils succomberoient, ils entraîneroient dans leur ruine leurs meilleurs et leurs plus ardens partisans. Ainsi me l'a révélé mon ange protecteur. (*On sait ce que vaut une parole d'Ariel.*)

Cette *dame* reste muette de surprise, et dans un anéantissement total de toutes ses facultés. Je rappelai ses forces abattues, en lui faisant respirer des sels que j'avois rapportés de l'*Olympe*.

Ici la scène change, et le *génie* dit : « Un » enlèvement concerté entre plusieurs ne peut

---

(*a*) Ou des nombres.

» recevoir son exécution ; *les vainqueurs se-*
» *ront vaincus.* L'homme qui se fie sur sa force
» sera terrassé. *Goliath* doit succomber sans
» gloire ; il fera connoître aux yeux des peuples
» rassemblés la foiblesse de ses moyens, et il
» se montrera très-inférieur à sa réputation
» primitive. »

J'interpelle cet *esprit supérieur*, pour qu'il m'apprenne où doit se passer la première scène. Il me fait remarquer le *Champ-de-Mars*, surnommé par *Buonaparte* le *Champ-de-Mai.*

Dans ce moment l'acier s'obscurcit ; mais bientôt je distingue *Napoléon* environné des siens, assis sur une estrade très-élevée qu'entouroit un grand nombre de troupes.

Elles crioient : *Vivat, vivat !* Mais un esprit de vertige s'emparoit déjà de tous ces guerriers. Dans leur aveugle délire, ils se flattoient qu'ils pourroient encore une fois abaisser, devant leur vaillance, l'orgueil de vingt rois conjurés contre leur chef. Ils ne s'apercevoient pas que les temps n'étoient plus les mêmes, et que leur fatale enthousiasme précipiteroit la chute de celui qu'ils venoient de proclamer le libérateur de leur patrie.

Ma *consultante* me parut étonnée de figurer dans cette nombreuse assemblée ; elle y paroissoit accompagnée de deux jeunes enfans.

Je suis bien rigoureusement jugée, ajoute-t-elle, je le serai encore plus rigoureusement; car l'esprit d'intolérance règne maintenant dans tous les cœurs; et cependant je serai forcée de paroître au milieu de cette foule d'enthousiastes qui, je le crois, se repaissent aujourd'hui de chimériques espérances. Il est des devoirs que mon cœur désavoue, mais que ma position et celle de mes amis m'obligent souvent à remplir. Jugez-en vous-même, me dit-elle; et elle me dévoile un secret qui *plus tard étonnera bien du monde, mais que la prudence et la discrétion me commandent de tenir maintenant enseveli dans le plus profond silence.*

Je la plaignis bien sincèrement; car le vulgaire l'a toujours jugée et la jugera encore la plus heureuse des femmes (*a*).

Et moi qui sais tout, je dis qu'il n'en est rien.

Ah! consultez de grâce, ajouta-t-elle, pour connoître quelle sera l'issue d'une entreprise commencée le 1er de *martius*, et exécutée dans son entier le 20 du même mois.

(*a*) Sa situation devoit lui paroître d'autant plus pénible, que c'étoit pour elle une obligation de concentrer dans son cœur le chagrin qu'elle ressentoit, et de n'en laisser rien pénétrer à l'extérieur; le sort cruel qui la poursuivoit le voulant ainsi.

Le *génie*, que j'interpelle, me fait voir de vastes plaines. Deux armées s'y trouvoient en présence : ma *consultante* y reconnoît le protecteur de sa famille, et fait des vœux pour qu'il sorte vainqueur de la lutte terrible qui va s'engager. Il paroît porté d'abord par les siens en triomphe : tout à coup un grand bruit se fait entendre ; l'éclat de la foudre n'est pas plus prompt, et une voix tonnante répète lentement ces vers :

> Exterminez, grand Dieu ! de la terre où nous sommes,
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

L'obscurité la plus profonde succède à l'instant; l'orage gronde sourdement, en s'échappant des nuages amoncelés qui recéloient les foudres dans leurs flancs caverneux. *Eole* et *Borée* soufflent avec furie, et la terre semble trembler sous les pas des audacieux provocateurs de tant de maux et de désastres. La nature étoit en deuil, et le Dieu du jour avoit voilé l'éclat de sa lumière. Là on voyoit des mourans, des blessés, plus loin douze cents bouches d'airain ne cessoient de vomir la mort. Ce champ d'un carnage universel étoit rouge du sang de toutes les nations, et je m'écriai ainsi que ma *consultante* : Puissent ces terribles fléaux passer sur nos têtes sans nous frapper! Ah! du moins si *Buonaparte*

veut éviter l'ignominie des *fourches caudines*, il doit, pour son honneur, et pour obvier à de plus grands maux, savoir mourir en brave; car, ajoutai-je, *la honte suit toujours le parti des rebelles....*

Moi seule je prononçai ces dernières paroles avec une énergie fort remarquable.

Ariel dit : Il survivra, comme je l'ai déjà annoncé, à la perte de sa gloire; il verra, dans un moment, s'éclipser sa réputation; et le plus grand capitaine de nos jours ne paroîtra bientôt que le plus foible des hommes, et en même-temps le plus coupable, tant est effrayante la responsabilité de celui qui succombe! D'ailleurs, que ne restoit-il à l'*île d'Elbe ?* il auroit fini, mais plus tard, *par devenir l'un des plus terribles fléaux des Etats Barbaresques :* ainsi nous parle mon savant Mentor.

L'électre devint d'un jaune terne, et l'esprit supérieur ajoute à ma *consultante :* Tâchez de réparer, par votre conduite actuelle, les torts que la malignité, et peut-être la vérité, viennent de vous prêter si récemment; « car, » je vous le répète, un temps viendra, et ce » temps ne peut être éloigné, où vous serez » jugée sans partialité sur vos moindres actions. » Il en est une qui sous peu de jours, *Madame*,

» vous donnera une satisfaction complète de
» vous-même ; elle sera connue des contem-
» porains souvent ingrats, mais la postérité
» impartiale pourra seule vous juger sans
» haine et sans prévention. Alors on dira :
» *Hor..... Eug....*, la fille de *Josép.....*,
» *avoit le cœur aussi bon que sa mère.* »

Le génie disparoît à ces mots. J'encourage ma *consultante* à consommer son ouvrage ; je lui indique une marche sûre pour parvenir à son but, lui promettant de correspondre régulièrement avec elle chaque semaine, et de la prévenir d'avance de la *catastrophe* dont le *génie* sembloit encore la menacer. Elle me donne alors sa parole pour gage des efforts qu'elle va faire afin d'arracher aux bourreaux la victime qui leur tarde d'immoler ; et, je le répète, ô mes adeptes ! elle s'est acquittée généreusement de ses promesses. Ah ! tant mieux et pour elle et pour nous : cependant il en est encore qui doutent ou qui feignent de douter du bien que cette femme, si intéressante et toujours malheureuse, a pu faire dans ces jours déplorables. Je le déclare, malheur, malheur à ceux qui condamnent sans entendre (24).

Je rentrai dans l'intérieur de mon cabinet

sibyllin, après avoir reçu les adieux de cette *consultante* privilégiée, et lui avoir offert en don une plante de *zopléme*, que j'avois cueillie moi-même au pied de l'*Olympe*.....

Cette visite venoit de m'étonner. Je me réjouis de voir une personne puissante, et dont le crédit étoit envié par une foule d'ambitieux, dans de si bonnes et si louables dispositions. Un esclave, m'écriai-je, sut apprivoiser un *lion*; cette femme aimable, par le seul ascendant de son *génie*, saura faire révoquer des ordres barbares, qui ne peuvent tarder d'être donnés.

Je me rappelai qu'un certain personnage, revêtu d'un pouvoir discrétionnaire, avoit déjà pu suspendre bien des coups; mais qu'il étoit réservé à notre sexe de les détourner tout-à-fait, et même *d'empêcher le renouvellement de la scène sanglante du château de Vincennes.*

Et je rends grâces à l'homme investi d'un grand pouvoir, et qui n'en abuse pas.

Je le connois, cet homme! Eh! qui sait, mieux que moi, le mal qu'il a su prévenir?... Que dis-je? il a souvent déjoué de funestes complots.

Et pourtant il est une foule d'ingrats qui lui ont de grandes obligations, et qui crient aujourd'hui *tolle*, *tolle*, contre lui.

Courage, Messieurs, attaquez qui ne peut maintenant vous répondre ; car si le même homme dont vous censurez le ministère reparoissoit aujourd'hui parmi nous, vous seriez les premiers à encenser sa puissance, et à profiter de sa faveur.

C'est bien à de vils *caméléons* comme vous qu'il appartient de fronder les actes d'une grande et importante administration ! Non que je prétende approuver les abus et les actes vexatoires de l'autorité usurpée ; mais je sais gré au dispensateur et des grâces et des peines, quand il ne les répand qu'avec équité et discernement ; quand, en un mot, il aime mieux épargner dix coupables, que de persécuter un innocent.

Et je le dis, celui dont je prends la défense n'existe plus pour nous : il est mort civilement. Je ne caresse donc pas sa fortune, je n'encense donc pas son pouvoir ; mais j'ai vu tant de gens qui, comme moi (25), n'avoient point à s'en plaindre ; j'ai vu, dis-je, tant de personnes dont il a protégé l'innocence et quelquefois la foiblesse, que je le signale hautement à la reconnoissance. Oui, l'opinion la plus sage est de chercher à ramener tous les partis à l'union, et non de les diviser. Telle étoit la devise constante du duc d'Otr....,

et ces derniers temps attestent qu'il n'en changera jamais.

Ainsi se passe une partie de cette journée ; à l'exception de quelques adeptes privilégiés que je reçois encore, je me renferme de bonne heure dans mon intérieur, où je sacrifie deux tourteraux vivans, mâle et femelle ; et je regarde, avec l'attention la plus scrupuleuse, de quel côté se dirige la fumée de mon oblation (a), ayant soin de répéter quelques paroles analogues à mon offrande, pour me préparer au voyage important que je vais entreprendre et ce, d'après les ordres supérieurs d'*Ariel*, car il me faut quitter *Lutèce* dès l'aurore du jour qui commence le mois d'*Aphrizo*.

(a) Pyromancie, divination par le feu.

LE MOT DE L'ÉNIGME.

La vertu malheureuse, en ces jours criminels
Annonce à ma raison les siècles éternels.
Pour la seule douleur, la vertu n'est point née,
Le ciel a fait pour elle une autre destinée.
GRESSET. *Tragédie d'Edouard.*

DÉJA je planois depuis quelques instans, et fixois attentivement cette belle et immense capitale; j'admirois la variété et l'inégalité de son site, surtout la hardiesse et la magnificence de ses principaux monumens. Bientôt je suis tirée de mon extase, et je m'écrie : O ville superbe et unique! salut, ô reine des cités, capitale des nations! salut, antique et noble Lutèce! Combien de trésors tu renfermes dans ton enceinte! Au milieu de tous ces somptueux édifices, de ces temples, dont les dômes se perdent dans les nues; de ces jardins magnifiques, où le luxe vient étaler toutes ses pompes, le Parisien, frappé tous les jours par de nouveaux prodiges, ne connoît pas les glorieuses richesses de la ville fameuse qu'il habite. O Paris! toutes les nations sont devenues tes tributaires; orgueilleuse et superbe,

tu caches ton front dans les cieux.... Hé bien! tu touches au moment où des peuples, qui se disent policés, viendront fondre sur toi, et fouler à leurs pieds les marques glorieuses de tes triomphes passés. Ah! pourquoi te livres-tu à de nouvelles agitations? Pourquoi ne bannis-tu pas de ton sein ce génie dévastateur qui conspire ta ruine? Veux-tu donc éprouver le sort de Carthage? ou bien, comme cette *Thèbes* aux cent portes, si fameuse dans l'antiquité, veux-tu ne plus offrir aux yeux du voyageur attristé, que des ruines magnifiques, des monumens renversés, des colonnes brisées et des temples démolis, tristes asiles des oiseaux nocturnes, qui, sur l'autel où la divinité étoit adorée, font entendre leurs cris aigus et sinistres? Hélas! elles ont disparu sous les pas des barbares et sous les efforts du temps, ces cités majestueuses qu'on appeloit les merveilles du monde, et leur nom seul est venu jusqu'à nous! ensevelies sous leurs ruines, elles attestent maintenant le néant des choses humaines.

Si je fixe mes regards sur ces plaines immenses, où l'on n'aperçoit plus, à la place de ces châteaux antiques, demeures des anciens preux, que des monceaux de pierres et de cendres, mille réflexions viennent encore

m'assiéger. Là, me dis-je, de nombreuses générations ont passé, après avoir un instant figuré sur la scène du monde; tour-à-tour elles ont régné sur la terre, et cependant elles ne sont plus! Leurs mœurs, leurs institutions, leurs lois, sont ensevelies avec elles; car tout ce qui sort de la main des hommes périt avec eux. Sagesse divine! que vous êtes admirable et profonde dans vos décrets! Après avoir créé les humains, vous n'avez pas voulu qu'ils se livrassent aux égaremens d'un fol orgueil; vous avez ordonné que leurs ridicules ouvrages éprouveroient leur destin; vous saviez que, comme vous, ils voudroient créer; mais, ne pouvant animer leurs vains simulacres de boue, du souffle divin qui donne la vie, ils les voient s'anéantir sous la faux du temps. Leurs espérances trompées et leurs orgueilleux projets confondus, leur apprennent à respecter la majesté du Très-Haut, et à reconnoître qu'à Dieu seul appartient la gloire d'imprimer à ses ouvrages un caractère éternel.

Ainsi mon imagination pénétroit dans l'avenir; et, à la vue de ces insensés qui déchiroient le sein de leur patrie, il me sembloit déjà voir ce superbe Paris éprouver le sort attaché à toutes les choses humaines; je le voyois ne formant plus qu'un monceau de

ruines, et déjà enfoui sous l'herbe, et je m'écrie dans ma douleur : O moderne Carthage, imprévoyante et présomptueuse cité ! Peut-être un jour que les générations futures ignoreront jusqu'à la place que tu presses aujourd'hui du poids de ton orgueil et de ton faste.....

Une foule de factieux, en effet, inondoient les places publiques, et se répandoient, comme des torrens, dans les rues voisines du château des Tuileries. A l'aspect de ces furieux, je ressentis un chagrin amer ; leurs cris, leurs blasphèmes contre une famille auguste et infortunée, parvenoient jusqu'à moi : l'*écho* les répétoit, et j'en frissonnois d'horreur.

Ce spectacle déchirant me rappelle ces paroles d'un écrivain célèbre :

« O que les princes sont malheureux de
» ne pouvoir connoître tout par eux-mêmes !
» Combien ils ignorent d'injustices ! Entourés
» d'adulateurs intéressés à faire prévaloir le
» mensonge, comment pourroient-ils se ga-
» rantir de l'erreur et découvrir la vérité ?
» Abandonné, et victime de la trahison la
» plus insidieuse, un prince, déchu de
» la souveraineté, n'a plus d'amis. Qu'est
» devenue cette foule qui l'environnoit ? Où
» sont les voix qui répétoient ses louanges ?

» Tout a disparu : le silence glacé remplace
» de bruyans applaudissemens. Tous les yeux
» qui cherchoient ses regards, où sont-ils ?
» Pas une marque de bienveillance pour un
» souverain détrôné ! L'humiliant mépris,
» l'intolérable dédain, sont souvent alors tout
» le fruit des bontés qu'il prodigua trop long-
» temps à des ingrats. »

Je fais trève à mes tristes réflexions, et dirige ma course aérienne du côté d'Orléans. Cette ville venoit d'être soumise (*a*), et elle recevoit la loi du vainqueur. Une terreur profonde y comprimoit tous les esprits. Je ne m'y arrêtai qu'un instant, et continuai ma route, non sans obstacle, vers *Bordeaux*. Je rencontrai sur mon chemin plusieurs partisans de *Napoléon*. Je fis mes efforts pour les ramener à des sentimens de fidélité et d'honneur; mais je ne pus réussir qu'auprès de quelques-uns qui, vaincus par mes exhortations, se rangèrent du parti le plus juste.

Au moment où je posai mon ancre sur le bienheureux sol d'une cité qui, la première,

(*a*) Le 24 mars 1815, jour du Vendredi-Saint, pendant que les habitans, réunis dans les églises, entendoient le sermon de la Passion, les troupes enfoncèrent les portes de la ville, qui fut mise par là sous la domination de Buonaparte.

émit son vœu, et osa le faire connoître à toute la France, j'aperçus non loin de moi la fille chérie de Louis XVI ; elle alloit quitter des murs où la rébellion fut long-temps comprimée par son auguste présence. Plus d'une fois elle auroit éclaté ; mais *Marie-Thérèse* sut y mettre un frein : car la *vertu malheureuse* en impose toujours à l'être le plus audacieux......

Je la voyois, cette illustre princesse, parcourir les rangs, visiter les casernes, en un mot, faire un appel à l'honneur. Le soldat l'écoutoit encore : mais il restoit froid et insensible. J'en vis cependant quelques-uns prêts à se dévouer pour la cause légitime. Déjà même ils tiroient leurs sabres ; et comme ces nobles paladins hongrois, ils répondoient à l'appel que leur faisoit la fille de nos rois :

Moriamur pro rege nostro, Theresia.

Mais un regard de leurs chefs les empêcha de se livrer aux transports que faisoit naître en eux l'héritière de cette courageuse impératrice.

La duchesse d'Angoulême ne cessoit de leur dire : Français, nobles Français, rappelez-vous vos sermens, ou bien si vous voulez les violer, dirigez, contre le cœur d'une prin-

cesse que vous trahissez, vos armes impies. Si vous n'êtes pas sourds à la voix de l'honneur, suivez-moi, et vous verrez si je *fuis* devant l'ennemi commun, si je lui abandonne lâchement la victoire!

A ce courage auguste, l'esprit s'étonne, le cœur se comprime, les souvenirs les plus glorieux et les plus tristes se retracent à ma mémoire. Mais, hélas! que pouvoit l'héroïsme contre une troupe mutinée et indisciplinée, qui n'attendoit que le moment du départ de la moderne Antigone pour arborer les couleurs de la rebellion, et ouvrir les portes au général qui s'avançoit au nom de l'usurpateur? Toutefois, dans cet instant, il me sembloit voir un génie protecteur qui veilloit sur les jours de la princesse, et augmentoit ses forces et son énergie, car, encore une fois, elle en imposoit même aux plus factieux...

Ah! sans doute, si ces légions n'eussent pas été séduites par des discours mensongers, et entraînées par la force de l'exemple, elles eussent marché sur les pas de cette généreuse Esther. Un moment même elles offrirent de soutenir le combat; mais MADAME conçut que de tardifs efforts deviendroient inutiles: elle défendit que l'on versât du sang pour repousser une injuste agression. Déjà même on apercevoit, de l'autre côté du fleuve,

les troupes rebelles couvertes des couleurs criminelles, et la garnison presque tout entière étoit au moment de les imiter. Les plus opiniâtres menaçoient même de tourner les batteries des forts, dont ils étoient les maîtres, contre les habitans, s'ils s'opposoient à l'entrée des troupes de l'usurpateur. Non, rien ne peut exprimer la consternation où fut plongé Bordeaux au départ de MADAME. J'ai vu tous les habitans courir en foule sur son passage, et se prosterner à ses pieds; les uns baisoient ses mains, les autres ses habits. La fille de Louis XVI conservoit toute sa sérénité, et sembloit leur dire : Bordelais, j'emporte de votre fidélité des preuves bien précieuses; mais en vous quittant, j'empêche la dévastation de votre ville et la ruine de vos fortunes. Voilà les seules considérations qui me commandent de céder à l'audace et à la rébellion. Sans ces justes craintes, *Marie-Thérèse* eût triomphé, ou bien son sang royal eût de nouveau rougi les mains impures de ses lâches ennemis, et attiré sur leurs têtes les célestes vengeances : telles étoient les pensées qu'on lisoit dans ses regards. La capitulation, qui assuroit le salut de la ville avoit été signée; l'*héroïne* française s'éloigne aussitôt, non sans verser des larmes.... Cette grande cité, naguères ivre de posséder cet ange de paix

et de consolation, resta consternée, et ressembla, pendant quelques jours, à une vaste solitude. Le temps pressoit, les momens toujours plus courts devenoient plus précieux. Je ne voulus pas être plus long-temps témoin de l'affliction profonde où cette ville étoit plongée ; et je quittai Bordeaux au moment où les troupes commandées par le général Clausel y faisoient leur entrée (*a*), qu'ils nommoient triomphante. La plupart des habitans étoient renfermés dans les temples saints, où ils invoquoient la Divinité en faveur de MADAME *duchesse d'Angoulême*. Toutes les rues étoient désertes, et l'on n'entendoit que soupirs et gémissemens confus : tous les soldats parjures, témoins de cette noble douleur, restoient muets d'étonnement, et pouvoient déjà en tirer le sinistre présage des désastres qui les menaçoient. Tous les vrais Français regrettèrent l'auguste prisonnière du Temple qui venoit, pour ainsi dire, de leur sacrifier sa cause, afin d'empêcher les criminelles entreprises des méchans, et prévenir leurs vengeances meurtrières.

L'un des généraux de cette armée rebelle me fixe et me reconnoît; il me dit avec un sourire et un ton d'assurance :

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Retulit in meliùs. VIRGILE.

(*a*) Le dimanche 2 avril.

Tout a changé en un instant, et des affaires que l'on croyoit absolument ruinées ont été rétablies.

Sans doute que dans ce moment il se rappeloit une prédiction que je lui avois faite le 23 mars dernier, et par laquelle je lui disois que s'il se flattoit que la puissance de Napoléon fût durable, il devoit se détromper, que son règne ne s'étendroit pas au-delà de trois mois. Il sembloit me dire :

Votre réputation, Sibylle, ne m'en impose pas, car toutes les choses se succèdent selon nos désirs; et n'en déplaise à vos prophéties, l'empereur nous restera long-temps.

Tout à coup je lève la tête et lui répète trois fois : Malheur à tous! malheur à vous-même! si vous ne vous engagez pas à faire exécuter rigoureusement la capitulation signée par la princesse... Ah! si vous l'aviez vue dans vos rangs elle vous eût inspiré le plus religieux dévouement.

Je ne dis pas le contraire, me répond cet homme, car j'aime le courage, et surtout dans les femmes qui réunissent autant de vertus. Heureusement pour moi, je n'ai point été spectateur de l'héroïsme que la Duchesse a déployé dans ces circonstances orageuses : peut-être alors qu'entraîné par un sentiment

irrésistible, j'eusse embrassé sa défense; mais où en serois-je maintenant, surtout si j'avois suivi vos derniers conseils?

Tels étoient les discours de ce général et de la plupart de ceux qui n'étoient qu'égarés. — Ah! qu'ils sont coupables ceux qui les premiers versèrent dans les cœurs des semences de division, et préparèrent ainsi, par degrés, cette exécrable révolte! Cependant, je ne crains pas de le dire, la plupart des militaires rougissoient de la déloyauté de leur conduite, et d'avoir prêté les mains à la plus odieuse trahison. Tous honoroient le courage de la DUCHESSE, et Buonaparte lui-même ne put s'empêcher de rendre une justice éclatante à la force d'âme qu'avoit montrée l'héroïne de Bordeaux; quoiqu'il le fît avec l'accent de l'ironie, il n'en demeura pas moins frappé intérieurement pour elle d'admiration et de respect (26).

Après quelque temps d'une méditation profonde, je prends mon essor vers d'autres lieux, et bientôt je me trouve au-delà de l'Isère. Là, je suis témoin des succès multipliés d'un prince qui, avec une poignée de braves, tient en échec et harcèle continuellement de nombreuses phalanges; mais bientôt des proclamations insidieuses lui enlèvent le cœur de ses soldats; la

désertion se met dans sa petite armée ; et lui-même, par une trahison sans exemple, ne se voit plus environné que de lâches infidèles à leurs sermens : quelle ressource restoit-il à ce nouvel Edouard dans cette pénible circonstance? Déjà vingt fois, au milieu de ses rangs, il avoit affronté la mort ; et si la Providence n'eût veillé sur ses jours et détourné les coups, il eût peut-être malheureusement *succombé*... (*a*). Ah ! s'il n'eût fallu que les efforts d'un courage indomptable ! mais que peut la valeur quand la trahison vient l'enchaîner de toutes parts? Le prince restoit abandonné, seul au milieu de quelques serviteurs fidèles qui tous juroient de mourir pour le défendre. Cependant le *héros* de la *France*, secondé de ce petit nombre de guerriers que l'honneur attachoit à ses côtés, seroit parvenu sans

---

(*a*) *Buonaparte* donna les ordres les plus positifs pour transférer le prince au château de Vincennes. Les dépêches en furent expédiées et contremandées aussitôt, grâce au génie tutélaire qui veilla constamment sur des jours si précieux. Ce digne héritier de Henri-le-Grand fut conservé pour le bonheur et la gloire de la France, d'une maniere vraiment extraordinaire et toute miraculeuse....

. . . . . . Dans sa triste ignorance,
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des dessins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage a l'auteur....

doute à s'arracher personnellement des mains des rebelles; mais il lui auroit fallu sacrifier tous ses généreux compagnons qui vouloient se dévouer pour le sauver. Il étoit indigne de sa grande âme de reconquérir sa propre liberté à ce prix. Amis, répondoit-il à ces braves qui le pressoient de disposer de leur vie : Un *Bourbon* n'est jamais accessible au lâche sentiment de la crainte... Si *j'étois seul* aujourd'hui, j'attendrois sous mon drapeau le coup fatal qui m'arracheroit la vie ; mais mon roi, mon épouse, et la *France* surtout m'ordonnent de vivre. Cependant le salut de quelques amis généreux, aussi précieux pour moi qu'une armée entière, exige que je prête l'oreille aux propositions qui me sont faites de les sauver. J'accepterai donc la capitulation qui m'est offerte. Ainsi parle ce brave, l'honneur et l'espoir de la France, ce nouveau *Germanicus*, qui faisoit à son roi, à l'amitié, un sacrifice qu'il n'eût pas consenti, s'il ne se fût agi que de sa vie.

« La capitulation fut approuvée par le gé-
» néral Gilly ; mais Grouchy, autre général
» en chef, en suspendit l'exécution pour la-
» quelle il voulut attendre les ordres de Buo-
» naparte.

» Cette infraction à la convention, et les
» suites qu'elle pouvoit avoir tinrent la France

» entière dans une cruelle attente. Chacun ou-
» blia ses maux particuliers pour ne songer
» qu'à la captivité d'un petit-fils d'*Henri IV.*
» On redoutoit une catastrophe pareille à celle
» dont les fossés de Vincennes avoient été le
» théâtre. Le duc seul étoit tranquille : il crai-
» gnoit seulement que sa délivrance ne devînt le
» prix de quelque concession préjudiciable aux
» intérêts de la couronne ; et il témoigna ses
» sentimens à son auguste père, en lui écri-
» vant : Je suis résigné à tout, je ne crains
» ni la mort ni la prison. »

Je veillai constamment, avec mes sylphes assistans à la sûreté de ce prince chéri. J'étois toujours au milieu de son escorte ; mais pour être plus en état de prévenir les dangers qui le menaçoient, je demeurai invisible.

Jusqu'au 16 cependant, la cruelle prévoyance qui le tenoit dans les fers fut trompée. L'ordre d'exécuter la convention arriva : il fut alors conduit à *Cette* sous bonne escorte ; il mesure avec calme le vaste espace de mer qui va le séparer de sa patrie ; fort de sa vertu, il s'abandonne sans crainte aux vagues images de la vie orageuse, où désormais il est lancé par l'aveugle main de la fortune, et bientôt il s'embarque sur un vaisseau suédois disposé pour le recevoir.

Je chargeai spécialement EJAEL (*a*) de veiller constamment sur des jours si précieux à ma patrie ; d'accompagner le héros durant la pénible navigation, et de le préserver des écueils et des dangers qui le menaçoient sur l'empire de Neptune, afin que, sauvé par nos soins vigilans, il pût remplir les hautes destinées auxquelles il est appelé.

« J'observe, dit l'auteur de l'itinéraire,
» que sans pénétrer les motifs secrets de Buo-
» naparte, chacun se livra à une joie d'autant
» plus vive, qu'on avoit plus de peine à croire
» l'événement miraculeux qui le causoit. »

Et moi je veux ici dévoiler ces secrets motifs : oui, je ne crains pas d'avancer, et sans vouloir cependant m'en attribuer exclusivement le mérite, je ne crains pas d'avancer, dis-je, que j'ai puissamment contribué, quoique indirectement, à empêcher que Buonaparte ne se souillât peut-être d'un crime qui eût de nouveau épouvanté la terre. Ah ! quoi que vous puissiez dire, *détracteurs éternels d'un art* que vous ignorez, cet art n'est pas aussi futile que vous le croyez ; et s'il a eu quelqu'influence sur la destinée d'un grand prince que la France a pleuré quelques

(*a*) Génie délice des fils et des hommes.

jours, peut-être est-ce déjà un titre pour que cet art obtienne de vous quelqu'estime. Or, je n'en puis douter, les révélations que j'ai faites à une personne qui exerçoit sur l'esprit de Buonaparte, et celui de ses principaux ministres un puissant empire, les conseils que je lui ai donnés ont séduit son imagination active et vigilante; elle est parvenue à arracher à Napoléon irrésolu l'ordre d'épargner le prince et la prompte exécution du traité signé par le Duc le 8 avril, au Pont-Saint-Esprit (*a*).

Rassurée sur le sort de l'un des petits-fils de Henri, par les précautions que j'avois prises pour le préserver de tout danger, je résolus enfin de me rendre à Toulouse; mais la nouvelle des deux capitulations y étoit arrivée depuis plusieurs jours.

Tous les habitans me semblèrent consternés. Je remarquai, avec un sentiment de douleur profond, que l'artillerie du parc étoit braquée sur la ville, toutes les places et les carrefours étoient encore occupés par des compagnies de canonniers qui étoient à leurs pièces, la mèche allumée.

Je parcours ainsi successivement toutes les villes du midi. L'amour qu'inspiroit l'auguste

(*a*) Revoir la onzième Journée.

famille, dont les vertus étoient punies d'un exil momentané, ne peut se dépeindre; Marseille, surtout, le portoit jusqu'à l'exaltation. La tristesse éclatoit sur le front de tous les habitans. Cependant, le 12, le drapeau tricolore fut arboré, et flotta sur tous ses monumens, en vertu d'une sommation, sous peine d'exécution militaire.

Je fis sept fois le tour de la ville, et, prophétisant à haute et intelligible voix, je disois: De 1822 à 1840, une horde d'esclaves, à la faveur des ombres de la nuit, débarquera dans ces murs antiques; le *croissant* y remplacera, pour un instant, les enseignes du prince légitime; mais les barbares échoueront dans leur tentative. Cependant, avant de succomber, ils exerceront de terribles ravages; leur chef cherchera à répandre, parmi le peuple, les erreurs de sa doctrine impie; mais, enfin, les fils légitimes et illégitimes du faux prophète seront vaincus, et leurs folles espérances seront à jamais anéanties.

Des militaires, qui me considéroient depuis long-temps, étoient restés immobiles en écoutant mes oracles: « Arrête, ô Sibylle! s'écrièrent-ils, cesse de nous émouvoir par tes accens pénétrans. Veux-tu faire subir une nouvelle épreuve à notre courage? Ton orgueil seroit-il flatté de voir les partisans de *Buonaparte* pleurer devant toi la chute des Bour-

bons? Redoute plutôt ce triomphe que nous ne te pardonnerions jamais d'avoir obtenu; cesse d'attirer nos regards, toi qui as le pouvoir de les fixer. Eloigne-toi, de ces murs ô *Pythonisse!* car les plus coupables d'entre nous ne sauroient plus long-temps soutenir ta présence.... » Cependant plusieurs d'entr'eux me jurèrent qu'ils étoient prêts de rentrer dans le sentier de l'honneur; mais, dans la nuit du 13, Grouchy fit son entrée dans Marseille; et, de concert avec Brune, qui avoit une division sous ses ordres, ils désarmèrent la garde nationale, et comprimèrent, par la terreur, les habitans dévoués à leurs princes légitimes.

Ainsi fut achevée cette conquête importante du Midi, et bientôt toute la France passa sous le joug de Buonaparte. Mais mon Roi étoit à l'abri des vengeances de l'usurpateur; la Providence veilloit sur les jours de Louis : elle protégea sa fuite et celle des princes. Cette pensée du moins modéroit ma douleur profonde, et la douce espérance n'étoit pas entièrement morte dans mon cœur.

Cependant j'avois rempli la tâche que le génie m'avoit imposée. Je prolongeai néanmoins de quelques jours mes courses aériennes, et, avec les secours de mon art, j'eus la satisfaction de sauver la vie à plusieurs gardes de la maison du Roi, avant de rentrer à Paris.

Deux heures sonnent à l'horloge des Tuileries ; la nuit est obscure et silencieuse, et les étoiles seules m'aident à distinguer où je pose l'ancre de mon talisman. Je considère avec ravissement ces astres éclatans qui étincellent sur l'azur des cieux, et roulent, sans se confondre, dans l'espace infini. Peu à peu le crépuscule commence à poindre, il dissipe les ténèbres ; l'aurore paroît dans tout son éclat. Je reconnois les lieux au-dessus desquels je plane : c'est la place Louis XV. A l'aspect de cette enceinte, où la mort, au temps de nos funestes dissensions, immoloit journellement tant de victimes, une foule de tristes réflexions vinrent tumultueusement assiéger mes esprits.

Tout à coup j'aperçois, du côté de la Madeleine, deux ombres légères, portées sur des nuages, s'avancer vers l'endroit où je m'étois arrêtée. L'une de ces ombres avoit le front ceint d'une auréole brillante de clarté ; l'autre portoit à la main gauche une palme de lis, et avoit la droite posée sur son cœur. Bientôt je distinguai leurs traits, et crus reconnoître dans l'une le saint Roi Louis XVI, et, dans l'autre, son illustre et vertueux ami (27). Je me tiens à l'écart avec un saint respect, et fais sur-le-champ une station pieuse là où tant d'infortunés furent offerts en sacrifice à cette hideuse et épouvantable *statue, qu'on appeloit la Liberté*,:

et qui ne représentoit que l'affreuse licence. Les deux ombres s'approchèrent davantage, et je les vois attacher leurs regards attendris sur cet endroit, rougi long-temps par le sang des martyrs de l'honneur et de la légitimité. Je prête l'oreille à leur entretien, je les entends déplorer amèrement le triste sort d'une famille courbée sous de nouveaux revers, lorsqu'elle auroit droit d'attendre du monde entier un tribut d'hommages et de respects. Ces êtres si nobles et si vertueux, qui maintenant ne sont qu'une essence divine, se rappelient, en gémissant, les maux sans nombre qu'attirèrent sur le peuple, et les fausses doctrines et les fureurs de l'anarchie...... Après quelques autres réflexions que je dois taire, le Roi martyr fait renaître dans mon âme un rayon d'espérance, en prononçant que cette épreuve nouvelle ne pouvoit durer plus de 8,640,000 *secondes*..... Mais il ajoute, d'un son de voix qui me parut vraiment extraordinaire :

« O vous, puissances de l'Europe, qui avez été obligées de traiter pendant de longues années avec l'ennemi juré de ma famille, prenez garde qu'à votre tour, à force d'être équitables envers lui, les sourdes intrigues de sa politique astucieuse ne vous replongent dans des malheurs nouveaux. »

Et nunc reges intelligite ; erudimini qui judicatis terram.

« Entendez, ô grands de la terre! instrui-
» sez-vous, arbitres du monde! »

Telles étoient les paroles qu'adressoit aux souverains de l'Europe celui qui, pendant sa vie, avoit été le modèle des Rois.

L'ombre de Malesherbes ajoute, en parlant aussi aux princes de la terre:

« C'est un sage qui vous conduit, c'est un
» ami qui vous conseille. »

J'étois dans le recueillement, et prosternée sur cette pierre, frêle monument d'expiation élevé à la mémoire d'un crime dont l'horreur doit être éternelle. Quoi! déjà elle est renversée, s'écrient d'autres ombres qui erroient çà et là! Tout est passager chez les Français, et même la douleur ne vit qu'un instant dans leur cœur.

J'avoue que je ne pouvois me défendre d'un sentiment de crainte. J'étois environnée de plusieurs légions d'esprits: la place Louis XV en étoit couverte. L'une de ces ombres me dit: « Chaque jour, à cette même heure, nous descendons de l'Empyrée pour revoir cette terre si coupable. Nous foulons ce sol arrosé de notre sang, et où fut élevé l'instrument ignominieux de notre supplice. C'est là que de lâches assassins avoient trouvé l'exécrable moyen de niveler les fortunes, et d'assouvir leurs vengeances inexorables; nous y reviendrons jusqu'au moment où un monument ex-

piatoire, élevé à nos mânes outragés, nous fixera dans le séjour éternel. Tel est l'arrêt prononcé par le Tout-Puissant..... Ainsi me parle cette ombre fugitive... Alors une mélodie céleste se fait entendre, et me plonge dans un doux ravissement. L'ombre ajoute : *C'est aujourd'hui le* 21, et cette douloureuse époque de chaque mois est fêtée par les Anges.... Ils la célèbrent par des chants, en s'accompagnant sur leurs lyres d'or. Les hommes doivent verser des larmes éternelles sur la cendre des morts; mais les âmes heureuses se félicitent chaque jour d'être délivrées de ce corps mortel auquel elles étoient attachées. Ainsi, elles regardent le passage de Louis XVI à une autre vie comme un bienfait du Tout-Puissant... » Elle dit, et s'unissant aux chœurs des ombres immortelles, elle disparoit à mes yeux. J'entrevois alors la figure céleste de *Louis* le bienfaisant, auprès duquel étoit son noble défenseur; des chérubins les environnoient et les couvroient de leurs ailes, plus blanches que la neige. Bientôt cette sainte milice s'élève majestueusement dans les cieux.

L'astre qui verse la lumière commençoit à paroître; mais sa couleur étoit sans éclat, en comparaison des feux étincelans qui environnoient ces habitans du premier ciel.

Je me retrouvai seule. Cette nuit m'avoit parut fort longue : le jour vint enfin dissiper mes terreurs et raffermir mon courage. Cepen-

dant le Dieu du jour s'élance dans les cieux, dissipe les nuages amoncelés, et s'annonce comme un triomphateur qui voit disparoître devant lui tout ce qui ose essayer d'obscurcir son éclat. Il lançoit ses rayons à travers les arbres des Champs-Elysées, dont la Seine réfléchissoit les ombres. Le silence profond qui régnoit encore n'étoit interrompu que par le murmure des eaux. Je dirigeai mon talisman par le pont Louis XVI, la rue du Bac et celle des Saints-Pères; bientôt j'arrivai à celle de Tournon, où de nombreux adeptes m'attendoient : ils avoient eu grand soin de retenir leurs cachets d'avance. Ce voyage aérien les avoit tous fort inquiétés. La plupart d'entr'eux me semblèrent y donner une autre interprétation; car, en me voyant reparoître, ils me demandèrent, avec intérêt, si j'avois encore magnétisé le vieux *Vautour* (*a*). Je les rassure sur ce point; et, après quelques préparations, devenues nécessaires avant de rentrer dans mon cabinet sibyllin, je reprends le cours de mes travaux accoutumés, et me fais une règle invariable de correspondre chaque jour avec les intelligences supérieures, jusqu'aux époques où des événemens imprévus me feront encore quitter le *trépied sacré*, pour voler de nouveau à de grandes et importantes découvertes.

(*a*) L'un des guichetiers préposés à ma garde pendant ma détention de décembre 1809.

LE CHAMP-DE-MAI.

Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.
CORNEILLE.

DÉJA j'ai compté quatre *lustres* ; déjà même une *olympiade* est au milieu de sa course, et j'entends encore proclamer dans Lutèce ces discours séditieux qui réveillent l'anarchie et enfantent le meurtre et le brigandage.... Hé quoi ! propage-t-on encore aujourd'hui les maximes des jeunes Gracques? J'écoute, et je frémis.

« Romains, on vous traite de maîtres de » l'Univers, de dispensateurs des trônes et de » la fortune des Rois. Beaux souverains! quand » on a usurpé toutes les terres, et qu'on ne » vous laisse de libre que les rues et les places » publiques ! Ah ! les bêtes sauvages sont plus » heureuses que vous! la nature ne leur a pas » ôté du moins les antres, pour s'y retirer à » l'abri des intempéries! Mais vous, il ne » vous reste pas même où creuser vos tom- » beaux. »

Ah ! m'écriai-je, Catilina modernes ! l'expérience de tous les siècles a dû cependant vous avoir appris le vide et l'absurdité de ces appels à la sédition.

Six heures sont sonnées, et déjà l'airain retentit de toutes parts..... Quoi ! des fêtes et toujours des fêtes ! Ah ! gémis plutôt sur les désastres qu'elles t'annoncent, peuple infortuné ! Des factieux viennent de saper les fondemens de l'antique monarchie, et c'est pour en recréer une nouvelle qu'ils rassemblent aujourd'hui les Français. Ah ! sans doute, ce n'est pas le vœu librement émis de toute la nation qu'ils consulteront ; son vœu, librement émis, repousseroit leur sanglante idole, détruiroit leurs criminelles espérances, et redemanderoit un Roi juste et bon, qu'une infâme trahison a fait descendre du trône de ses ancêtres. Pourquoi donc cette cérémonie pompeuse, cet appareil imposant et religieux ? C'est pour tromper, s'il leur est possible, l'Europe entière conjurée contre eux, et faire croire que cet empire, qu'ils viennent de relever, est de nouveau sanctionné par la volonté générale. Vous vous abusez, malheureux ! et vos vaines solennités n'en imposeront à personne. Non, la majorité de la nation ne

veut point de l'homme à qui vous avez remis un sceptre arraché des mains de nos princes légitimes; non, la France ne veut point de cet ennemi éternel de son repos et de ses libertés; elle ne veut point de ce despote insensible, qui, pendant quinze ans, immola sur les autels de l'ambition, des millions de victimes. Les Français redemandent le monarque qui seul peut désormais les rendre heureux; un père, dont la tendre sollicitude eût cicatrisé les plaies de la patrie; ils le redemandent, et leurs cris s'éleveroient plus haut que vos séditieuses clameurs, si vos sicaires, le poignard toujours levé, ne les forçoient au silence. Gardez-vous donc, factieux, de compter au nombre de vos partisans tous ces spectateurs qui vous environnent. La plupart ont obéi à un sentiment de curiosité; mais, au milieu de vos transports, vous les verrez garder un morne silence, bien convaincus de la vérité de cette maxime, *que quiconque applaudit à la trahison, la partage déjà*; et quelques-uns, à la vue du tyran qu'on veut encore leur imposer, se seront même involontairement rappelé ce Domitius, dont Salluste fait l'effroyable portrait.

« *Domitius*, dit cet auteur, n'a pas un seul

» de ses membres qui n'ait pris part à un crime,
» ou à quelque action honteuse; sa langue est
» consacrée au mensonge, ses mains à l'assas-
» sinat, ses pieds à la fuite. »

Placée sur mon talisman, je me rends au Champ-de-Mai. Je planois çà et là, et voyois de très-près tout ce qui se passoit. Des chants guerriers se firent bientôt entendre, et ces airs fameux, qui avoient long-temps fixé la victoire sous nos drapeaux, suspendent un instant le cri de ma douleur; mais il m'échappe quand je vois paroître au milieu d'un brillant cortége cet homme trop fameux qui démentit si promptement les premières espérances qu'il nous avoit données lors de son consulat; ce n'est plus aujourd'hui ce guerrier qui détrôna l'anarchie et fit taire les factions. Maintenant il les implore au contraire, et c'est à elles qu'il doit ses succès éphémères. Ne croyez pas cependant qu'au milieu des transports et du délire de ses partisans, son cœur s'ouvre au plus léger sentiment de joie, non : dans cette enceinte qui retentit du vain nom dont on le salue, et au moment même où ses légions parjures l'élèveront sur le pavois, il frémira frappé de terreur, il verra suspendre sur sa tête l'épée

de *Damoclès*, qui plus tard brisant son foible lien, terminera sa coupable existence.

En voyant ce despote se placer sur une estrade élevée, ses pages, ses chambellans, ses officiers d'ordonnances, ses aides de camp se grouper sur les marches de son trône, je ne pus me défendre d'un sentiment profond d'indignation : mais elle fut à son comble, lorsqu'arrêtant mes yeux sur un autel, je vis les apprêts d'une cérémonie aussi auguste que sainte. Le premier et le plus redoutable de nos mystères alloit être célébré, et déjà l'encens fumoit dans ce nouveau temple élevé par la rébellion. Le ministre n'attendoit pour commencer le sacrifice, et invoquer le dieu des armées, que le signal convenu.

En considérant l'*homme du destin* debout au milieu de ses plus braves guerriers, des électeurs des départemens et des grands dignitaires de son empire, qui, tous prosternés à ses pieds, sembloient l'adorer comme un être divin, il me sembloit voir un nouveau Mahomet versant dans des cœurs fanatiques sa funeste doctrine, et je croyois l'entendre dire comme ce prophète imposteur que Bysance adore :

J'apporte un joug plus noble aux nations entières,
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré;
Ne me reproche point de tromper ma patrie.
Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie :
Sous un chef, sous un Dieu je viens la réunir,
Et pour la rendre heureuse, il la faut asservir.

A l'aspect de Buonaparte, de cette cérémonie superbe dont il étoit comme le dieu, de cette vaste enceinte, que la liberté, dans d'autres temps, avoit consacrée à ces brillantes assemblées, je sentis se réveiller au dedans de moi des souvenirs pénibles, je me rappelai une époque non moins désastreuse de notre histoire, et la joie orgueilleuse que faisoit éclater ce monstre d'exécrable mémoire, qui marchant à la tête de la convention le 20 juin 1794, vint au Champ-de-Mars proclamer *que le peuple français reconnoissoit l'Etre suprême, et croyoit à l'immortalité de l'âme.*

Je l'ai vu ce hideux Robespierre, ce tigre altéré du sang français, et qui versa sur ma patrie la coupe de tous les maux. Je l'ai vu entouré d'un peuple immense, répondant par l'élégance de sa parure à l'éclat d'un beau jour. Il se pavanoit pour la première fois, revêtu de l'écharpe tricolore de représentant du peuple

et la tête ombragée de panaches flottans. Tout le monde remarqua son ivresse : il sembloit marcher insensiblement au pouvoir suprême. Cet homme obscur, neveu d'un régicide, et régicide lui-même, prétendoit à la gloire de réparer les calamités de la France, après les avoir provoquées. Il manœuvroit sourdement et se flattoit de l'espoir qu'il parviendroit à se faire déclarer l'*envoyé du ciel* (*a*).

Arrête, malheureux, m'écriai-je, au moment où ce monstre, qui n'avoit d'humain que les traits, osoit proclamer ces principes...... *Athée* et non *déiste*, prosterne-toi dans la poussière. Ce Dieu que tu outrages, balance sur ta tête impie ses foudres vengeurs ; qu'avons-nous besoin de tes discours pour croire qu'un principe créateur et éternel règne dans les cieux, que l'âme, ce souffle divin qui nous

---

(*a*) *Egens, ignotus, iniquus.... clarissimo cuique periculum facessit...... potentiam...... odium apud omnes adeptus, dedit exemplum, quod secuti ex pauperibus divites, ex contemptis metuendi, perniciem aliis, ac postremum sibi invenere.... manebant etiam tum vestigia morientis libertatis !*

Du sein de l'indigence et des ténèbres, cet intrigant, redoutable aux citoyens les plus illustres.... puissant.... abhorré de tous, fraya la route par laquelle tant de scélérats, indigens et méprisés, devinrent opulens et formidables, firent périr les autres, et finirent par se perdre eux-mêmes.... Toute mourante qu'étoit la liberté, il en restoit encore des traces.

TACITE, *Annal.*, *liv. I*, *chap.* 74.

anime, est immortelle; et sans que ta voix profane nous rappelle ces grandes et terribles vérités, tout les annonce assez dans la nature.

Toi seul accuse la toute-puissance du Dieu vivant, et ton existence seroit le plus invincible argument contre ces dogmes consolateurs, s'ils ne nous apprenoient aussi que dans une autre vie il est de douces récompenses pour la vertu, et des supplices éternels pour le crime.

Tels avoient été mes discours à ce tyran sans courage, tout couvert de sang et de crimes, qui n'eut jamais d'autre talent qu'une hypocrisie raffinée, et dont *thermidor* éclaira l'horrible fin si long-temps attendue, si impatiemment désirée. Insensiblement ces lugubres souvenirs s'effacèrent, et je me sentis ramenée vers la scène qui occupoit alors tous les yeux.

Buonaparte étoit toujours debout promenant dans un profond silence ses regards sur la multitude qui l'environnoit. « Voilà donc ce guerrier fameux, s'écrioit-elle, ce vainqueur et l'effroi de la belliqueuse Germanie. La cérémonie alloit commencer: tout à coup il voit planer majestueusement dans les airs l'ombre de sa première épouse, elle vient se placer à ses côtés. Jérôme et *Joseph* pâlissent de crainte. *Lucien*, quoique troublé à cet aspect, conserve encore un reste

de fermeté ; mais Buonaparte étoit frappé de stupeur, et demeuroit immobile.

Je voyois et distinguois parfaitement Joséphine : elle étoit enveloppée d'un crêpe funèbre ; mais ses traits s'étoient encore embellis. Sa tête étoit ceinte d'une couronne de pensées, et sa voix n'avoit rien perdu de sa douceur et de sa touchante sensibilité.

Ecoute, Napoléon, lui dit elle, le moment s'avance où ton arrêt te sera prononcé par l'Europe assemblée. J'ai tout fait pour empêcher ta coupable entreprise; mais les Dieux sans doute en avoient autrement ordonné. Mon testament secret te fut transmis de l'Olympe. Déjà je prévoyois l'abîme dans lequel ta fatale ambition devoit t'entraîner une seconde fois. Je t'en fis connoître les suites terribles : ton mauvais *génie* NELCHAEL (*a*) a paralysé tous les efforts de ma tendresse....... Séduit par de vaines espérances, égaré par des conseils perfides, tu as fui le lieu de ton exil ! Ah ! malheureux époux ! tu la regretteras cette *île d'Elbe*..... Bientôt courbé sous d'affreux revers, en proie au desespoir, et dévoré de remords, si je ne puis arracher de ton cœur de funestes

(*a*) Génie seul.

desseins, tu iras chercher un dernier et triste asile au milieu des rochers de l'Afrique........ Et pourtant si tu avois écouté les avis de l'amitié et les dernières prédictions que t'a faites la *Sibylle*, tu pouvois encore pallier en quelque sorte ton audacieuse entreprise.

Elle te l'a dit, *Napoléon*, à l'époque de ton retour à Fontainebleau, il existoit encore pour toi un dernier moyen de salut. Voici quels étoient ses conseils :

Tu devois entrer en plein jour dans les murs de la capitale, faire tous tes efforts pour que la famille des Bourbons ne quittât pas le palais de ses ancêtres. Tu pénétrois aux Tuileries, escorté de tes braves, et là tu disois à ton Roi, à cette moderne Antigone qui rappelle de si touchantes vertus, à ces princes, les dignes petits-fils du *bon Henri*, à la France entière assemblée sur tes pas :

Français, j'ai été trompé par des traîtres qui conspirent la perte de leur patrie. Sur la foi de leurs discours mensongers, je reviens parmi vous ; mais je vois enfin par moi-même quel est le vœu général. La nation veut son souverain et maudit mon retour ; qu'elle se rassure, et qu'elle connoisse enfin Napoléon. J'ai été le maître de l'Univers : je rempor-

terai aujourd'hui une victoire plus éclatante que toutes mes victoires ensemble ; je veux être maître de moi-même, et vaincre mon ambition : Vous le voyez, Français ; secondé par les guerriers qui m'environnent, et qui tous sont accourus se ranger sous les drapeaux de leur ancien général, je pourrois ressaisir le pouvoir suprême ; je n'en ferai rien cependant ; mais l'Europe étonnée apprendra que mon étoile n'a pas encore pâli, et que César est plus grand que sa fortune.

Ecoutez, ô princes ! j'ai les mains pures du sang de Louis XVI. Je fus bien coupable, cependant. Un *précieux rejeton des lis est tombé dans sa fleur ;* mais que les voiles épais de l'oubli cachent les crimes de la politique, comme mes larmes et mon repentir doivent les expier.

En prenant les rênes du gouvernement, j'ai sauvé mon pays des fureurs de l'anarchie ; j'ai relevé les autels, j'ai laissé de superbes monumens et d'éternels souvenirs ; la France, sous mes lois, s'est assise au trône du Monde, et je n'ai jamais en vain tiré l'épée. Aujourd'hui je la dépose aux pieds de mon Roi, qu'il règne heureux et respecté, et qu'il remplisse le rang suprême auquel l'appellent les droits de sa naissance, ses vertus et le vœu

unanime de son peuple! que désormais il regarde *Napoléon* comme son plus fidèle sujet: je le jure à la face du ciel et des hommes, c'est pour lui obéir, c'est pour le servir, c'est pour le défendre contre les efforts de l'étranger que je reprendrai le glaive; et ce bras, tant de fois redoutable aux ennemis de la France, peut encore abaisser leur orgueil, s'ils osoient menacer ma patrie; comme il sauroit châtier les traîtres qui tenteroient de renverser le trône de saint Louis.

Voilà, Buonaparte, ce que tu devois faire, et la marche qu'il falloit suivre.... tu te sauvois à ce prix....

Prête-moi une oreille attentive: une dernière ressource te reste aujourd'hui.

Tu peux déclarer que, voulant empêcher une nouvelle effusion du sang français, tu as convoqué ton Champ-de-Mai, non pour replacer sur ta tête une couronne que tu as solennellement abdiquée, mais pour apprendre aux envoyés de nos provinces rassemblés, ta résolution dernière; que dès qu'il t'est prouvé que tous les efforts de l'Europe conjurée ne tendent qu'à défendre les droits sacrés du Roi de France, et à le replacer sur son trône, tu renonces à tes premières prétentions, et que trop

grand pour regretter le sacrifice volontaire que tu t'imposes, tu veux, comme *Sylla*, finir tes jours en philosophe. Heureux, en arrêtant le torrent prêt à ravager ta patrie, d'avoir montré du moins à l'Europe étonnée que ton génie abattu un instant sous ses efforts réunis, avoit trouvé des ressources nouvelles au fond de l'exil, et avoit su encore la faire trembler une dernière fois.

Ainsi lui parle cette ombre invisible pour les spectateurs, mais non pour lui et sa famille. Vainement elle insiste, vainement elle lui révèle les conséquences inévitables et terribles de sa téméraire action. Il reste inflexible: ivre des fureurs de l'ambition qui le dévore, il veut venger ses injures. Déjà il ressaisit en espérance le sceptre de la terre, déjà il couronne son front des lauriers de la victoire. Arrête, malheureux, s'écrie-t-elle d'un son de voix extraordinaire : arrête, ô toi qui fus mon époux!.... quels projets insensés as-tu formés, hélas! tu cours à ta perte. Te voilà sur ton dernier théâtre, et de là tu oses défier tous les souverains du Monde. Déjà tu crois les voir enchaînés à tes pieds : tu t'égares, et il est passé sans retour ce temps où, du haut de ton trône, tu forçois les nations tributaires de venir adorer ta puissance.

Maintenant, ô Napoléon, cet arbitre suprême, qui tient dans sa main les destinées des empires, en a ordonné autrement. Orgueilleux *Aman*, ajoute-t-elle, tu te reposes sur la puissance d'*Assuérus*; mais *Assuérus* lui-même, las d'avoir trop long-temps servi par la force ta coupable ambition, t'abandonne à la haine de tous les peuples que tu fis gémir sous le joug, lui-même conjure ta perte. Non, non, tu ne peux repousser les coups que l'Europe entière se prépare à te porter; ferme l'oreille aux discours des flatteurs qui t'environnent : en vain ils t'élèvent jusqu'aux cieux, en vain ils font entendre ce cri qui rappelle les fureurs de 1793 : *Buonaparte ou la mort;* en vain ils te promettent que, si la fortune trompe tes efforts, tu trouveras toujours dans l'amour et la fidélité des Français, de nouvelles ressources. Ils s'abusent eux-mêmes, et, trop sûrs que leur trahison ne leur sera jamais pardonnée, ils veulent se perdre où se sauver avec toi.

Mais leurs espérances seront déçues : *par la vertu des caractères gravés que tu portes sur toi* (*a*), tu éviteras tous les périls; la fuite de-

---

(*a*) Un talisman.

viendra encore ton salut ; tandis que tes malheureux partisans, abandonnés sur le champ de bataille, et déchirés par les foudres de l'ennemi, expieront, par une mort cruelle, le crime d'avoir favorisé ton retour.

Tels étoient les conseils et les discours qu'adressoit à *Napoléon* cette femme qui, après avoir éclairé, pendant sa vie, la plupart de ses actions, étoit encore, après sa mort, son *ange tutélaire*. *Buonaparte*, sombre et farouche, l'écoutoit dans un morne silence; mais sa fatale résolution étoit prise au fond de son cœur, et rien ne pouvoit plus la changer. Cependant son émotion étoit visible ; elle éclatoit surtout dans quelques mots qu'il essaya de proférer. Sa tendresse pour elle se réveilla dans son âme, quelques pleurs coulèrent de ses yeux ; il étendit les bras pour saisir cette ombre chérie, mais elle lui échappa comme une vapeur légère. Insensé, lui dit-elle, as-tu donc oublié que j'ai abandonné ma dépouille mortelle?.... Mais, je le vois : tu repousses mes conseils, tu cours à ta perte ; et les efforts de ma tendresse expirent devant les chimères de l'orgueil et de l'ambition. Hé bien ! va, subis ton sort ; vole aux champs de *Fréjus* ensevelir, avec les braves qui t'environnent,

ta réputation militaire. Je ne ferai plus d'inutiles tentatives ; tu me reverras, cependant, mais non, comme aujourd'hui, brillante de l'éclat des esprits célestes.... Adieu.... L'ombre, à ces derniers mots, laissant tomber sur Buonaparte un regard d'indignation, et même de pitié, disparoît dans les airs, et retourne dans ces beaux lieux consacrés aux mortels qui, pendant leur vie, firent de la bienfaisance leur plus douce occupation.

Buonaparte étoit resté morne et pensif; ces terribles révélations agitoient son esprit. La cérémonie continuoit cependant, et les salves réitérées le tirèrent insensiblement de sa profonde rêverie ; une sérénité feinte se peignoit sur son front, lorsque l'orateur du Champ-de-Mai commença son discours. Organe de la rébellion, cet homme osa parler au nom de la nation toute entière, et promettre que chaque Français se feroit un devoir de donner sa vie pour la défense *de l'Empereur de l'Ile d'Elbe* qui, infidèle à ses sermens, et après avoir abdiqué des droits illégitimes, ne rougissoit pas de venir dans cette enceinte étaler de coupables trophées.

Buonaparte, dans sa réponse, parla de son dévouement pour sa patrie ; et, se comparant à *Codrus*, il promit de s'immoler comme ce Roi

d'Athènes, pour l'arracher à la fureur des barbares. Il accusa ensuite les Rois conjurés pour sa ruine, d'une lâche envie et d'un honteux acharnement contre lui. Il termina en disant qu'il opposeroit à la rage impuissante de ses ennemis, l'amour que lui portoient les Français, et qu'il espéroit que le ciel feroit triompher la justice d'une cause si belle.

Il reçut ensuite le serment de ces vieux guerriers, qui furent si long temps l'honneur et la gloire de France. Il leur fit promettre de se surpasser, et de mourir tous, s'il le falloit, plutôt que de souffrir le joug de l'étranger. Tous le jurèrent avec transport... et les champs de *Waterloo* sont témoins qu'ils n'ont pas trahi ce dernier serment. Il ne sont plus, laissons en paix leurs cendres, oublions la faute que leur mort a expiée, pour ne plus nous souvenir que de leurs glorieux exploits.

La cérémonie étoit terminée, le nouvel empereur venoit de jurer le maintien de cette constitution, qui devoit retremper les chaînes sous lesquelles il espéroit encore faire gémir long-temps la France. Déjà, accompagné de son pompeux cortége, il reprenoit le chemin des Tuileries, au bruit des salves, qui annonçoient la fin de cette brillante représentation, lorsque

m'approchant de lui sur mon talisman, j'écartai les voiles qui me rendoient invisible à ses yeux; il me vit, et mon aspect réveillant dans son âme le souvenir des révélations que venoit de lui faire son épouse, il rentra dans son palais, triste, rêveur, et tourmenté de la pensée de de l'avenir qui le menaçoit.

Pour moi, de retour dans mon cabinet sibyllin, je m'enfermai pour méditer sur tout ce qui m'avoit frappée dans cette mémorable journée, et répandre mes parfums ordinaires pour me rendre *Caliel* favorable (*a*). Je ne brûlai que du bois de cèdre et de bananier; bientôt mon feu fit jaillir des étincelles en forme de globules : j'en comptai jusqu'à quarante-neuf, et en tirai un augure très-sinistre.

Tout à coup le génie m'apparoît, et ses discours raniment un peu mes espérances.

Mortelle, me dit-il, reste six jours dans le recueillement; ensuite tu consigneras sur tes tablettes de Zoroastre toutes les circonstances d'un événement remarquable qui doit t'advenir; car, dans la nuit du septième au huitième jour de ce mois, tu dois être appelée pour donner l'explication d'un songe qui tourmentera singulièrement l'esprit de Napoléon. Tu pourras conjurer

---

(*a*) Génie qu'on doit invoquer.

Verchiel (a), qui lui fut long-temps soumis ; car le traité fameux qui les lioit l'un à l'autre *vient enfin d'expirer.....* et *Toglas*, génie des trésors, l'abandonne à *Thacrimus*, et retourne pour toujours habiter la troisième pyramide, car c'est en Egypte qu'un pacte négromancien l'avoit forcé d'obéir à toutes les volontés du grand homme, et même de lui livrer toutes les richesses de l'univers. Surtout, ne quitte pas ton talisman, car il te deviendra bien nécessaire dans un instant décisif. Tu le dirigeras alors vers le Nord, et Borée te sera favorable. Quant à moi, sans cesser de veiller sur toi, je vais aux champs de la Belgique, où je dois être témoin de la chute inévitable du nouveau Gengis-Khan, et je dirigerai ensuite vers Paris ce Roi des Rois, mais vaincu et profondément humilié. Adieu. Il dit, et disparut.

(a) Génie sous l'influence du signe du Lion.

L'ÉLYSÉE-BOURBON.

Il est de ces instans où l'âme anéantie,
D'un sinistre avenir, paroît être avertie;
Et peut-être en effet ces secretes terreurs,
De désastres prochains, sont les avant-coureurs;
On a vu dans la nuit, dans la vapeur d'un songe
La vérité parfois se mêler au mensonge.

Chénier, *Charles IX.*

Le silence régnoit sur la terre et dans les cieux; et la Nuit enveloppée de ses longs voiles parcouroit paisiblement, sur son char d'ébène, sa course accoutumée. Autour d'elle se pressoient les Heures tristes et froides; un vent pur souffloit dans les airs, et faisoit voltiger les tresses de sa longue chevelure. Une couronne de diamans éclatoit sur son front, et sa robe, flottant au loin, étoit parsemée d'étoiles étincelantes.

Dans ce moment, je sortois des vagues rêveries auxquelles je m'étois insensiblement livrée; et, jetant un regard sur tout ce qui

m'environnoit, je m'écriai : Quel instant plus favorable l'homme peut-il choisir pour adorer l'arbitre souverain des mondes, que celui où le soleil a fermé l'impénétrable rideau qui lui dérobe tous les objets, et l'arrache ainsi à toute espèce de distraction? Ah! c'est alors que l'Univers ressemble à un oratoire public, où les Anges attendent les hommages des humains pour les porter au pied du trône de l'Eternel! Que ton char, ô nuit, ne passe jamais au-dessus de ma tête, sans que mon cœur adresse au ciel les prières reconnoissantes que je dois à mon Créateur!

Tandis que les habitans de la capitale, ensevelis dans un sommeil profond, oublient leurs craintes et leurs inquiétudes, l'ambition, la haine et l'odieuse méchanceté, veillent et ourdissent, dans le silence, leurs trames perfides. Que la fin arrache de sa tanière un animal vorace; qu'un tigre féroce, ivre de sang et de carnage, parcoure, en rugissant, les bois épouvantés; qu'un loup ravisseur s'élance dans la plaine, toujours prêt à saisir la proie que ses hurlemens frappent de terreur, on le conçoit; ces animaux cruels et farouches ne font qu'obéir à l'instinct qu'ils ont reçu de la nature. Mais que des hommes, qu'éclaire le flambeau

de la raison, et qui portent en eux-mêmes le pouvoir de discerner le bien et le mal, parviennent cependant à étouffer dans leur cœur tout sentiment d'humanité ; aveuglés par des passions honteuses, que ces mêmes hommes deviennent aussi cruels, aussi sanguinaires que ces bêtes farouches, qui se nourrissent de chairs palpitantes, c'est ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer, si malheureusement on n'en avoit tous les jours sous les yeux mille exemples déplorables.

Telles étoient les réflexions qui attristoient mon âme ; mais bientôt elles prirent un autre cours. Non, m'écriai-je, le triomphe du crime ne doit pas être éternel ; l'impie sera frappé de terreur, son cœur frémira, et il fuira épouvanté. Le tonnerre éclatera sur sa tête coupable, et redoublera son effroi, tout le ciel sera en feu, et les éclairs qui se croiseront et s'élanceront en serpentant de toutes parts, déchireront la nue avec fracas, et feront régner, au sein de la nuit, un jour affreux. Mais l'ange protecteur dirigera dans les cieux les nuages enflammés, et ne permettra point qu'ils étendent sur la terre leurs terribles ravages. A moins que le Tout-Puissant, indigné qu'un

seul homme se soit livré à tant de forfaits, n'ordonne à son ministre de lancer sur le criminel ses foudres vengeurs........ Mais non, il doit encore échapper au juste châtiment qu'il a mérité ; le ciel le réserve pour servir d'exemple aux ambitieux qui voudroient marcher sur ses traces, et sa fin terrible doit épouvanter tous les peuples du monde.

Ces pensées m'occupoient tout entière, lorsqu'un sommeil bienfaisant vint tout à coup s'emparer de mes sens, et suspendre le cours de mes réflexions philosophiques et religieuses.

Alors mon imagination trop long-temps captive pendant le jour, s'élance, libre des entraves qui l'enchaînoient, dans ces régions qui ne sont connues que d'elle seule, errante et toujours incertaine dans son vol, elle s'élève dans les champs de l'Ether, pour redescendre ensuite, et se précipiter dans ces cavernes profondes et inaccessibles, toujours environnées de roches aiguës, et qui servent de repaires aux monstres des forêts. Tantôt enchantée et ravie, elle se promène dans de riantes prairies, ou bien dans de délicieux bocages; tantôt dirigeant sa course à travers d'horribles solitudes, elle arrive à des tombeaux antiques

où reposent ensevelies des générations entières. Là se couvrant de crèpes lugubres, et assise sur une pierre funéraire, elle aime à se nourrir de pensées mélancoliques, elle y demeure jusqu'à ce que les premiers feux du matin, dissipant tous ses vains fantômes, viennent la tirer de son égarement, et la rendre aux lois de la raison dont le sommeil l'avoit affranchie.

Il est trois heures, tout repose encore autour de moi, et cependant il me semble entendre doucement proférer mon nom. Que me veulent ces importuns? m'écriai-je, encore à demi endormie. Une voix fait entendre ces mots: « Pardonnez, ô Sybille! si j'interromps votre repos; mais un Monarque puissant réclame les lumières de votre art. — Napoléon m'envoie vers vous, non pour vous *consulter*, car il craint que votre opinion trop prononcée n'influe sur vos oracles; mais un songe l'inquiète, et quoiqu'il veuille se persuader que ce n'est qu'un jeu de son imagination troublée, il n'en est pas moins la proie d'une sombre terreur. Comme *Pharaon* il voudroit trouver un sage pour le lui interpréter. A défaut d'un *Joseph*, il se voit forcé d'avoir recours à la *Sibylle*, puisqu'elle seule est capable de lui en donner l'explication. »

Protégée du génie, et armée de mon talisman, que pouvois-je craindre de *Buonaparte*? rien, absolument rien. J'hésite encore; cependant je me décide. Je vais emporter, dis-je à mon aimable conductrice, mes divers *tharots*, mon *grand grimoire*, mes *fameuses clavicules*, Cornélius Agrippa, mes bâtons grecs, mon miroir magique, le traité des songes d'après *Joseph*, ma fameuse baguette divinatoire, neuf *dragmes* de plomb neuf, et sept morceaux de cire vierge. Surtout, me dit cette jeune dame, n'oubliez pas un marc de café et l'anneau de Gigès. Soyez tranquille, lui dis-je; pour compléter ma collection, je veux même y joindre le fameux électre d'acier à une infinité d'angles, qui réfléchit, à volonté, l'homme mort ou absent, car je ne peux trop multiplier mes moyens pour éclairer celui qui tout à la fois désire et redoute la lumière. Nous montons en voiture, et bientôt nous arrivons, avec la rapidité de l'éclair, dans les Champs-Elysées; nous entrons dans le palais par la grille qui conduit au jardin.

Buonaparte étoit seul dans sa chambre, m'attendant avec une impatience mêlée d'effroi. Il se promenoit en long et en large; ses bougies brûloient encore sur une table; il marchoit à

grands pas, plongé dans les réflexions les plus profondes. Il me dit, après un moment de silence : Asseyez-vous, Madame, et veuillez m'écouter sans m'interrompre.

« Depuis quelques instans j'étois livré aux douceurs du repos. Je dormois profondément, lorsque le timbre d'une horloge a frappé l'heure ; mes bougies s'éteignent d'elles-mêmes, il me semble que je veux aller vers l'endroit où l'airain se fait entendre : tout à coup je me sens arrêté par une puissance invisible qui me prive de toute espèce de mouvement. Je n'avois conservé que l'usage de mes yeux..... Le plafond s'ouvre au-dessus de ma tête, et j'en vois sortir une vapeur rougeâtre et foiblement lumineuse qui remplit toute la chambre. Un murmure sourd se fait entendre, et une voix rauque et sépulcrale prononce ces mots :

« L'être réprouvé qui, pour un temps marqué, exerce un certain empire sur toi, ne
» sait, ne dit, et ne fait que ce que je veux.
» En m'obéissant il croit obéir à lui-même, et
» se flatte que je lui suis soumis. Je connois
» tout ce qui se passe sur cette misérable terre,
» et ma destinée est d'y faire le plus de mal
» qu'il m'est possible. »

» A peine avoit-il ainsi parlé, que je me vois

environné des vapeurs d'une fumée bleuâtre à travers laquelle je distinguois des flammes couleur de sang. Au milieu de ces flammes parut un petit homme incliné sur l'un de mes aigles à sept têtes. J'ai remarqué qu'il etoit vieux jusqu'a la décrépitude, son œil étoit étincelant, sa bouche immense laissoit apercevoir le dard d'un serpent. Il me sourioit d'un air perfide; il appuyoit son menton pointu et entièrement décharné sur les deux mains, que soutenoit une longue baguette, qui m'a paru d'un métal forgé par les fils de Vulcain. Il étoit bizarrement vêtu: son habit me parut d'un rouge ponceau. Il n'avoit que deux pieds de haut, étant assis. J'avoue que dans le premier moment, cette apparition singulière glaça mes sens, et paralysa toutes mes facultés. Le malin vieillard me regarde toujours en souriant; il s'élève, appuyé sur sa baguette, et entr'ouvre l'aigle comme il auroit fait un anneau, car il se divisoit en deux. Alors il touche l'intérieur avec une aiguille aimantée, et j'en vois sortir un palais qui s'élève entre l'aigle et le vieillard, et qui paroissoit construit en miniature. Je reconnoissois plusieurs personnes qui circuloient dans ce palais, et bientôt je me suis reconnu moi-même. Il me sembloit que je

récitois avec force et véhémence une harangue des plus pathétiques, et que j'exhortois tous mes auditeurs à ne jamais survivre au moindre déshonneur, leur faisant entendre que leur mort assureroit le triomphe de ma cause, que je nommois la cause sacrée de la patrie. Aussitôt que j'eus fini mon discours, un silence encore plus profond régna dans cette assemblée, mon buste y fut voilé. Cependant plusieurs des spectateurs s'y opposèrent; une rixe violente paroît s'élever, et bientôt je vis mon buste tomber, brisé en mille éclats.

» Mais un instant après, le *petit homme rouge*, toujours environné de la flamme qui seule éclairoit la scène, rouvre l'aigle à sept têtes, pour en faire sortir de nouvelles apparitions.

» Cette fois je vois distinctement une vaste plaine à quelques lieues d'une grande ville. Je crois même la reconnoître : j'aperçois une armée nombreuse et campée jusque sur des hauteurs.... Des soldats de plusieurs nations en viennent aux mains.... La victoire paroît un moment incertaine. Le nombre 17 m'annonce succès, et celui qui le suit proclame mon désastre. Cependant je voyois dans le lointain de nombreux bataillons prêts à venger ma querelle; *mais une espèce d'écuyer, passant à leur*

côté sans leur transmettre aucun ordre, alla se ranger du parti de ceux qui triomphoient, et applaudit par des signes. Je voulus crier.... cela m'étoit impossible, et peu à peu je vis des étrangers se rendre maîtres du champ de bataille. Un bruit effroyable se faisoit entendre, et on eût dit que le Monde touchoit à l'instant de sa dissolution. Les cris des mourans et des blessés retentissoient à mon oreille. *Je marchois dans le sang;* mes vêtemens même en étoient souillés. Je voulois emporter mes richesses, sauver mes papiers, je n'en avois pas le pouvoir: j'aurois voulu détourner les yeux de l'affreux spectacle qui me frappoit d'épouvante; mais une puissance invisible me forçoit de le contempler. J'étois témoin des imprécations des vaincus contre les vainqueurs: moi-même je recevois de leur part les plus sanglans reproches. Enfin, je parviens à m'éloigner de ce théâtre de mort, et les foudres de Mars ne peuvent plus m'atteindre. Alors, désespéré, accablé sous le poids des malheurs qui venoient de se succéder si rapidement, j'ai pris le seul parti qui me restoit. J'ai fui... au même instant cette affreuse vision s'est évanouie avec un bruit qui ne m'a permis d'entendre que ces paroles: « *Tout ce que tu vois s'accomplira,*

» *tel est l'arrêt du destin.* » Le petit vieillard reprend, avec un sourire affreux, le chemin du plafond, et me dit d'une manière très-intelligible : « Nous nous reverrons dans quelque » temps. Adieu, *Buonaparte*, adieu, maître » du Monde ! *Waterloo* et *Sainte-Hélène* se» ront à l'avenir deux mots bien terribles pour » toi. » Il sort par la même ouverture, qui se referme après son départ ; les bougies se rallument en ce moment d'elles-mêmes, et je recouvre l'usage de mes sens. »

Je le regardois fixement, et je doutois s'il veilloit, tant cette mystérieuse et incroyable vision me sembloit surnaturelle et prophétique. Il affectoit le calme devant moi ; mais je voyois qu'il souffroit. Il me dit : Je veux avoir une explication claire et positive sur cet événement ; car je me persuade que ce n'est qu'une illusion ou quelque scène opérée par le moyen de la fantasmagorie. *Allons, mademoiselle Le Normand, faisons la paix*, me dit-il affectueusement, *et continuez, comme par le passé, à me dire l'exacte vérité.*

Je pris sa main gauche ; je traçai quelques lignes dessus avec ma baguette magique. J'allumai un feu de bois d'olivier, et versai dessus une liqueur indélébile, qui jeta une

grande flamme, je pris l'auriculaire de sa main droite, dont je coupai un peu l'ongle avec un ciseau de vermeil, et je jetai ce que j'en avois coupé dans le feu; ensuite je lui attachai les deux poignets avec un ruban couleur de jonquille, et les serrai même assez fortement; après quoi je le piquai aux veines restreintes avec une aiguille d'or pur; je lui fis mal, il jeta même un cri. Ce n'est rien, *Buonaparte*, lui dis-je froidement, et j'exprimai sept fois sept gouttes de sang de sa piqûre, et les recueillis sur un morceau d'amiante que le hasard me fit trouver là. Son sang bouillonnoit, et humecta l'étoffe qui ne brûla pas.

Avant de procéder à cette opération, je lui avois mis momentanément au doigt de Vénus l'anneau de Gigès. Quand elle fut terminée, je lui dis: Epoux de *Joséphine*, je puis encore vous sauver; je ferai plus, je protégerai votre fuite; mais de grâce n'hésitez pas, mes conseils ont toujours été dictés par l'intérêt que je vous porte.... Dans quelques instans vous n'aurez plus aucun moyen de salut. Il en est temps encore. Et voyant son obstination à repousser mes avis, j'ajoute: Le sang de plusieurs générations retombera sur vous, et votre mémoire

finira par être en exécration aux siècles à venir.

Je me recueille alors quelques minutes, et ouvrant mon *grand grimoire*, je prononce une invocation, pour forcer l'esprit de ténèbres à me faire quelques révélations importantes.

Que me veux-tu, *Sibylle ?* me répond une voix foudroyante. « Insolent *Mascarum*, obéis » à une puissance supérieure à la tienne. » Puis me tournant vers *Buonaparte* : « Deman- » dez, lui dis-je, ce que vous désirez savoir, » on vous répondra la vérité. »

Alors Napoléon s'exprime ainsi : « Esprit de *Python*.... » A ce nom, des hurlemens, des rugissemens affreux ébranlent l'Elysée ; une voix inconnue à l'oreille des hommes se fait entendre : Ne me fais pas souffrir des tourmens insupportables ; je répondrai sans le secours de ce nom, dont je ne peux soutenir le poids. Pendant ce temps le grand capitaine étoit dans une espèce d'extase, la bouche entr'ouverte, et les yeux fixés avec épouvante sur mon électre d'acier.

Il apercevoit en caractères de feu : « *Homme* » *du destin*, tu veux avoir l'explication d'un » songe : au nom de ton petit homme rouge, » prends ce livre ; je viens d'y graver ma » réponse. »

Il lut ces mots : « Rien ne change la destinée
» des ambitieux mortels. Tu seras vaincu, et
» donné même en spectacle au peuple d'*Al-*
» *bion*. Les rochers de l'Afrique te serviront
» d'asile. *Ah! garde-toi de jamais essayer*
» *de les franchir. Ne songe même jamais à*
» *revenir en Europe. Le temps n'est plus, où*
» *il falloit que les peuples étrangers te four-*
» *nissent eux-mêmes les moyens de les asservir.*
» *Souviens-toi que tous les souverains ligués*
» *pour la plus juste des causes, ont abattu*
» *l'orgueilleux despote, et mis un terme à son*
» *existence politique. Il ne faut maintenant*
» *qu'un citoyen zélé pour en mettre un à ta*
» *vie* (*a*). »

Jamais on ne fut plus étonné que le fut Buonaparte de toutes ces apparitions; il ne savoit plus que croire, et gardoit même avec moi le plus morne silence, lorsque ma voix le tira de sa stupeur.

« *Une partie de mes prédictions a déjà reçu*
» *son accomplissement, le reste s'accomplira*
» *de même. Tu sais tout, Buonaparte; je*
» *pars.* »

(*a*) Lorsque *Scipion Nasica* eut immolé *Tiberius Gracchus* au repos de *Rome*, Romains, dit-il, c'est moi qui ai frappé ce perturbateur; et les séditieux rentrèrent dans le devoir.

A ce mot *je pars*, prononcé d'un ton plus fort, un roulement sourd comme celui d'un tonnerre lointain, se fait entendre; il saisit alors ma main, et la serre avec force. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passoit en lui après cette scène mystérieuse, qui ne lui en avoit que trop appris; il ne pouvoit rien concevoir à tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre; il doutoit s'il étoit éveillé, et l'horreur dont cet étrange spectacle l'avoit pénétré ne peut s'exprimer. Quoiqu'il eût recouvré ses facultés physiques, sa raison étoit encore subjuguée par la crainte et l'épouvante. Peu à peu il reprit assez ses sens pour réfléchir sur un aussi bizarre événement; je lui dis de prononcer, en ma présence, la promesse solennelle de renoncer aux vains appâts d'un trône qu'il ne pouvoit garder sans crime, lui promettant, à cette condition, de l'arracher aux malheurs de sa destinée.

Il me répond avec amertume : *Cela, Madame, n'est point au pouvoir des mortels; les décrets de la Providence doivent toujours s'accomplir.*

« Vous vous trompez, lui dis-je; il est » encore possible de la fuir cette épouvan- » table destinée; le serment que vous refusez

» de faire vous en affranchiroit, mais vous
» restez inflexible. Vous voulez subir l'arrêt
» terrible prononcé contre vous : suivez le
» penchant qui vous entraîne ; bientôt l'affreux
» repentir déchirera votre cœur, et le songe
» finira par un coup de tonnerre (*a*). »

Quelques temps après, il me sembla que les idées noires qui avoient si cruellement tourmenté *Napoléon* commençoient à se dissiper ; bientôt il ne conserva plus que des traces bien légères de ce songe prophétique, et une feinte sécurité reparut sur son front. Il appelle ses courtisans, qui tous viennent se ranger en cercle auprès de leur maître, et mendier servilement la faveur d'un regard ; il leur montre tous mes instrumens sibyllins, qui étoient épars çà et là. Quelques adeptes les contemploient en silence et avec respect ; mais les mécréans

---

(*a*) Je vois déjà une classe privilégiée de mécréans refuser de croire à des dires aussi certains, et surtout aussi authentiques. Ils feront plus ; ils oseront révoquer en doute la vérité de cette étrange apparition ; je leur répondrai : vous êtes des profanes, moi je suis initiée. Ce raisonnement ne pourra les convaincre ; je me bornerai donc, pour éviter, s'il se peut, leurs satires, à leur déclarer, d'une maniere claire et laconique, que rien n'empêche de dire la vérité en riant.

. . . . *Ridentem dicere verum*
Quid vetat?

les regardoient avec mépris, ils osèrent toucher à plusieurs de mes cabales, je les frappai avec indignation de mon talisman, et fis retirer un général qui lisoit mes *clavicules*.... L'un répandoit la poudre de café; celui-là jouoit aux échecs avec mes bâtons grecs; jusqu'au chef, qui se permettoit de toucher à ma baguette magique. En vérité, si mon art ne m'avoit pas donné le moyen de leur arracher des choses aussi précieuses, nul doute qu'ils ne les eussent regardées de bonne prise; mais ils se virent forcés de me les rendre, et je les quittai en laissant tomber sur eux un regard de mépris et d'indignation.

J'allois sortir de ce palais, *monument éternel de tant de souvenirs*; mais une sentinelle s'oppose à mon passage. Elle a reçu l'ordre de m'arrêter: un piquet se présente. *Buonaparte* regarde cette scène de sang-froid, et me dit ironiquement: *Je ne veux pas suspendre pour long-temps vos travaux; j'attends que vos prédictions se réalisent pour vous en remercier d'une manière convenable.* Je vous ai cependant choisi une demeure digne de vous; le gouverneur du château du *Mont-Saint-Michel* (28) a ordre de vous y recevoir.... seulement *jusqu'au jour où je dois succomber*

sans gloire. Eh bien! en attendant vous succombez la première : *l'aviez-vous lu dans vos tharots ?*

Aussitôt je pose un pied sur l'ancre de mon talisman. Je m'élève insensiblement, et plane quelques secondes à la vue de la foule rassemblée sous mes pas. Chacun me félicite de ce qu'ils appellent mon bonheur. *Napoléon* lui-même me crie qu'il n'a voulu que m'effrayer un moment ; mais qu'il étoit loin de vouloir me faire aucun mal, et qu'il comptoit toujours sur ma protection puissante..... Je veux le croire pour votre honneur, lui répondis-je; quoi qu'il en soit, *Napoléon*, je vous ajourne encore une fois au château de *Malmaison*, c'est là que l'intrépide *Sibylle* ira, non pas jouir de votre désespoir, mais vous porter quelques consolations, et vous révéler surtout une terrible et dernière vérité. Après ces paroles je disparus à tous les yeux.

Je vais, me dis-je, passer quelques beaux jours à la campagne : car, tourmentée de mille soucis, je sens le besoin de quelque repos. Je soupire, il est vrai, après la chute du tyran, je désire ardemment le retour de mon Roi et de son auguste famille ; mais je verse des larmes amères, à la pensée des affreux

désastres qui nous menacent, et que doivent attirer sur nous à la fois l'orgueil inflexible d'un seul homme, et l'oubli des sermens d'une partie de ceux qui se disent si hautement nos vainqueurs. Dans ma solitude je recevrai quelques adeptes privilégiés ; je ne rentrerai dans la capitale que le jour même où Buonaparte viendra confirmer, par sa présence, et la perte de son ancienne gloire, et le désastre affreux qu'il aura éprouvé aux *champs de la Belgique.*

Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.

MA SOLITUDE.

> Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
> Et qui de leur toison voit filer ses habits!
> Qui ne sait d'autre mer que la Marne et la Seine,
> Et croit que tout finit où finit son domaine!

DÉJA les rayons enflammés du midi avoient pénétré la terre, la clarté étoit si grande quelle sembloit percer les voûtes les plus obscures; mais j'étois arrivé au but de ma course aérienne. Je vous salue, chênes antiques, riantes prairies! m'écriai-je, en fixant l'ancre de mon talisman. Je vous salue, lieux chéris qui me retracez les heureuses scènes de mon enfance! En disant ces mots, je marchois légèrement sous les hauts marronniers dont les épais feuillages laissoient à peine pénétrer le jour, et défendoient de l'ardeur du soleil ma jolie maison: elle est située dans une riante vallée; le jardin et le verger sont arrosés par un clair ruisseau; un petit bois coupé par des sentiers tortueux, aboutit à un temple élevé au culte de la reconnoissance. Là se voit une grotte naturelle et profonde où j'aime à réfléchir; plus loin, un bosquet planté des mains de mon père, offre un asile impéné-

trable contre les feux du jour; il me sera permis, avant la fin d'un *lustre*, d'y méditer à loisir et de me replier sur moi-même. Le chant matinal et harmonieux du prince des oiseaux pourra seul égayer mes promenades mélancoliques ; des idées grandes et généreuses s'offriront à mon imagination enflammée par le spectacle de la nature, et m'élançant hors de la sphère où les hommes sont circonscrits, j'arriverai aux hautes conceptions du génie.

Tout enfin, à mesure que j'approchois de ma demeure chérie, disposoit mon âme à la bienveillance et à l'attendrissement. Allons, me dis-je en continuant ma marche, ici je pourrai faire des heureux, sans être contrariée par l'égoïsme et la frivolité! J'aiderai le pauvre laboureur, j'encouragerai l'agriculture.... Toute occupée de mes projets, j'arrive au pied de la terrasse qui domine mon village.

Deux arbres s'offrent sur mon passage pour me protéger de leur ombrage; leurs cimes sont d'une égale hauteur, et annoncent que ce sont deux jumeaux, un couple fraternel sorti d'une même souche, et qui, entrelaçant leurs rameaux amis, ont trouvé dans cette précieuse union, des forces toujours nouvelles pour braver la fureur des vents et l'effort des tempêtes.

invisible fait rouler dans l'immensité des cieux?

Ah! je ne crains pas de le dire, quelques heures de méditation dans une riante solitude, une douce rêverie à l'ombre des forêts valent mieux que tous les plaisirs bruyans des villes.

Que je me plais à voir la paquerette entourer le pied des arbres, les oreilles-d'ours disputer aux primevères leur éclat, à la violette son parfum, et la hyacinthe expirer sur le sein entr'ouvert du narcisse!

Bientôt des scènes plus animées viennent enchanter mes regards. Les diligens laboureurs se répandent dans la campagne, et vont, aux premiers rayons du soleil, tracer en chantant leurs pénibles sillons.

Heureux mortels! m'écriai-je, qui, une fois la semaine, écartez du moins loin de vous vos embarras et vos soucis, et qui charmez par vos chants et vos danses rustiques les peines et les chagrins qui dévorent les habitans des cités!

Sept fois heureux! dis-je encore, ceux qui, comme vous, naissent dans une condition obscure! Ils passent leur vie, inconnus à un monde qu'ils ignorent, et reçoivent avec résignation les plaisirs comme les amertumes. Ah! de combien de tourmens sont au contraire

la proie, ces hommes qui, par leur naissance ou leur fortune, se voient exposés aux regards du public! Ils trouvent dans tous ceux qui les connoissent, des juges inexorables de leurs actions, et les censures sévères dont ils sont l'objet, ne sont pas les moindres de leurs tourmens. Pour vous, épicuriens, plongés dans une honteuse ivresse, vous croyez avoir trouvé l'art de jouir de la vie; vous rapportez tout à vos sens; vous goûtez le bonheur sans en chercher les causes; vous ne raisonnez que pour mieux jouir; et, quand la mort vous frappe, vous quittez le monde sans regret, vous avez épuisé ses délices : mais aussi votre nom se perd dans la nuit du tombeau, et les douces larmes de la reconnoissance n'arrosent point vos cendres ignorées.

O vous tous, favoris de la fortune, orgueilleux mortels qui habitez des hôtels somptueux, et vous pavanez dans les salons dorés, qui, au sein des plaisirs enchanteurs, dont vous savourez l'ivresse, oubliez qu'il existe une classe malheureuse qui arrose de ses sueurs le pain amer dont elle se nourrit, et qui se désaltère avec l'eau du ruisseau qui serpente dans la prairie, venez, ah! venez leur offrir comme moi, à ces hommes utiles accablés sous le poids de

leurs travaux pénibles, cette douce et bienfaisante liqueur qui, en ranimant leurs sens, leur fera redoubler d'efforts pour arracher à la terre ces richesses qui seules assurent la prospérité de la société.

Grands du monde ! heureux ceux qui peuvent prendre avec vous les ménagemens qu'on prend avec le feu, et savent ne vous approcher ni de trop loin ni de trop près !

J'en conviens cependant, il est des devoirs que les bienséances nous ordonnent de remplir, et que la société a droit d'exiger de nous. L'honnête homme doit respecter les convenances, mais il ne doit pas en être l'esclave, et leur empire doit se restreindre dans les limites raisonnables.

Car le monde est le vaste théâtre de l'intrigue, et il n'est pas un seul coin ignoré de la terre où cette odieuse divinité n'ait un adorateur.

Loin de moi la pensée d'implorer jamais la protection d'un courtisan. Je ne serai pas assez insensée pour compter sur ses vaines promesses. Son orgueil sans doute seroit flatté que je pusse croire à son crédit imaginaire ; mais lorsqu'il s'agiroit de réaliser les espérances qu'il m'auroit données, je verrois promptement tomber son ardeur et son zèle.

Heureux donc, mille fois heureux le jour où, contente du sort indépendant que j'aurai su conquérir, je pourrai me dire : *Sibylle*, ta destinée est désormais fixée, et tes soins et tes occupations se borneront maintenant à étudier pour t'instruire et à entretenir, avec un petit nombre d'amis choisis, un commerce agréable dans lequel la pensée ne craindra pas de se dévoiler toute entière ; alors tu pourras, à l'exemple de tes ancêtres, exercer dans ta commode et modeste demeure une noble hospitalité où se trouvera toujours la poule au pot, et ce nectar d'autant plus précieux qu'il sera produit par les treilles de ton domaine !

Le jour du départ est cependant arrivé ; mais au moment de quitter ces rives paisibles et chéries où j'ai passé des heures si douces, je ne puis bannir de mon cœur un trouble profond ; qu'il est pénible de fuir des lieux où l'on trouve enfin la paix et les délassemens les plus enchanteurs. Ah! j'en jure par ces bosquets toujours verts, ces sites où la nature déploie toutes ses merveilles; je reviendrai chaque printemps savourer encore les délices de la vie champêtre, et contempler, heureuse et tranquille, le spectacle ravissant d'une nature nouvelle et parée de tous les charmes de la belle saison.

Cependant un des sylphes qui accompagnent toujours les pas du génie *Ariel*, vient de sa part, messager fidèle, m'annoncer les terribles désastres de Waterloo, et la chute soudaine et épouvantable de Buonaparte : il m'apprend en même temps la *seconde abdication* de l'ex-empereur, et son départ pour le *château de la Malmaison*. Il m'ordonne, toujours conformément aux ordres de son maître, de me rendre de la dixième à la onzième heure du jour, dans l'antre le plus profond de ma caverne de *Cumes*, pour procéder aux conjurations nécessaires. à l'effet d'obtenir le résultat d'une grande et merveilleuse entreprise ; il ajoute : « Vous devez, » ô Pythonisse, lorsque minuit aura sonné, » vous élever de nouveau dans les airs, et en- » treprendre un voyage extraordinaire. » Après ces paroles, il me remet une feuille de palmier où étoient gravés des caractères hiéroglyphiques, que je reconnus pour ceux de mon protecteur. Sur-le-champ il me quitte et disparoît, ne laissant après lui qu'un long sillon de lumières.

Mon talisman, favorisé par *Eole*, eut bientôt franchi une immense distance. Je rencontrai sur ma route ces phalanges de l'Europe, qui, victorieuses au Mont-Saint-Jean, se pré-

cipitoient vers la capitale, et eurent bientôt inondé ces belles plaines de l'Ile-de-France, qu'elles alloient ravager une seconde fois.

Tout à coup j'aperçois un vieillard assis sur les ruines de sa maison en cendres. Les alliés occupoient son village, et avoient dejà incendié quelques masures. Ce vieillard immobile sur un monceau de pierres, tristes débris de l'habitation de ses ancêtres, ressembloit à ce dieu qui exerce partout ses ravages, et me rappeloit ces vers fameux d'un poète que la faim et le désespoir moissonnèrent dans sa fleur (*a*) :

> Et d'ailes et de faulx dépouillé désormais,
> Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Je veux le consoler, mais en vain ; d'une voix foible et lamentable, il s'écrioit : « Dieu » du moins sera mon asile ; et environné de sa » protection sainte, je n'aurai plus à redouter » les fureurs des hommes. » Bientôt je le vois entouré d'une foule de paysans qui lui prodiguent les soins les plus affectueux ; mais tous leurs efforts sont inutiles, le malheureux expire sur la tombe du dernier fils qu'il avoit perdu.

J'apprends avec un sentiment d'horreur que

(*a*) Gilbert.

ce jeune homme venoit d'être égorgé, et presqu'à ses côtés.

Son assassin, me dit l'un des habitans, nous est connu : *c'est un fédéré*, un de ces monstres que septembre n'eût pas désavoué : ce scélérat, en consommant son crime, a osé nous dire à tous :

« En perçant le sein de ce traître, j'ai fait » mon devoir, et je ne crains pas la vengeance » des lois : sachez qu'il conspiroit contre le » gouvernement impérial ; en voici la preuve. » En même temps il nous montre la croix de Saint-Louis que ce mousquetaire fidèle conservoit sur son cœur.

Ah! m'écriai-je, dans le premier mouvement de mon indignation, les remords et les furies assiégeront au lit de mort ce vil assassin, et l'entraîneront dans l'éternité.... Pour de vaines opinions, il a immolé, nouveau *Caïn*, celui qu'il devoit chérir comme un autre lui-même! Malheureux! quand tu paroîtras devant ton souverain juge, tu entendras retentir à tes oreilles ces paroles terribles qui firent le tourment du premier fratricide : *Qu'as-tu fait de ton frère ?* Accablé, confondu, quelle sera ta réponse...? Ah! c'est en maudissant ces sanglantes fureurs du fanatisme, qu'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec le Sage : « Hélas!

» qu'est-ce que l'homme aux passions li-
» vré (*a*)? »

Cependant je poursuis ma marche silencieuse, et j'arrive enfin au but de mon voyage. En apercevant ces superbes portiques de Saint-Denis, je me rappelai ces vers si beaux et pleins de sublimes images :

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt Rois dormoient en paix dans le même cercueil ;
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,
Sourioit sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçoit les annales.
Hélas ! que reste-t-il de tous ces monumens
Consacrés par les arts et respectés des ans ?
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent, en pleurant, ces pompeux mausolées.
Et vos Rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

MICHAUD, *Printemps d'un Proscrit.*

Me voilà enfin dans cette enceinte qui renferme les cendres de nos rois ! Je m'en approche avec un saint respect (29). Hélas ! que

(*a*) Le triomphe du crime est de courte durée ; arrive le jour terrible des vengeances, ce jour témoin d'une justice exemplaire. Alors, la société est délivrée ; les gens de bien sont rassurés, ils recouvrent leurs droits, et élevant vers le ciel leurs regards et leurs voix, ils disent avec une douce confiance : Il a eu pitié de nous, et nos maux ont cessé.

SAINT-AUGUSTIN, *Confess.*, liv. 1.

sont devenus leurs tombeaux révérés? ils ont disparu sous la main sacrilége des barbares ! mais quel est le lieu où sont déposées les dépouilles mortelles du moderne *Titus et de son infortunée compagne ?*..... Quel monument assez magnifique eût été digne de tant de vertus? Et cependant ils furent ensevelis comme les plus vils scélérats ! Quoi, malheureux régicides, un lit de terre et de chaux est préparé par vous pour recevoir les royales dépouilles de ce monarque si juste et si bon, et de cette princesse adorable, auxquels les peuples reconnoissans, dans les temps du paganisme, eussent élevé des autels !

Je me prosterne humblement devant ces reliques précieuses, et je forme des vœux pour que ce temple, élevé par la munificence de nos anciens rois, reste à jamais sous la protection puissante *de l'auguste famille de Bourbon.*

En quittant cette basilique royale, j'éprouvai le besoin de respirer pour soulager mon âme oppressée par tant de pénibles souvenirs. Je remarque cependant que ce temple avoit repris un éclat qu'il n'avoit pas même autrefois. Les autels expiatoires attestent que de grands crimes ont été commis, et les ministres

sacrés qui tous les jours y brûlent l'encens, s'efforcent, par leurs prières, de désarmer le courroux d'un Dieu vengeur; mais j'aurois voulu qu'une chapelle ardente fût élevée sur le lieu même où furent indignement profanées les cendres de tant de rois, pour faire passer à la postérité la plus reculée le souvenir et l'horreur d'un forfait commis sur ces inviolables débris, sur cette poussière sacrée, domaine éternel de la mort.

Je quitte enfin Saint-Denis (*a*), et me dirige vers la plaine. Je me repose un instant sur un petit tertre de gazon; non loin de là étoit assis un jeune militaire qui me paroissoit doulou-

---

(*a*) Cette ville fut prise par les ennemis en 1814, après une vigoureuse défense de la part des militaires français commis à sa garde; la ville de Saint-Denis fut une des premières à se déclarer en faveur des Bourbons. En 1815, elle donna à nos souverains légitimes les mêmes marques d'amour et de dévonement. Les Anglais l'occupèrent le 4 juillet : le 6 au soir S. A. R. MONSIEUR vint y coucher, et fut reçu aux acclamations de toute la population de la ville. Le 7, la garde nationale de Paris ayant appris sa présence à Saint-Denis, y envoya une députation chargée de présenter à S. A. R. ses vœux et ses hommages; ils les trouverent déjeunant gaiement chez un meunier (quel rapprochement avec le bon Henri IV!) Le 8, Louis XVIII arriva à midi à Saint-Denis, et y reçut la plupart des autorités civiles de Paris; c'est delà qu'il se dirigea pour se rendre dans sa capitale.

reusement affecté; je lui adresse quelques mots sur des circonstances dont il a dû être le témoin. Sa réponse m'apprend qu'il a assisté aux combats qui se livrèrent dans ces mêmes plaines. Vous voyez, continue-t-il, ces deux pierres funéraires; elles n'ont pas même échappé aux fureurs de la guerre qui ruina ces belles contrées en 1814. Je jette les yeux çà et là, et j'aperçois en effet plusieurs tombes à demi-recouvertes de terre. L'herbe qui renaissoit dans ce lieu pour la seconde fois, n'étoit pas encore assez élevée dans cette saison, pour dérober aux regards ces traces funèbres de nos malheurs récens. Esprits qui animiez ces ossemens desséchés, où êtes-vous? Il me semble vous voir voltiger autour de ces tertres où furent ensevelis les tristes restes des êtres auxquels vous étiez attachés. Hélas! ces ossemens à peine blanchis dans les sillons, cette terre encore ensanglantée, ces ruines qui attestent que Bellone a porté dans ces contrées ses pas destructeurs, ne seront pas capables de faire naître dans le cœur des hommes cruels une salutaire pitié, et de prévenir des désastres nouveaux. Bientôt l'airain tonnera une seconde fois aux portes de *Lutèce*; les foudres de Mars dévoreront encore des milliers de victimes; la terre en sera jon-

chée, et à peine les insensibles compagnons de tant de braves qu'aura moissonnés la mort, daigneront-ils jeter sur leurs fronts mutilés un peu de poussière. Leurs corps exposés à l'intempérie des airs ne seront bientôt plus que des débris informes; et les principes organiques qu'ils renfermoient emportés par les vents, s'élèveront dans l'atmosphère en tourbillons régénérateurs, et iront donner l'existence à mille autres corps différens; mais l'âme est indépendante de ces principes de vie, communs à tous les êtres animés. Ce souffle divin n'appartient qu'à l'homme; et lorsque dégagée de cette matière corruptible qui l'enchaînoit à la terre, notre âme n'est plus qu'une ombre légère, elle s'envole, immortelle comme le Dieu qui la créa pour goûter, dans le sein de l'arbitre éternel des mondes, des joies inexprimables, ou bien expier, dans des tourmens sans fin, les crimes dont elle fut souillée.

Cette dernière pensée si douce et si consolante pour les cœurs exempts de remords, dissipa tout à coup les sombres réflexions qui m'avoient agitée pendant mon voyage, et je rentrai chez moi tranquille et rassurée.

A l'heure prescrite par le génie, je commence mes fumigations à Mercure, avec cent

soixante-dix-sept xilobalsame (*a*), je brûle sept vautours (*b*), et j'ai grand soin d'en retirer les moindres os. J'ai l'extrême précaution de les jeter un à un pardessus mon épaule gauche, sans tourner la tête. Je les renferme sur-le-champ dans un sac de peau de vampire, pour m'en servir en temps et lieu, et avec connoissance de cause ; et pourtant je vous le dis, ô vous tous profanes, qui commentez ce dernier passage, qui déjà dénigrez les *maléfices*, les *sortilèges*, et même révoquez en doute les assemblées nocturnes du Sabath......... vous devriez vous pénétrer du conseil de *Térence* :

...... Nihil est.......
Quin male narrando possit depravarier.

Il n'y a rien qu'on ne puisse faire trouver mauvais par une fausse interprétation.

(*a*) Petite branche de laurier de Judée.
(*b*) Œnistice, divination par les oiseaux.

LA SIBYLLE A MALMAISON.

> Un homme sorti des derniers rangs, paroît, s'élève, étonne; on lui reconnoît des talens, de l'activité, une très-grande pénétration qui lui sert admirablement bien à connoître les hommes dont il a besoin pour l'accomplissement de ses vastes desseins, qui tous réussissent et lui acquièrent une gloire immortelle! Cet homme n'a point d'égal sur la terre; les peuples et les rois sont à ses pieds. Alors, il se croit vraiment ce qu'il paroît être, et cette erreur lui devient funeste: c'est une vapeur qui l'enivre; il s'égare, et de faute en faute, de chute en chute, il tombe dans l'abîme creusé dès long-temps par ses ennemis.
>
> BOURDALOUE.

DURANT une de ces belles nuits, que le solstice d'été nous amène avec une température délicieuse, et dans le calme de l'atmosphère éclairée alors par les rayons de l'astre silencieux qui semble veiller au repos de tout ce qui respire, mon âme se trouvoit en harmonie

avec la nature. Je marchois lentement, livrée à mes réflexions; mes yeux s'élevoient vers le ciel; j'observois la marche imposante de tous les corps célestes. De quelque côté que je portasse mes regards, mon âme, pénétrée d'une mélancolie qui n'étoit pas sans charmes, se remplissoit de la pensée du contraste de l'orgueilleuse petitesse de l'homme avec la grandeur de l'Arbitre suprême de nos destinées.

L'airain annonçoit la moitié de la nuit, et le silence et le repos n'étoient foiblement interrompus que par la molle agitation des feuilles et le murmure insensible des flots du fleuve qui traverse et alimente la capitale.

Tout étoit dans l'inaction; la surface du globe sembloit avoir été dépeuplée: une vaste solitude figuroit le néant, le souvenir seul retraçoit toutes les beautés de la nature qu'éclaire et vivifie la lumière renaissante de chaque jour. Tous les plaisirs de la terre sembloient réfugiés dans le disque argenté de la lune. Fils du ciel! père de la nature! divin soleil! pourquoi as-tu si rapidement disparu?.... Hélas! en nous quittant, tu nous as laissés tristes, consternés, livrés à l'ennui.

Toute occupée de mes pensées, et comme isolée du monde entier, une affection pénible

s'empare de mon âme, et un ruisseau de larmes s'échappe de mes yeux : d'où me vient donc la profonde tristesse qui arrache de mon cœur des soupirs si douloureux ?.... Tandis que je me livrois, hélas! à mille souvenirs déchirans, la lune, de sa lumière pouvoit à peine éclairer mes pas incertains et tremblans. Les vastes édifices de la grande ville étendent au loin les ombres de la nuit. Le silence règne dans les rues solitaires : il n'y reste aucun vestige du tumulte, du fracas, du désordre et des embarras qui, pendant la journée, faisoient redouter la fréquentation de la voie publique. Mon oreille n'est frappée que du bruit importun des chants et de l'alégresse cruelle qui se fait entendre dans le palais des grands du jour. Pendant ces folles dissipations, le sage et le poëte sont occupés à des lectures utiles, ils travaillent à la lueur de la lampe antique qui répand autour d'eux sa pâle lumière. C'est alors que les astres versent leurs plus douces influences sur leurs génies, afin qu'un jour ils éclairent l'Univers, ou qu'ils célèbrent la toute-puissance divine dans des productions durables.

Un bruit subit me fait involontairement frissonner

L'action d'un seul homme, disoit une voix

inconnue, a souvent une grande influence sur le sort des peuples! Les mobiles de toutes nos actions sont la crainte et l'espérance; si on les retranche, nos actions et nos entreprises seront changées. Si nous savions d'avance ce qui nous est destiné, nos actions, du moins celles qui n'émanent que de notre propre volonté, auroient une direction bien différente. On peut donc juger combien les événemens du monde seroient autres qu'ils ne sont, si chacun voyoit clairement quelle fin est réservée à ses entreprises. Ah! continuoit la même personne, si l'on pouvoit pénétrer dans l'avenir, et voir les suites de toutes choses, on éviteroit bien des maux que la malignité des hommes nous prépare continuellement. Une connoissance si étendue seroit un don privilégié du ciel. Si nous le possédions, nous serions délivrés de cette crainte qui agite tant notre cœur, et nous pourrions tranquillement hasarder mille entreprises qui nous font trembler. Notre espérance deviendroit plus forte et plus douce : sachant à quoi il est destiné dans le cours de sa vie, l'homme suivroit plus sûrement sa vocation, et régleroit mieux sa façon de vivre. Ces trois avantages peuvent faire naître dans la plupart

des humains le désir de prévoir l'avenir ; il faut l'avouer, ce désir est bien excusable.

Je remarquai que la conversation s'engageoit entre plusieurs personnes : elles rapportèrent textuellement ce qui s'étoit dit, et fidèlement ce qui s'étoit passé, au sujet de la seconde abdication de *Buonaparte* ; et l'une d'elles ajoute : Si *l'ex-empereur* avoit écouté la moderne *Sibylle*, nous ne serions pas en ce moment livrés aux plus justes inquiétudes sur le sort qui nous est réservé.

Et ils s'écrièrent tous : O sort impitoyable ! ô barbare destinée ! ô cruel retour ! ô *Napoléon*, que ne périssois-tu aux champs de *Waterloo !* Ah ! du moins tu aurois su mourir.

Dieu tonne du plus haut des cieux, dit Bossuet : *le redouté capitaine tombe, et la France est délivrée.*

Et moi j'ajoute : Quel épouvantable abîme ce malheureux exilé a-t-il creusé sous nos pas !

Mais le crime ne tarde pas à courber son front orgueilleux. D'abord le remords cruel, ce vautour avide qui déchiroit les entrailles toujours renaissantes de Prométhée, s'attache au cœur du coupable, le ronge, le dévore, jusqu'au moment où la justice divine le livrera

à des tourmens sans fin, expiation terrible de ses nombreux forfaits.

Déjà en proie à ce sombre repentir, ministre inexorable des célestes vengeances, la honte sur le front, le désespoir dans le cœur, profondément humilié, et comme frappé lui-même de la foudre que le dieu des armées avoit lancée au milieu de ses bataillons, Buonaparte, abandonné même de ses plus zélés partisans, n'avoit pas trouvé d'autre asile contre les malédictions d'un peuple qu'il livroit aux fureurs de l'étranger, que la demeure de sa première épouse (*a*). C'est là qu'il connut ce

(*a*) Buonaparte regagna sa retraite première de la Malmaison, le 23 juin, veille de l'anniversaire de la naissance de *Joséphine*. En entrant dans la chambre où elle étoit décédée, il resta pendant quelques minutes dans un état de stupéfaction inouïe ; revenu de ce premier mouvement de douleur, il versa quelques larmes, et s'écria à plusieurs reprises : Le foible des grands est d'aimer à être trompés, et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge dont on nourrit sans cesse leur amour-propre. Puis, se tournant vers le portrait de son épouse qui s'y voyoit encore : O toi, Joséphine, ajoute-t-il, je le dis à ta louange, jamais le mensonge de la flatterie n'a souillé ta bouche ; tes conseils étoient ceux d'un sage : en te perdant j'ai perdu ma boussole : ainsi l'Europe ne peut être étonnée de mon naufrage, j'ai écouté le langage enchanteur des sirènes, et me suis écarté de la véritable route que je devois suivre pour mon honneur et mon repos.

que l'on nomme le fantôme du bonheur... c'est là que la fortune, qui se joue des projets insensés des mortels, l'amène, dans ses derniers momens d'une gloire éclipsée, pour expier les torts de son ingratitude. Ah! celui qui, dans ses beaux jours, ne connut point d'égaux, seroit trop heureux aujourd'hui si l'inflexible et capricieux destin lui accordoit la paisible possession de sa première retraite.... Il s'y trouveroit trop heureux, dis-je, et se diroit même : Le fatal pouvoir de la flatterie, son dangereux langage ont charmé mes oreilles et endormi ma prudence.....

Près d'un *lustre* s'étoit écoulé depuis son divorce. A l'aspect de *Malmaison*, que de souvenirs attendrissans vinrent l'assaillir à la fois! Celui de son premier bonheur, des jours purs et tranquilles passés près de *Joséphine*. Il ne rencontroit pas un lieu, pas un bosquet, pas une plante qui ne lui rappelât tout ce qu'ils avoient été l'un à l'autre, tout ce qu'elle avoit fait pour lui; ses promesses, ses sermens, et l'ingratitude dont il avoit payé tant de bontés. La comparaison du sort qu'il y avoit partagé, avec des jours pleins de trouble, d'inquiétudes, de soupçons, de mépris, lui offroit un contraste bien cruel; mais de quels remords ne dut-il pas être déchiré, lorsque s'approchant de l'ap-

partement qu'elle avoit occupé, il y vit encore son buste sur le socle de son inauguration? La ressemblance étoit frappante, et le souvenir des qualités de celle qu'il n'auroit jamais dû quitter, tourmentoit sa pensée d'une manière douloureuse (*a*).

Il dut se dire à lui-même : ô vous, ambitieux de tous les rangs, et vous, conquérans trop fameux, que mon exemple vous apprenne à mettre un frein à vos insatiables désirs (*b*)!

Cependant il ne pouvoit pas raisonnablement murmurer contre la Providence : en le frappant, elle rendoit à la France son digne et légitime souverain, et elle permettoit encore au despote de conserver le bien le plus précieux à ses yeux, la vie......

Pour qui descend d'un trône il est honteux de vivre.

Mais le méchant n'a plus de sommeil : son œil toujours ouvert, sa pensée toujours troublée, ont à jamais éloigné de lui le calme et

---

(*a*) Il y a eu des peintres qui ont représenté la Fortune aveugle sur un rocher roulant; d'autres, sans pieds, avec des mains et des ailes : et quand on demanda à Apelle pourquoi il l'avoit peinte assise, il répondit qu'elle n'avoit point encore appris à demeurer sur ses pieds.

(*b*) Tous les siecles et toutes les nations ont eu des hommes extraordinaires que la valeur, la prudence, la fortune et même les revers fameux ont distingués des autres.

le repos ; son supplice est perpétuel comme celui de *Tantale ;* et cependant :

> Qui du crime à la terre a donné les exemples,
> S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.

Le temps étoit devenu nébuleux, et la pluie commençoit à tomber. Appuyée sur l'ancre de mon *talisman*, je jetai vers le ciel un regard triste pour voir si je ne découvrirois pas quelqu'endroit sur l'horizon qui parût vouloir s'éclaircir ; mais non, la nature entière sembloit conspirer contre moi, de manière que si elle ne pouvoit m'empêcher de continuer mon voyage, au moins elle le rendit pénible.

A l'aube du jour, le vent souffle avec plus de violence, et la pluie vient assaillir mon gouvernail. Je redouble de courage pour remplir ma mission. (*J'avois ajourné Buonaparte à la Malmaison le 29 juin, je lui tenois parole.*) J'arrive enfin à Neuilly : je ne dirai pas toutes les difficultés que j'éprouvai dans ma route, j'étois forcée de suspendre la direction de mes voiles, et de m'arrêter un moment, tant mes membres étoient engourdis par l'humidité et par le froid. Non jamais, depuis mes courses aériennes, je ne me suis trouvée dans une semblable tourmente.

Des coups de tonnerre très-fréquens rom-

poient le cours de mes réflexions, portoient l'effroi dans mon âme, et sembloient manifester un *Dieu* dont le courroux présageoit le châtiment du coupable.

La nuit se montroit encore à l'occident, je descendois le faîte d'un mont assez élevé qui faisoit partie de la haute chaîne du Calvaire. Ensevelie dans mes pensées incertaines, je me laissai aller à une vague rêverie qui bientôt fit naitre dans ma tète les idées les plus sombres et les plus mélancoliques : je fus épouvantée par les plus sinistres présages (30).

Intelligence infinie, éternelle, toi qui connois tout ce qui peut contenir l'immensité de l'Univers, qui daignes me guider quelquefois par tes avis secrets; éclaire mon âme, et dis-moi quels sont les ennemis de tout bien qui apportent de nouveaux obstacles à ma grande entreprise!

Maintenant, me dis-je, la nature ne dort plus, elle repose....., elle invite à rêver; elle produit cette mélancolie où l'âme se plonge avec délices, où elle se plaît à repasser les scènes mobiles de la vie.....

Les étoiles ne fuient point à l'approche du satellite de la terre; la lune ne paroît que leur

souveraine ; le regard peut les atteindre et se prolonger avec elle dans l'immensité des cieux.

Le vaste silence de la nature succède au fracas majestueux de l'orage ; un vent léger vient rafraîchir l'atmosphère, et agiter de son haleine les feuilles des arbres.

L'horloge de *Ruel* sonne trois heures : un frémissement involontaire s'empare de mes sens ; c'est là que reposent les restes d'une mortelle qui, dans ses beaux jours, excita l'envie des uns, éprouva la malignité des autres ; l'on est aussi indigné qu'affligé, quand on se rappelle que ses plus vils flatteurs se sont distingués, depuis qu'elle n'est plus, par leur acharnement à la décrier ....

Ce n'est point ici un panégyrique, un éloge, mais ce n'est pas aussi une satire. Quelle réputation fut jamais plus cruellement déchirée que celle de *Joséphine !* quel cœur fut plus abreuvé que le sien du poison de la calomnie !

Elle apprécioit à leur juste valeur des biens dont l'ingratitude lui avoit appris à connoître la trompeuse apparence et la fragilité, se détachant d'un monde dépouillé pour elle de toute illusion.

Tels furent les souvenirs historiques et touchans qui m'occupoient, prosternée au pied

du portique de l'enceinte qui renferme ses restes.

O que la mort est éloquente! car il m'est impossible de décrire le trouble et l'émotion qui se répandirent dans mon cœur, lorsque je pénétrai dans le caveau de l'église de *Ruel*, où repose la dépouille mortelle de celle qui, dans ses beaux jours, daigna m'honorer d'une amitié constante.

La terre n'est plus la patrie de cette âme bienveillante : elle nous est apparue, revêtue de la forme d'une femme ; et soudain elle s'est envolée sur les ailes de l'amour et du génie.

Tout à coup je fus tirée de mon pieux recueillement.

Et j'entendis ces mots :

« C'étoit elle qui nous donnoit du travail
» et du pain ; elle n'est plus, et avec elle nous
» avons tout perdu. Sa mort fut un véritable
» sujet d'affliction pour nous tous (*a*). »

Hélas! elle commençoit à jouir du vrai bonheur, ou du moins tout en elle l'annonçoit, lorsqu'est survenu cet événement qui a détruit le repos de *Joséphine*, et qui abrégea

(*a*) Les habitans de Ruel la nommoient leur auguste bienfaitrice.

ses jours : Vie triste et pénible ! et parce que le ciel voulut l'en affranchir, il la rappela vers lui, quoiqu'elle ne fût pas encore au terme de sa carrière.

Sa demeure chérie finira par devenir le patrimoine d'un prince qui sera pour les habitans de *Ruel* une source intarissable de véritable prospérité.

Un obélisque d'une forme élégante, d'une architecture noble, mais sans autres armoiries que son chiffre enlacé à celui de ses enfans, lui sera élevé par le respect et l'amour filial.....

Une inscription touchante rappellera à nos neveux le nom d'une femme justement regrettée ; la place sera entourée de *cyprès*, symbole de deuil, d'asphodèle, la fleur des tombeaux ; un voile de verdure s'étendra autour de la colonne : un jour viendra que l'œil du voyageur distinguera à peine sa forme élégante, et ne pourra plus qu'entrevoir son aspect imposant ; mais s'il désire savoir quel est le monument de l'art que la nature dérobe à ses recherches, on lui dira : — Ci gît la première épouse de *Napoléon* ; elle ne fut point exempte des foiblesses attachées à la frêle humanité ; mais au sein de la fortune, environnée des prestiges de la grandeur, jamais elle ne

méconnut ses amis. Son âme étoit douce et tendre comme ses écrits (51), ouverte et noble comme sa physionomie. Elle fut légère dans ses promesses; mais son cœur ne sut point refuser un bienfait, souvent même elle empêcha des crimes.. ...; elle fit trembler *Napoléon* sur les conséquences qui dériveroient un jour pour lui, de sa fausse et astucieuse politique.... Elle le supplia à genoux de sauver la vie du dernier rejeton des *Condés*. Mais cette femme infortunée et si intéressante ne put dérober l'agneau aux ongles du tigre. Il finit par être dévoré...... *Passant, donne-lui une larme.*

Esprits éclairés, Français sensibles, pardonnez, pardonnez si je jette quelques fleurs sur le tombeau de *Joséphine*. Ma reconnoissance m'entraîne, vous l'excuserez; elle est égale à la vôtre.

Plus j'approchois de *Malmaison*, plus le génie me donnoit des conseils sages. A sa voix soudain mille chantres ailés s'élancent dans les airs et saluent en chœur le Père de la vie; leur plumage étale toutes les richesses de la lumière, chaque arbre, chaque buisson devient l'asile d'un couple heureux; la ronce même sert au sommeil de quelques-uns des leurs; et du sein de la feuillée s'élève une harmonie enchante-

resse qui semble sortir du milieu des arbres, pour porter au Créateur l'hommage des objets les plus insensibles.

Tout cela me tient dans un enchantement inexprimable : j'admire avec ravissement et reconnoissance le spectacle de la belle nature ; mon âme se dilate, et mon cœur attendri se livre aux plus doux transports.

Le jour commençoit à paroître, déjà l'aurore coloroit les coteaux, et dissipoit peu à peu l'obscurité des nuages qui fuyoient à son aspect. Le roi des astres paroît enfin environné de sa pompe..... Ah ! quel tableau admirable ! c'est le chef-d'œuvre de la Divinité.

Un ciel pur m'annonce le plus beau jour ; et mon âme doucement émue du nouveau sentiment qui l'occupoit, s'ouvroit à l'espérance de faire naître dans le cœur d'un grand coupable un repentir salutaire.

Hélas ! me dis-je, en fixant la demeure chérie de *Joséphine*, demain le silence de la destruction régnera aux lieux où tout est aujourd'hui prospérité, mouvement et vie (32).

De hauts peupliers d'*Italie* me laissoient à peine entrevoir le jour, et ombrageoient la partie du château par où je pénétrois.

Buonaparte, après avoir lutté long-temps contre ses souvenirs, commençoit à se livrer au sommeil; mais la justice divine veilloit auprès de lui. A peine ses paupières sont-elles fermées, qu'il lui semble voir s'élever du pied de son lit un cercueil de plomb qui, venant à s'ouvrir avec violence, laisse échapper une épaisse et noire fumée : elle se répand dans toute sa chambre; et s'agglomérant bientôt, elle forme un corps solide qu'elle recouvre de traits humains : quels étoient-ils ? ceux de la douce *Joséphine*. A cet aspect, *Buonaparte*, dont l'œil se fermoit à peine, frémit et tremble. L'ombre, sans lui parler, le fixe avec compassion : aussitôt ses traits s'altèrent, se décomposent ; comment peindre sa consternation, son effroi, son désespoir : en ce moment le fantôme porte la main sur son cœur, et n'offre plus aux yeux de l'ex-empereur épouvanté que la forme d'un squelette hideux. A cette vue, *Napoléon*, terrifié, s'éveille avec horreur, un froid mortel circule par tout son corps; il veut parler, sa voix expire sur ses lèvres; mais que devient-il, lorsqu'entièrement éveillé, il s'aperçoit que cette vision n'est pas en effet l'erreur passagère d'un songe imposteur ? Ses cris, ses hurlemens douloureux remplissent le château : il appelle ses officiers, il

commande ses gardes prétoriennes. Quel est son dessein? que veut-il faire contre un pouvoir devant lequel doivent s'anéantir les puissances de la terre? Vainement ses amis l'entourent, ils ne peuvent le distraire; son âme assiégée par la frayeur lui représente constamment ce qu'il cherche à éviter.. Fuis, fantôme effrayant, s'écrie-t-il avec l'accent de la terreur : pourquoi viens-tu m'affliger de ton aspect fatal? Viens, ah! viens plutôt me frapper, viens me délivrer de ma pénible existence. Je ne puis plus long-temps supporter le remords..... Il dit, et forme soudain le projet d'aller visiter, pour la première fois, le tombeau de *Joséphine;* mais on cherche à le retenir, on l'engage à se retirer vers sa couche abandonnée, il s'y refuse obstinément : ce n'est pas le repos qu'il peut espérer. La raison veut enfin étouffer le désespoir; l'orgueil humilié se fixe dans son âme, et le livre encore une fois aux séductions de l'espérance; et pourtant, comme *Balthasar*, il apercevoit une main, invisible pour tous ceux qui l'entouroient, tracer sur des carreaux muets les actions les plus cachées et les plus humiliantes de sa vie. O surprise! ô trouble inconcevable! il lit ces mots :

« Tu trembles, *Napoléon!* vas, tu n'ac-
» compliras pas ce que tu médites. Je veux

» encore t'épargner ces derniers transports
» d'une fureur insensée. »

Quel être sur la terre, s'écrie-t-il tout épouvanté, peut se flatter de connoître assez les replis de mon cœur pour m'en présenter dans ce moment l'effroyable tableau?...... Il lit encore :

Consurget...... impudens facie...... dirigetur dolus in manu ejus.... et sine manu conteretur (a).

Accablé par la plus mortelle frayeur, *Buonaparte* osoit à peine s'agiter; mais il étoit au-dessus de ses forces de pouvoir se tourner pour découvrir le lieu d'où partoit la voix. Un profond gémissement se fait entendre : bientôt la lune se dégageant des nuages dont elle étoit environnée, réfléchit sur le mur une ombre dont les formes étoient encore celles de sa première épouse. L'homme du *destin*, éperdu, rassemblant toutes les facultés de son âme, s'écrie en frémissant : Qui es-tu, toi qui te plais à me poursuivre ? Point de réponse à son interpellation : un second soupir s'échappe; dans

(a) Il s'élevera un homme qui aura l'impudence sur le front; la fourberie sera dans sa main comme un instrument qu'il dirigera à sa volonté; il sera réduit en poudre par une main plus puissante que celle des hommes.

DANIEL, *chap. VIII, vers.* 23 *et suiv.*

ce moment de nouveaux nuages enveloppent la lune, et dérobent sa clarté. Le silence régnoit dans l'appartement..... la crainte avoit glacé cette multitude de courtisans rassemblés à la hâte pour défendre leur maître. Tous demeurèrent frappés d'étonnement en contemplant le visage pâle et décoloré de leur souverain. Il attend dans les angoisses le lever de l'aurore; ce jour si pur n'éclairera que son malheur.....: son cœur est déchiré, un secret pressentiment semble l'avertir qu'il n'est plus pour lui de bonheur; les heures s'écoulent lentement, elles lui semblent éternelles (*a*).

Le jour, dit-il, ne peut me rendre le repos que j'ai perdu : malheureuse et détestable ambition! c'est toi qui es la source de tous mes maux, c'est toi qui égaras ma raison, et me conseillas de répudier cette tendre et généreuse épouse à qui je devois ma gloire et mon étonnante élévation. Chaque heure, chaque instant te venge bien, ô femme infortunée! vois les déchiremens cruels d'un cœur qui osa t'ou-

---

(*a*) Foibles humains, nous devançons par nos désirs le malheur ou le bonheur que le sort nous prépare; ne pouvons-nous, sages, modérés, attendre sans impatience quel sera notre destin?

trager!... Vois mes larmes, elles sont sincères!.... Hé quoi! n'est-il plus de remède à mes douleurs? Un cri étouffé lui échappe, ses yeux s'entr'ouvrent, et la terreur, qui l'a réveillé, ne s'évanouit point avec le sommeil. Sa lampe ne jette qu'une foible lumière; il est agité des plus vives craintes. En vain il rappelle sa fermeté; en perdant sa tranquilité, il a perdu la force de l'âme.

Ses pleurs coulent en abondance; mais pas un mot de plainte ne sort de sa bouche. A tant d'agitation succède enfin ce calme de l'anéantissement auquel la mort est préférable; ce calme du désespoir, où tous les organes, plongés dans une longue agonie, restent glacés et insensibles, ou le pré ent fatigue, où l'avenir effraie, où le passé ne rappelle aucun sujet de consolation.

Dans ce moment je devins visible à ses yeux: quel sombre séjour que cette demeure! m'écriai-je. Autrefois elle étoit l'asile de la paix; maintenant la haine et les noirs chagrins s'y sont introduits. *Buonaparte* resta confondu à ma vue, surtout en contemplant le fameux *talisman* qui me rendoit invulnérable et inaccessible à ses coups.

Puis le fixant, je lui parle ainsi: *O toi qui*

fis trembler l'Europe dans tes beaux jours, contemple ici l'ordre immuable de l'éternelle Providence.... Vois ce que tu étois le 16 DÉCEMBRE 1809, *et ce que tu es aujourd'hui;* et lui montrant le buste de *Joséphine*, j'ajoute : *Celle-là fut ton appui, ton ange tutélaire....*

Quoiqu'elle ne soit plus, son ombre fugitive veille encore sur tes jours. — O mortel! qu'un lien funeste et sacré rendit l'arbitre du sort de cette femme infortunée, toi dont je viens à regret réveiller les douleurs, n'accuse point mes discours. Une puissance supérieure m'impose la loi de retracer tes fureurs et tes crimes. S'ils étoient ignorés, j'aurois su respecter l'époux de Joséphine, et garder un silence éternel.

Sévère et silencieux, sa physionomie avoit seule exprimé jusque-là son mécontentement; cependant il me répond : O *Sibylle! que n'ai-je écouté tes oracles qui parloient si puissamment à ma conscience!*

Napoléon, lui dis-je, j'ai tout fait pour sauver mon pays, pour te sauver toi-même. Sans les espérances mensongères dont de vils flatteurs t'enivrèrent, peut-être aurois-tu suivi mes avis (*a*)!

(*a*) Cicéron, plaidant pour Sylla, déclare publiquement que,

Ah! que de gloire tu te serois acquise, et que de reconnoissance la *France* t'auroit aujourd'hui, si, en rentrant dans nos murs en vainqueur, tu n'avois déployé ta puissance que pour ramener aux pieds de ton maître légitime ceux qui plaçoient en toi de coupables espérances! Tu devenois, par cet acte sublime, le premier défenseur de ton Roi; ton heureuse influence n'eût servi qu'à l'affermir sur le trône de ses illustres aïeux. Tu prouvois ainsi à l'Europe émerveillée, qu'un homme véritablement grand est toujours digne de sa réputation première. Tu devois, dis-je, déposer tes faisceaux, non devant les nations rassemblées pour te combattre et te vaincre, mais aux pieds de ton auguste souverain. En sauvant ton pays des malheurs incalculables d'une seconde invasion, tu te sauvois toi-même.

---

dans la conjuration de Catilina, le dessein de sauver sa patrie lui fut inspiré par les dieux.

« C'est vous, sans doute, dieux immortels, qui enflammâtes » mon âme du désir de sauver ma patrie, qui me fîtes oublier » toute autre pensée, pour ne penser qu'au salut public. C'est » vous qui, au milieu de la nuit sombre des erreurs et du ver- » tige, éclairâtes mon âme d'une lumière divine. Je vous rap- » porterai ce qui est à vous; je ne puis attribuer à moi-même » d'avoir discerné, dans ce temps d'orage et de ténèbre, ce » qu'il y avoit de mieux à faire. »

Ton ambition étoit noblement satisfaite ; ton front seroit orné de l'immortelle couronne décernée par la reconnoissance publique ; tu montrois à l'Univers que tu n'étois ni voué aux factions, ni apologiste du crime, ni même l'esclave de la flatterie, que dorénavant tu n'écouterois plus que les conseils de la sagesse, et qu'ami de la légitimité, tu voulois être aussi son plus généreux défenseur (*a*).

Tous les événemens de sa vie se retracent alors à son imagination ardente. Il me dit : *Une faute est presque toujours le germe d'une autre faute ; et de ma première chute à ma dernière*, vous le voyez, *Sibylle*, il n'y a qu'un intervalle insensible. Celui qui le 2 *juin* se flattoit encore de triompher de l'Europe, se trouve forcé de fuir lui-même du champ de bataille, avant que la dernière action soit entièrement terminée (*b*).

(*a*) Jamais il ne sortit de la bouche de Timoléon un mot qui marquât la présomption ou l'orgueil. Lorsque tout faisoit retentir ses éloges autour de lui, il se bornoit à dire qu'il étoit infiniment redevable aux dieux de ce qu'ayant décidé de délivrer la Sicile du joug des tyrans, ils l'avoient préféré pour être l'exécuteur de ce grand dessein, car il étoit bien persuadé que la providence des dieux conduit tout ce qui se fait ici bas.

(*b*) Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances, Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyoit ?

Tandis que *Buonaparte* me parloit ainsi, je sentois avec plus d'horreur encore l'amertume du devoir qui m'étoit imposé ; enfin ne pouvant supporter ma situation, je fis un dernier effort, en lui disant :

La terreur qui a pu te faire céder deux fois une couronne, peut te faire aussi déguiser tes sentimens, et il y a moins d'exemples d'abdication que de dissimulation.

Je le sais, le brusque passage de l'estime au mépris est terrible : quel effet doit-il produire dans un cœur qui, comme le tien, s'ouvre si aisément à la vengeance ? L'ambition et l'intérêt donnent plus de force encore au dépit que tu ressens.

Tu trouves peut-être quelques jouissances inconnues dans une situation qui doit agiter ton cœur de tous les mouvemens de la rage ; tu es loin de n'attribuer ton malheur qu'à toi-même. Tu regardes au contraire comme une vérité incontestable que tu ne le dois qu'à la trahison la plus insigne.

Autrefois le monde étoit à tes genoux ; aujourd'hui il t'abandonne. Tu fus entouré d'adulateurs ; te voilà presque seul et dédaigné...... Cependant je ne suivrai pas l'exemple des lâches qui t'ont perdu.... Je n'ai pu te garantir

des suites funestes de ton propre délire..... mais en retour, *Napoléon*, ce sera moi qui te rendrai le dernier service.... en te disant la vérité.

Ta basse jalousie envers plusieurs de tes généraux te persuadoit qu'il falloit que leur génie s'abaissât devant le tien ; de là une foule d'injustices ont été commises envers plusieurs d'entr'eux ; et la plupart ont tout fait pour s'affranchir du joug que tu leur avois imposé.

Il t'a fallu céder au nombre, *et c'étoit une extrémité que tu aurois dû et pu même prévoir*. Par une fatalité inconcevable, celui-là même qui s'étoit montré aux peuples comme un *demi-dieu*, a pris à tâche de leur prouver à *Moscou*, et surtout à *Waterloo*, qu'il n'avoit rien au-dessus du dernier de ses lieutenans; ses heures se sont passées à combiner des plans d'attaque ; mais il lui étoit impossible de franchir l'intervalle nécessaire pour les amener à leur point de perfection. D'ailleurs, il ne pouvoit, avec toute sa puissance, détourner le cours meurtrier des saisons, et lors même qu'il eût pu s'en garantir, n'auroit-il pas toujours succombé sous les efforts d'une coalition formidable, composée de plus d'un million d'hommes accourus, pour le combattre, des bords du *Niémen*, des plages d'*Albion*, et des antres affreux de la *Scytie* ?

Cependant le désespoir avoit égaré sa raison ; dans son fatal aveuglement, il croyoit trouver son salut au fond même de l'abîme, où il vouloit se plonger avec le reste de ces vieux guerriers échappés aux désastres de *Waterloo.*

O vous tous, ô mes amis! leur crioit-il, sauvez-moi, sauvez-vous : rentrons à main armée dans cette capitale, faisons tête à nos ennemis, ou ensevelissons-nous sous ses ruines..... Obéissons aux lois d'une divinité toujours invincible, la nécessité. Comptez sur mon appui, sur mon courage, et surtout sur la reconnoissance de l'immense majorité des bons citoyens. La foiblesse a fait le mal, que la force le répare! Faisons abjurer une confiance funeste à nos propres législateurs, en les éclairant nous-mêmes, afin qu'ils se défendent de la terreur et de la séduction ; car, dans ce moment décisif, l'erreur peut paralyser nos forces et détruire nos espérances. Je veux vaincre ou mourir : je ferai couler le sang des traîtres ; je graverai sur leur front mon injure et la vôtre ; il dit, et s'avance, les yeux étincelans de rage ; mais bientôt il aperçoit qu'on refuse de le suivre, et le silence règne pendant quelques instans.

Furieux, il reprend : Venez, venez apprendre sous moi l'art terrible de la guerre. Suivez-moi tous, faisons de nouveau triom-

pher ma cause, dussions-nous périr dans notre entreprise; et vous, *Bertrand*, retournez à *Paris*, annoncez au gouvernement provisoire et à l'assemblée ma volonté souveraine.... Ainsi s'exprime l'impétueux *Buonaparte*.

Enfin, étoit arrivé le moment fatal qui devoit voir s'évanouir sans retour sa puissance usurpée; et *Malmaison*, autrefois témoin des beaux jours de ses triomphes, va recueillir aujourd'hui les derniers soupirs de sa gloire éclipsée.

Cependant il frémit d'impatience, il appelle à grands cris, ou plutôt il est heureux d'avoir pu trouver un prétexte qui fournira un droit apparent à la nouvelle guerre qu'il brûle d'entreprendre (*a*).

Dans ce moment les nuages montoient à l'horizon, et de fréquens éclairs portoient dans son appartement une clarté rapide, et permettoient d'en mesurer l'étendue.

Le tonnerre tombant avec fracas, pénètre et frappe le buste de *Buonaparte* qui se trouvoit en face de celui de *Joséphine*. Il le met

---

(*a*) On assure que *Buonaparte* proposa à la commission du gouvernement un plan de campagne pour séparer les deux armées de Wellington et de Blucher, avec la promesse de se retirer après l'exécution.

Itinéraire, pag. 207.

en poudre, brise son socle ; et ressortant en colonne de feu, court s'ensevelir dans un arbre du jardin qu'il embrase.

La frayeur devient alors générale, chacun fléchit spontanément le genou. *Napoléon* veut encore donner des ordres : où court cet insensé qui adore la vie ? il appelle vainement tous ceux qui l'environnent : glacés par une épouvante inexprimable, ils ne savent que trembler et se taire.

Quoi ! rien, lui dis-je, ne peut vous détourner d'une entreprise que les *dieux* et les hommes ont également en horreur.

A ces mots, il me lance un regard terrible ; (*si je n'étois Sibylle, il m'auroit fait trembler !*) puis me serrant la main avec violence, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine : Et moi aussi, me dit-il d'une voix entrecoupée, j'aimois *Joséphine*, j'écoutois ses conseils, qui presque toujours lui étoient dictés par vous..... Vous seule avez été et serez toujours confidente des terreurs auxquelles je suis en proie ; le sentiment de ma dignité, mon orgueil blessé me donnent aux yeux des autres l'apparence du courage ; mais vous dont le regard perçant va saisir au fond de mon cœur mes plus secrètes pensées, vous connoissez la source de mon dé-

sespoir et de ma ruine..... Ah ! pourquoi ai-je répudié celle dont l'heureuse *étoile* présidoit à mes destinées ? Que de fois elle sut m'arracher aux emportemens de mes impétueuses passions ! Il en est plus d'une qu'elle a su modérer, et je serois encore tranquille à *l'Ile d'Elbe*, si le sort cruel ne me l'avoit ravie, au moment même où elle alloit me donner peut-être une nouvelle preuve du dévouement le plus sublime (*a*).

Elle a péri.... d'une manière affreuse sans doute? eus-je l'imprudence de lui demander, par l'intérêt que je prenois à son malheur. Oh ! oui, ... affreuse!..... s'écria-t-il d'une voix lamentable. Et tombant aussitôt contre le lit où elle rendit le dernier soupir, il se mit les deux mains devant les yeux, et resta pendant quelque temps comme immobile. Succombant enfin à tant d'agitations, il essaie de goûter, mais en vain, le repos qui lui devenoit si nécessaire. Hélas ! les événemens des jours pré-

---

(*a*) Dans les premiers momens du départ de Buonaparte pour l'île d'Elbe, Joséphine disoit souvent : S'il m'étoit prouvé que je pusse lui être encore nécessaire, *et surtout le garantir des conseils perfides de ses adulateurs*, je m'expatrirois pour toujours, et j'irois le rejoindre dans son exil pour lui donner une dernière marque de mon sincère et entier dévouement.

cédens s'étoient succédés avec une telle rapidité, qu'ils paroissoient à son esprit fatigué comme les illusions d'un songe terrible. Il avoit vu ses frères et *Hortense*, sa fille adoptive, et peut-être ne devoit-il plus les revoir. Hélas! me dis-je, les cœurs les plus froids ont aussi leurs mouvemens de sensibilité.

Tout est perdu pour toi, s'écria tout à coup une voix qui ne lui étoit pas inconnue; et pourtant il est un ange, dans le ciel, qui plaide constamment en faveur des grands coupables de cette malheureuse révolution; ce digne protecteur des Français égarés est le bienfaisant *Louis XVI*.

C'est en vain que tu te réjouis d'être invulnérable : tu quitteras bientôt la terre qui s'est entr'ouverte pour me dévorer; bientôt elle te dévorera de même. Ta place est marquée par le destin qui me l'a révélé....... Adieu, *Buonaparte*, je vais t'attendre dans l'espace infini; ainsi lui parle l'ombre immortelle de la bonne *Joséphine*, visible seulement à mes yeux; elle disparoit alors comme une vapeur légère, en laissant tomber sur moi un de ces regards, où se peignoit encore son inaltérable bonté, et cette touchante affection dont elle m'avoit donné tant de preuves durant le cours de sa vie mortelle.

Buonaparte, comme enchaîné par la stupeur, étoit pendant ce discours resté muet d'étonnement. Sortant enfin de l'abattement qui avoit succédé à sa terreur, il parcourt la chambre où il étoit : Quels mystères ! dit-il, les murs ici ont-ils une voix et des oreilles ? Il cherche, il appelle, visite toutes les issues ; mais inutilement, il ne peut rien découvrir.

Un instant après il s'écrie : Grand *Dieu*, pourquoi me créas-tu tel que je suis? pourquoi m'inspiras-tu ce courage, ces idées de grandeur, et ces nobles désirs qui remplissent le cœur des plus heureux mortels ?

Oh ! quel trouble, quelle confusion dans mes idées ! maintenant je pleure amèrement ma faute, mais il est trop tard ; en vain ma mémoire me retrace les vertus, les malheurs d'une jeune princesse, enchaînée à mes infortunes. Il faut tout oublier, *jusqu'au souvenir*. Hélas ! pourquoi m'a-t-il fallu quitter ma paisible retraite ! j'aurois pu vivre si heureux à *Æthalia* ! O funeste voyage ! ô mes pressentimens, vous ne m'avez pas trompé ! O Dieu ! s'écrie-t-il en frémissant, où me suis-je laissé entraîner ? Aveugle prospérité, ne m'es-tu apparue quelques instans que pour me livrer ensuite à d'éternels regrets? Il prononce ces

mots avec effort; et je jugeai combien ils lui coûtoient! la fierté, le dépit, se peignent dans ses regards. O ciel! dit-il encore d'une voix déchirante, je suis trahi, trompé : tout est perdu pour moi.... Ah, malheureux!..... L'espérance est morte pour toujours dans mon cœur, et l'avenir ne me présentera plus qu'un vide immense.

Ah! que les autres souverains soient ambitieux et cherchent à s'agrandir! Mon cœur auroit dû frémir à cette idée, et n'aspirer jamais qu'à goûter les tranquilles plaisirs du rang où je m'étois élevé. Hé quoi! cette *France*, et si riche et si belle, n'offroit-elle pas à mon orgueil un assez glorieux partage?.....

Fatale ambition, divinité sanglante qui, au moment même où je rentre dans le néant, régnes encore toute puissante dans mon cœur! ai-je immolé au pied de tes autels assez d'innocentes victimes? C'est toi qui égaras ma raison, qui aplanis les obstacles sous mes pas; c'est toi qui me conduisis, comme par la main, au faîte des grandeurs pour rendre ensuite ma chute plus éclatante, et donner à la terre un exemple éternel et terrible de tes caprices et de tes fureurs! Il dit, et se livre aux transports d'une rage impuissante qui éclate dans ses

regards, dans ses traits et dans le morne silence où il reste plongé.

Bientôt le général Bertrand vint annoncer à son maître que le corps de *Blucher* approchoit en grande hâte, et que sans doute, avant la fin du jour, il seroit cerné dans son dernier asile.

A peine la voix de ce fidèle ami eut-elle cessé de se faire entendre, que plusieurs officiers, parmi lesquels on en distinguoit d'un rang supérieur, se présentent et demandent à être admis : déjà les braves de *Napoléon* témoignoient leur surprise. Déjà l'ex-empereur frémissoit intérieurement de colère. Indigné, il se lève et s'avance vers eux pour se plaindre de leur témérité. Il retrouve dans leur chef l'un de ses anciens généraux qu'il avoit proscrit. Est-ce vous, *Béker*, est-ce vous? D'où vient l'effroi, la douleur quise peint dans vos regards? Quel motif vous amène en ce lieu? — Des ordres bien rigoureux, *sire.* — Je voudrois cependant ajourner encore mon départ. — Je suis chargé au contraire de l'accélérer..... Ah! *Buonaparte*, m'écriai-je pour la dernière fois, profite de mes avis.

Dans le désespoir qui t'accable, tu dis, en murmurant contre la Providence : Voilà donc

« quelles sont les vicissitudes de la vie ? Ah ! l'avois-tu donc oublié ?

Ces monts qui jusqu'au ciel semblent porter leur tête,
Sont frappés les premiers des coups de la tempête.

Jamais la *France* ne courut de dangers plus iminens; jamais un plus grand crime ne fut tramé par toi; jamais de plus atroces complots ne furent mis dans une aussi grande évidence.

Etois-tu donc envoyé une seconde fois pour anéantir la première et la plus généreuse nation du monde ?

Tes partisans incorrigibles ne cesseront-ils journellement de dire : Traités comme rebelles, dispersés par la force, que pouvons-nous ? que de viendrons-nous ? Bientôt notre industrie sera stérile, nos arts disparoîtront, et il ne nous restera d'autre consolation que de ramper ou de fuir.

Tu aurois fini par faire admettre en principe, que le sang versé par les braves au champ d'honneur devoit leur assurer l'impunité de leurs délits ; mais l'ordre social auroit été sapé jusque dans ses fondemens : répandre son sang pour sa patrie, c'est acquitter un devoir sacré ; et le guerrier qui cherche la gloire en combattant pour elle, s'impose plus rigou-

reusement encore l'obligation de lui rester dévoué, et de ne jamais violer ses sermens.

D'ailleurs, un homme n'est pas grand, par ce qu'il entreprend, mais par ce qu'il exécute. Tout homme peut rêver la conquête du monde; *Alexandre* seul l'accomplit.

J'aurois voulu dire de toi : Buonaparte fut grand par la guerre; mais il donna la paix. Il accabla les ennemis extérieurs du poids de sa gloire; mais il n'opprima point son pays. Et la postérité auroit ajouté : Il a triomphé sans effort; il a vaincu sans avoir employé d'autres armes que celles avouées par l'honneur.

Il rompt enfin cet effroyable silence. Temps fortuné, s'écrie-t-il, tu ne reviendras plus! Jamais le calme ne renaîtra dans mon cœur! oh! non jamais! jamais! Moi-même je fus l'artisan de mes malheurs....., j'étois parvenu au faîte de la gloire et de la toute-puissance, j'avois soumis presque tous les Etats de l'Europe, mon nom étoit devenu célèbre dans tout l'univers, et ma renommée seroit devenue immortelle.... Suis-je assez humilié?... Il soupire, et la plus sombre douleur éclate dans ses traits; je m'approche alors, et lui faisant toucher l'anneau du *talisman*, je lui dis : Désormais, *Napoléon*, tu dois quitter la *France*, il le faut pour ta sû-

Les Prophéties et Divinations *touchant les horribles calamités dont est menacé le Monde universel; de la subversion de l'Empire des Turcs, et conversion des infidèles, à l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine; et la ruine entière du Royaume de l'Ante-Christ.*

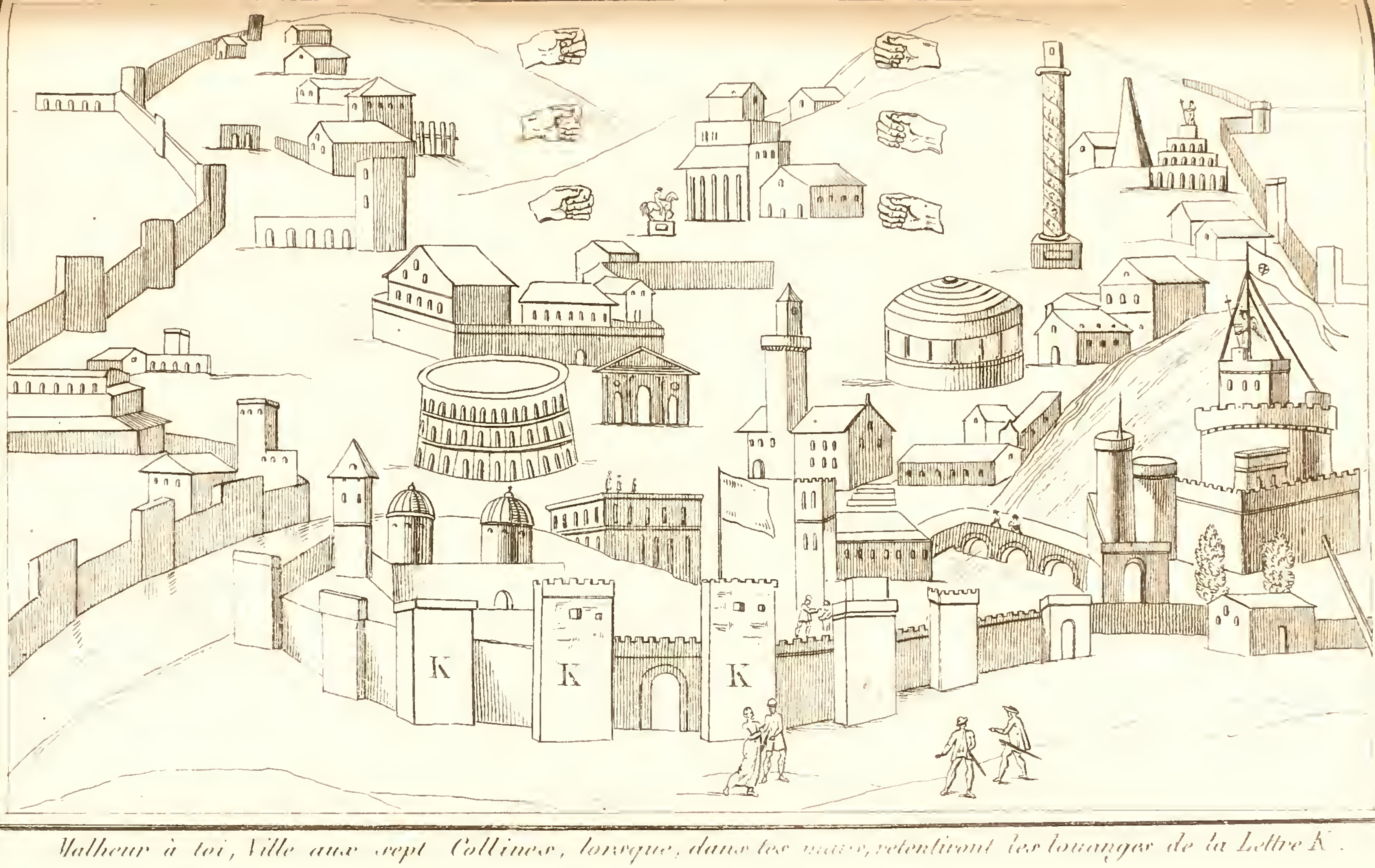
Tirées des mémoires de quelques Saints Pères et plus excellens Astrologues, par Grégoire Jordan Vénitien, Aumônier et Cosmographe du Duc de Bavière.

∴ 1622 ∴

∴







Malheur à toi, Ville aux sept Collines, lorsque, dans tes murs, retentiront les louanges de la Lettre K.

reté et la nôtre ; mais je le jure, en mémoire de ta première épouse, la *Sibylle* consent à devenir ta sauve-garde ; elle fait plus, elle consent à te protéger dans ton funeste voyage, et enchaînera *Neptune*.......... ; mais elle ne peut empêcher ton cruel et irrévocable destin de s'accomplir. Tu verras l'île de *Sainte-Hélène* : c'est là qu'une décision suprême a fixé ta résidence..... *Neuf fois tu voudras cependant essayer d'en sortir.* Et si malheureusement tu y parvenois..... ah ! garde-toi surtout de jeter un regard vers la *France*. Tu dois ce sacrifice à ta patrie....... Car si jamais tu rentrois dans *Lutèce* (33), et même dans Rome (34), la terrible et dernière prédiction s'accompliroit d'une manière effrayante sur ces malheureuses villes. Toutes les nations viendroient à l'envi t'en arracher ; elles feroient marcher devant elles l'esclavage et la mort. Et ce torrent dévastateur entraîneroit tout sur son passage. *Louis, ni sa famille ne seroient plus là pour l'arrêter.* Les chefs-d'œuvre des arts, ces superbes portiques, ces arcs triomphaux, qui doivent transmettre à la postérité le souvenir de notre gloire, périroient, dévorés par les flammes, et s'enseveliroient sous leurs ruines.

Toi-même, *Napoléon*, tu deviendrois la première victime de ta criminelle entreprise; et ta mort présenteroit un genre si terrible, et si extraordinaire, qu'elle effraieroit même jusqu'aux nations les plus sauvages. Les élémens seroient conjurés; que dis je? le *Roi* des astres, pendant quelques secondes, suspendroit son cours ordinaire, pour te contempler dans tes derniers momens; il finiroit même par s'obscurcir tout-à-fait, pour ne pas éclairer la destruction et le bouleversement général d'un si bel empire.

Le bruit de ton affreux trépas voleroit jusqu'aux extrémités du monde, et après avoir vu l'*Europe* entière, pour ainsi dire, s'humilier devant ta toute-puissance, tu l'entendrois à ton heure dernière, applaudir aux gémissemens, aux sanglots que t'arracheroient d'effroyables tourmens; les hommes se baissant pour te reconnoître, diroient entre eux : Est-ce donc là celui qui fut le maître du monde?

A ces mots, je vois tout à coup ses regards s'abaisser vers la terre, et le plus ambitieux des hommes, comme le plus despote, me supplie de veiller constamment sur lui : je le lui promets.

O surprise! ô changement inconcevable! rassuré par mon expression franche et ce ton éner-

gique de vérité, qui persuade, parce qu'il est l'accent de la bonne foi et de l'honneur, *Buonaparte* s'explique ainsi, mais à voix basse :

Quel coup du sort! me dit-il; quels rapports singuliers! quel accomplissement de la plus étonnante prédiction!.......

Français, ajoute-t-il, je vous ai ravi le bonheur dont vous commenciez à jouir par la sage administration de votre Roi; et j'emporte dans mon âme une source intarissable de regrets amers.

Hélas! lorsque les passions se trouvent jointes au pouvoir absolu, qu'il est difficile de les régler et de les vaincre! j'en offre ici l'exemple.

Il fallut obéir. Les ordres dont le général *Béker* étoit porteur ne pouvoient souffrir aucun retard dans leur exécution. O qui que vous soyez, disoit *Buonaparte*, à la multitude rassemblée au château, soyez émus de mes malheurs, de mes affreux tourmens, et plaignez l'injustice du sort qui me force à m'expatrier sur des plages étrangères! Ses amis s'efforcèrent de le consoler ou du moins d'adoucir ses douleurs.

Ma tranquillité apparente inspire à *Napoléon* une sorte de sécurité. Je le vois détacher

un portrait de *Joséphine*, et le poser sur son cœur.

Mais l'heure, l'heure fatale est venue : le grand capitaine manifeste en ce moment qu'il ne peut ni ne veut même consentir à s'éloigner. Il étoit dans le délire ; le désordre et l'égarement régnoient dans ses discours. Je n'ai rien à redouter des alliés, disoit-il...... Je veux les attendre dans *Paris*. — Je veux même arracher à l'assemblée un désaveu formel de la décision qu'elle vient de prendre. — Je ferai plus, je me remettrai à la tête de mes armées.. Non, non, je ne quitterai pas la *France*, pour aller traîner ma misère chez des nations dont je ne recevrois le plus souvent, que des humiliations et de sanglantes railleries.

De grâce, *Napoléon*, il n'y a pas une minute à perdre pour votre départ, lui dit *Bertrand*. Déjà l'avant-garde alliée s'avance pour vous envelopper. Ses voltigeurs parcourent la plaine, et posent des vedettes pour vous intercepter le passage. Allons, renoncez à tout espoir ; *plus de patrie ; la France vous repousse de son sein*. Dans tous les temps vous me comblâtes d'une touchante amitié : j'en réclame aujourd'hui une dernière preuve, et la plus précieuse de toutes. Souffrez que je vous accom-

pagne. Oui, tant qu'un sentiment généreux fera palpiter mon cœur, tant que la gloire aura pour moi des charmes, je resterai fidèle au nœud sacré qui nous lie. Si le monde entier vous exile, si de sombres cavernes, si d'arides rochers sont votre dernier asile contre les coups du sort, vous trouverez encore sur ces plages désertes un ami dans le sein duquel vous pourrez épancher vos douleurs; et si la mort inexorable vient vous frapper dans mes bras et sur mon cœur, moderne Philoctète, je rendrai au nouvel Alcide les derniers devoirs, et les pleurs d'un ami du moins couleront sur vos cendres éteintes, et consoleront votre ombre magnanime (*a*).

Quoi, mon cher général, vous pourriez consentir à vous exiler pour suivre la fortune d'un malheureux proscrit? O le meilleur des amis, ajoute encore *Buonaparte*, il dit; et, le serrant dans ses bras d'une manière affectueuse, je n'ai jamais douté de votre dévouement; mais je vous conjure de ne

(*a*) Socrate s'étoit fait bâtir une petite maison; comme chacun se mêle des affaires d'autrui, il se trouva un certain homme qui lui dit : Quoi! une si petite maison pour un grand homme? Plût aux dieux, répondit Socrate, que telle qu'elle est, je puisse la remplir de vrais amis!

pas ajouter à mes chagrins........ Si nous sommes séparés quelque temps, plus tard, ah! plus tard, nous serons réunis pour toujours...... *Bertrand*, votre épouse, vos enfans réclament vos soins, votre présence. Ah! restez au milieu d'eux; je veux seul soutenir le vent de l'adversité.

Non, non, reprend vivement le général; il vous reste un ami, vous dis-je; jamais je ne me rendrai coupable d'une lâche ingratitude. Non, je ne vous abandonnerai pas, *dût la mort planer sur ma tête!.... Peut-être est-il encore un pouvoir supérieur qui me dérobera à ses coups, et saura les suspendre.*

Ce fut le 29 juin 1815, à la seizième heure du jour, que *Buonaparte* commença son triste voyage; et c'étoit le 29 mai 1814 qu'il avoit perdu *Joséphine*. Ce rapprochement de date frappa singulièrement l'ex-monarque, et tous les événemens qui avoient suivi son divorce vinrent se retracer à sa pensée avec les plus vives couleurs. O Dieu! s'écria-t-il, en appuyant sa tête sur la porte de sa chambre, fais-moi oublier que dans cette nuit terrible j'ai cru serrer contre mon cœur, les restes froids et glacés de la meilleure des femmes! Fais-moi oublier ce que j'ai été, et ce que je suis devenu!

Trois fois son pied touche le seuil de la porte, il le retire trois fois. Enfin il fait et reçoit les derniers adieux ; il donne et recueille les derniers embrassemens : il recommence ses plaintes, ses prières, ses gémissemens. Il regarde autour de lui : il y voit ses vieux compagnons de gloire. « Ah ! pourquoi, s'écrie-t-il, précipiter mon départ ? C'est sur les côtes d'Afrique qu'on me relègue, et c'est *Paris* que je vais quitter ! Mon épouse... elle m'est ravie....... Mon fils, mes amis, mon empire........ Il faut tout abandonner.......» Ah ! gardez-vous, qui que vous soyez, de compter jamais sur un bonheur durable......

Ayant dit ces mots, il monte en voiture avec les généraux *Bertrand*, *Savary* et *Béker*. Son agitation étoit inexprimable. Cependant il me fixe et m'adresse ces paroles : Adieu, bonne *Sibylle ;* si j'eusse suivi tes conseils, tranquille maintenant et certain de mon bonheur, je verrois une auguste famille replacée par moi dans le rang qu'elle n'auroit jamais dû cesser d'occuper.............. mon *génie* malfaisant m'a entraîné à ma perte..... Mais à peine ces expressions de bienveillance lui eurent-elles échappé, qu'il s'en repentit ; et cet

instant de cordialité fut remplacé par la plus sombre contrainte (*a*).

Ah! lui dis-je, votre étoile sera plus forte que le malheur qui vous accable.. ... Je la dirigerai; dès ce moment je veille à votre sûreté particulière. Mais point de pusillanimité : vous serez forcé d'implorer la seule nation que vous n'avez pu vaincre ni soumettre. Cette épreuve est terrible : je ne puis vous l'éviter. O monarque déchu, abaisse-toi devant ton Créateur! Il est une puissance supérieure à celle des hommes, qui, dans sa sagesse, a décidé que *Buonaparte*, l'invincible *Buonaparte*, ne pourra trouver de refuge dans le sein de la superbe *Albion*.

Et c'est ainsi, ajoutai-je lentement, que la Providence est toujours immuable dans ses divins décrets......... Si parfois elle suspend ses foudres, c'est pour les lancer ensuite plus terribles........ Quant à vous, je vous le dis : Hizarbin (*b*) sera votre guide fidèle pendant votre voyage ; mais un pouvoir irrésistible

---

(*a*) Le caractère de Buonaparte est rendu d'après lui ; je ne l'ai point embelli ni altéré : si je ne l'ai pas présenté avec plus de développement, c'est que je n'ai point entrepris, dans cet ouvrage, d'écrire sa vie entière.

(*b*) Génie des choses maritimes.

s'oppose à ce que je vous suive jusqu'aux trois royaumes..... Cependant j'influerai encore beaucoup sur votre destinée. Alors il faudra que, dans votre détresse, vous m'appeliez sept fois; te d'après les promesses que j'ai faites à *Joséphine.*

J'irai vous secourir, et je lui prends la main gauche avec un sentiment de tristesse et d'émotion difficile à décrire, surtout en remarquant qu'il se flattoit encore d'un chimérique espoir..... Ah! malheur, trois fois malheur, m'écriai-je alors, pour l'*Europe* et pour nous, si jamais l'irascible *Napoléon* reparoissoit dans les *Gaules*!... Je l'ai prédit, lui et ses partisans seroient terrassés; et un souffle vengeur les réduiroit en poudre.

Alors il se penche vers moi, et me dit : *Je vais te donner la véritable clef de la chose merveilleuse qui aura lieu pour le bonheur de notre belle et commune patrie* (*a*).

Je demeurai alors dans un étonnement inexprimable, d'autant plus que j'étois la seule à qui mon *génie* l'eût révélée. Mais en réfléchissant que l'esprit de *Python* (sous la figure d'un petit homme rouge) *lui étoit peut-être encore soumis*, je me rassurai sur les consé-

(*a*) Pag. 307, *Souvenirs prophétiques*

quences qui pourroient résulter d'une telle indiscrétion, surtout si elle étoit connue trop tôt des profanes mécréans.

Je lui remets quelques instructions écrites sur une feuille de *papyrus* (*a*), et lui dis : *Buonaparte*, souvenez-vous de vos sermens... Quant à la *Sibylle*, elle saura tenir les siens... Adieu.

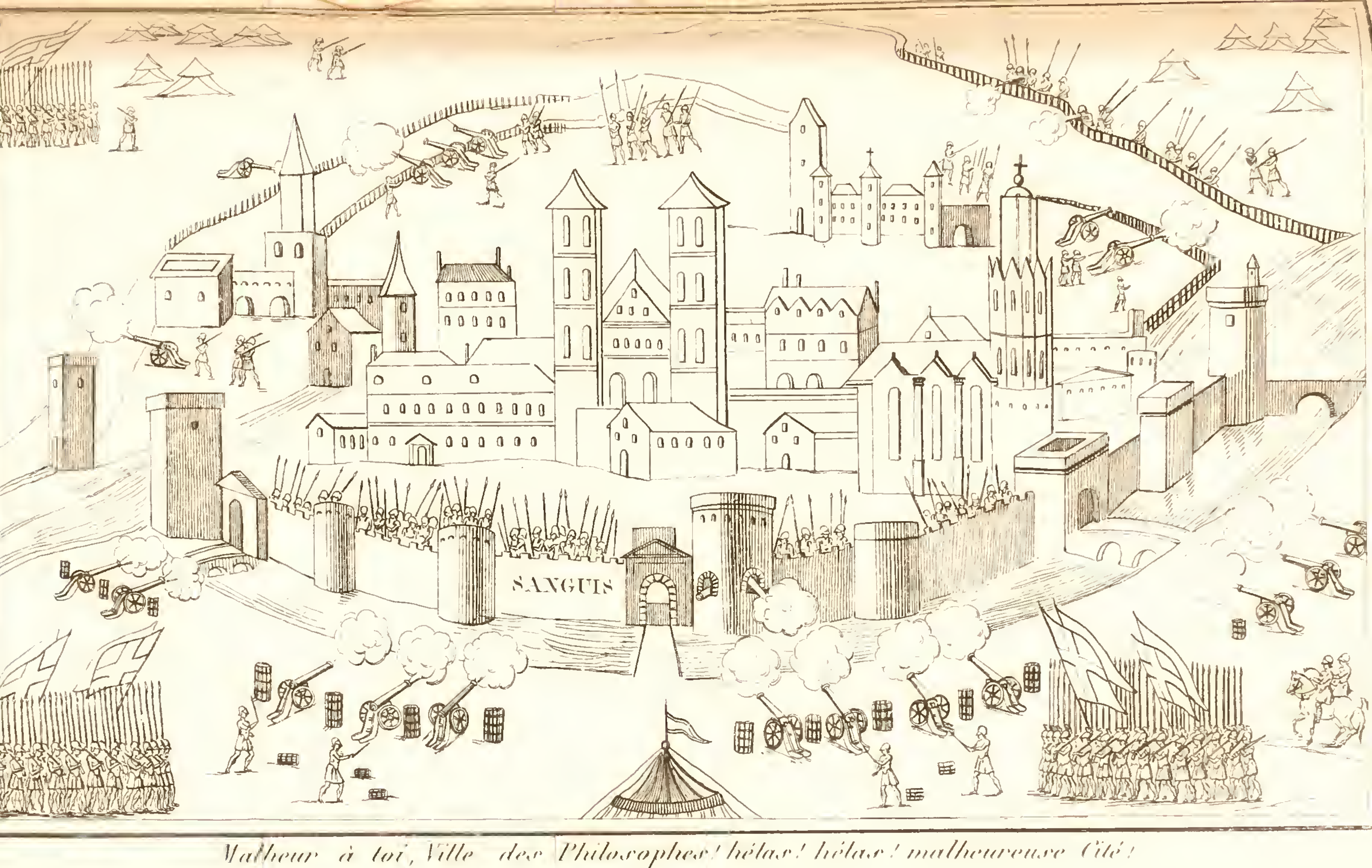
Je suivois machinalement les voitures qui n'alloient qu'au pas. Celle qui renfermoit *Buonaparte* s'arrête un instant au village de *Ruel*; je l'entends s'écrier, en passant devant l'église :

« Cendres sacrées, adieu, adieu, dit-il, » ton époux te quitte pour jamais. Sa poussière » fugitive ne reposera pas à côté de tes pré- » cieux restes. Proscrit, je serai contraint de » recourir à des mains étrangères pour me fer- » mer les yeux : adieu, dépouilles mortelles de *Jo-* » *séphine*. » Il dépose avec respect un baiser sur le portrait qu'il porte contre son cœur. Il ajoute : « Elle m'a pardonné ; elle est heureuse. »

Cependant on l'entraîne : il part, il s'éloigne, il fuit, pâle, défait, négligé dans ses vêtemens ; les traits altérés de son visage portent l'empreinte terrible d'un long bonheur détruit, de

(*a*) Plante d'Egypte, papier du Nil.





Malheur à toi, Ville des Philosophes! hélas! hélas! malheureuse Cité!

la douleur sans espérance, de la raison prête à s'égarer.

Et je me dis : L'inconstance naturelle aux hommes, et surtout aux princes, ne tardera pas à effacer de son âme l'image de sa meilleure amie.

Bientôt je dirige ma course aérienne vers *Nanterre;* j'offre un pieux hommage à l'auguste protectrice de la capitale. Je rentre à *Paris* de la seizième à la dix-septième heure du jour. Je consolai et rassurai encore quelques adeptes, leur révélant que pour cette seconde, mais dernière fois, la ville des *philosophes* seroit encore préservée de sa destruction par une main toute-puissante et divine.

Et pourtant, l'une de mes consultantes (*a*) se sentoit de plus en plus oppressée, et se livroit à une sombre et douloureuse inquiétude.

Elle se jete le visage contre terre, et reste long-temps en proie à la douleur et à de cruels pressentimens. A la fin, se relevant, elle prononce avec un accent fait pour glacer d'épouvante les plus mécréans.

« O moderne *Carthage*, ai-je devant les yeux

(*a*) Elle étoit somnambule.

le tableau que tu offriras aux siècles futurs, et l'image du sort qui t'attend? Tyr fut la proie d'un vainqueur avide et barbare, que ses richesses lui attirèrent pour ennemi, et que sa résistance irrita. Tu seras celle d'un vainqueur rusé, que ta timidité encourage, et que ton insouciance rend d'autant plus persévérant à te nuire. Tyr n'épargna aucun effort pour reculer sa perte : tu les prodigues tous pour accélérer la tienne. Tyr tomba sous l'ascendant de la force, et ne mérita point sa chute; tu succomberas sous celui de la perfidie, et tu n'auras que la juste punition de ton aveuglement...... »

Je frémis en moi-même; j'imposai le doigt sur les lèvres de ma somnambule, et je congédiai mes fidèles initiés.

Je me renfermai dans mon antre mystérieux, où je versai des larmes jusqu'au moment où l'aurore, entr'ouvrant les portes du jour, me permit de saluer en chœur le père de la lumière.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Et tous *cinq* à l'envi s'empressoient ardemment
A qui dévoreroit ce règne d'un moment.

CORNEILLE.

TOUT étoit calme dans la capitale, et cependant on étoit à la veille du dénoûment d'une grande tragédie. Les partis étoient alors en présence; personne ne commençoit l'attaque, tous les yeux se dirigeoient vers l'assemblée; mais tous n'attendoient point leur salut de ces nouveaux mandataires.... La discorde régnoit parmi eux, et les discours les plus scandaleux faisoient retentir la tribune aux harangues. On croyoit voir dans une arène tumultueuse se précipiter des combattans en désordre et sans attendre le signal. Les plus fougueux députés, artisans infatigables de révolutions, vociféroient contre le *trône* et l'*autel;* et dans leur coupable délire, ils osoient encore invoquer le nom de l'usurpateur. Ces énergumènes cachoient leurs espérances, et les cou-

vroient de l'apparence du bien public. Il faut sauver la France ! s'écrioient-ils d'une voix unanime ; mais il faut repousser l'étranger. Ainsi décernons la couronne au fils de *Napoléon* ; l'abdication du père porte, d'ailleurs, cette condition formelle : *Je vous donne mon fils*. Nous ne pouvons agir contre cette volonté suprême.

Quelques députés courageux osèrent faire entendre le nom de *Louis* ; mais les clameurs les plus séditieuses couvrirent bientôt leurs voix, et les réduisirent au silence. Cependant que faisoient alors les membres les plus influens ? Ils s'occupoient des intérêts de *l'ex-empereur*. Ils lui faisoient hommage de la bibliothèque de *Trianon* ; et jusqu'au dernier moment, ils lui montrèrent un dévouement plus que servile. Ils n'avoient su ni opposer d'obstacles à ses volontés, ni mettre un frein à ses passions, ni contrarier ses caprices les plus insensés. Plusieurs d'entr'eux cependant, plus fidèles à la justice et au bonheur de leur patrie, qu'aux vains sermens qu'on leur avoit arrachés, osèrent provoquer l'abdication de l'ennemi commun de toute l'Europe. Leur voix fut long-temps étouffée ; mais enfin on les écouta. Il faut l'avouer, cette assemblée se composoit d'hommes remarquables par leurs

talens : quelques orateurs s'y distinguèrent, mais nos neveux diront avec amertume : Pourquoi ne consacroient-ils pas leur éloquence à soutenir la plus juste des causes? Hélas! les mortels ne sont que foiblesse Sachons au moins quelque gré à ceux qui, dans ces jours de deuil, assiégèrent la tribune, non pour y proclamer le fils de Buonaparte, mais pour s'opposer à son élévation. Paris étoit alors livré aux fluctuations de mille espérances diverses. Tous les esprits étoient agités : les uns faisoient des vœux en faveur de nos princes légitimes; d'autres rattachoient leur fortune, leur état à la dynastie de *Napoléon*. Ce torrent d'opinions contraires répandoit dans l'assemblée le trouble et la fermentation, symptôme ordinaire des plus grands événemens. Chacun se regardoit avec une attention inquiète et soupçonneuse : on cherchoit à se pénétrer mutuellement. Les opinions ne pouvoient rester long temps indécises. Bientôt chacun se prononça plus librement. La joie qui éclatoit sur le front des uns plongeoit les autres dans une rêverie morne et silencieuse. Leurs regards paroissoient exprimer le désir et l'espoir d'un nouveau retour....... La garde nationale, témoin muet de ces dissidences de suffrages, ne rompoit le silence

que pour inviter tous les citoyens au calme, et dissipoit les groupes qui se formoient de toutes parts. Dans ces momens de fermentation, chacun vouloit sciemment concourir à rétablir la tranquillité publique.....

Il n'en étoit pas ainsi de cette classe connue sous le nom de *fédérés* : ces hommes tirés de la fange de nos révolutions successives, menaçoient hautement, et ne dissimuloient pas leurs projets criminels. La première pensée qui présida à leur formation, avoit été celle de mettre en avant de la garde nationale, ce ramas d'hommes flétris la plupart du mépris public. Mais l'élite des habitans de la capitale refusa de faire cause commune avec de semblables *tirailleurs*. Les honnêtes gens s'acquittèrent, avec un zèle digne d'éloges et de reconnoissance, de la mission honorable qu'ils s'étoient si généreusement imposée.

Lutèce fut protégée ; que dis-je ? elle fut sauvée de la rage des brigands par l'attitude imposante de la garde nationale.

On n'étoit pas sans crainte sur les événemens qui se préparoient au dehors. Si l'intérieur étoit paisible, l'extérieur de la capitale offroit un spectacle de désolation et de deuil. Les foudres de *Mars* moissonnoient l'élite de nos guerriers. Les habitans des campagnes voisines de Paris

fuyoient en désordre, emportant leurs effets les plus précieux ; mais hélas! ils avoient peine à les dérober à l'avidité d'une soldatesque effrénée. Moi-même, je fus sur le point de perdre la vie........ (*a*) On n'entendoit que les cris des blessés et des mourans ; les champs en étoient jonchés : et divers combats qui se livroient sur la route où j'étois me firent voir de près les horreurs de la guerre et les angoisses de la mort. Déjà les alliés approchoient des barrières. De nouveaux prodiges de valeur n'auroient servi qu'a faire immoler les restes de l'armée, et à livrer notre capitale à l'invasion de l'ennemi. *Paris* touchoit, hélas! au moment de la plus terrible catastrophe. Peu s'en est fallu que

(*a*) Le 1er juillet 1815, je me trouvois sur le chemin de Roquencour près Versailles, au moment où les Français et les Prussiens engagèrent un combat terrible : j'étois entre deux feux. Les Prussiens se défendoient avec toute l'ardeur du désespoir. Pressés, environnés de tous côtés par les Français ivres de la victoire, ils craignoient de trouver là une mort assurée ; ils tentoient donc de se dégager, mais inutilement. Eh bien, j'ai vu nos soldats valeureux, qu'on a si calomnieusement accusés de n'avoir pas voulu faire des prisonniers dans cette campagne ; je les ai vus, au moment ou les Prussiens mettoient bas les armes, suspendre les décharges meurtrieres qui, depuis plus de deux heures, semoient parmi eux le carnage et la mort. A ce signe de soumission, les Français désarmerent deux régimens prussiens, et le sconduisirent dès le soir même en triomphe à Paris

nos neveux ne pleurassent sur les ruines de la moderne *Babylone* : la Providence veilloit sur nous. *Louis*, l'immortel *Louis*, prioit pour son peuple ; et son digne successeur arrêtoit le bras puissant prêt à nous frapper tous.

Cependant les auteurs de nos maux étoient aux abois : ils voyoient le pouvoir échapper de leurs mains ; dans leur fureur délirante, ils firent serment entr'eux de ne point se séparer. Mais c'étoit en vain qu'ils s'écrioient avec l'accent de la rage et du désespoir : « La victoire » est encore fidèle à nos drapeaux ; nos ennemis » seront terrassés ; nos guerriers n'ont pas désespéré de vaincre. » Tout confondoit leurs discours imposteurs, et leur ruine déjà étoit inévitable.

Le gouvernement provisoire voyoit plus sagement ; il falloit du courage pour faire connoître la vérité : après diverses négociations infructueuses, traversées par les prétentions insoutenables des modernes *Brutus*, on finit cependant par s'entendre : mais hélas ! le sang français avoit coulé......... O vous tous, qui que vous soyez, qui avez concouru à ces actes d'iniquité, ô vous tous qui, par vos menaces et vos promesses, avez armé de nouveaux *seïdes*, tremblez ; car la justice de *Dieu* ne laisse rien d'impuni, si la justice des hommes est incertaine.

Mais, fils de *Catilina*, je vous le prédis, vous n'échapperez point à la vengeance céleste, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Enfin la capitulation est signée : chacun respire en voyant finir cet état d'anxiété plus douloureux que la mort même.

La nuit qui précéda l'entrée des alliés, le sommeil avoit à peine fermé mes paupières, lorsqu'une clarté qui se répandit tout à coup autour de ma chambre, m'éveilla brusquement. Frappée d'une sorte de terreur, je me levai, dans l'attente d'un événement imprévu.

Je prends mon *talisman*, et me prépare à un nouveau voyage, dans le cas où il seroit nécessaire; mais, avant de l'entreprendre, je commande *Ariel*.

Le *génie* paroît : son air me semble contraint et embarrassé. Il place le doigt de *Saturne* sur sa bouche comme pour m'imposer silence. Mon trouble augmente ; quelques larmes s'échappent de mes yeux...... *Ariel* me parle en ces termes :

« Je reviens du camp des alliés avec plu-
» sieurs génies du premier ordre. J'ai pénétré
» la pensée des étrangers; leurs vues sont bonnes
» en général : mais j'ai rencontré parmi eux
» de mauvais esprits dont les intentions sont
» perfides...... La *Discorde* marche avec eux ;

» la *Dissimulation* les suivoit : j'ai entendu
» l'entretien de ces deux divinités farouches.
» J'ai compris par leurs discours, qu'elles
» faisoient des vœux pour que les étrangers
» ambitionnassent les chefs-d'œuvre des arts et
» des manufactures de la *France*; elles sup-
» posent qu'ils doivent être jaloux de la suprê-
» matie des divers talens que l'on est forcé
» d'accorder à votre nation.

» Elles voudroient aussi que l'on pût res-
» treindre vos limites : car, disent-elles, la
» *Flandre* et la *Neustrie* devroient exciter la
» juste envie de quelques peuples voisins ; le
» moment est venu de ressaisir ces conquêtes
» qui coûtèrent aux Français tant de sang et
» de travaux. Leur espoir, ajoute encore le
» génie, ne sera pas tout-à-fait déçu, elles irri-
» teront l'orgueil de quelques-uns des géné-
» raux alliés qui s'offenseront surtout de
» voir les trophées de vos victoires orner les
» places publiques; et, sans la noble géné-
» rosité des rois vainqueurs, la *mine* pourroit
» détruire en un instant, ce qui servira dans
» plusieurs siècles à immortaliser le nom
» français.

» Elles se flattent, ces infernales divinités,
» que vos libérateurs pénétreront dans l'enceinte

» des monumens publics, et que, dociles à leurs
» conseils perfides, ils auront peine à se rassa-
» sier de vos plus riches dépouilles.

» Chacun reconnoîtra ce qu'il aura perdu
» par droit de conquête, ou concédé par des
» traités de paix, et ces deux *furies*, de concert
» avec l'affreuse Vengeance, feront elles-mêmes
» ce partage, et le diviseront entre plusieurs
» peuples ; et, mêlant l'amère ironie aux actes
» de leur basse cupidité, elles ont ajouté en-
» core : En 1814, nous n'avons pas jugé à
» propos d'inspirer aux étrangers de reprendre
» leurs richesses ; mais, en 1815, nous voulons
» qu'ils déchargent la nation française du
» dépôt qu'ils lui avoient laissé.

» Mais de peur que ce peuple humilié ne
» vienne plus tard leur en disputer la possession,
» nous lui ôterons tous les moyens de cher-
» cher dans l'avenir une vengeance qu'il oseroit
» nommer légitime.

» Et, pour bannir du cœur des étrangers de
» vaines terreurs, nous leur répéterons con-
» tinuellement ce que *Tacite* a dit de cette
» nation qu'il nomme *belliqueuse*, et cela pour
» leur servir d'une leçon présente et d'un avis
» utile. S'ils nous en croient même, ils couvri-
» ront les frontières de cet important royaume,

» et feront occuper toutes ses places fortes;
» au moins pendant l'espace d'un *lustre*, par
» de nombreuses phalanges, non seulement
» venues du sein de l'antique *Germanie*, mais
» encore des frontières les plus reculées du
» vaste et redoutable empire d'*Orient*.

» Enfin, pour éviter que les *Français* ne
» se déchirent entr'eux, nous ne leur laisserons
» aucune trace du règne éphémère de l'usur-
» pateur; nous ferons en sorte que les alliés
» exigent une contribution exorbitante..........
» Par ce moyen le roi de *France* se trouvera
» forcé de faire fabriquer plus d'un type à son
» effigie; car à la fin des paiemens exigés par
» les étrangers libérateurs, ils auront toutes les
» pièces marquées au poinçon de l'*ex-empereur*.

» Afin que les habitans des villes et des
» campagnes leur conservent de bons sou-
» venirs, ils auront soin d'agir avec eux
» comme des frères.

» Ils leur diront : Nous venons chez vous en
» amis; nous n'exigerons rien au-delà de vos
» forces; nous serons les protecteurs nés de vos
» fortunes; mais, en revanche, nous voulons
» que rien ne nous manque. Il nous faut même
» tout en grande profusion; car nous aimons
» à être servis amplement et promptement.....

» *tout de suite, tout de suite.* Nos volontés ne
» s'expriment que par ces deux mots qui,
» répétés cinq fois, seront suivis de voies de
» fait, pour ne pas nous épuiser en vaines
» paroles. »

« Voilà, continue le *génie*, les horribles espé-
» rances dont se nourrissent la *Discorde* et la
» *Dissimulation*. Plusieurs *Gnomes* et *Ondins*,
» voire même des *Salamandres*, leur faisoient
» de brillantes promesses pour les animer davan-
» tage et les exciter à propager leurs rapides ve-
» nins. Ils leur ont même donné des stilets em-
» poisonnés pour frapper quiconque s'oppose-
» roit à l'exécution de leurs complots impies.

» Et ils répétoient en chœur : Nous touchons
» au moment où l'univers sera étonné de la
» grandeur, de la profondeur de nos conseils
» et des actions éclatantes de ceux qui en seront
» les ministres. »

« Et moi, ajoute *mon mien génie*, je veux au
» contraire inspirer aux pacifiques vainqueurs
» coalisés la noble et touchante modération que
» doit donner la victoire. Je veux même bien
» plus, je veux leur dire, pour leur intérêt et
» présent et futur, que la conduite généreuse
» qu'ils tiendront envers les fiers *Gaulois* pen-
» dant les années 1815, 1816, 1817, 1818, 1819

» et 1820, sera la règle de celle que les peuples
» tiendront envers eux de 1821 à 1828, même
» avant, et non après. »

« Je l'avoue, continue l'ange, je crains sur-
» tout dans ce moment l'influence funeste de
» BUTALES, *génie du calcul*. Comme il est
» fin et rusé, il prévient en sa faveur nos mo-
» dernes politiques : la persuasion découle de
» ses lèvres, et tous ses discours renferment un
» charme séducteur qui s'empare des esprits....
» Si ma puissance ne peut empêcher le mal que
» le perfide médite déjà, du moins je tâcherai
» d'en atténuer les effets; car la *France*, ta
» chère patrie, fut toujours pour moi l'objet
» de la plus tendre prédilection. »

Tels étoient les sages discours de mon génie protecteur. Il ajoute encore : O *Sibylle*, prête une oreille attentive à mes dernières paroles; elles doivent ranimer ton courage, et t'inspirer une ardeur nouvelle.

Apprends que ces nuages épais qui te cachent encore quelques-uns des secrets les plus importans de l'avenir, vont bientôt s'éclaircir à tes yeux. *Apollon* doit momentanément remplacer *Saturne*. Ce dieu surtout chérit ton art; il t'éclaire de ses saintes inspirations : il répandra sur la seconde partie de tes oracles

sibyllins cet intérêt puissant, et surtout ce charme des mystérieuses révélations qui enchantent et séduisent les vrais adeptes. Cependant, je ne veux pas te le dissimuler, cette première partie de tes divinations doit essuyer les outrages de la critique.

Tu l'entendras s'écrier, que la moderne *Pythonisse* n'a fait que retracer quelques-unes des scènes sanglantes dont la France a été le théâtre; qu'elle a bien aussi rappelé quelques prédictions passées, mais qu'elle n'a point entièrement déchiré les voiles qui cachent à tous les yeux l'impénétrable avenir.

Ces reproches ne doivent faire sur toi aucune impression.

Et comment en effet un profane aveuglé par la prévention pourroit-il pénétrer cette gaze légère d'une fiction ingénieuse qui couvre d'importantes révélations? comment pourroit-il voir dans une phrase mise au passé, ou bien au présent, de mystérieuses prédictions? Est-ce ta faute si ses lumières ne s'étendent pas jusques aux secrets d'un art qui n'est pas en effet à la portée des esprits superficiels? De quel droit te fait-il un crime de sa propre ignorance?

O mes chers adeptes! c'est pour vous surtout que j'écris. L'habitude d'une scientifique

méditation vous fera découvrir à chaque instant, dans mon ouvrage, des vérités utiles et des prédictions savantes qui ont échappé aux regards inattentifs de l'ignorance et de la critique.

Qu'il me soit permis, en finissant, de faire un léger retour sur moi-même.

La Sibylle ose se flatter qu'elle a rempli fidèlement, dans cette première partie de ses *Oracles*, la mission qu'elle s'étoit imposée : elle a dit la vérité tout entière, et elle prend l'engagement sacré de la faire toujours entendre. Peut-être, dira-t-on, que ce n'étoit pas à elle qu'il appartenoit de puiser dans le passé de grandes leçons pour l'avenir, et de soulever un coin du rideau mystérieux qui déroboit à tous les regards les destinées de la France.

Et pourquoi n'aurois-je pas, aussi bien que tout autre, payé à ma patrie le foible tribut de mes lumières ? Que dis-je ? j'ai peut-être même, pour remplir ce devoir, des titres encore plus sacrés que le vulgaire des écrivains. *Un Génie familier*, aux yeux duquel se découvrent tous les grands événemens qui sont encore cachés dans la nuit des temps, une intelligence supérieure enfin, qui participe de la sagesse suprême, veille sans cesse à mes

côtés, et daigne rendre une simple mortelle confidente des secrets des dieux : c'est lui qui dicte mes oracles; c'est lui qui inspire mes conseils.

O vous tous qui m'écoutez, hommes de tous les rangs, de tous les partis et de toutes les sectes, rendez-vous à mes exhortations, rendez-vous aux avis d'un *Dieu* qui parle par ma bouche. Voilà ce qu'il m'ordonne encore de vous dire :

« De tous les maux, le plus funeste à la
» prospérité des empires, c'est l'esprit de parti :
» liens de société, de parenté, d'amitié,
» d'amour même, tout est brisé par lui; ce
» qu'il ne détruit pas, il le dénature; il couvre
» de nobles prétextes les actions les plus crimi-
» nelles; il érige en vertus les passions les plus
» viles et les plus dangereuses; il nomme le
» fanatisme, piété; l'ambition, patriotisme;
» la rébellion, zèle; l'égoïsme, désintéres-
» sement; la vengeance, justice. Son résultat
» certain est le plus horrible de tous les fléaux,
» la guerre civile.

» Abjurez donc vos haines cruelles, étouffez
» vos vengeances inexorables; que la paix,
» la douce paix, renaisse dans tous les cœurs.
» Repoussez surtout les suggestions criminelles

» de l'intérêt avide. Que cette funeste déno-
» mination des partis disparoisse. Ne vous
» parez plus désormais que des couleurs légi-
» times : ralliez-vous autour du sceptre de
» *saint Louis*. O vous tous, *buonapartistes*,
» *royalistes*, *républicains*, rappelez-vous
» que vous êtes Français avant tout, et
» qu'un bon Français ne peut vivre, *si sa*
» *patrie gémit dans l'esclavage!* O déplorables
» divisions, c'est vous qui nous avez perdus!
» c'est vous qui avez creusé sous nos pas
» l'abîme immense qui dévora et nos trophées
» glorieux, et notre prospérité, et nos plus
» vaillans guerriers. Hélas! ce gouffre redou-
» table n'est pas encore refermé......... De ses
» flancs impurs s'est élancé un monstre hideux,
» couvert de couleurs différentes, et toujours
» souillées de sang. Il se livre à la barbare
» espérance d'y plonger la nation tout entière.
» Ah! réunissons-nous, Français, réunissons-
» nous pour repousser ses efforts, et lui faire
» subir le sort que sa rage nous prépare.
» Héros qui pendant vingt ans marchâtes les
» maîtres du monde, relevez vos fronts hu-
» miliés. La France redemande ses braves,
» ses vengeurs, ses appuis : la Victoire rappelle
» ses amans ; déjà la gloire prépare ses palmes

» immortelles. Allez, et, en défendant le trône
» immuable des lis (si de nouveau il étoit
» jamais menacé), vous assurerez l'indépen-
» dance de la patrie. »

O toi que j'adore, toi que j'ai toujours portée dans mon cœur, ô ma chère *France!* à quels désastres es-tu donc encore réservée? Des barbares!.... ah! que le Ciel confonde leurs projets impies; qu'il leur rende tout le mal qu'ils nous ont fait...... Mais que vois je?...... La monarchie sort de ses ruines : victorieuse de ses nombreux ennemis, le front ceint du diadème, elle brille d'une splendeur nouvelle; à ses pieds sont enchaînés ses ennemis subjugués, les factions abattues et la discorde hideuse qui rugit d'une rage impuissante. Autour d'elle se pressent toutes les divinités protectrices de la triste humanité : la douce concorde, la prospérité radieuse, et cette bienfaisante *Cérès*, couronnée d'épis dorés. *Jours de deuil et d'alarmes, hâtez-vous, hâtez-vous de disparoître, pour faire place aux jours heureux que les destinées promettent à ma patrie, et qui, en la replaçant au rang des grandes nations de l'Europe, réaliseront un jour mes vœux les plus ardens.* Oui, j'aime à le penser, fidèle désormais à ses princes légitimes, libre sous

l'empire d'une sage constitution, et gouvernée par un souverain dont l'habileté dans l'art difficile de diriger les rênes d'un royaume, égale la bonté touchante, la France, riche et couverte de gloire, reprendra un éclat et une splendeur qu'elle n'avoit pas sous le trop fameux conquérant qui l'a sacrifiée tant de fois à son ambition......... O! heureux, cent fois heureux le le peuple qui alors saura courber son front sous le joug si doux de la bienfaisance et des vertus, et qui saura se dire.....

> Le conquérant est craint, le sage est estimé ;
> Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé...
> Jérusalem conquise, et ses murs abattus
> N'ont point éternisé le grand nom de Titus ;
> Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
>
> VOLTAIRE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES.

Au Redacteur du Constitutionnel.

(*a*) Puis-je espérer que vous ne refuserez pas de publier quelques observations sur la critique insérée dans plusieurs journaux, de mes Souvenirs prophétiques imprimés à la fin de l'année derniere ? Les motifs qui me déterminent sont, 1°. cet esprit constamment impassible de toute influence et de vacillation qu'on remarque dans votre journal ; 2°. la certitude qui m'est acquise de ne pouvoir faire admettre ma réponse dans les mêmes feuilles qui ont publié la critique.

Le Journal de Paris, et en dernier lieu celui des Débats, dans trois longs articles, se sont appliqués à insinuer que j'étois *fort habile à prédire les événemens passés.* Si les expressions different, le sens et l'esprit de leurs plaisanteries sont les mêmes. Tout en m'inclinant devant les talens qui distinguent les deux écrivains, je suis loin de passer condamnation sur l'inexactitude, ou plutôt le travestissement qui a servi de canevas à leur double glose : des souvenirs ne peuvent être présentés, ce me semble, pour des prédictions à la maniere de Mathieu Laensberg, comme il a plu à ces messieurs de l'annoncer, probablement pour faire mieux ressortir, selon eux, la nullité de ma science cabalistique. Tous ceux qui ont lu mon ouvrage ont pu se convaincre que je n'ai prétendu leur offrir qu'un récit exact de quelques-unes de mes prédictions les plus remarquables, et dont il est aisé de vérifier l'exactitude. On peut donc s'étonner que des hommes d'esprit aient eu recours à la supercherie de dénaturer l'objet de mon ouvrage, pour le couvrir de plus de ridicule que sa bizarrerie ne devroit rigoureusement en comporter.

28

Tous deux encore se sont accordés à supposer que je me fais aider, l'un par un *teinturier*, et l'autre par un génie *familier*, ce qui est moins dur à l'oreille. Je ne sais s'ils ont jamais eu la fantaisie de me consulter ; mais ce que je peux avancer comme certain, sans craindre d'être contredite, c'est que parmi les centaines, je pourrois dire les milliers de personnes qui m'ont demandé leur horoscope par écrit, il n'en est aucune qui ait vu jamais un tiers avec nous durant tout mon travail. Le *teinturier* que je mets en œuvre, ou le *génie familier* qui me dirige la main en écrivant, auroit donc au moins la vertu d'être invisible. Or, avoir un génie invisible à sa disposition, c'est bien quelque chose, je pense, et même tout ce qu'il faut pour attester le caractère et le pouvoir d'une Sibylle.

Mais j'oublie que M. H. me refuse le titre de *Sibylle*, et que le plus honorable qu'il veut bien m'accorder après d'inutiles efforts, dit-il, pour trouver mieux, est celui de *sorcière*. Passe cette dernière expression, assez mal sonnante toutefois, pourvu qu'elle ne déplaise pas trop aux benins admirateurs de M. H. Mais que le *génie* qui m'inspire ne soit qu'une bête, ou bien, pour me servir des expressions plus élégantes encore du loyal et généreux critique, que le *diable* qui est à mes ordres ne soit qu'un *diable ennuyeux qui ne réussira jamais à Paris*, oh ! pour le coup, je certifie que M. H. est un très-mauvais prophète ; car depuis la publication de ses trois articles, qui sont peut-être plus *magiques* que tous mes sortiléges, le nombre des curieux qui affluent chez moi est au moins triplé ; ainsi, sans qu'il l'ait prévu, je deviens accidentellement son obligée, et lui offre de bon cœur l'expression de ma plus vive reconnoissance ; mais je ne peux pas, en conscience, lui vouer le même sentiment pour une autre prophétie de sa façon, qui se trouve dans son troisième article (car M. H., entraîné par l'objet qui l'occupe, fait aussi le prophète sans le savoir). La voici :

Après être convenu que j'avois eu des pressentimens du départ de Buonaparte de l'Ile d'Elbe pour la France, M. H.

ajoute : Je suis certain que le démon (Mlle Le Normand) *allongera la griffe quand il saura que l'astre de Buonaparte est éclipsé sans retour.*

M. H. s'exprime, comme on voit, avec plus d'assurance que ne s'en est jamais permis le prophète le mieux inspiré. Cependant, comme il n'y a pas dans tous mes Souvenirs une phrase, un mot, qui puissent me faire soupçonner capable de battre un homme à terre, il faut absolument que M. H. ait été abusé par le mauvais génie qui lui a dicté sa prédiction, parce que jamais, je l'affirme sans hésiter, elle ne se réalisera. Qu'il souffre donc que je repousse et lui restitue sa propre pensée, pour me conformer au précepte qui veut qu'on rende à César ce qui appartient à César.

D'après la disposition d'esprit dans laquelle je trouve que M. H. s'est placé en rédigeant la critique de mes Souvenirs, je me garderai bien d'essayer de lui faire abjurer l'incrédulité et la répugnance qu'il manifeste pour mon art : si jamais je suis tentée d'entreprendre quelque conversion, je dirigerai mes efforts vers quelqu'objet de toute autre importance, en évitant, autant que je le pourrai, de me mettre aux prises avec tous ces esprits forts et beaucoup trop inflexibles, qui se sont fait une règle non pas seulement de douter de ce qu'ils ne connoissent pas, mais de nier ce qu'ils ne peuvent concevoir.

Agréez l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble servante
LE NORMAND.

24 septembre 1815.

(1) Pag. 86. *L'une des personnes chargées de les lui remettre de ma part.*

Quelques adeptes privilégiés voulurent bien se charger, d'après mes sollicitations pressantes, de faire remettre directement à Buonaparte mes *Souvenirs prophétiques*, et même de lui transmettre de vive voix quelques conseils bien salutaires.....

Déjà, depuis son arrivée à Fontainebleau, il en avoit parcouru à la hâte quelques passages remarquables; l'un surtout l'avoit étrangement frappé, c'étoit le songe qu'il fit en 1807, où il lui sembla qu'il s'entretenoit avec l'ombre de son père (1). Ecartant bientôt tout ce qui pouvoit lui rappeler le moindre souvenir douloureux, l'ex-empereur dit d'une voix forte, mais qui cependant sembloit agitée : Une *femme* est assez téméraire pour oser me donner des conseils à moi, et dans un pareil moment! Y pense-t-elle? oh! non assurément.... Je veux bien excuser ses motifs : mais point de récidive! D'ailleurs, si elle se croit vraiment inspirée, qu'elle aille raconter ses visions aux partisans de Charles VII. Quant à moi, je reprends mon empire, et vais de nouveau me rasseoir sur un trône qui m'appartient de droit. Ah! malheur au premier téméraire qui, cette seconde fois, chercheroit à m'en faire redescendre! il paieroit de sa vie la plus légère tentative, même en pensée..... Cela dit, il remet le livre à la personne, et lui jette un certain regard qui exprimoit tout à la fois la crainte et l'indignation. Il revint cependant sur ses pas, et ajouta : Me prend-on pour un *Cincinnatus?* mais en vérité je n'en reviens pas.......... Je dois me contenter, dit-on, de la dignité de grand connétable *. Il répétoit encore ces dernieres paroles, lorsqu'un nouvel émissaire essaya, mais en vain, de le ramener à des sen-

(1) *Souv. proph.* pag. 82.

* J'avoue ici de bonne foi que dans la douleur dont j'étois pénétrée, sur la trahison qu'éprouvoit une auguste famille, et sur les malheurs qui alloient fondre sur notre belle et malheureuse patrie, je fis suggérer à *Buonaparte*, en quittant la ville de Lyon, de faire sa paix avec son Roi et avec la France, de demander la première dignité de l'État, de commander les armées, mais de jurer sur son épée qu'il verseroit la dernière goutte de son sang pour les fils du grand Henri : alors, il devenoit tout-puissant, ainsi que sa famille; j'accordois encore dans mon délire, car c'en étoit un, que si, dans quelques siecles, les branches masculines de la maison de Bourbon venoient à s'éteindre, alors sa dynastie succéderoit légalement au trône, à l'exclusion des familles étrangères. Peut-être ces conseils que je désirois qu'on lui transmît n'étoient pas admissibles aux yeux de la politique; mais il me sembloit que le moyen que j'indi-

mens plus pacifiques : il lui répéta jusqu'à satiété ce que je prophétisois hautement sur la durée de son nouveau règne éphémère. Buonaparte avoit peine à se contenir, tant il souffroit mentalement; mais il feint devant lui une fausse sécurité, au point qu'il finit par convaincre cette personne que des arrangemens avec la Famille Royale étoient sur le point d'être signés, que le Roi de France posséderoit la *Navarre* en toute souveraineté, qu'il auroit le titre de Roi. Voilà comme Napoléon trompa jusqu'à la fin des gens si dévoués à sa cause, mais qui la plupart auroient préféré les douceurs d'une longue paix à ce bruit lugubre et sans cesse renaissant de carnage et de mort.

. . . .
. . . .

Buonaparte de retour à Paris après la sanglante defaite de Waterloo, resta quelque instans dans un profond anéantissement; revenant cependant à lui, il crut un moment que ce n'étoit qu'un songe. Mais bientôt, se rappelant les suites funestes de son dernier désastre, il versa quelques larmes; un instant après il s'écrie : Non, je ne dois plus même prévoir dans l'avenir d'espérance, ni de consolation; je suis maintenant semblable au navigateur qui, jeté par le naufrage dans une île déserte, ne doit compter désormais que sur les caprices de l'inconstante fortune, et les hasards de la destinée.... A ces mots il frappe du pied, et demande avec une sorte de véhémence un livre dont la couverture lui sembloit verte; on fut quelque temps à le retrouver, ayant été mis confusément avec d'autres; il témoigne une vive impatience, et ne peut le désigner autrement que par une tête égyptienne qui doit y être ostensible. Nouvelles recherches suivies d'heureux résultats : il parcourt avidement mes *Souvenirs prophétiques*, il en plie

---

quois étoit le seul qui restât uniquement pour prévenir et même empêcher l'horrible et épouvantable catastrophe du Mont-Saint-Jean, et arrêter les suites incalculables d'un pareil désastre; si je m'abusois, au moins la source de mon erreur étoit pure et excusable.

plusieurs feuillets, et mille impressions différentes se peignent tour à tour sur sa figure. La personne qui avoit accès auprès de lui dans ce moment ne pouvoit revenir de sa surprise, et se proposoit bien, si l'ex-empereur alloit dans le jardin de l'Elysée-Bourbon à son heure habituelle, d'examiner furtivement quel étoit l'ouvrage qui lui occasionnoit une telle agitation. Plus d'une heure s'étoit déjà écoulée, et *Napoléon* lisoit encore; il s'arrête à un passage, en s'écriant : Il me reste du moins l'espérance d'échapper à la mort..... Plusieurs personnes survinrent; cependant il eut soin de faire une remarque à la page qui l'occupoit si singulièrement. La première chose que fit M. P..... se trouvant seul, fut de regarder le titre de ce livre; sa surprise redoubla en voyant que c'étoit mes *Souvenirs prophétiques* dont il avoit ouï tant parler : il se promit bien d'examiner si son maître s'en occuperoit encore, et probablement que le curieux avoit été surpris, car mes œuvres ne se trouvèrent pas directement à la même place où les avoit déposées l'*homme du destin* : il les demanda brusquement, mais elles étoient cachées sous quelques papiers. *Buonaparte* ne cessa, pendant tout le temps qu'il resta à l'Elysée, de méditer mon ouvrage; parfois il le fixoit avec un sentiment douloureux, et le rejetoit ensuite.... Peu après il le reprenoit, mais n'en lisoit que quelques lignes, rien n'a pu lui en échapper. Le jour de son abdication, au moment même où il venoit de la signer, il répéta hautement le *thême* de naissance que je lui avois fait à la fin de 1807, en revoyant ce passage où je dis : « Ce consultant a dû voir une partie de l'*Europe*, l'*Asie* même, *mais il voudra aller plus loin*.... Où puis-je aller?.... Mais elle avoit raison, Mlle Le Normand, j'irai en Amérique, oui, je veux aller en Amérique; » et parlant aussitôt à une certaine personne qui étoit à ses côtés, il dit : Je serois curieux de savoir ce qu'elle me diroit aujourd'hui sur mon sort futur... Allez la trouver; un moment après il dit : Non, restez, je veux m'en rapporter entièrement à ma destinée : et pourtant, ajoute-t-il encore en parlant de moi, cette femme seule a osé me dire la vérité. Sa trop funeste prédiction, lors de ma rentrée dans ma capitale, vient malheureusement de

accomplir... ; assurément j'ai eu grand tort de mépriser ses avis, *Joséphine* m'a dit souvent qu'elle s'en trouvoit bien, très-bien... Au moment où il partit pour la *Malmaison*, il emporta soigneusement mon ouvrage, et donna l'ordre exprès de le joindre à d'autres effets; il en fit même redemander deux exemplaires, et la personne chargée par lui de se les procurer étoit celle-là même qui m'avoit envoyé *consulter* pour lui pendant les derniers instans qu'il passa à l'Elysée-Bourbon.

Les faits que je rapporte sont exacts; j'ai fait tenir à l'exempereur le même langage qu'il a employé : des témoins oculaires me l'ont attesté; et d'ailleurs l'on en parloit publiquement au château.

(2) Pag. 93. *Mon éternel persécuteur étoit cependant mon obligé.*

On a beaucoup parlé d'un certain horoscope que j'ai dû faire en 1811, ou au commencement de 1812, il est écrit en lettres rouges, ce qui suppose toujours quelque mystère. *Si toutefois cela est vrai*, c'est qu'apparemment mon génie *Ariel* m'aura fait quelques révélations importantes sur le sort présent et futur d'un fameux *consultant*. Ce thème incroyable et merveilleux a trouvé, ajoute-t-on, des admirateurs jusque dans le sanctuaire de *Themis*. C'est dire en deux mots que l'adepte l'a communiqué, ou que la chicane qui tourmente, depuis que le monde est monde, les malheureux humains, a trouvé sans doute prudent de séquestrer pendant un nombre de jours, peut-être des années, ce chef-d'œuvre de l'art; mais il est bien impossible à la redoutable *déesse* d'enchaîner les destinées humaines. Elle peut s'arroger le droit exclusif de les paralyser momentanément; mais il faut aimer à croire qu'elle n'agit jamais que pour notre bien, notre souverain bien, sans cela je chasserois impitoyablement *Mnémosine* de son sanctuaire. Alors, en perdant la mémoire sur certains faits, la bonne *Thémis* deviendroit peut-être plus traitable; et moi-même, *Sibylle*, je m'en trouverois mieux.

Mais voilà que je divague et vais oublier entièrement que j'ai opéré des conversions miraculeuses.... Certes je n'aurois jamais osé porter mes prétentions si loin. — Quoi ! des *néophites* au milieu des lumières du barreau, peut-être même dans la haute magistrature.... Je m'arrête ici avec respect, et m'incline humblement devant ces illustres *adeptes* qui malheureusement pour moi ne me sont connus que de nom.... Mais cela n'a aucun rapport à *Buonaparte*, va-t-on dire.... Je ne puis, mes chers lecteurs, vous en apprendre davantage, sauf toutefois que l'on m'a affirmé que j'étois peut-être l'une des causes qui faisoit que cet homme *du Destin* vivoit encore.

Et j'en reviens donc à mon horoscope doublement *prophétique*. J'ai dit à un aimable jeune homme : Monsieur, votre destinée est des plus étonnantes, elle me semble même merveilleuse ! Quoi ! votre *génie assistant* annonce que vous sauverez la vie à un *personnage extraordinaire*, et qu'avant de jouir du bonheur prédit, du bonheur parfait, avant même d'en avoir goûté ce que je nomme la quintessence, vous serez arrêté, forcé de fuir dans l'ombre de la nuit : vous changerez de nom et de costume, afin d'échapper aux poursuites de vos persécuteurs ; mais il est écrit dans le livre du destin que vous succomberez plus d'une fois, qu'un voyage vous sera nuisible ; je crois même que j'ai dit que vous le feriez en pays étranger, et que ce seroit au nord, et qu'après la *bonne déesse*, prononceroit ses oracles... Tout cela est arrivé, ou bien près de l'être, m'assure-t-on, et mon *consultant* n'attend plus que le bonheur promis, car dans ce moment il éprouve toute la rigueur de l'adversité..... Pazienza, pazienza.

(3) Pag. 95. *Pour le priver momentanément de la liberté.*

Au moment de sa rentrée à *Paris*, *Buonaparte* resta quelques instans en extase dans les appartemens du château des Tuileries : bientôt il marche à grands pas, et comme un homme dont toutes les affections se trouvoient absorbées par une seule et unique pensée, celle de se retrouver au milieu des siens... Son seul regard exprimoit ce qu'il ressentoit... un moment après il leur parle à tous avec le sentiment d'une profonde

gratitude. Quelques minutes s'écoulent ainsi en vaines protestations : peu à peu *l'ex-monarque* semble se rappeler qu'il est toujours ce même *Napoléon* devant qui *l'Europe* s'est abaissée. Son œil devient étincelant, la menace est dans sa bouche, et la perfidie dans son cœur. Il méprise intérieurement ce vil ramas de courtisans que sa fortune lui ramène, et d'un geste il les fait encore trembler. Alors il dit : *Paris*, *Paris*, je n'emploirai pas mes légions à conquérir d'autres Etats, tandis que j'en ai un si grand besoin pour te conserver. Ah ! cette fois-ci, je l'espère, tu resteras sous ma puissance : malheur à toi si tu voulois t'en affranchir et changer de maître. Je le répète, je resterai dans tes murs; et malheur, double malheur au premier audacieux qui parleroit de se rendre à un nouveau vainqueur ! C'est sur tes ruines, orgueilleuse capitale, que je prétends expirer........ Cette mort seule est digne de celui qui fit trembler le Monde, et qui te perdroit une seconde fois par la révolte ou par la trahison. Cette fière coalition de *rois*, continue-t-il, ne peut ni ne doit m'effrayer. Je l'écraserai avant qu'elle ait pu seulement se reconnoître, parce que mes mesures seront habilement concertées ! Vous, mes braves, dit-il en parlant à quelques généraux et officiers, je vous mettrai pour toujours à l'abri du ressentiment des étrangers. Je veux leur fermer à jamais le passage de nos frontières; en un mot, je rendrai à la France le rang de puissance dominante qu'elle occupoit dans les années de ma gloire.... Tels étoient ses discours, mais l'instant d'après ce n'étoit plus le même homme : il examinoit attentivement tous ceux qui l'approchoient. Plusieurs d'entre ces favoris lui étoient même suspects.... Il ordonne une recherche exacte dans l'intérieur du château, et nouveau *Pygmalion*, il redoutoit surtout ceux qui se disoient ses amis. Il craignoit enfin jusqu'à son ombre : cela en vint à un tel point que, pendant quelques jours, il resserroit lui-même ses provisions de bouche, et ne mangeoit guère qu'avec le général *Bertrand* et le malheureux *la Bedoyere*. Son mets le plus favori étoit journellement un chapon au riz : encore l'examinoit-il en tout sens, ayant soin de ne

pas toucher aux parties qui lui étoient suspectes. Le *vendredi 24 mars*, se trouvant environné de plusieurs personnes de son ancienne cour, et qu'il supposoit avec raison du nombre de mes adeptes, il les plaisante agréablement, et dit à l'une d'elles : C'est aujourd'hui *vendredi ;* sans doute que vous aurez consulté votre *oracle*. Reprenant alors son air sérieux : — Vous ne pouvez supposer, leur dit-il, jusqu'où va la témérité et l'audace de votre Dlle Le Normand ! Connoissez-vous son livre ? *sottises sur sottises*... Chacun l'écoutoit avec respect, se permettant à mon sujet très-peu de réflexions, et regardant de suite le ministre de la *police* qui ne faisoit que d'entrer. — Cela vous regarde M. le *duc*, il faut empêcher cette femme de perdre décidément la tête : une *dame* cependant voulut élever la voix en ma faveur. Y pensez-vous ? ajoute *Buonaparte*... c'est pour son bien, elle est folle, vous dis-je : du reste, son ouvrage est assez plaisant, surtout son voyage à l'île d'*Elbe*, où elle foule la violette, qui croît au milieu de la rose des champs.... elle a parfois des lubies assez véridiques, cette Mlle Le Normand ; mais à cette heure-ci, une petite retraite lui deviendroit salutaire. Il donne sur-le-champ les ordres les plus formels pour que le ministre veille à mon indisposition mentale, c'est ainsi qu'il la qualifioit ; mais un ami du duc d'Ot. daigna me prévenir à temps, et employa tout son crédit sur l'esprit de ce dernier pour me laisser momentanément tranquille. Cependant, au bout de trois jours, *Buonaparte* voulut enfin savoir la manière dont j'avois reçu les complimens des sbires. Alors on lui dit que l'on avoit cru devoir différer, et d'autant plus que j'avois fait consigner dans mon interrogatoire du 1er mai 1811, *qu'avant la fin d'une olympiade des ordres seroient donnés pour mon arrestation, non-seulement une fois, même deux, etc. ; que cette affaire personnelle feroit un tel bruit, que l'on pourroit en discourir dans les principales villes de l'Europe*.... Que sur la demande de l'interrogateur pour savoir ce que cela pourroit être, j'avois répondu que sans doute *je serois l'auteur de quelque écrit fameux*.. ; que dans ce temps il n'étoit guère probable que cela

pût se réaliser, mais qu'aujourd'hui la chose étoit certaine.... Le ministre ajoute : J'ai cru devoir éluder pour quelques instans vos ordres, et me contenter d'une surveillance active.... *Buonaparte* resta surpris, et se contenta de dire : Vous faites bien, très-bien. On l'entendit cependant se dire à lui même : *Cette femme-là prévoit toujours tout.* Je fus recommandée puissamment, et notamment par M. J. D. M. le duc d'Ot.... dit en riant que je n'avois rien à craindre de lui, puisque le *destin* m'accordoit une petite carrière de cent huit ans; d'ailleurs, que je devois voir que s'il étoit le seul qui voulût l'abréger, ma prédiction se confirmeroit en tout point.... La personne, interprète de cette heureuse nouvelle, me promit que dans le cas où *Buonaparte* se fâcheroit sérieusement de nouveau, je serois prévenue, et qu'il étoit déjà persuadé d'avance que mon *génie Ariel* ne me laisseroit pas dans un tel embarras. C'étoit me dire en deux mots qu'un ange tutélaire veilloit constamment pour prendre courageusement ma défense.... Je le connois cet esprit de lumière, ce protecteur du foible et de l'opprimé. Je lui donne ici l'assurance formelle de ma vive et sincère reconnoissance. Ah ! qu'il daigne se rappeler que dans tous les temps, dans toutes les circonstances, la *Sibylle* veillera à son tour sur ses incroyables et étonnantes destinées.....

(4) Pag. 99. *Linné et Geoffroi.*

On peut diviser les *mouches* en deux classes générales, dont l'une comprend les *mouches* qui n'ont que deux ailes, et l'autre celles qui en ont quatre. Chacune de ces deux classes générales peut être subdivisée en quatre classes particulières, dont la première comprend les *mouches* qui ont une trompe ; celles-là accompagnent journellement les hommes qui se meuvent pour tels ou tels partis ; la seconde est composée des mouches qui ont une bouche sans dents apparentes ; celles-là sont d'une nature à peu près insignifiante et pacifique, elles suivent ponctuellement les ordres de leur *reine* ; la troisième renferme les mouches qui ont une bouche armée de dents : elles sont

assez faciles à reconnoître à leur rapacité ; et la quatrième les mouches qui ont une trompe et des dents, elles sont les plus dangereuses et les plus méchantes.

Toutes les autres espèces sont rapportées à d'autres classes d'insectes, comme les tétaptères, les demoiselles, les perles, les rafidies, les éphémères, les friganes, etc. ; l'hémérobe, le fourmillon, la mouche scorpion, le frélon, l'urocère, la mouche à scie, le cinips, l'ichneumon, la guèpe, l'abeille, etc.

Dans la classe des diptères sont l'oestre, le taon, l'asile, la mouche armée ; la mouche propre, le stomoxe, la volacelle, la némotèle, la scatopse, l'hippobosque, la tipule, le bibion, le cousin, et il est peu de ces insectes qui n'aient porté la dénomination de *mouch*e. (B. C.)

(5) Pag. 107. *Horoscope parfait.*

L'ignorance où nous sommes sur la plupart des causes et sur la chaîne des effets qui en dépendent, fait que souvent nous croyons que tels et tels effets sont produits par différentes causes, lorsqu'ils résultent uniquement du plus ou du moins de force de la même cause, comme on pourroit le prouver par des faits sans nombre. On ne peut donc trop s'attacher dans l'*astrologie* et l'*astronomie* à observer la parité des circonstances, afin d'obvier aux variétés ou aux omissions qui pourroient naître de la différence de ces circonstances, ou au moins de pouvoir reconnoître à quoi l'on peut attribuer ces variétés. Si donc l'on n'est pas en état d'estimer ou de connoître la science sublime des nombres, on sera à tout moment exposé à tirer de fausses conséquences des données les plus simples, et souvent les plus positives ; mais aussi les personnes véritablement instruites qui savent lire l'avenir dans la science des nombres, sont rares, et on ne connoît que trois classes d'hommes qui aient opéré des merveilles au-dessus de la physique vulgaire.

La première est composée des prophètes.

La seconde, de ceux que l'on nomme véritablement philosophes.

La troisième, de ceux que l'on nomme enchanteurs.

Il y a eu des singes de ces trois classes, et il y en aura toujours; ce sont ceux-là qui, essentiellement ignorans, s'occupent de beaucoup parler, lorsque les hommes véritablement savans gardent le plus profond silence.

La classe des prophètes a fait naître ce que nous nommons les prétendus illuminés, inspirés, enthousiastes.

La classe des philosophes a fait naître les prétendus devins, les souffleurs, les charlatans, etc. etc.

La classe des enchanteurs a fait naître des malfaiteurs, de prétendus sorciers, etc.

Il n'y a donc pas réellement de devins, mais des êtres privilégiés qui savent lire dans les signes qui sont sous leurs yeux, et le pronostic effectué démontre leur science, encore qu'ils ne puissent rendre raison de ces rapports précis, qu'en admettant nécessairement en première ligne l'influence si réelle des astres, et en seconde ligne les effets de la sympathie et de l'antipathie, d'où dérivent nécessairement les autres causes.

Ainsi, pour parvenir à la connoissance d'un thème parfait, je dois savoir:

1°. L'an et le quantième du mois, car il m'est nécessaire de consulter les influences des astres, lors de la naissance ou du moment où l'on me fait les questions particulières, et cela se nomme astrologie naturelle et judiciaire, ou science des cieux.

Les cabalistes, parlant scientifiquement, ont élevé un trône au Seigneur et Créateur de toutes choses.

Ce trône a été reçu par tous les hommes et dans toutes les religions et sectes de religion, comme une figure respectable, parce qu'au fond et dans la vérité, Dieu en lui est dans son trône

Les cabalistes ont donc rangé à l'entour du trône du Seigneur soixante-douze esprits *, des êtres, ayant un fini, c'est-à-dire ayant le corps de la plus pure substance des élémens, leur élément les dominant toujours.

La révolution des génies sur les ans, sur les mois, sur les

---

* Table des génies suivant le philosophe Palingène, leurs noms, et l'esprit de leur élément qui les indique :

Du feu.......	1	Vehiuah.	Du feu....	37	Elemiah.
De l'air......	2	Leuviah.	De l'air....	38	Jejajel.
De l'eau......	3	Aniel.	De l'eau...	39	Jejazel.
De la terre ..	4	Mebahiah.	De la terre.	40	Jejalel.
Du feu.......	5	Achaiah	Du feu.....	41	Aladiah.
De l'air......	6	Nilhhaiah.	De l'air.....	42	Sechiah.
De l'eau	7	Vevaliah.	De l'eau....	43	Ariel.
De la terre...	8	Umabel.	De la terre.	44	Mehiel.
Du feu.......	9	Jesalel.	Du feu	45	Hakamiah.
De l'air......	10	Lecabel.	De l'air....	46	Lehaiah.
De l'eau	11	Vehuel.	De l'eau...	47	Imamiah.
De la terre...	12	Ejael.	De la terre.	48	Jabaniah.
Du feu.......	13	Jeliel.	Du feu	49	Mahasiah.
De l'air......	14	Pahaliah.	De l'air....	50	Melahel.
De l'eau	15	Haamiah.	De l'eau....	51	Bahabel.
De la terre...	16	Pojel.	De la terre.	52	Harabel.
Du feu.......	17	Cahethel.	Du feu.....	53	Laviah.
De l'air......	18	Haaiah.	De l'air....	54	Reyel.
De l'eau.....	19	Jelahiah.	De l'eau....	55	Azaliah.
De la terre...	20	Jabhel.	De la terre.	56	Damabiah.
Du feu.......	21	Mebahel.	Du feu.....	57	Leviah.
De l'air......	22	Vasaviah.	De l'air....	58	Chavakiah.
De l'eau......	23	Daniel.	De l'eau...	59	Nanael.
De la terre...	24	Habujah.	De la terre.	60	Hajajel.
Du feu	25	Silael.	Du feu.....	61	Lelahel.
De l'air......	26	Nelchael.	De l'air. ...	62	Haiviah.
De l'eau	27	Rehahel.	De l'eau....	63	Michael.
De la terre...	28	Nemamiah.	De la terre.	64	Mizrael.
Du feu.......	29	Haziel.	Du feu.....	65	Hahaiah.
De l'air......	30	Jerathel.	De l'air....	66	Omael.
De l'eau......	31	Sealiah..	De l'eau....	67	Mismahel.
De la terre...	32	Aunavel.	De la terre..	68	Manakel.
Du feu.......	33	Hariel.	Du feu.	69	Caliel.
De l'air......	34	Jehuiah.	De l'air ...	70	Manadl.
De l'eau	35	Hahasiah.	De l'eau....	71	Nitael.
De la terre...	36	Rochel.	De la terre.	72	Mumiah.

jours et sur les heures, se fait en soixante-douze, depuis la création, mais cela n'intéresse que dans les opérations surmerveilleuses.

Il est bien essentiel de reconnoître les génies qui se communiquent leur élément; ils sont en cette sorte: 1, 26, 51, 4: 25, 50, 3, 28: 49, 2, 27, 52, ce qui fait six légions, ou divisions de douze en douze génies, qui forment entr'eux douze une ligne aspirale que l'on divise en 360.X6, comme aussi 2160=72 vient 60X6=que je fixe 2160.

Lorsque le questionnant est enclin à un défaut reconnu par le travail qu'on fait pour lui, on le met sous la protection du génie qui a en horreur ce défaut ou ce vice; il est donc d'une nécessité urgente et reconnue de savoir quelle est la maison de la lune, et le nom du génie particulier de chaque adepte, pour procéder avec sûreté, et en toute connoissance de cause.

Par les lettres initiales de leurs noms de croyance, même leur âge supputé par l'alphabet numérique et cabalistique d'Hisler *, je développe et reconnois quel est l'esprit de ceux qui environnoient mon questionnant lors de sa naissance, et cela se nomme art humain.

La valeur numérique de la première voyelle, ou consonne du pays où l'on a pris naissance, est d'une nécessité urgente et même absolue en *astrologie*.

La couleur favorite me découvre les passions, les goûts, les sociétés, et en général tout ce qui tient de l'extérieur du consultant, et reflue, sans le consentement exprès de celui-ci, dans son intérieur, et ce mouvement est encore de l'art humain

Par le nombre de choix, depuis 1 jusqu'à 99, même 199, je connois les forces, vertus et propriétés des nombres, ainsi que leurs foiblesses à l'égard de tels ou tels sujets, je juge de

* A—1. E—3. I—5. O—7. U—9. B—2. C—4. D—5. F—8. G—10. H—11. J—12. K—33. L—44. M—55. N—66 P—77. Q—88. R—90. S—20. T—30. V—40. X—50 Y—60 Z—70 à 80.

la solidité et légèreté intérieure, morale et physique du questionnant, et cela se nomme science.

L'animal qu'il préfere me démontre souvent jusqu'à la plus parfaite évidence quels sont les goûts, et même la solidité de caractère de mon curieux adepte.

L'animal qu'il hait me confirme, ou me fait souvent revenir sur le premier aperçu de son thème, et m'apprend enfin à connoître les bonnes ou mauvaises qualités de son cœur.

Quelle est sa fleur de goût : l'augure que j'en tire se rapporte essentiellement à la vie privée ou politique du *consultant*.

Pour parvenir à la solution d'un horoscope lunaire, il faut, autant qu'il est possible, remarquer le point d'où sort la lune, quand le soleil est au point ascendant de l'orient; c'est ce qu'on nomme autrement la partie de fortune en astrologie.

Une circonstance particulière détermine d'une manière précise, et souvent altère ou modifie l'influence des planetes, je veux parler de leurs aspects ou familiarités. On appelle ainsi les positions diverses que leur mouvement particulier leur fait prendre, soit relativement aux signes et aux degrès du Zodiaque, soit par rapport au globe de la terre, suivant la division des parallèles diurnes ou nocturnes ; ces aspects sont de six espèces :

1°. La conjonction, ou la réunion de deux planètes dans le même signe; 2°. l'opposition, lorsqu'elles sont à 180 degrés l'une de l'autre; 3°. le trine, ou section du cercle en trois parties égales, chacune de quatre signes; les deux planètes sont alors distantes entr'elles de 120 degrés; 4°. le quadrat ou distance de 90 degrés; 5°. le sextil, ou division du cercle en six parties de deux signes chacune, qui indique 60 degrés pour l'éloignement des planètes; 6°. enfin l'antisce : cet aspect a lieu lorsque deux corps célestes, placés sur la même ligne, ou cercle de position, tracent un parallèle également éloigné dans toutes ses parties du point équinoxial. Le trine est l'aspect le plus favorable, il détruit la malignité des astres malfaisans, et accroît la bénignité des autres. Le sextil est de même nature,

mais d'une influence plus foible : l'opposition et l'antisce sont constamment sinistres, le quadrat de même, quoique d'une manière moins énergique, l'indication des aspects planétaires se retrouve dans plusieurs symboles sacrés des Egyptiens; ce qui prouve évidemment que l'astrologie judiciaire fut constamment unie aux principes physiques et astronomiques qui les guidoient dans la composition de leur mythologie.

Pour opérer sciemment, je forme un cercle extérieur immobile, ou sont dépeints les douze signes du Zodiaque placés naturellement, chacun dans leur maison respective, c'est-à-dire dans la première maison le Bélier ♈, dans la seconde le Taureau ♉, dans la troisième les Gémeaux ♊, dans la quatrième l'Ecrevisse ♋, dans la cinquieme le Lion ♌, dans la sixième la Vierge ♍, dans la septieme la Balance ♎, dans la huitième le Scorpion ♏, dans la neuvième le Sagittaire ♐, dans la dixième le Capricorne ♑, dans la onzième le Verseau ♒, et dans la douzieme les Poissons ♓.

Sur le premier cercle mobile sont également dépeints, et dans le même ordre, les mêmes signes, mais sans indications de maisons, c'est-à-dire sans les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, qui accompagnent les signes placés sur le cercle immobile voisin; les cercles concentriques mobiles, quoique divisés en douze parties égales, comme les deux précédens, ne portent chacun qu'un seul signe ou caractère céleste. Sur le premier de ces dix cercles est placée la partie de fortune *, sur le second cercle la queue du dragon ☋, sur le troisième la tête ☊, sur le quatrieme cercle est placé Saturne ♄, sur le cinquième cercle Jupiter ♃, sur le sixième cercle Mars ♂, sur le septieme la Lune ☽, sur le huitième cercle Vénus ♀, sur le neuvieme cercle Mercure ☿, et enfin sur le cercle central, ou dixieme cercle, le Soleil ☉.

Ma figure astrologique ainsi préparée, je me dis, le Bélier commence le 20 mars, et finit le 19 avril, le génie *Malchiadel* est tout-puissant. Sous ce signe il adopte de préférence la chèvre et le hibou, l'olivier lui plaît, et la *sardoine* a une vertu particulière.

Le Taureau commence le 19 avril, et finit le 21 mai ; le génie propice est *Asmodiel*. Le bouc et la colombe lui sont agréables : le myrte et la verveine lui servent de parfum ; l'émeraude est un présent heureux.

Les Gémeaux commencent le 21 mai, et finissent le 21 juin ; *Ambriel* est le nom du génie. Pour qu'il leur fût propice, les anciens lui sacrifioient un taureau et un coq. Le laurier lui plaît, de même que la pierre précieuse topaze.

L'Ecrevisse commence le 21 juin, et finit le 22 juillet. *Muriel* gouverne ce signe, et s'y plaît ; il affectionne le chien. Le parfum le plus agréable pour ce génie doit être l'ibis, le coretier ; mais l'on doit porter sur soi une escarboucle à une époque qui doit être déterminée.

Le Lion commence le 22 juillet, et finit le 22 août. *Verchiel* doit avoir la meilleure influence, surtout en ayant un talisman où son sceau est gravé. Le cerf et l'aigle lui sont soumis ; il affectionne les lieux où se trouvent communément le petit chêne, le pain de pourceau et le jaspe.

La Vierge commence le 22 août, et finit le 22 septembre. *Hamaliel* est très-puissant sous ce signe. La truie, le moineau, lui étoient offerts ; le bois qui servoit à leur sacrifice étoit le pommier, joint au pouillot sauvage ; le saphir est parfois bon à porter sous ce signe.

Les Balances commencent le 22 septembre, et finissent le 23 octobre. *Zuriel* est bon, mais léger, aimant les fréquens changemens ; l'âne, l'oie, lui sont agréables ; son parfum, le bois de buis ; la pierre hyacinthe a une singulière vertu.

Le Scorpion commence le 21 octobre, et finit le 22 novembre : le génie *Zarachiel* le commande ; il est dans ce signe fort et puissant ; le loup et le pivert l'accompagnent.

Le cornouiller et l'armoise doivent brûler en sa présence. A sa première apparition on doit lui offrir, pour se le rendre favorable, une pierre nuancée d'agate-onyx.

Le Sagittaire commence le 22 novembre, et finit le 21 décembre. *Abvachiel* est roi dominateur ; ses ennemis sont puissans ; la biche, la corneille, sont sous ses ordres ; il aime

leur parfum ; le bois de palmier est bon, de même que la pierre améthyste.

Le Capricorne commence le 21 décembre, et finit le 19 janvier. *Hamael* aime ce signe ; pour se le rendre assistant, il faut lui offrir le lion, le héron, l'arbre pin, et porter sur son cœur une chrysolite.

Le Verseau commence le 19 janvier, et finit le 18 février. *Gambiel* n'aime pas à être commandé ; il apparoît parfois de la douzième à la quinzième heure ; il faut mettre à ses pieds la brebis, le paon et la pierre yonix.

Les Poissons commencent le 18 février, et finissent le 20 mars. *Barachiel* est fier et indépendant ; le cheval, le cygne lui sont spécialement consacrés ; il aime la fumée du bois d'orme, et ses caractères hyéroglifiques sont gravés sur la pierre de beril.

J'ai voulu donner à mes adeptes quelques légers documens sur ma science divinatoire. A la vérité je n'ai parlé que de l'influence des astres et des génies assistans ; mais cette note n'est rédigée spécialement que pour les personnes qui ne peuvent que correspondre avec moi ; et il en est un grand nombre, non-seulement de toutes nos provinces, mais de tous les Etats de l'Europe, etc. ; et souvent sur l'écriture d'un *consultant*, je fais journellement de justes et savantes remarques.

Sous le règne de Louis XIV, un homme se vantoit de deviner par l'écriture. Une dame voulut l'éprouver ; elle fit contrefaire l'écriture du roi, elle la donna au prétendu devin pour l'examiner. Il ne s'informa pas de qui elle pouvoit être ; et sans craindre les conséquences que pouvoit avoir sa liberté de dire son sentiment, il dit tout ce qu'il pensoit de cette écriture : il en pensoit très-mal ; il fit un portrait très-désavantageux de celui qui l'avoit faite ; la dame lui ayant voulu faire croire que cette écriture étoit celle du roi, il lui répondit que son art ne lui apprenoit point à connoître les rois, mais les hommes. La dame, qui avoit reconnu que son écrivain étoit tel qu'on l'avoit dépeint, fut convaincue de l'habileté du devin. Ce fait, tel qu'il est, est

infiniment frappant en faveur de la physionomie de l'écriture ; et peut servir de preuve de la défiance où il faut être de tout ce qui a l'air merveilleux ; car, tout démonstratif qu'il paroît être, il ne conclut rien de bien solide, parce que nécessairement cet homme n'a pu prononcer que d'après la réunion de plusieurs autres points d'appui, tels que la grande cabale, la chiromantie, etc.

(6) Pag. 111. *Figures géomantiques.*

Divination par la terre. Elle consiste tantôt à tracer par terre des lignes ou des cercles, par la rencontre desquels on devine ce qu'on désire apprendre ; tantôt en faisant au hasard, par terre, plusieurs points sans garder aucun ordre; les figures que le hasard forme alors fondent le présage qu'on tire pour l'avenir ; tantôt en observant les fentes et les crevasses qui se font naturellement à la terre, d'où sort, dit-on, des exhalaisons prophétiques comme de l'antre de *Delphes*.

D'autres prétendent que la *géomantie* consiste à marquer au hasard sur le papier plusieurs petits points sans les compter, et que les figures qui se rencontrent à l'extrémité des lignes servent à former le jugement qu'on veut porter sur l'avenir, et à décider de l'évenement de toute question proposée. Ils ajoutent qu'elle a conservé son ancien nom de *géomantie*, qui fait allusion à la terre, parce que, dans l'origine, on se servoit de petits cailloux qu'on jetoit au hasard sur la terre, au lieu que maintenant on se sert de points.

Polydore et Virgile définissent la *géomantie*, une divination par le moyen des fentes et des crevasses qui se font sur la surface de la terre, et il croit que les mages des Perses en ont été les inventeurs : *De invent. rerum.* Lib. I, cap. XXIII.

ENCYCLOPÉDIE.

(7) Pag. 113. *Le Nain-Jaune.*

N° 356, 20 mars 1815.

« Les *Souvenirs prophétiques d'une Sibylle*, par Mlle Le
» Normand, 1 vol. in-8° avec gravures. Prix pour Paris,
» 7 fr. 50 c. Par la poste, 9 fr. 50 c. Chez l'auteur, rue de
» Tournon, n° 5.

» Cet ouvrage destiné sans doute à servir de suite au gri-
» moire, aux clavicules de Salomon, aux centuries de Nos-
» tradamus, et à toutes les absurdités que l'imposture a cher-
» ché à mettre en crédit, dans des siècles de barbarie et
» d'ignorance, auroit pu valoir autrefois la corde ou le feu à
» son auteur; il ne lui coûtera probablement aujourd'hui.......
» que les frais d'impression.

» Deux femmes également célèbres, Mlle LeNormand et
» Mme de Genlis viennent de publier chacun un ouvrage. »

Ainsi s'amusoit à mes dépens *le malin et spirituel Nain-Jaune*, et c'étoit le jour même de la rentrée de *Buonaparte* dans la capitale, que l'un des chevaliers peu courtois, qui le rédigèrent, m'adressa un compliment aussi déloyal que peu flatteur... La *Sibylle*, pour s'en venger, auroit pu avoir recours aux enchantemens, aux prestiges de l'art : elle se contentera seulement aujourd'hui de lui répondre, mais avec une sorte d'assurance :

........Multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursùs fortuna locavit.

« Plus d'une fois la fortune s'est fait un jeu de passer suc-
» cessivement d'un parti à l'autre, et d'affermir ceux qu'elle
» avoit ébranlés. »

Et pourtant, pour la tranquillité de mes *adeptes*, je le dis : ni la *corde* ni le *feu* ne mettront jamais un terme à mes brillantes destinées *sibyllaines*. Certes il étoit bien mauvais *prophète*, celui qui osa écrire impudemment que j'en serois pour mes frais d'impression.......... Car, je peux le dire maintenant sans crainte d'être démentie, la suite du *grimoire*, des *clavicules*, des *centuries*, est aujourd'hui tellement répandue en Europe, que je me propose incessamment de le faire réimprimer, et ce, pour satisfaire aux demandes nombreuses que je ne cesse de recevoir de l'un et l'autre hémisphère (1) Ah! tandis que la *Sibylle* exploite tranquillement une mine intarissable,

---

(1) Il ne m'en reste au plus que 200 exemplaires. Avis à ceux qui tiennent à avoir la collection complète de mes ouvrages, et notamment cette première et belle édition de 1814.

peut-être mon sévère censeur est-il forcé lui-même dans ce moment de nuancer un peu ses couleurs, d'adoucir surtout les traits trop hardis de ses habiles pinceaux... *je lui souhaite* pour l'avenir ce don de la prévision qu'il me refusoit, et malgré mon trop juste courroux envers lui, je bornerai là ma vengeance; cependant je veux encore lui dire pour sa propre expérience et présente et future :

........Qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.

(8) Pag. 114. *Une grande et terrible leçon.*

La journée du 29 mai 1815 rappeloit aux amis de la bienfaisante *Joséphine* de douloureux et pénibles souvenirs; c'étoit l'anniversaire de sa mort; et déjà cette femme étonnante étoit oubliée. ni le ciseau de Phidias ne lui avoit élevé un monument funèbre, ni les pinceaux de Clio n'avoient retracé quelques-unes de ses actions personnelles et politiques. Une simple commémoration religieuse fut offerte à ses mânes; et celle qui dans ses beaux jours protégea les sciences et encouragea les arts, ne reçut alors que de stériles regrets... Ses froides dépouilles restent ignorées dans les caveaux de l'église de Ruel; mais les bienfaits qu'elle a journellement répandus dans ces contrées parlent plus haut que les louanges pompeuses et souvent intéressées de quelques âmes vénales... Ainsi, me disois-je, toi seule auras le courage de jeter quelques fleurs sur la tombe de celle dont l'incroyable élévation fut le chef-d'œuvre de l'inconstante fortune.

Je fis remettre à madame la duchesse de Saint-Leu ce foible hommage à la mémoire de celle que nous regrettons tous. Je lui écrivis la lettre suivante :

« Madame,

C'est à la fille chérie d'une princesse si justement regrettée que j'offre aujourd'hui un foible ouvrage : puisse-t-elle agréer avec bienveillance cet hommage sincère et respectueux de ma pieuse reconnoissance envers celle qui daigna, dans ses jours

de prospérité, m'honorer d'une confiance particulière !.....
Puisse la douce et bienfaisante Hortense parcourir avec quelqu'intérêt cet opuscule qui retrace les vertus d'une mère adorée, qui revivent en elle! J'ose rappeler à tous ceux qui chérissoient Joséphine, que c'est demain, 29 mai, l'anniversaire du jour où l'ange de la mort nous a enlevé cette femme inappréciable. Vous nous restez, Madame, pour nous consoler tous. Ah! puisse votre bonheur être éternellement sans nuages !... Puisse la digne émule de celle qui nous montre tant de générosité, ne connoître désormais que les roses de la vie !..... C'est le vœu le plus ardent de celle qui n'a cessé jusqu'à ce jour d'en former pour votre bonheur inaltérable.

Je suis avec respect, etc. »

Buonaparte resta terrifié en voyant mon ouvrage : il fit et dut faire de bien sérieuses et douloureuses réflexions, surtout en lisant ces mots :

« Ah! puisse-tu, femme si universellement regrettée, communiquer encore avec les mortels ! puisse ton *ombre* veiller constamment sur les destinées de la France, et porter nos vœux au suprême Arbitre de ce vaste Univers, pour que la paix, cette fille du ciel, vienne enfin habiter parmi nous !.... pour que notre belle patrie ne soit plus désormais teinte du sang de ses enfans !.... Ah ! puisse encore ton heureuse étoile guider tous les partis ! . . . .
. . . .
. . . .
O Joséphine ! il y a long-temps que ton éloge étoit dans mon cœur..... c'est une admiration vraie et sentie qui m'amène, non pas au pied de ta statue (car tu n'en as pas encore), mais sur ta tombe *où j'ose apporter des hommages qu'une autre main peut-être devroit te présenter* (1). »

Il est impossible de se faire une idée de ce que *Napoléon* ressentit en me lisant. On m'a rapporté même que dans le premier mouvement de sa colère, il jeta sur son bureau ma

(1) *Anniv. de la Mort de L. Josép.*, in-8°, p. 18 et 19.

brochure, en disant comme *Louis XIV*, au sujet de la veuve *Scaron : J'entendrai toujours parler de cette femme-là ?* Que me veut-elle, que cherche-t-elle ? je la croyois exilée... Cependant il reprend l'écrit, le relit à plusieurs fois, et s'arrête particulièrement à ces deux passages..... et finit par dire devant plusieurs personnes, en parlant de moi : Elle est la seule qui invoque la paix, et qui m'ait fait connoître bien réellement la perte que j'ai faite. On remarqua qu'il fut quelques heures triste et même contraint.....

(9) Pag. 119. *Revenez le trente-unième jour.*

En effet, le général B...... fidèle à sa promesse, vint le 31 mars s'informer auprès de la Sibylle du secret important qui l'avoit fait ajourner. Je lui révélai alors mes craintes, je lui communiquai mes doutes. Je fus assez heureuse, pour obtenir de lui qu'il emploîroit tout le crédit dont il jouissoit auprès de Buonaparte, pour prévenir, s'il étoit possible, un grand malheur..... Sa conduite dans cette fatale circonstance, j'ose le dire, a été sage et digne d'éloges.

(10) Pag. 124. *Magdelonnettes.*

Pendant les cent jours de l'usurpation, j'allois constamment passer quelques heures dans les quartiers les plus fréquentés de la capitale. Le hasard avoit dirigé mes pas dans la rue du Temple, et je m'étois arrêtée un instant sur le terrain où existoit naguère cette tour fameuse, qui maintenant est rentrée dans son néant ... Tout est périssable, m'écriai-je; mais le souvenir d'un grand crime doit être immortel. Je traverse la rue des Fontaines, et fixe un instant ce lieu redoutable qui, en 1803, s'étoit ouvert pour moi. J'avois reçu précisément la veille une lettre d'une dame qui me sembloit totalement inconnue, mais qui me supplioit, au nom de l'humanité, de venir lui apporter quelques consolations.... C'en étoit assez pour stimuler mon courage, et je me promettois bien de répondre à son attente.... Puisque le hasard me faisoit trouver à point

nommé à cette porte; je la pousse lentement sur ses gonds.... Bientôt je suis au greffe de cette prison, et demande Mme C... A ce nom l'un des gardiens présens fronce le sourcil, j'en tire un fort mauvais augure; cependant j'insiste, l'on me conduit dans une étroite enceinte où deux grilles me tenoient à une grande distance de cette personne : il m'étoit impossible de lui parler, tant ses soupirs et ses gémissemens prolongés faisoient naître dans mon âme de lugubres pensées. A la fin elle rompt le silence, et me dit :

Je vous ai consultée deux fois, madame, mais avant mon mariage; si je vous avois crue, je ne serois pas dans l'horrible lieu où vous me voyez aujourd'hui... Plus je l'examinois, et plus il me sembloit la reconnoître, car la prédiction funeste que je lui avois faite ne s'étoit pas entièrement effacée de ma pensée. Quoi! c'est vous, m'écriai-je, vous, la fille de Mme F...! Eh! grand Dieu, qui peut avoir motivé votre arrestation? Je m'en doute à présent : vous aurez voulu, malgré les conseils sages de votre mère, épouser M. Y...., pourtant vous étiez prévenue par moi; vous n'êtes guère excusable, car une fille qui se marie contre le gré de sa famille ne doit jamais espérer le bonheur. Veuillez m'écouter, me dit-elle. Cependant un surveillant incommode ne nous perdoit pas de vue; mais comme avec Bazile, j'eus bientôt trouvé un argument irrésistible pour le faire disparoître. Elle poursuit : Malgré vos sages conseils et ceux de ma mère, je donnai ma main à l'homme de mon choix. Je ne fus cependant pas long-temps à m'apercevoir que ma fortune étoit l'un des motifs puissans qui avoient décidé M. Y..... à me faire une cour si assidue. L'éducation brillante que j'avois reçue m'avoit donné une sorte d'amour de l'indépendance; je m'enivrois d'un fol orgueil; en un mot, je regardois la bourgeoisie comme une classe indigne de moi : ce fut aussi la première et presque l'unique raison qui me fit préférer mon époux. Il repaissoit mon âme ardente de brillantes chimères : à l'entendre il jouissoit de la plus grande considération; tous les grands du jour étoient ses amis, lui-même descendoit d'une très-ancienne famille : malheureusement son

nom étoit suspect à *Buonaparte*, ce qui l'obligeoit d'en prendre un plus modeste : une femme qui aime est bientôt séduite, je l'éprouvai ; à la vérité je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que M. Y.... avoit des secrets pour moi ; souvent il prétextoit des voyages dont le but m'étoit caché ; alors il me remettoit un chiffre, et m'enjoignoit de ne recevoir chez moi que ceux qui seroient porteurs d'un signe semblable. J'étois femme, mais j'étois peu curieuse : je présumois, comme me l'avoit dit mon époux, qu'il n'étoit point rayé de la liste fatale, que par ce moyen il ne pouvoit prendre trop de précaution ; seulement je remarquois parfois, dans sa société habituelle, de ces hommes dont l'air et l'ensemble des traits inspirent une certaine terreur. Je l'attribuois à l'extrême prévoyance de mon époux, qui ne choisissoit ses émissaires secrets que dans la classe du vulgaire. Cependant un jour je fus tirée de mon profond assoupissement ; M. Y..... revint à la hâte d'un soi-disant grand voyage où il s'étoit trouvé au moment d'être arrêté par les émissaires du gouvernement français ; à son air abattu et consterné, je jugeai de la grandeur du péril ; je l'aimois, et malheureusement pour moi j'étois devenue mère. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus péremptoires : il fut décidé que nous quitterions Florence pour nous cacher parmi les plus effroyables parties des Apennins ; car, à entendre M. Y... son signalement étoit connu dans toutes les villes de l'Italie, et malheureusement pour lui il m'assuroit qu'il étoit l'un de ceux qui étoient signalés pour l'attentat du 3 nivose. J'étois simple, j'étois crédule, et ne pouvois présumer que l'homme de mon choix voulût m'en imposer ; le bandeau qui couvroit mes yeux devoit bientôt tomber pour faire jour à l'affreuse vérité.... Depuis quatre mois j'étois reléguée dans un lieu inaccessible ; mon seul enfant me dédommageoit de toutes les privations.... Seulement les courses nocturnes de mon époux commencèrent alors à me devenir suspectes ; mais j'étois encore loin d'en soupçonner les véritables causes ; je n'étois point heureuse ; mais je m'étois ôté jusqu'au droit de me plaindre : ma tendre mère gémissoit sur mon sort ; car son œil fut assez clairvoyant pour entrevoir une

partie des malheurs que je m'étois attirés; mais nulle correspondance n'existoit entre nous; j'étois seule au monde, et reléguée dans l'endroit le plus sauvage du paradis d'Eden : nombre de gens alloient et venoient dans un vieux château, ma demeure habituelle. Un bruit sourd s'y faisoit même entendre, mais tout étoit encore mystère autour de moi; je commençois, hélas! mais trop tard, à me douter de quelque imposture; que dis-je? une jeune personne amenée depuis peu, et soi-disant pour me servir, me sembloit, au contraire, la divinité qui régnoit dans ces lieux horribles. Je dissimulai mes soupçons, et ne pus m'empêcher d'en faire part à mon époux; il voulut dissimuler, mais en vain, il n'étoit plus temps; le voile de l'illusion venoit de se déchirer tout-à-fait; je commençois à faire un retour serieux sur moi-même; M. Y....... me devint alors odieux....... Quelques semaines se passèrent cependant assez calmes, et au moment où je concertois des plans pour me soustraire à l'oppression, et mener une vie digne de moi, le repaire du plus criminel des hommes fut cerné de toutes parts; plusieurs gardes et gens de justice y pénétrèrent, et firent des recherches exactes. M.Y... étoit absent : ils ne trouvèrent que sa victime infortunée; leurs démarches ne furent point absolument infructeuses : une correspondance en chiffres qui fut interprétée devant moi acheva de mettre le comble à ma douleur; j'appris alors quel étoit l'état infâme de celui dont je portois le nom : de fabricateur de faux assignats, et condamné à mort dans le commencement de la révolution française; M. Y..... s'étoit mis depuis à falsifier des monnaies : le délit fut constaté; on trouva le laminoir, le balancier, le découpoir. Je ne savois qu'alléguer pour ma défense et celle de mon fils : j'avois beau protester de mon ignorance, elle étoit, et sembloit équivoque. Je fus conduite dans une affreuse prison, où je gémis plus de cinq mois. Je subis cependant plusieurs interrogatoires; mais rien ne pouvoit pallier mes torts, ils sembloient réels; et d'autant plus que mon époux m'avoit fait coopérer à des faux, mais non sciemment. J'écrivis à ma respectable mere; heureusement elle existoit encore : la voix

de la nature étouffa jusqu'aux torts si graves qu'elle avoit à me reprocher, car j'avois oublié de vous dire que je lui avois fait vendre plusieurs propriétés pour me rendre ce que je nommois ma fortune légitime, tandis qu'il est prouvé qu'elle avoit fait le bonheur de mon père. En recevant une lettre de sa fille unique, celle qui, depuis neuf ans, l'avoit abandonnée, [cette femme excellente fondit en larmes, elle eut recours à l'un de nos parens, magistrat intègre, pour savoir de lui quelle étoit la marche qu'il falloit adopter, la plus sûre étoit de réclamer mes juges naturels; cela fut assez difficile, d'autant plus que le délit avoit été commis en *Italie;* mais à la fin l'on daigna accueillir ma demande, et d'autant plus que mon indigne époux venoit d'être arrêté sur les frontières de France, et renvoyé devant la Cour criminelle de cette capitale. Maintenant il est prouvé qu'il avoit déjà été mis en jugement, et ne s'étoit soustrait à la peine que par la coutumace. C'est en cet état qu'en sont les choses, et je vous demande maintenant vos conseils, et vous prie de me dire franchement quelle sera l'issue d'une affaire aussi inconcevable que terrible. D'après une divination par les sorts, je lui dis que M. Y....., heureusement pour lui, succomberoit avant l'exécution de son jugement, qu'une mort prompte le délivreroit de la peine qu'il avoit encourue; que quant à elle sa famille réclameroit sa grâce, mais que par une mesure de sûreté indispensable, elle passeroit ses plus beaux jours loin du monde, et dans la solitude.... Que son fils ne verroit pas son deuxième lustre, et qu'il ne lui resteroit de ses coupables erreurs qu'un triste ressouvenir; je lui avouai avec tristesse que sa malheureuse mère ne pourroit surmonter ses douleurs cruelles. Voilà, madame, où peut nous conduire une première faute; si vous aviez formé des nœuds sortables, vous seriez chérie, estimée de la société : aujourd'hui vous en êtes regardée, et avec raison, comme l'un de ses plus terribles fléaux. Vous avez désobéi à votre mère, vous avez encouru sa malédiction.... Elle a beau revenir vers vous, ce qui est dit et prononcé dans la juste douleur maternelle est une espèce de sentence que l'Eternel n'a que trop souvent ratifiée.... Je l'en-

courageai cependant, et lui promis de lui servir d'intermédiaire auprès d'un grand parent, ce que je fis; elle fut renfermée à Saint-Mich.... et depuis six mois j'ai appris que cette femme, bien plus malheureuse que coupable, avoit enfin succombé à sa douleur, en recommandant son fils unique à sa tendre mère.

(11) Pag. 125. *Sur lui-même à son insu.*

Le 2 mai 1801, je fus invitée à me rendre à la *Malmaison* sur les neuf heures du matin. Je l'avoue, j'ignorois absolument quelle étoit la personne qui me faisoit demander; j'augurois même que ce ne pouvoit être que l'une des femmes attachées à madame *Buonaparte*. J'étois alors loin de supposer que dans un tel degré d'élévation cette adepte daignât se ressouvenir de moi. Je sais par une longue expérience que *le culte d'une certaine reconnoissance a peu d'adorateurs*. Il paroît que mon illustre *consultante*, pour donner le change sur le genre de conseils qu'elle désiroit de ma part, avoit fait semer le bruit qu'elle vouloit connoître l'auteur d'un vol qui s'étoit fait récemment dans la maison; c'est du moins ce que me dit mon introductrice. J'arrive enfin au château, et pénètre bientôt auprès de l'une de ces dames, nommée Mlle Albertine. Déjà l'airain sonnoit onze heures: j'avois été retardée, et il étoit alors presqu'impossible d'être admise sur-le-champ. Mais un instant après paroît une dame dans un négligé très-modeste; elle me dit obligeamment: Veuillez bien m'instruire de mon sort futur, et dites-moi réellement si je dois long-temps encore habiter cette maison. Je l'examine avec soin, et remarque dans l'ensemble de sa physionomie quelque chose d'agréable et d'extraordinaire, et même un mouvement de surprise m'échappe en fixant toutes les parties mobiles de son visage. Son front étoit le siége de la sérénité, c'étoit une table d'airain où tous ses sentimens se gravoient en caractères de feu; son sourcil étoit la marque révélatrice de ses affections; la nature avoit mis dans ses yeux des signes pour me dévoiler son caractère. D'après des remarques claires et fondées sur les règles de l'art, il ne me fut pas difficile de voir

que cette personne étoit appelée à remplir des destinées vraiment extraordinaires... Ainsi donc, ne m'en rapportant point à ces dires actuels, mais bien à l'étude certaine de la *chiromancie* et de la *cartonomancie*, je procède spontanément par *le coup de vingt-cinq tableaux*, et je dis à cette *adepte* : Je vous le prédis de nouveau, madame, tout me prouve d'après ce fidèle résumé, que vous formez maintenant des vœux pour voir élever la puissance de votre époux : ah! gardez-vous en bien ; si jamais il parvenoit à saisir le sceptre du Monde, cet ambitieux vous délaisseroit : elle rit beaucoup de cette dernière prédiction, et m'ajoute agréablement qu'elle la redoutoit peu, puisque, pour qu'elle se réalisât, il falloit qu'elle devînt *reine*, ce qui ne paroissoit alors guère probable, ni même ne pouvoit le devenir, et d'autant plus que tous les esprits ne tendoient alors qu'à la consolidation d'une république une, indivisible et indépendante ; elle multiplie ses questions sur ses enfans... On parloit, mais à bas bruit, du mariage de sa fille ; mais rien ne transpiroit, ni même n'étoit arrêté. Je déclare qu'elle seroit alliée à la famille de son beau-père, mais qu'elle préféreroit un époux de son choix. Madame *Buonaparte* me réplique qu'elle le désireroit, mais que cela ne dépendoit pas d'elle. — Son fils l'occupoit beaucoup ; cette tendre mère ne voyoit en tout que le bonheur des êtres qu'elle aimoit. Son unique crainte étoit de voir succomber son *Eugène* sous les lauriers qu'il ne manqueroit pas de cueillir. D'après de justes et consolantes observations sur ce sujet, je lui dis : *Retenez bien ces mots*, madame, ils sont pour vous prophétiques...... Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où vous jouerez le premier rôle en *France*. Elle ne peut alors s'empêcher de me dire : Hé bien, apprenez, mademoiselle, que vos prédictions jusqu'aujourd'hui se sont de point en point toutes réalisées ; maintenant mes destinées devroient être fixes...... Je voudrois seulement savoir si elles seront immuables, ainsi que celles du premier consul, car elles sont inséparablement liées les unes aux autres ; surtout dites-moi bien si le gouvernement actuel, qu'un génie supérieur vient de fonder, doit braver ou encourir plus tard l'inconstance de la fortune.

Après quelques instans de mûres réflexions, je lui dis : Non, Madame, non, vous ne pouvez rester au point où vous êtes arrivée. Vous devez, d'après vos *trois étoiles* (1), vous élever plus haut ; il faut que trois changemens extraordinaires modifient encore les constitutions de l'Etat, avant qu'il n'acquière une sorte de consistance. Ah! que dis-je! je le vois, vous régnerez, vous serez assise sur le trône des Rois ; la force de votre *génie* vous promet de grandes et inconcevables destinées ; mais un jour votre époux pourra oublier ses promesses solennelles ; car, malheureusement, plus il sera grand, et plus il descendra aux vils détours de l'artifice.

A propos, me dit-elle, on dit qu'il y a des talismans qui, portés sur soi, ou dans l'intérieur de quelques effets ou bijoux, ont une vertu supérieure.......

Sur ma réponse positive, elle me prie de lui faire un travail mystérieux pour que les êtres qu'elle aimoit puissent se ressentir de son heureuse influence, soit dans un temps, soit dans un autre ; je l'assure que l'on pouvoit avoir ces caractères sur soi d'une manière même invisible, et fixer à jamais et pour jamais le dieu des richesses, au point qu'il deviendroit en tout point favorable. Elle me dit : Buonaparte, en 1795, *consulta* sur ses destinées une personne du *faubourg Saint-Germain ;* c'étoit au moment où il demandoit du service, et même un passeport pour quitter la *France*, et passer à Constantinople. Il lui fut répondu : « *Vous n'obtiendrez ni l'un, ni ne pourriez réussir » à l'autre ;* mais sous peu vous ferez la connoissance d'une » femme *brune*, mère de deux enfans, dont l'époux aura rempli » honorablement sa carriere militaire. Hé bien ! en unissant » son sort au vôtre, elle fera votre bonheur ; mais si jamais » vous lui deveniez infidele, vous seriez alors le mortel le » plus malheureux. » Il m'a souvent raconté cette prédiction, m'ajoute-t-elle, et je serois vraiment curieuse de savoir aujourd'hui si par hasard ce seroit vous qui la lui auriez faite. — Je vais m'arranger de maniere à vous faire trouver dans mon apparte-

(1) *Souv. Proph.* pag. 161.

ment à l'heure juste où sans doute *Buonaparte* se rendra près de moi. Dans cet intervalle elle commande de me faire servir ; et retirant alors une bague de mon doigt annulaire pour m'en replacer une de plus grand prix, elle m'ajoute d'une manière obligeante : Je conserverai à jamais cet échange, je vous invite à en faire de même....

A la fin elle me quitte ; durant ce léger intervalle, je reçus la fille et la nièce de l'épouse de cet homme qui bientôt devoit parvenir au faîte de la gloire........ Comme la bonne *Joséphine* me l'avoit annoncé, on vint m'inviter de passer dans son intérieur; elle étoit alors à sa toilette. Un instant après je vois entrer *Buonaparte ;* il parle agréablement à son épouse, il la félicite même de ce qu'elle portoit ce jour-là une robe de nos manufactures de Lyon ; puis se retournant bientôt, il dit en la regardant, et me fixant après : *Quelle est Madame?* Sur son obligeante réponse qu'elle me connoissoit, et qu'elle lui déclineroit mon nom, il n'ajoute rien, et se contente de me saluer; il se met à caresser une chienne carline qui se trouvoit là. Comme je l'imitois, il dit encore : Prenez-y garde, elle vous mordroit, surtout ne vous connoissant pas. Sur ma réponse que j'aimois beaucoup ces animaux, il reste un instant comme surpris. Le son de ma voix l'avoit doublement frappé ; ses yeux ne quittoient plus les miens ; il frappe alors sur l'épaule de *Joséphine*, il la fait sortir. Un instant après elle rentre, et me dit : Mes pressentimens étoient justes, vous êtes bien la personne qui avez prédit au premier consul ses destinées brillantes, il est encore tout étonné. — Mais, me dit-elle avec l'élan que donne la confiance intime, surtout ne le répétez à personne, *car les grands hommes n'aiment point à révéler au public qu'ils sont sujets aux mêmes foiblesses que la foule du vulgaire...* Mais croyez que *Buonaparte* dont la mémoire est prodigieuse, ne l'oubliera jamais. En effet, depuis ce temps, si le hasard permettoit que je le rencontrasse, il me regardoit fixément avec son œil observateur, et ne pouvoit toutefois s'empêcher de me sourire......

(12) Pag. 147. *Mathieu Laensberg.*

Parmi les choses merveilleuses qui attestent d'une manière éclatante les caprices de la fortune, il faut surtout placer la réputation de l'immortel Mathieu Laensberg, tandis que cette inconstante déesse laisse *dormir leur sommeil* de graves auteurs ensevelis *dans leur poussière*, avec leurs savans in-folios, elle s'amuse à répandre, au bruit de toutes les trompettes de la Renommée, quelques feuilles fugitives qui recèlent les destinées de tout le globe terrestre. Près de deux cents ans sont passés sur les cendres de l'illustre Liégeois,

> Et depuis deux cents ans le Liégeois respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Oh! avec quelle impatience sont attendus chaque année les oracles du fameux mathématicien! Sous la couleur céleste qui les enveloppe ils pénètrent partout: tantôt l'ouvrage du prophète se confond orgueilleusement parmi ces auteurs si richement reliés qui surchargent les tablettes de marbre de nos magnifiques salons. Plus souvent encore il se plaît à orner, avec la Bible antique et le Missel de tous les jours, l'humble cheminée de l'utile laboureur dont il fait tout à la fois l'instruction et les délices. Et que ne voit-on pas, en effet, dans les pages mystérieuses du livre divin! Veut-on restreindre ses prédictions aux intérêts particuliers, l'amant aimé pourra y lire la constance d'une maîtresse qui le trahit; la belle délaissée, le châtiment inévitable d'un perfide toujours heureux, et la vieille fille déjà deux fois majeure, l'amant fidèle qui la recherche et qui ne la trouvera jamais. Veut-on enfin élever ses oracles jusqu'aux destinées du monde entier, on n'a qu'à lire, et chacun pourra y voir la mort du tyran qui ne meurt jamais, la chute d'un Empire toujours debout, le vice puni, la vertu récompensée, et jusqu'à la fin du monde qui se trouve ordinairement au milieu de l'année, ce qui n'empêche pas le judicieux Mathieu de poursuivre ses prédictions jusqu'au mois de décembre, et protestant avec sincérité, quoi qu'en pût dire la méchante et jalouse envie, que la moindre personnalité n'est jamais venue dans son esprit.

Combien d'auteurs y ont lu un succès éclatant, qui ont amèrement ensuite pleuré leur erreur! Et moi-même, par exemple, puis-je empêcher que mes adeptes ne reconnoissent dans l'apparition du livre original qu'il nous prédit dans le mois de janvier de cette année, l'ouvrage que je mets aujourd'hui au jour? O Mathieu, ô mon père, ô mon maître, puisses-tu ne pas tromper mes espérances, et pour la première fois être d'un favorable augure!

Et vous, Liégeois! vous ne l'ignorez pas, vos tristes murs n'ont vu naître ni des héros, ni de grands poëtes, ni d'illustres écrivains, ni aucune beauté digne d'être la maîtresse de nos rois; ils ne renferment aucun monument pompeux qui porte jusqu'aux cieux la gloire des beaux arts. Votre nom qui déshonoreroit un vers, appauvrit même la prose; mais consolez-vous, il a fallu un long temps pour enfanter votre illustre compatriote, et votre cité fatiguée a dû se reposer longtemps encore après l'avoir mis au monde. Consolez-vous, je vous le répète, le nom des grands hommes périra; les villes superbes seront ensevelies sous leurs ruines; les empires s'écrouleront avec fracas; mais vous, tant qu'il restera une seule pierre de vos murs minés sous l'effort du temps, elle attestera au voyageur venu en pèlerinage pour la contempler, que là étoit la ville fameuse où naquit Mathieu Laensberg.

(*Nota.*) Un petit sorcier, qui tous les ans donne aux Parisiens d'ingénieuses prophéties, cherche à élever une réputation rivale de celle du fameux Liégeois. Il y parviendra difficilement; car il écrit avec esprit et gentillesse, tandis que Mathieu Laensberg prophétise avec bonhomie et simplicité; l'un est à la portée des hommes instruits, l'autre est à la portée de tout le monde

(13) Pag. 154. *Moderne Law.*

L'an 1716, le roi donne un édit portant établissement d'une banque générale par tout le royaume, sous le nom du sieur Law et compagnie. Il étoit libre à toute personne de porter son argent à la banque, qui devoit donner en échange

des billets payables à vue ; le commerce du Missisipi, du Sénégal et des Indes devint la base du système de Law.

En 1718, la banque générale est déclarée banque royale, et Law en est nommé directeur. Un arrêt du conseil défend de faire des paiemens en argent au-dessus de 600 liv., ce qui rendit nécessaires les billets de la banque royale, et obligea d'en créer une multitude innombrable.

Cet arrêt fut l'époque et la cause d'une révolution étonnante dans les mœurs de la nation. L'intérêt étouffa la voix de la nature et de l'équité ; on se sacrifia mutuellement comme dans un naufrage ou un incendie ; le frere fut trahi par le frère, et le pere par le fils ; l'homme secourable fut écrasé par celui dont il avoit prévenu la ruine, et périt par son propre bienfait.

Le tableau de cet affreux désordre est parfaitement tracé dans les Lettres Persanes de Montesquieu. Dans le cours de notre terrible révolution, nous avons pu appliquer à notre malheureuse situation financière la lettre CXXXVIII, et pour toujours. Ah ! puisse ce que nous nous plaisons tant à nommer les moindres causes.... ne nous ramener *jamais à d'aussi funestes résultats* !

« J'ai vu (dit ce grand législateur) tout un peuple chez qui » la générosité, la probité, la candeur et la bonne foi ont » passé de tous les temps pour les qualités naturelles, devenir » le dernier des peuples ; ce mal se communiquer, et n'épar- » gner pas même les membres les plus sains ; les hommes » les plus vertueux faire des choses indignes, et violer les » premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on » les leur avoit violés.

» Ils appeloient des lois odieuses en garantie des actions les » plus lâches, et nommoient nécessité l'injustice et la per- » fidie.

» J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes con- » ventions anéanties, toutes les lois des familles renversées. » J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, » instrumens indignes de la fureur des lois et de la rigueur

» des temps, feindre un paiement au lieu de le faire, et porter
» le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

» J'en ai vu d'autres plus indignes encore acheter presque
» pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne,
» pour les mettre à la place de la substance des veuves et des
» orphelins.

» J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insa-
» tiable des richesses. J'ai vu se former en un moment une
» vaste et détestable conjuration de s'enrichir, non par un
» honnête travail et une généreuse industrie, mais par la
» ruine du prince, de l'Etat, et des citoyens.

» J'ai vu un honnête citoyen, dans ce temps malheureux,
» ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujour-
» d'hui; j'en ruinerai une autre demain.

» Je vais, disoit un autre, en entrant chez un officier pu-
» blic, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

» Un autre disoit : Je vois que j'accommode mes affaires ;
» il est vrai que lorsque j'aliai, il y a trois jours, faire un
» certain paiement, je laissai toute une famille en larmes ; que
» je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'édu-
» cation à un petit garçon : le pere en mourut de douleur, la
» mere en périt de tristesse ; mais je n'ai fait que ce qui est
» permis par la loi. »

(14) Pag. 182. *Chiromancie.*

Le bel ensemble d'une main comme d'une superbe physio-
nomie, suivant le sexe ou l'âge, parle pour la personne qui
le réunit ; mais les traits, lignes, signes et caractères décident
de son sort.

Moïse dit aux Israélites : *Erit quasi signum in manu tuâ.*

Et Isaie : *Vitam manus tuæ invenisti.*

Job : Le Seigneur a mis comme un sceau dans la main de
tous les hommes, afin qu'ils reconnoissent leurs œuvres.

La forme de la main varie à l'infini suivant les rapports,
les analogies et les changemens dont elle est susceptible ; son
volume, ses contours, sa position, sa mobilité, sa tensité, son

repos, sa proportion, sa longueur, sa rondeur, tout cela vous offre des distinctions sensibles et faciles à saisir.

Les mains grosses et courtes sont un signe presqu'infaillible de stupidité, tandis que les doigts longs et bien effilés ne s'associent jamais avec un esprit grossier ; l'homme de génie doit avoir des doigts sensibles et délicats comme les fibres de son cerveau.

Une main bien dessinée, colorée, des lignes correctes, bien à leur place, toutes très-apparentes, ainsi que leurs petits parallèles, annonce en général un excellent physique, des organes bien disposés ; ces quatre qualités vivifiques doivent être dans une juste proportion.

Ces choses qu'indique la main aux yeux, se rapportent à l'entendement de l'examinateur, qui peut juger, par la correspondance de l'intérieur à l'extérieur, le moral et le physique ; que la personne qui en est douée doit jouir d'une excellente santé de ses parties corporelles ; que tout ce qui dépend de son esprit, intelligence et science est dans un accord parfait avec tout ce qui tient à l'âme, les vertus de haute morale qu'elle doit posséder éminemment.

Pour pénétrer un peu avant dans la connoissance des signes de la main, il faut les examiner avec beaucoup d'attention et un bon microscope : c'est alors que l'on découvre tout ce qu'offre la nature.

La ligne de vie, longue sans excès, continuée, un peu déliée, annonce une bonne santé. Au contraire, si elle est foible, si cette ligne est un peu courte, d'une seule venue, point trop profonde, la santé sera passable, et la personne sera intelligente.

La ligne naturelle annonce les belles actions, l'âme généreuse les bonnes mœurs ; si cette ligne est agréable à l'œil, et accompagnée de quelques bonnes indications, elle annonce une personne d'esprit bien fait, bonne et spirituelle.

Si, au contraire, cette ligne est difforme, semée de signes et de caracteres désagréables, elle présage que la personne a l'âme basse, le cerveau mal organisé, l'esprit borné ; et si

cette ligne n'a pas de rameaux à sa partie supérieure, dites qu'elle est de société avec ceux qui sont intéressés dans des projets voraces qui dessèchent jusqu'à la racine de l'honnête médiocrité.

La ligne du foie, d'un rouge tendre, et en général belle, est non-seulement le pronostic que le foie est sans obstruction ni gravier, mais aussi que la personne est joyeuse et franche, sans soucis, ayant des réparties saillantes.

La ligne nommée mensale indique les contrastes de l'extérieur simulé, en raison de l'intérieur, porté à divers défauts essentiels; elle dépeint l'hypocrisie.

Si cette ligne est belle, accompagnée d'une jolie fausse ligne, d'un petit point agréable, elle annonce une jouissance délicieuse, sans feinte, ni odieuses recherches, enfin de tendres rejetons, couronnement de l'hyménée.

La mensale se rapporte aussi à la science ou à l'ignorance de chacun.

La rascette est l'indice des voyages, des issues d'entreprises, si nous sommes doués ou non d'intelligence, ou de l'art nécessaire pour arriver à leur succes.

La ligne de prospérité est essentielle à connoître : c'est par tous ces indices qu'on peut avec quelque succès entrer dans le monde.

La ligne dite du soleil regarde les succès dans tous les objets proposés ou effectués.

Ceux qui sont dépourvus de cette ligne, assez ordinairement ne sont propres qu'à boire, manger et dormir, n'ayant aucun sentiment des ouvrages de la nature.

La ligne nommée *la voie lactée* n'a pas de propre personnel, mais elle en a indirectement de toute nature. On consulte cette ligne comme seule en elle-même, et comme ayant rapport à toutes les autres.

Le triangle circonscrit entre la ligne de vie naturelle et du foie, toutes trois belles et n'étant pas coupées par de fausses lignes, annonce les forces physiques et morales, de maniere qu'il faut bien faire attention si ces deux vertus sont éminentes

en l'homme robuste, parce qu'on peut être fort et peu spirituel, comme très-savant et peu fort de constitution physique.

Le quadrangle est la partie inscrite entre la ligne naturelle et la mensale, et borné par les parties supérieures et inférieures de la main. Il est essentiel de considérer ce qui existe dans ce quadrangle ou carré long, parce que la sage nature est plus la dispensatrice des signes qui y sont empreints, que partout ailleurs.

L. M. que l'on découvre dans la main, ainsi que le mot entier *manus*, étant décidée et correcte, est d'un grand présage.

En examinant l'intérieur d'une main, il faut faire attention si elle est saine, propre, non altérée par de rudes travaux, si la personne n'est pas dans quelques émotions, ou si les mains sont froides ou en sueur, toutes ces choses éteignant les lignes et les couleurs.

Les jugemens intérieurs que l'on porte à fur et à mesure de l'examen que l'on fait, ne doivent être prononcés qu'après avoir résumé les conséquences : car la science passeroit pour chimérique, et l'examinateur pour un imbécille.

Science des Signes.

(15) Pag. 211. *Théodore Rosey.*

Ce jeune héros, qui vingt fois au milieu des combats avoit vu, sans pâlir, la mort planer sur sa tête, ne put supporter un seul instant l'idée de périr frappé par d'autres mains que celles de l'ennemi. Il oublia que

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

« J'ai vainement fait parler en sa faveur le langage de la loi » au conseil de révision, m'écrivoit son généreux défenseur, » je n'ai pas été écouté. Je venois de recevoir ses derniers em- » brassemens, lorsqu'il s'est tué lui-même de la manière la » plus cruelle et la plus courageuse. Il paroît qu'il avoit dé- » taché un clou épointé d'une vieille tapisserie : il se l'est en-

» foncé dans le sein...... Son avant-dernière pensée a été
» pour sa famille et ses amis ; sa derniere fut pour sa patrie
» et pour l'honneur. — C'est ainsi qu'a péri à la fleur de l'âge
» un jeune homme fait pour illustrer son pays.

» Vos désirs seront accomplis, Madame, sa tombe sera
» marquée ; et si quelques jours un membre de sa famille ve-
» noit y pleurer, je l'accompagnerai, et j'irai pleurer avec lui
» sur le sort d'un jeune infortuné qui méritoit d'être connu,
» et que j'aurois désiré cependant ne connoître jamais. »

Oui, moi-même un jour j'irai visiter l'enceinte funebre où sont déposés ces déplorables restes, j'irai sur sa tombe pleurer son malheureux sort, et cette faute d'insubordination qui prend encore sa source dans un sentiment généreux, mais qui cependant méritoit peut-être, d'après les lois rigoureuses de la guerre, le châtiment terrible dont elle fut suivie. Oh! pourquoi n'a-t-il pu mettre un frein aux transports d'une âme ardente et impétueuse, et résister aux emportemens d'une indignation profonde? O malheureux Théodore, tant que je vivrai, ton souvenir restera gravé dans mon cœur, je n'oublierai jamais ton courage sublime, ni ce noble caractère, glorieux partage d'un chevalier français digne de porter en effet sur son cœur la décoration de l'honneur acquise au prix de son sang répandu tant de fois pour la patrie.

(16) Pag. 220. *Rancé.*

On attribue l'éclatante conversion de l'abbé de Rancé à la vue du cercueil d'une *dame* qu'il aimoit. Allant voir cette *dame*, qu'il croyoit en pleine santé, il trouva son cercueil à la porte, et aussitôt,

Saintement pénétré d'un spectacle effrayant,
Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant :
D'esclave il devient libre, à la cour il échappe,
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.

RACINE fils.

(17) Pag. 227. *Forêt du Perche.*

L'abbaye de Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe (car c'est ainsi qu'on la nommoit) fut fondée par Rotron, comte du Perche, l'an 1140 ; elle étoit située entre Séez, Mortagne, Verneuil et l'Aigle, dans un vallon où les collines et la forêt qui l'environnoient sont disposées de telle sorte qu'elle sembloit vouloir la cacher au reste de la terre.

En arrivant dans cette célèbre abbaye, et après avoir traversé la grande cour qui étoit remplie d'arbres fruitiers, on trouvoit la porte du couvent, où un religieux de la maison faisoit l'office de portier. Lorsqu'il avoit ouvert, on descendoit dans une espèce de vestibule qui n'avoit que quatre toises de long, et neuf à dix pieds de large. A main droite étoit une chambre pour recevoir les hôtes, et à main gauche une salle où ils mangeoient. Pendant que le religieux qui vous avoit ouvert alloit donner avis au père abbé ou au prieur, de l'arrivée de ceux qui étoient entrés, on demeuroit dans la chambre où l'on pouvoit s'instruire de quelle maniere il falloit se comporter dans ce lieu ; car il y avoit des petits tableaux attachés contre la muraille, ou étoit écrit :

« On supplie humblement ceux que la divine Providence
» conduira dans ce monastère de trouver bon qu'on les
» avertisse des choses qui suivent :

» On gardera dans le cloître un perpétuel silence : lorsque
» l'on parle dans les lieux destinés pour cela, ou même dans
» les jardins, on le fait d'un ton de voix moins élevé que l'on
» peut ;

» On évite la rencontre des religieux autant qu'il est
» possible en tout temps, surtout dans celui du travail des
» mains ;

» On s'adresse au portier si l'on a besoin de quelque chose,
» parce que les religieux qui sont étroitement obligés au si-
» lence ne donnent nulle réponse à ceux qui leur parlent ;

» Les domestiques n'entrent jamais dans les cloîtres et dans
» la maison ;

» On ne se promène point dans les jardins entre onze heures » et midi. »

Le vestibule étoit aussi rempli de passages tirés de l'Ecriture-Sainte, qui étoient comme les premiers avis que l'on donnoit à ceux qui arrivoient, et même bien souvent les plus longs entretiens que la plupart des étrangers pouvoient avoir dans cette maison, où l'on pouvoit dire que les murailles parloient, et que les hommes ne disoient mot.

Lorsque le P. Prieur, ou quelqu'autre religieux, étoit venu recevoir les nouveaux hôtes, il se prosternoit à leurs pieds, ensuite il les faisoit passer dans le cloître, les conduisoit à l'église pour y adorer le Saint-Sacrement. A leur retour ils entroient dans la salle commune, et, en attendant le repas, un religieux lisoit un chapitre de l'*Imitation*.

Ce que l'on servoit à la table des hôtes étoit pareil à ce que l'on donnoit aux religieux, c'est-à-dire que l'on n'y servoit que des mêmes légumes et du même pain, et qu'on n'y buvoit du cidre comme au réfectoire. Les mets ordinaires étoient un potage, deux ou trois plats de légume, et un plat d'œufs, qui étoit la portion extraordinaire des étrangers, car on ne leur servoit point de poisson, quoique les étangs en fussent remplis; quelquefois aussi l'on donnoit du vin aux personnes incommodées.

Ces pieux anachorètes se couchoient à huit heures en été, et à sept en hiver; ils se levoient la nuit à deux heures pour aller à matines, qui duroient ordinairement jusqu'à quatre heures et demie; au sortir de matines, si c'étoit l'été, ils pouvoient s'aller reposer dans leurs cellules jusqu'à primes; mais l'hiver ils alloient dans une chambre commune proche du chauffoir, où chacun lisoit en particulier. A cinq heures et demie on disoit primes, qui duroient une bonne demi-heure: ensuite, ils alloient au chapitre où ils restoient encore une demi-heure; sur les sept heures on alloit travailler; chacun quittoit sa *coule*, ou habit de dessus, et, retroussant celui de dessous, ils se mettoient les uns à labourer la terre, les autres à la cribler, d'autres à porter des pierres; chacun recevoit sa tâche sans

choix ni élection de ce qu'il devoit faire, l'abbé lui-même se trouvoit au travail. Il y avoit des lieux destinés pour travailler àcouvert, où les religieux s'occupoient les uns à écrire des livres d'église, les autres à relier, quelques-uns à des ouvrages de menuiserie, d'autres à tourner, ainsi qu'à différens travaux nécessaires à l'usage de la maison.

Lorsqu'ils avoient travaillé une heure et demie, ils alloient à l'office qui commençoit à huit heures et demie, ils disoient tierce, ensuite la messe et sexte.

La maniere dont ces religieux faisoient l'office étoit digne d'admiration; rien ne touchoit plus le cœur, et n'élevoit davantage l'esprit à Dieu que leur chant qui étoit expressif et agréable. Quoiqu'à genoux et prosternés, ils étoient toujours accompagnés d'une humilité si profonde, qu'on voyoit bien qu'ils étoient encore plus soumis d'esprit que de corps. Apres sexte ils se retiroient dans leur chambre jusqu'à dix heures et demie, c'est-à-dire environ une demi-heure, pendant laquelle ils pouvoient s'appliquer à quelque lecture; ensuite ils alloient chanter none, si ce n'est au jour de jeûne de l'Eglise que l'office étoit retardé, et qu'on ne disoit none qu'un peu avant midi, après quoi ils alloient au réfectoire.

C'est là qu'on voyoit revivre la même austérité que dans la règle primitive; car le surplus du temps qu'ils n'employoient point dans le jour à prier, étoit réservé exclusivement aux travaux les plus grossiers et les plus fatigans. Chaque jour ces religieux creusoient leur fosse, et à fur et à mesure qu'elle étoit à sa profondeur, ils la remplissoient de nouveau, et s'aidoient même mutuellement dans ce pieux et saint exercice.

Jamais ils n'avoient entre eux la moindre conversation, ils étoient morts au monde; on les voyoit errer çà et là dans les longs cloîtres silencieux, dans les jardins sans art; ils ressembloient, dis-je, à des spectres hideux, tant leur corps mortel succomboit déjà sous le poids des austérités les plus rigoureuses, avant même leur sixième lustre accompli. On entendoit autour d'eux ce murmure confus: *Frère, il faut mourir: Frere, il le faut*, répondoit alors une voix d'une teinte sépulcrale, et qui

remplissoit de terreur et d'effroi l'homme mondain qui s'égaroit dans ces solitudes.

Un peu avant midi ils alloient au réfectoire : il étoit fort grand : il y avoit un long rang de tables de chaque côté ; ces tables étoient nues et sans nappes, mais fort propres. Chaque religieux avoit sa serviette, sa tasse de faïence, son couteau, sa cuillère et sa fourchette de buis, qui demeuroient toujours en même place : ils avoient devant eux un pain fort bis et gros, car on n'en sassoit pas la farine, elle étoit seulement passée au crible ; on leur servoit un potage, quelquefois aux herbes, d'autres fois aux pois ou aux lentilles, avec deux petites portions aux jours de jeûne ; savoir, un petit plat d'épinards ou de feves, ou de bouillie ou gruau ; car on n'affectoit pas de de diversifier les mets à tous leurs repas.

Leurs potages étoient toujours sans beurre et sans huile, et dans les autres choses ils n'y en mettoient que rarement, et jamais aux jours de jeûne. Leur bouillie n'étant faite alors qu'avec de la farine, de l'eau et du sel, leurs sauces ordinaires étoient avec de l'eau épaissie avec un peu de gruau, et quelquefois un peu de lait ; leur unique boisson étoit un pot d'eau, un autre pot d'environ chopine de Paris, un peu plus qu'à moitié plein de cidre, parce que ce qui manquoit pour le remplir, on le gardoit pour leur collation, n'ayant en tout qu'une chopine de cidre par jour. Tous les religieux se trouvoient ensemble au réfectoire, même le portier, qui pour lors apportoit les clefs à l'abbé ; après le repas ils rendoient grâces à Dieu, et alloient à l'église achever leurs prières ; ensuite ils se retiroient dans leurs cellules, où ils s'appliquoient les uns à la méditation et contemplation, les autres à conférer avec l'abbé. A une heure, ou environ, l'on sonnoit pour retourner au travail ; après une heure et demie, et quelquefois deux heures d'occupation, on sonnoit la retraite : alors chacun quittoit ses sabots, remettoit ses outils en place, et reprenoit sa coule, et se retiroit dans sa chambre pour lire et méditer jusqu'à vêpres qu'on disoit à quatre heures : elles duroient environ trois quarts d'heure. A cinq heures on retournoit au réfectoire, où

chaque religieux trouvoit pour sa collation un morceau de pain de quatre onces, le reste de sa chopine de cidre, avec deux poires ou deux pommes, ou quelques noix; aux jours de jeûne de l'Eglise ils n'avoient que deux onces de pain, et une fois à boire. Un quart d'heure leur suffisoit pour faire collation; pendant une demi-heure ils se rendoient dans le chapitre où l'on faisoit quelques lectures jusqu'à six heures, qu'on alloit dire complies; ensuite on faisoit une méditation d'une demi-heure. Ils recevoient l'eau bénite de la main de l'abbé : à sept heures on sonnoit la retraite afin que chacun se mît au lit; ces religieux se couchoient tout vêtus sur des ais où il y avoit une paillasse piquée, un oreiller rempli de paille, et une couverture. Telle étoit la maniere de vivre de ces pieux solitaires, qui nous retraçoient si vivement les austérités des enfans de la *Thébaïde;* comme les *Pacome*, les *Hilarion*, ils vivoient du travail de leurs mains, et les revenus de l'abbaye de la Trappe étoient employés à donner l'hospitalité pendant trois jours à chaque voyageur qui se présentoit au couvent, et le surplus soutenoit un grand nombre de familles..... Le criminel venoit y expier ses fautes, le malheureux y trouvoit un refuge, et celui qui y étoit appelé par une vocation sainte, édifioit non-seulement les gens du siècle qui venoient en foule dans ce saint lieu y contempler l'utile réformation des enfans de *Rancé*, mais la plupart, nouveaux *Comminges*, y donnoient l'exemple de toutes les vertus. En 1792, et au moment où l'on força ces pieux cénobites à quitter leur monastere, et à renvoyer *leurs novices*, un jeune homme qui étoit sur le point de prononcer ses vœux, en mourut de douleur. Il portoit sur son cœur le portrait d'une femme qu'il avoit aimée à Amsterdam; la différence de religion avoit seule empêché ce mariage, et les parens de la demoiselle avoient exigé impérieusement qu'elle donnât sa main à un ministre de la religion réformée; de désespoir, le malheureux *Augustin* (c'est ainsi qu'il s'appeloit) renonça pour toujours à un monde frivole, et fut s'ensevelir tout vivant dans cette abbaye célèbre de la Trappe; mais au moment d'expirer sur la cendre il remit au père abbé un cordon de cheveux et un

portrait, pour être renvoyés à celle qu'il n'avoit cessé un instant de regretter. Le digne religieux s'acquitta fidèlement de sa mission; mais cette tendre amie ne put survivre à celui qu'elle adoroit encore, malgré les nouveaux nœuds qui l'enchaînoient, et qui lui imposoient le devoir d'étouffer un sentiment injurieux à son époux. Elle mourut en langueur dans la même année.

(18) Pag. 231. *La mort d'un grand personnage.*

Cette première énigme est déjà devinée au Nord; une seconde ne peut tarder à l'être; la dernière surtout doit avoir le double mérite, non-seulement d'étonner l'*Europe*, mais elle doit mettre en tout leur jour les talens et la politique profonde d'un sage et vaillant capitaine.

(19) Pag. 233. *Magie des charmes.*

Divination, pouvoir ou caractères magiques, avec lesquels on croit que les sorciers font, par le secours du *démon*, des choses merveilleuses, et fort au-dessus des forces de la nature.

Ce mot vient du latin *carmen*, vers, poésie, parce que, dit-on, les conjurations et les formules des magiciens étoient conçues en vers; c'est en ce sens qu'on a dit :

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.

On comprend parmi les charmes, les phylactères, les ligatures, les maléfices, et tout ce que le peuple appelle sorts.

Phylactère, nom qui signifie en grec préservatif, et que les juifs ont donné à de certains instrumens ou ornemens qu'ils portoient, et qu'ils appeloient en hébreu *Thephilim*, c'est-à-dire instrument de prière, parce qu'on les portoit particulierement dans le temps de la prière. Ces phylactères des juifs étoient des morceaux de parchemin bien choisis, sur lesquels on écrivoit en lettres carrées avec soin, et avec de l'encre préparée exprès, des passages de la loi. On les rouloit ensuite, et on les attachoit dans une peau de veau noire qu'on portoit, soit au bras, soit au front. Il est fait mention de ces *phylactères* dans l'évangile de Saint-Mathieu, où Jésus-

Christ faisant le portrait des Pharisiens, dit qu'ils aiment à étendre leurs *phylacteres : dilatant* phylacteria *sua*, c'est-à-dire qu'ils affectoient d'en porter de plus larges que les autres. Quelques-uns croient que Moïse est l'auteur de cette coutume, et se fondent sur ce verset du Deutéronome, C. VI : *Vous lirez ces paroles pour signes sur vos mains, et elles vous seront comme des fronteaux entre vos yeux.* Les docteurs juifs modernes ont poussé l'extravagance jusqu'à soutenir sérieusement que Dieu en portoit sur sa tête. Quelques auteurs ont étendu le nom de *phylacteres* aux anneaux et bracelets constellés, aux talismans, et même aux reliques des saints.

Ligature, *Divinat.* Delrio, qui traite assez au long de cette matiere dans ses *Dispositions magiques*, liv. III, part. I. quæst. III, sect. 8, pag. 417 et suiv., dit que les sorciers font cette ligature de diverses manières, et que Bodin en rapporte plus de cinquante dans sa Démonomanie, etc.

La crédulité sur cet article a été de tous les temps, ou du moins il y a eu de tout temps une persuasion universellement répandue, que des hommes pervers, en vertu d'un pacte fait avec le démon, pouvoient causer du mal et la mort même à d'autres hommes, sans employer immédiatement la violence, le fer ou le poison, mais par certaines compositions accompagnées de paroles, et c'est ce qu'on appelle proprement *charmes*.

Pour donner un exemple des *charmes magiques*, nous en rapporterons un par lequel on prétend qu'il s'est exécuté des choses fort singulieres en fait d'empoisonnement de bestiaux, de maladies aiguës, et de douleurs causées à différentes personnes. Le voici tel qu'il a été décrit par un fameux sorcier nommé Bras-de-Fer, au moment qu'il alloit subir son supplice en France. Il fut, dit-on, exécuté à Provins il y a cinquante ans ; ce que nous n'obligeons personne de croire.

On prend une terrine neuve vernissée, qu'il faut n'avoir ni achetée ni marchandée ; on y met du sang de mouton, de la laine, du poil de différens animaux, et des herbes venimeuses qu'on mêle ensemble, en faisant plusieurs grimaces

et cérémonies superstitieuses, en proférant certaines paroles, et en invoquant les démons. On met ce charme caché dans un endroit voisin de celui auquel on veut nuire, et on l'arrose de vinaigre, suivant l'effet qu'il doit produire. Ce charme dure un certain temps, et ne peut être emporté que par celui qui l'a mis, ou quelque puissance supérieure.

Delrio adopte tous les faits sur cette matière avec aussi peu de précaution que Jean Wyer, protestant, médecin du duc de Clèves, qui a beaucoup écrit sur le même sujet, en apporte à les rejeter, ou à les attribuer à des causes naturelles; ce qui n'empêche pas que Bodin, dans sa Démonomanie, ne regarde Wyer comme un insigne magicien. Croire tout, ou ne rien croire du tout, sont des extrêmes également dangereux sur cette matière délicate, que nous nous contentons d'indiquer, et qui demanderoit, pour être approfondie, un temps et des recherches que la nature de cet ouvrage ne comporte pas.

Encyclopédie.

(20) Pag. 233. *Mystères de Pythagore.*

Pythagore naquit à Samos, entre la quarante-troisième et la cinquante-troisième olympiade; ce philosophe professa la double doctrine, et il eut deux sortes de disciples; il donna des leçons publiques, et il en donna de particulières; il enseigna dans les gymnases, dans les temples et sur les places; mais il enseigna aussi dans l'intérieur de sa maison. Il éprouvoit la discrétion, la pénétration, la docilité, le courage, la constance, le zèle de ceux qu'il devoit un jour initier à ces connoissances secrètes, s'ils le méritoient, par l'exercice des actions les plus pénibles; il exigeoit qu'ils se réduisissent à une pauvreté spontanée; il leur imposoit un silence de deux ans, de trois ans, de cinq, de sept, selon que le caractère de l'homme le demandoit. Un voile partageoit son école en deux espaces, et déroboit sa présence à une partie de son auditoire. Ceux qui étoient admis en deçà du voile l'enten-

doient seulement ; les autres le voyoient et l'entendoient ; sa philosophie, énigmatique et symbolique pour les uns, étoit claire, expresse et dépouillée d'obscurités et d'énigmes pour les autres. On passoit dans l'étude des mathématiques à celle de la théologie, qui ne se professoit que dans l'intérieur de l'école, au-delà du voile ; il y eut quelques femmes à qui ce sanctuaire fut ouvert ; les maîtres, les disciples, leurs femmes et leurs enfans vivoient en commun ; ils avoient une règle à laquelle ils étoient assujétis. On pourroit regarder les pythagoriciens comme une espèce de moines païens d'une observance très-austère ; leur journée étoit partagée en diverses occupations ; ils se levoient avec le soleil ; ils se disposoient à la sérénité par la musique et par la danse ; ils chantoient en s'accompagnant de la lyre ou d'un autre instrument, quelques vers d'Hésiode ou d'Homère ; ils étudioient ensuite ; ils se promenoient dans les bois, dans les temples, dans les lieux écartés et déserts, partout où le silence, la solitude, les objets sacrés, imprimoient à l'âme le frémissement, la touchoient, l'élevoient et l'inspiroient ; ils s'exerçoient à la course ; ils conféroient ensemble ; ils s'interrogeoient ; ils se baignoient ; ils se rassembloient autour des tables servies de pain, de fruits, de miel et d'eau ; jamais on n'y buvoit de vin ; le soir on faisoit des libations ; on lisoit, et l'on se retiroit en silence.

« La conservation de la santé, dit cet illustre philosophe,
» consiste dans une juste proportion du travail, du repos et
» de la diète.

« Il faut s'interdire les alimens abjects aux yeux des *dieux*,
» parce qu'ils en sont aliénés.

» Il faut s'interdire les mets sacrés, parce que c'est une
» marque de respect qu'on doit aux êtres auxquels ils sont
» destinés, que de les soustraire à l'usage commun des hommes.
» Il faut s'interdire les mets qui suspendent la divination, qui
» nuisent à la pureté de l'âme, à la chasteté, à la sobriété, à
» l'habitude de la vertu, à la sainteté, et qui mettent le désordre
» dans les images qui nous sont offertes en songe.

» Il faut s'interdire le vin, les viandes.

» Il ne faut se nourrir ni du cœur, ni de la cervelle, ni de la
» mauve, de la mûre, de la feve, etc.

» Il ne faut point manger de poissons.

» Le pain et le miel, le pain de millet avec le chou cru ou
» cuit, voilà la nourriture du Pythagoricien.

» Il n'y a point de meilleur préservatif que le vinaigre.

» On attribue à Pythagore l'observation des années climac-
» tériques et des jours critiques.

» Il eut aussi sa pharmacie.

» Il eut ses symboles; en voici quelques-uns :

» Si tu vas adorer au temple, dans cet intervalle ne fais ni
» ne dis rien qui soit relatif à la vie.

» Adore et sacrifie les pieds nus.

» Laisse les grands chemins, suis les sentiers.

» Adore l'haleine des vents.

» Ne remue point le feu avec l'épée.

» Ne fais point cuire le chevreau dans le lait de sa mère

» Prête l'épaule à celui qui est chargé.

» Ne saute point par-dessus le joug.

» Nourris le coq, mais ne l'immole point.

» Ne coupe point de bois sur les chemins.

» Ne satisfais point aux besoins de la nature le visage tourné
» au oleil.

» Ne reçois point d'hirondelles sous ton toit.

» Plante la mauve dans ton jardin; mais ne la mange pas.

» Touche la terre quand il tonne.

» Prie à haute voix, etc..... »

Il suit de ce qui précède, que Pythagore fut un des plus grands hommes de l'antiquité. Sa doctrine sur la transmigration des âmes, nous apprend que l'âme est une ombre; elle se meut d'elle-même; que son progrès se fait du cœur au cerveau; elle est la cause des sensations; sa partie raisonnable est immortelle, les autres parties périssent; elle se nourrit de sang; les esprits produisent ses facultés.

L'âme et ses puissances sont invincibles, et l'æther ne s'aperçoit pas ; les veines et les artères sont ses liens.

L'âme renferme en elle le nombre quaternaire. Si les veines sont les liens de l'âme, le corps est sa prison.

Il y a huit organes de la connoissance : le sens, l'imagination, l'art, l'opinion, la prudence, la science, la sagesse, l'intelligence; les quatre derniers sont communs à l'homme et aux Dieux : les deux précédens à l'homme et aux bêtes ; l'opinion lui est propre. L'âme, jetée sur la terre, est vagabonde dans l'air : elle est sous la figure d'un corps.

Aucune âme ne périt ; mais après un nombre de révolutions, elle anime de nouveaux corps, et de transmigrations en transmigrations, elle redevient ce qu'elle a été.

Le *pythagorisme* fut professé deux cents ans de suite. La hardiesse de ses principes, l'affectation des législateurs et des réformateurs des peuples dans ses sectateurs, le secret qui se gardoit entr'eux, et qui rendit leurs sentimens suspects, le mépris des autres hommes qu'ils appeloient les *morts*, la haine de ceux qu'on excluoit de leurs assemblées, la jalousie des autres hommes, furent les causes principales de son extinction. Ajoutez-y encore la désertion générale qui se fit au temps de *Socrate*, de toutes les écoles de philosophie pour s'attacher à ce trop célèbre et trop malheureux philosophe.

Encyclopédie.

(21) Pag. 251. *Songes.*

La dernière révolution de la *Suède* a rappelé au souvenir de plusieurs anciens Suédois une anecdote extrêmement singulière, quoique peu répandue : c'est une vision qu'eut le roi Charles XI, et dont le récit, fait par ce prince lui-même, étoit conservé dans quelques Mémoires du temps, comme une rareté politique. L'original, assure-t-on, est déposé aux archives de la couronne : il vient, pour la première fois, d'en paroître une copie imprimée dans le quatrième cahier du recueil allemand intitulé : *Vater landisches Museum*. En voici une traduction littérale :

« Moi, Charles, onzième du nom, présentement roi de Suède, me sentis accablé plus que de coutume de mon mal mélancolique dans la nuit du 16 au 17 décembre 1676. M'étant éveillé sur les onze heures et demie, mes yeux se portèrent par hasard vers les fenêtres, et je fus frappé d'une grande lueur qui paroissoit venir de la salle de la diète: je la fis remarquer au grand-bailli Bjelke qui étoit dans ma chambre, en lui disant que je craignois que le feu n'eût pris dans cette partie. Il me répondit que ce n'étoit pas autre chose que le reflet du clair de lune dans les vitraux. Satisfait de cette explication, je me retournai du côté de la muraille pour goûter quelque repos; mais, éprouvant une excessive agitation, je jetai de nouveau les yeux sur les fenêtres, et la même clarté m'inquiétant, je témoignai de nouvelles craintes; le bon et honnête grand-bailli m'assura encore que la lune seule produisoit cet effet. Au même instant survint son frère, le conseiller intime, pour s'informer de mon état. Je m'empressai de lui demander s'il n'avoit pas remarqué une lueur extraordinaire dans la salle de la diète. Après quelques instans de silence, il me répondit qu'il n'y avoit d'incendie nulle part, et prétendit également attribuer au clair de lune ce qui frappoit mes regards. Me sentant plus tranquille, je considérai attentivement les fenêtres de la salle; mais il me sembla tout à coup y apercevoir des hommes à travers les vitraux.

» Je me levai sur-le-champ, ouvris une croisée, et, vivement frappé du grand éclat de lumières, je dis: « Messieurs, il se » passe là quelque chose d'extraordinaire: vous pensez sans doute » que celui qui craint Dieu ne doit point avoir d'autre crainte; » ainsi je veux aller voir moi-même quelle peut être la cause de » tout ceci. » J'ordonnai aussitôt que l'on appelât le concierge avec les clefs. Lorsqu'il fut venu, je montai dans le passage secret qui est au-dessus de mon appartement, à droite de la chambre à coucher de *Gustave-Vasa*. Sur mon ordre d'ouvrir la porte, le concierge me supplia de l'en dispenser; j'en chargeai alors le grand-bailli qui m'adressa la même prière. Je me retournai ensuite vers le conseiller intime *Oxenstiern* qui nous avoit rejoints; mais il me répondit: « Sire, j'ai juré de sacrifier ma

» fortune et ma vie pour Votre Majesté, mais non de faire une
» chose telle que d'ouvrir cette porte. » Je ne pus me défendre
moi-même, en cet instant, d'une sorte d'émotion; reprenant aussitôt
courage, néanmoins, je saisis les clefs, et j'ouvris la porte;
les murs et le parquet même de la chambre étoient tendus de
noir, un frémissement subit s'empara de nous tous. Je me
dirigeai cependant vers la salle de la diète.

» Je commandai au concierge d'ouvrir; mais il me conjura
d'avoir encore pitié de lui, et les autres ne témoignerent pas
moins de frayeur et de répugnance. J'ouvris donc encore moi-même
la porte de cette salle; mais je n'y eus pas plus tôt mis le
pied, que je le retirai avec précipitation. Je dis à mes compagnons :
« Messieurs, voulez-vous me suivre? Nous verrons ce
» qui se passe ici; et peut-être le Seigneur veut-il nous y faire
» une révélation. » Tout tremblans, ils me répondent : « Oui,
» Sire. » Nous entrons.

» Le premier objet qui frappe nos regards est une grande table,
autour de laquelle étoient assis seize hommes d'une figure imposante.
De grands livres étoient ouverts devant eux : la place
d'honneur étoit occupée par un jeune homme de seize à dix-huit
ans, qui avoit la couronne en tête et le sceptre à la main. A sa
droite étoit un grand et bel homme d'environ quarante ans,
dont la figure annonçoit la loyauté; à sa gauche, un vieillard de
soixante-dix ans. Je remarquai que le jeune roi secoua plusieurs
fois la tête, et qu'aussitôt tous les assistans frappèrent fortement
sur leurs livres. Mes yeux furent alors détournés par la vue
d'une multitude de billots rangés autour de la table : des bourreaux,
les manches retroussées, abattoient des têtes l'une apres
l'autre, et des flots de sang commencerent à couler. Dieu
m'est témoin que j'étois plus qu'épouvanté! Je regardai pourtant
à mes pantoufles pour voir si elles étoient souillées de
sang, et j'observai avec satisfaction qu'il n'en étoit rien. Les
malheureuses victimes étoient pour la plupart de jeunes gentilshommes.
Portant alors mes regards vers un angle de la salle,
je vis un trône à demi renversé, et auprès un homme qui pa-

roissoit être le régent du royaume : il avoit environ quarante ans.

» Frissonnant d'effroi, je me retirai vers la porte en m'écriant : « Quelle est la voix de Dieu que je dois entendre ? » quand tout ceci doit-il arriver ? » L'on ne me répondit point, mais le jeune roi secoua la tête, et tous ses conseillers frappèrent fortement sur leurs livres. Je criai encore plus haut : « Apprends-moi, ô Dieu ! quand ceci s'accomplira, et prescris-moi ce qu'il faudra faire alors. » Le jeune roi prit la parole, et me dit : « Ce que tu considères n'arrivera point de » ton temps, mais sous le règne du sixième roi qui viendra » après toi : il aura le même âge et la même figure que tu » me vois ; cet homme qui est près de moi t'annonce que » son tuteur aura les mêmes dehors ; le trône sera menacé de » sa chute par quelques jeunes seigneurs dans les dernières » années de ce tuteur ; mais celui-ci saura tellement le redresser et le consolider qu'il sera plus inébranlable que jamais ; il sera occupé alors par un roi plus grand que tous » ceux qu'a eus et aura la Suède. Il fera le bonheur du » peuple suédois, et atteindra une extrême vieillesse. Il » éteindra toutes les dettes de l'Etat, et laissera un riche » trésor ; mais avant qu'il opère toutes ces merveilles, il » rencontrera des obstacles que tes conseils doivent lui aider » à surmonter... » Comme il finissoit ces mots, tout disparut, et nous nous retrouvâmes seuls, nos lumieres à la main.

» En repassant par la chambre de *Gustave-Vasa*, nous remarquâmes que la tenture noire en étoit enlevée, et que tout y étoit remis dans l'ordre accoutumé. Dès que je fus rentré dans mon appartement, je me mis à écrire, en forme de lettres, et aussi bien que je le pus, les avis de mon génie protecteur, et les consignai sur mes tablettes, et les fis revêtir des signatures du grand-bailli *Bjelke*, et du conseiller intime *Oxenstiern*, et y fis apposer mon scel. »

Un savant de Dijon s'étoit fatigué tout le jour sur un endroit essentiel d'un poëte grec, sans y pouvoir rien com-

prendre : rebuté et fatigué de sa longue application, il se couche, son chagrin l'endort ; et comme il est dans le fort du sommeil, son génie le transporte en esprit à Stokholm, l'introduit en esprit dans le palais de la reine Christine, le conduit dans sa bibliothèque ; il suit des yeux tous les livres, et ses regards étant tombés sur un petit volume dont le titre lui paroît nouveau, il l'ouvre, et après avoir feuilleté dix ou douze pages, il y aperçoit dix vers grecs, dont la lecture lève entièrement la difficulté qui l'a si long-temps occupé. La joie qu'il ressent à cette découverte l'éveille ; son imagination est si remplie de cette poésie grecque, qu'elle lui revient, et qu'il la répète sans cesse. Il ne veut pas l'oublier, et pour cela il bat le fusil ; et avec le secours de sa plume, il la consigne sur le papier, après quoi il tâche de rattraper son sommeil... Le lendemain à son lever il réfléchit sur son aventure nocturne, et la trouvant des plus extraordinaires dans toutes ses circonstances, il se décide à la suivre jusqu'au bout. M. Descartes étoit alors en Suède auprès de la reine ; c'est à lui qu'il s'adressa pour faire rendre une de ses lettres à M. Chanut, qui y étoit ambassadeur. Il le supplia de lui marquer précisément si la bibliothèque de la reine, son palais et la ville de *Stokholm* sont situés de telle manière ; si dans une des tablettes de cette bibliothèque, et qui est dans le fond, il y a un livre de tel volume, de telle couverture, et avec tel titre sur la tranche ; enfin, si dans ce livre qu'il le conjure de lire exactement pour l'amour de lui, en cas qu'il s'y trouve, il n'y a pas dix vers grecs tous semblables à ceux qu'il a mis au bas de sa lettre.

L'ambassadeur lui répond que le plus habile ingénieur n'auroit pas mieux tiré le plan de *Stokholm* tel qu'il étoit dans sa lettre ; que le palais et la bibliotheque y étoient très-parfaitement bien dépeints ; qu'il avoit trouvé le livre en question dans la tablette désignée ; qu'il y avoit lu les vers grecs mentionnés ; que ce livre est très-rare ; mais néanmoins qu'un de ses amis lui en avoit promis un exemplaire qu'il enverroit en France par la première occasion ; qu'il le supplioit d'a-

gréer le présent qu'il lui en faisoit par avance, et de le regarder comme une marque de l'estime particuliere qu'il avoit pour sa personne. Cette histoire est publique, et il y a peu de gens connus dans la littérature qui l'aient ignorée.

Le génie de la princesse de Conti, nièce du cardinal Mazarin, lui fit voir en songe un appartement de son palais prêt à s'écrouler, et ses enfans qui y couchoient sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui s'étoit présentée à son imagination, remua son cœur et tout son sang : elle frémit, et dans sa frayeur elle s'éveilla en sursaut, et appela quelques femmes qui dormoient dans sa garderobe ; elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur maîtresse : elle leur dit sa vision, et qu'elle vouloit absolument qu'on lui apportât ses enfans. Ses femmes lui résisterent en citant *l'ancien proverbe que tous songes sont mensonges*. La princesse commanda qu'on les allât querir ; la gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir, et revinrent sur leurs pas dire que les jeunes princes dormoient tranquillement, et que ce seroit un meurtre de troubler leur repos. La princesse voyant leur obstination, et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer, on alla chercher les jeunes princes qui furent à peine dans la chambre de leur mere, que leur appartement fut abimé. Toute la cour fut informée du songe de la princesse.

La célèbre madame d'*Amillhon* étoit extrêmement attachée à feue Madame, épouse du frère de *Louis XIV*. Elle raconte qu'elle ne manquoit jamais de se trouver au petit coucher de la princesse ; elle commanda à un de ses pages d'aller voir si Madame quitteroit bientôt le jeu, parce qu'il étoit déjà deux heures après minuit. Le page à moitié endormi part néanmoins sur-le-champ : il falloit traverser le jardin, ou du moins le côtoyer. Quand il fut à la hauteur du grand bassin, il aperçoit auprès un convoi nombreux et magnifique. Cela lui parut extraordinaire, et pour le temps et pour le lieu. Il s'imagina néanmoins que ces gens-là auroient eu des raisons pour prendre cette route, et que *Monsieur* le leur avoit per-

mis. Dans cette pensée il continua son chemin sans s'arrêter, et sans croire qu'il y eût rien de surnaturel. Lorsqu'il fut arrivé où étoit Madame, il s'informa si le jeu dureroit encore long-temps. On lui dit qu'il alloit finir; il sort diligemment de l'appartement pour en avertir sa maîtresse; mais quand il fut vis-à-vis du grand bassin, il remarqua que le convoi étoit encore à la même place où il l'avoit vu, et qu'il n'avoit avancé ni reculé. Cette immobilité le rendit curieux, il s'en approcha, et ayant ouvert les yeux sur cette assemblée, il ne vit que des visages irréguliers et affreux, des gens qui portoient un cercueil couvert et debout, où il y avoit un cadavre enveloppé d'un suaire très-fin, des flambeaux et des torches superbes, enfin tout l'attirail funèbre dont on accompagne les grands jusqu'au lieu de leur sépulture. Cette vision l'effraya étrangement : il courut tout éperdu à l'appartement de Mme Amilthon, et ayant rencontré un de ses camarades, il lui dit : Mon ami, je suis mort; je vais me coucher; prenez la peine de dire à Mme Amilthon que Madame est sur le point de se retirer; suivez-la, ne parlez point de moi; et à votre retour venez à ma chambre. Tout cela fut exécuté : le camarade le rejoignit bientôt; il se trouva avec une grosse fievre : le page lui en dit la cause, et toutes les circonstances de la vision; mais il exigea de lui le silence et le secret, de peur d'être pris pour un visionnaire. Le camarade lui promit tout ce qu'il voulut; mais voyant le lendemain que la fièvre étoit continue, et deux jours après que le transport au cerveau se déclaroit par des rêveries et des discours sans raison, il crut qu'il hasarderoit la vie de son ami s'il ne découvroit pas promptement le véritable principe de son mal. Il n'hésita donc point de s'expliquer à Mme d'Amilthon qui, par bonté, appréhendoit la mort de ce jeune homme. Il lui raconta la frayeur mortelle, et la précaution qu'il avoit prise prudemment de l'engager au secret que le désir de le sauver lui faisoit violer. Elle loua l'esprit de l'un et de l'autre page; et ne s'en tenant pas tout-à-fait au récit qu'on venoit de lui faire, pour le savoir d'origine, elle mit des gens en sentinelle pour voir si le malade n'auroit pas quelque bon

intervalle où il pût lui rendre raison de ce qu'elle vouloit lui demander. Ce moment de tranquillité arriva ; Mme Amilthon en fut avertie : elle se rendit incessamment à la chambre du page infirme, et, avec sa douceur et son adresse ordinaires, elle lui fit dire tout le détail de son effrayante vision. Mme Amilthon fit part à Madame de ce récit et de ses réflexions morales : cette princesse y ajouta les siennes, et toutes deux ensemble craignirent quelque chose de funeste pour Monsieur, parce qu'il étoit alors indisposé ; et il appréhendoit lui-même que son mal ne devînt plus grand. Madame fut désabusée à ses dépens quinze jours après ; elle fut si brusquement emportée, que les trois quarts de *Paris* surent plutôt sa mort que sa maladie. Mme Amilthon parut inconsolable ; ses yeux versoient des torrens de larmes ; elle ne pouvoit souffrir personne auprès d'elle ; et, dans sa retraite, s'abandonnant librement à sa douleur, elle réfléchissoit sur l'aventure de son page, et ne doutoit point que la scène funèbre qui avoit été l'objet de sa vision, n'eût été ménagée par le génie de Madame, laquelle vouloit faire pressentir à sa favorite que cette princesse feroit bientôt le dénoûment de la pièce qui s'étoit représentée auprès du bassin.

J'ai rapporté dans mes *Souvenirs prophétiques*, pag. 395, un songe fait, il y a plusieurs années, et qui avoit laissé dans mon esprit des traces profondes ; aujourd'hui qu'il se trouve pleinement justifié par l'événement, il doit être classé, ce me semble, dans l'ordre de ceux à qui l'on accorde un caractère mystérieux......

Je vais de nouveau en rapporter un autre que je fis il y a près d'un *lustre*, et qui, s'il ne me retraçoit pas absolument les événemens qui se sont passés dans les fatals cent jours, au moins m'en révéloit le résultat ; c'est tout ce qu'on peut attendre d'une imagination *prophétique* que le sommeil dérobe à l'empire de la raison, et livre au prestige mobile de mille sensations incohérentes

Je rêvois donc que, de la dissidence de nos opinions politiques, étoient émanés de funestes et coupables écrits ; qu'ils se répandoient en profusion dans les faubourgs ; que même, en

plein jour, ou les affichoit. L'on poussoit l'impudence, que dis-je? l'extrême malveillance jusqu'à les lire publiquement dans les rues, où je voyois des hommes groupés çà et là comme en 1793. Je rencontrois même à chaque pas des énergumènes qui osoient vociférer des injures grossières contre la Famille royale. Je voulois leur imposer silence, il m'étoit impossible. Plus loin je remarque des militaires; ils étoient sans armes, et me paroissoient consternés. J'avançois toujours vers l'extrémité de la rue Dauphine. Là je remarque que l'on se précipitoit en foule sur les quais, où je voyois des gens sous divers costumes, et masqués, qui dépavoient la plupart des ponts. Je ne savois encore à quoi attribuer cette mesure singulière de sûreté. Je rétrograde nécessairement, et je me retrouve vers le carrefour Bussy, où un homme fut tué à mes côtés. Je parvins, quoiqu'avec peine, à rentrer chez moi; mais ne m'y croyant nullement en sûreté, ainsi que tout mon monde, je cours précipitamment vers l'un des faubourgs, où je possède plusieurs jardins. Je pénètre notamment dans un, qui se trouve placé sur des carrières, et j'examine qu'elles étoient soutenues par des espèces d'arcades; mais bientôt, honteuse de ma pusillanimité, je veux remonter au moyen d'un mécanisme particulier; et, malgré les cris des personnes qui m'étoient attachées, et que je laissois en ce lieu, je gagne les Boulevards Neufs. J'entendois alors des cris, sans pouvoir toutefois distinguer de quel côté ils venoient. J'approche des Invalides; le danger me paroît imminent. Néanmoins je persévère, et sus franchir plus d'un obstacle. Ne pouvant alors traverser pour gagner les Tuileries, vu la grande affluence de monde qui sembloit s'y porter, je longe le bord de l'eau, et me retrouve au bas du Pont-Neuf. Toutes les rues étoient alors gardées. Je passe au milieu des démolitions. Les balles siffloient à mes oreilles, et j'aperçois plusieurs personnes habillées de rouge, qui bientôt furent renversées à mes côtés. Je traverse le vieux Louvre, et arrive, avec une peine extrême, à la place du Palais-Royal. C'est là qu'étoit le lieu de la scène, c'est là seulement que je pus apprendre ce qui se passoit dans Paris. Il paroît qu'un *congé-*

tant étoit maître des rives de la Seine, et que la Famille royale se trouvoit assiégée au château. Toutes les issues de la place du Carrousel étoient hérissées de canons, et l'on disoit ouvertement que l'on alloit tirer sur le pavillon de l'Horloge. Saisie d'une juste indignation, je m'élance alors rue Saint-Thomas-du-Louvre, ou l'affluence étoit considérable. Aussitôt j'aperçois le Roi que des factieux environnoient; cependant il étoit suivi de quelques serviteurs fideles. Les princes étoient renfermés au palais, et juroient de s'y défendre jusqu'à la mort. Un cri d'indignation m'échappe; je me presse sur les pas du monarque, qui redoubloit d'efforts pour calmer les factieux. « *Français*, leur disoit-il, voulez-vous donner à un père le spectacle de ses enfans qui se déchirent à ses yeux! Si mes pleurs, si mes prières, si mes exhortations ne peuvent vous désarmer, tournez contre mon sein vos armes parricides. En parlant ainsi, le monarque me semble pénétré d'une douleur profonde. Il veut encore tenter un dernier effort sur cette troupe de factieux; c'est en vain; alors je lui dis: Sire, retournez de suite au château de vos pères; il n'en faut plus sortir jamais... *Louis* me fixe alors, et semble me dire: Cela m'est bien impossible; voyez, et jugez. A la vérité toutes les issues étoient si bien encombrées, que l'on n'alloit qu'au pas. Je me trouvois devant la boutique d'un marchand tailleur, et j'entrai pour y échanger mes vêtemens. Une femme me reconnoît, et dit: C'est mademoiselle Le Normand! que dites-vous de tout cela? — Je lui fais signe de se taire. Elle me donne de suite un pantalon et un gilet de drap vert. Sur-le-champ je monte au premier étage de cette maison, d'où je crie à toute cette multitude qu'il falloit sauver le Roi, et empêcher qu'il ne parvînt à la place du Palais-Royal, où, sans doute, il seroit en grand danger, et j'adressois la parole à tout le monde. Je déclinois mon nom, et j'annonçois, d'un ton prophétique, que tout alloit rentrer dans l'ordre. Plusieurs furieux voulurent cependant m'arrêter; mais le prince, que je ne quittois plus, me donne, par un mouvement spontané, une croix qu'il portoit. Elle me sembloit être celle de S. Louis. Je la

place ostensiblement sur mon cœur. Je voyois avec un plaisir extrême les boutiques se fermer, et les femmes employer les moyens les plus persuasifs pour engager leurs époux à me suivre ; elles alléguoient que je ne pouvois me tromper...... En entrant au Carrousel, de nouvelles difficultés retardent notre marche ; deux bouches à feu nous menacent. J'ai le courage, au risque de périr, de m'élancer sur l'une. Heureusement je fus secondée par plusieurs personnes, et nous parvînmes à les démonter toutes les deux. Le monarque rentre alors au château, environné de notre escorte ; mais je reste sur la place où un combat sanglant se livroit. J'animois, du geste et de la voix, nos braves ; mais je visois à saisir le chef des insurgés. Ils portoient tous des masques, et avoient la visière baissée, et leur costume étoit celui des anciens chevaliers. J'en distingue deux ; mais je ne peux parvenir à me rendre maîtresse que de celui qui commandoit l'artillerie. Le feu étoit terrible, et la terre étoit jonchée de mourans à mes côtés. En vain je veux arracher le masque de mon prisonnier ; je m'aperçois que sa tête est renfermée dans un casque de fer. Tout à coup la multitude veut se jeter sur lui pour le percer. Une femme lui porte un coup ; je cherche à le parer, et me trouve blessée à la main. Je redouble d'efforts pour l'arracher à leur fureur, et pour le conduire au *Roi*. A lui seul, dis-je, appartient de décider de son sort. Vingt fois le fer se croisa sur sa poitrine, et vingt fois je parvins à le détourner : cependant on se battoit encore de tous les côtés. Mon prisonnier me sembloit dans un état difficile à décrire ; il se croyoit perdu : ses lèvres étoient tremblantes : sa main serroit très-fortement la mienne ; cet homme sembloit douter de mes intentions. J'arrive au péristyle du palais : les gardes de service veulent lui porter plusieurs coups : les sabres, les baïonnettes le menacent de toutes parts ; d'un mot, d'un geste je lui fais faire passage ; je leur disois : Il faut qu'il parle au *Roi*. Ce furieux tentoit toujours de m'échapper ; mais je le retenois d'une main vigoureuse. En entrant dans la salle des Maréchaux, j'approche du monarque, et lui présente mon prisonnier. Plusieurs personnes opinent pour une mort prompte. Bientôt

il est jugé ; et au moment où, malgré mes supplications, il alloit avoir la tête tranchée, il fait un cri, et découvre aux yeux de cette multitude de courtisans, le fougueux *Buonaparte*. Il semble être dans une agitation cruelle, et dépose son épée sur les marches du trône : il fondoit en larmes. *Louis* me semble ému, et me dit : Vous m'avez peut-être sauvé par votre courage; mais que faut-il faire de cet homme, c'est à vous de prononcer. Je restai un instant indécise ; mais bientôt je dis : Il s'est rendu à ma foi ; il étoit armé devant vous, et pourtant il a commandé à sa fureur. Ce moyen est foible, à la vérité, puisque sur-le-champ il auroit expié son *régicide ;* il faut lui pardonner.... Il faut lui pardonner ! s'écrièrent mille voix pressantes. Non, non. Aussitôt *Buonaparte* fait un mouvement en arrière qui nous glace tous d'épouvante : nous crûmes un instant qu'il méditoit quelque chose de sinistre ; il ouvre même une des croisées qui donne sur la place du Carrousel, et s'écrie : La paix ! la paix ! et pour toujours déposez vos armes ! ce qu'ils firent, aux cris mille fois répétés de *Vivent à jamais les Bourbons !* et l'autre chef qui avoit repris le commandement en l'absence de *Buonaparte*, venoit d'être blessé dangereusement ; mais *Napoléon* disoit : Il est cent fois plus coupable que moi ; *et il me dit son nom en grec.* Alors il leur jette un anneau qu'il portoit au pouce droit, où étoit gravé une tête de *sphinx ;* il me serroit si fortement le bras, en ayant soin de me témoigner combien il m'étoit redevable, que je fais un cri, et me réveille.

Ce rêve, s'il en fût jamais un, fut raconté dans le temps à plusieurs personnes qui l'interprétèrent chacune à leur maniere ; mais ce qui me l'a rappelé, c'est que j'ai encore présent à la pensée l'endroit où j'ai vu mon souterrain : nulle entrée n'existoit alors pour y pénétrer. Il y a trois ans environ qu'une ouverture y fut faite, et précisément dans ce lieu-là même que j'avois vu en songe. Ces jours-ci j'ai eu la curiosité d'y faire descendre quelques personnes : elles me rapportèrent que l'intérieur en est soutenu par des espèces de pilastres qui forment un cintre ; ils sont tels que j'avois cru les voir. J'observe cependant qu'à cette époque ce terrain ne m'appartenoit pas. Je ne rap-

porte fidèlement ce songe, que pour prouver jusqu'où l'imagination peut parfois délirer; car je n'ai pas la folle vanité de croire que mon destin m'appelle au bonheur de sauver mon pays et mon *Roi*, trop heureuse, hélas! si mes foibles conseils sibyllins ont assez de vertu pour prévenir, quelquefois, le mal, et coopérer au bien public et même particulier !.... Puisque je disserte sur les songes, j'en vais raconter un dont la justesse et la singularité viennent récemment de rendre un sujet fidele à l'Etat, et de combler de joie toute une famille.

M. L. B. étoit parti très-jeune de chez ses parens qui, depuis dix-sept ans même ignoroient ce qu'il étoit devenu : à la vérité, on présumoit bien qu'il servoit l'Etat; mais le nom du corps et le lieu de sa résidence étoient restés inconnus. M. L. B., en quittant la maison paternelle, avoit encouru quelques reproches de sa famille : son âme, fiere et indépendante, n'avoit pu les supporter, et voilà d'où provenoit ce long silence qui plongea pendant plus de trois lustres sa digne mère et ses deux sœurs dans une profonde tristesse. En vain l'on avoit fait les recherches les plus exactes; en vain on avoit même écrit dans les principales villes de l'Europe, aucune nouvelle ne parvenoit; on finit par croire que ce jeune homme avoit grossi le nombre des victimes sacrifiées à l'ambition : quelqu'un même qui se prétendoit bien instruit, assuroit que ce militaire avoit péri à ses côtés. Ses parens le pleurèrent, et ne s'attendoient guère à le revoir. — M. L. B. avoit cependant appris la mort de son pere, frappé par nos dissensions révolutionnaires. Cet homme de bien n'avoit pu survivre à la perte de son fils unique, ainsi qu'à celle de sa fortune. Sa veuve vint alors à *Paris* avec ses deux enfans, et l'aînée, qui cultive les arts avec une sorte de distinction, trouva dans les ressources de ses nombreux talens le moyen de réparer en quelque sorte les privations qui nécessairement auroient été imposées à sa famille ; aussi cette généreuse personne fait le bonheur de tous les êtres qui l'environnent, et tous les jours des bénédictions lui sont personnellement adressées.

L'un de ces jours une personne de province remet une lettre à mademoiselle L. B., et lui dit : Depuis près de deux ans

il m'a été adressé d'Allemagne divers paquets sous enveloppe; ne connoissant personne dans ce pays, et les ports étant très-coûteux, je les ai laissés au rebut : celui que je vous apporte aujourd'hui est depuis le mois de septembre à la poste de M., il y seroit encore sans un *songe* que j'ai fait le 9 janvier dernier. Il me sembloit voir un militaire dont l'uniforme étoit étranger; il portoit les marques de son grade; sa figure ne me paroissoit pas tout-à-fait inconnue. Mais je ne pouvois me rappeler ni qui il étoit, ni où j'avois pu le voir; tout à coup il me dit : « Pourquoi ne remplis-tu pas mes in-
» tentions? Vainement je t'ai écrit, et la cupidité a mis seule un
» obstacle au désir que j'aurois de savoir ce qu'est devenue ma
» famille. Je suis un tel (il décline son nom); j'ai été blessé à
» la bataille de Wagram, et suis resté parmi les morts. Un
» officier *allemand* eut compassion de l'état où il me voyoit, et
» ce brave militaire me fit donner des soins. Resté seul au
» monde, puisque par ma faute je m'étois privé d'une famille
» chérie, je conçus dès-lors la noble ambition de m'en rappro-
» cher, mais honorablement. Pour y parvenir, je sollicitai mon
» bienfaiteur de m'admettre dans son régiment; car je ne pou-
» vois plus supporter l'idée de verser mon sang pour la cause
» de l'ennemi de l'*Europe* ; ma conduite et la bienveillance
» de mon *colonel* me firent bientôt remarquer; mais à l'é-
» poque de la guerre de 1814, je ne pus supporter l'idée de
» tourner mes armes contre ma patrie. J'obtins du prince de S...
» la permission de rester dans un corps de réserve, où, par
» le plus grand des hasards je parvins à rendre un service
» signalé au général en chef. Sans manquer aux devoirs d'un
» bon Français, j'empêchai deux régimens allemands d'être
» taillés en pièces : j'avois surpris des dépêches importantes en
» faisant arrêter deux espions qui osèrent pénétrer dans notre
» camp. Je fus récompensé d'une manière honorable et géné-
» reuse, et fait premier capitaine du corps de S..... Mainte-
» nant que la fortune m'a comblé de ses dons, je n'en veux
» pas seul goûter les douceurs, je suis libre; mais j'ai une
» *mere*, des *sœurs*... Si la parque m'a enlevé malheureusement

» quelqu'un d'entr'eux, j'espère que plusieurs me restent en-
» core pour partager avec moi le fruit de mes économies. Je
» suis au moment d'acheter une terre considérable en *Autriche*,
» et de m'y fixer pour toujours. Si en effet le destin m'avoit
» ravi tous mes proches, c'est vous, *Monsieur*, ajoutoit ce
» militaire, que j'ai choisi pour me tirer de l'anxiété cruelle où
» je suis sur le sort de mes parens; alors s'ils n'étoient plus, comme
» allié de loin à ma famille, je vous ferois mon héritier... » Je me
réveille à ces mots, ajoute cet homme; et malgré moi je
ne pouvois me rendormir. Je racontai mon rêve à plusieurs
personnes qui toutes me plaisanterent; mon épouse même
traita cela de conte puéril. Quoi qu'il en soit, frappé en-
core le lendemain par ce même songe, et ayant revu ce
même militaire qui alors me faisoit des menaces, je n'hésitai
plus, et fus retirer la dernière lettre timbrée d'Allemagne,
et que j'avois renvoyée. Jugez de ma surprise en voyant le
seing de M. L. B., de votre frère enfin, et en lisant que mon
songe étoit de point en point exact! Il est dans le régiment du
prince de L.... il y jouit d'une considération distinguée et
d'une fortune brillante. Il porte deux décorations, en attend
une troisième, et brûle d'impatience de revoir, d'embrasser
sa famille, et de faire son bonheur. Ce fait incroyable vient
de m'être raconté par Mlle L. B. J'ai lu la bienheureuse lettre;
il s'en trouvoit encore sept autres au bureau des postes, sous diffé-
rentes dates. J'avois annoncé à cette aimable personne qu'elle
auroit sous peu de jours une très-grande surprise; elle venoit
alors m'en remercier, car ma prédiction, mes chers adeptes,
s'étoit entierement réalisée....

(22) Pag. 259. *Cagliostro.*

Cet homme admirable, et dont on se plaît à raconter encore
aujourd'hui les étonnantes merveilles, étoit un fameux *cabaliste*:
il portoit sur lui un sceau d'or pur où étoient représentés les
dix *sephiroths* (1). Ce grand *alchimiste* avoit trouvé le secret de

(1) Ces dix *sephiroths* sont la couronne, la sagesse, l'intelli-
gence, la force ou la sévérité, la miséricorde ou la magnifi-

l'*œuvre* hermétique : aussi soutenoit-il publiquement que cette science sublime de la transmutation des métaux existoit et conduisoit les initiés à la perfection de la médecine universelle, d'autant plus, ajoutoit-il, qu'elle élève l'âme par degrés à la contemplation de ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, et que souvent la révélation a fait d'un simple apprenti un frère élu parfait. A l'égard de ce prince des philosophes, il paroît qu'il étoit réellement de l'ordre le plus relevé que l'on nomme les *cabalistes* contemplatifs.

Tout prouve que ce très-vénérable avoit travaillé dans le temple de *Salomon*, car il disoit souvent : « Ma loge est située » à l'*orient* de la vallée de *Josaphat*, dans un lieu où règnent » la paix, la vérité et l'union. Là se trouve un vaste laboratoire » où se faisoit *ma divine poudre de projection ;* c'est là que chaque » jour je créois des prodiges. Nulle puissance humaine ne pou- » voit ni n'avoit même le droit d'interrompre mes scientifiques » travaux ! Tous les *gnomes* m'étoient soumis, et sans le désir » insensé de venir passer quelques années dans l'ancienne » *Gaule*, j'aurois pu devenir un des monarques les plus puissans » de tout l'*orient*. » Ainsi s'exprimoit l'un des descendans directs du fameux *Mathusalem*. A la vérité, *Cagliostro* excita la plus vive curiosité dans toutes les cours, notamment dans celle de France. On ne savoit alors qui il étoit, d'où il venoit ; il possédoit une étude profonde de toutes les langues vivantes; il expliquoit tous les auteurs, s'exprimoit en *grec*, en *persan*, en *chinois*, etc., aussi correctement et avec autant de facilité qu'il parloit le français. Il donnoit à chaque instant la solution des problèmes les plus difficiles, et devinoit même jusqu'à la pensée..... Il guérissoit soit par le moyen de la sympathie, soit par celui que procure la connoissance des simples ; il opéroit des cures admirables sur les maux les plus invétérés, et sur les plaies les plus dangereuses.....

En outre, ce *philosophe* répandoit l'or à pleines mains ; on

---

cence, la beauté, la victoire ou l'éternité, la gloire, le fondement et le royaume.

ignoroit cependant quelle étoit la source primitive où il pouvoit puiser tant de richesses : il avoit un crédit ouvert chez la plupart des banquiers de l'Europe, et son faste ne le cédoit qu'aux princes. Tantôt il se disoit l'un des trois mages qui avoient assisté à la naissance du *Messie*, et tantôt il se faisoit passer pour le fils d'un *prince souverain*. Jamais on n'a pu découvrir au juste quel étoit véritablement le grand *Colphe* : il étoit bien vu de la plupart des grands ; il en est même qui lui donnerent des marques d'une confiance illimitée. Au moyen des rares connoissances qu'il prétendoit avoir, il étoit devenu le *Mentor* du fameux cardinal de *Rohan*. Il fut impliqué dans la malheureuse affaire du collier, resta long-temps à la *Bastille*, et fut condamné, par arrêt du Parlement, à sortir de la France. Ce digne rival des *Raimond Lulle*, *des Flamel*, etc., habita successivement quelques villes étrangeres; mais, par une fatalité bien inconcevable à un homme à qui l'avenir soi-disant étoit connu, il dirigea sa marche toujours incertaine vers la capitale des nations; c'est là que l'affreux *Typhon* l'attendoit sous les murs du Capitole. Vingt fois il l'avoit menacé, dans son courroux, de le précipiter du haut de la roche *Tarpéienne* : mais ce grand homme étoit parvenu jusqu'alors à se rendre maître de l'esprit de malice; il n'en fut pas ainsi des suppôts de l'Inquisition. Il fut dénoncé au saint-office, et sa puissance cabalistique ne pouvoit s'étendre sur les membres de ce fameux tribunal : aussi fut-il renfermé strictement au château *Saint-Ange*, et son proces ne tarda pas à lui être fait. Il étoit prévenu, entr'autres, d'être un insigne magicien, et c'en fut assez pour motiver un arrêt sanglant; mais le bon temps de brûler les fils de *Belzebuth* étoit heureusement passé, aussi en fut il quitte pour voir s'écouler doucement ses jours dans un affreux souterrain ; mon *cabaliste* redemandoit en vain ses fourneaux et ses matras : les geôliers de ce lieu redoutable demeuroient inflexibles. Il avoit bien encore à la vérité quelques foibles parcelles de cette divine *poudre de projection* ; il avoit été assez heureux pour la soustraire à l'œil actif de la plus minutieuse surveillance ; mais ce miracle si visible du *grand art* lui devenoit presque inutile dans un lieu

où il étoit difficile d'avoir de la lumière. Toutefois rien n'est impossible en *alchimie ;* et au moyen de phosphore qu'il sut à la fin se procurer, il réalisa en lingots pour plus de 300,000 fr. Avec ce précieux métal il gagna (dit-on) deux soldats préposés à sa garde ; et dès le lendemain de son évasion on assuroit publiquement que le fameux Cagliostro n'étoit plus de ce monde, tant on avoit d'intérêt à dissuader le peuple qui, toujours porté au merveilleux, auroit soupçonné de la magie dans cette fuite nocturne. Notre *philosophe* hermétique prit gaiement le chemin de Gènes-la Superbe, et, tandis que le bruit de ses anciennes pronesses se répandoit encore dans *Rome*, il passa tranquillement quelques années au sein de cette république, et ne la quitta que vers le commencement de ses troubles politiques. Il fut alors en *Suisse* où il vécut ignoré. En 1800 il vint à *Paris* où il séjourna peu. Un adepte me présenta cet homme unique : mais je ne voulus jamais croire que ce personnage singulier fût le véritable *Cagliostro* dont on avoit tant parlé (j'en doute même encore) : quoi qu'il en soit, il me raconta des choses vraiment extraordinaires, il m'initia dans nombre de secrets cabalistiques, de même qu'il me remit un recueil complet sur la connoissance des simples. Il daigna faire devant moi une expérience scientifique pour me démontrer quelles étoient celles que l'on pouvoit employer utilement pour faire de l'or potable. — J'apprends alors de lui avec un étonnement indicible que ce *maître se nommoit très-sage*, et qu'il avoit près de *sept cents ans*, étant né le 7 janvier 1182 ; mais il faisoit remonter sa primitive nativité à la première ère des *Chinois*. J'étois pénétrée de respect en la présence d'un patriarche aussi distingué, qui non-seulement voulut bien m'éclairer sur de ténébreux mystères, mais me fit même un cadeau vraiment inappréciable pour une *Sibylle*, c'est un Traité des Songes d'après le savant *Zoroastre ;* il y ajouta même l'explication du chêne d'or et de la figure *Pentagone* qu'il avoit de beaucoup simplifiée. En outre, il me donne encore la merveilleuse *Chronique martienne* ou se trouvent consignées des prédictions inédites, non-

seulement pour la *France*, mais bien pour tous les divers Etats de l'*Europe*; il met sous mes yeux *huit dessins frappans* par leur singularité. Il me permet de les calquer soigneusement, et m'invite à leur donner de la publicité avec la clef des neuf mystères qu'ils renferment. Aussi me fait-il donner ma parole comme parfaite *maçonne* (après toutefois avoir rompu en commun le *ciment*, les *materiaux*, fait aligner les *lampes*, et *même les* avoir *emplies*), de les faire paroitre dans un ouvrage en deux parties, qui contiennent non-seulement les principaux événemens passés, mais ceux même que nous garde l'impénétrable avenir pendant huit lustres, et même plus; alors il me dit: Je reviendrai en *France* en 1824, et vous apporterai une plante de la Chine, dont la seule friction aux restreintes pendant sept jours doit faire vivre centenaires, non-seulement vous, mais tous ceux que vous voudrez gratifier d'un tel bienfait. Cela dit, il me quitte, en me laissant dans le vague du doute. Je ne puis croire sérieusement que cet homme soit réellement *Cagliostro*, c'est, selon moi, quelque savant *Arabe* ou *Egyptien*. Sans cela la métempsycose auroit doublement favorisé le philosophe, en le faisant renaître sous sa même enveloppe corporelle: car, je le dis, des témoins dignes de foi m'ont assuré l'avoir vu réellement passer *de vie à trépas*. Quoi qu'il en soit, si ce n'est point lui que j'ai vu, ce ne peut être raisonnablement que l'un des sept *génies* privilégiés, et qui veillent constamment à la garde des empires: il aura, ce beau *sylphe*, dans sa toute bénigne sagesse, voulu me combler de riches bienfaits. Aussi, dans la seconde partie de cet ouvrage, qui doit suivre immédiatement cette première, je ménage à mes adeptes une douce surprise, car je veux leur donner, indépendamment des faits étonnans et merveilleux, des prédictions savantes et même incroyables; 1°. une explication raisonnée sur les songes; 2°. la valeur des nombres heureux, et la maniere de fixer *Plutus*, si tant est que ce *Dieu* puisse devenir constant; 3°. mon maître sera *Lavater* commenté par la théorie, et expliqué par la pratique; 4°. plusieurs manieres d'interpréter les oracles sibyllins, etc. Cette seconde partie sera ornée de sept gravures

emblématiques faisant suite à celles qui représentent *Paris et Rome*, etc.

(23) Pag. 270. *Chaillot*.

L'ami intime de l'un de nos administrateurs les plus distingués de l'année 1794, entretenoit des liaisons fort étroites avec une jeune dame très-jolie, mais dont la santé depuis quelque temps déclinoit visiblement : on lui conseilla d'aller respirer un air pur .... elle choisit Chaillot, et se mit en pension chez M.V.V. B. Là, sa maladie prit encore un caractère plus alarmant, et les plus habiles disciples du dieu d'Epidaure épuisèrent vainement toutes les ressources de leur art ; Mlle G. alloit succomber, lorsqu'elle apprit les cures merveilleuses qui s'opéroient par le moyen de la sympathie. La personne qui lui indiquoit ce secret précieux, lui promit de la diriger dans l'exécution des opérations nécessaires pour obtenir les grands résultats qu'elle espéroit, et bientôt en effet on mit la main à l'œuvre. Il falloit procéder par les principes de la haute magie. A la première heure du jour, au moment où le chien de minuit faisoit entendre ses cris sinistres, on se rendoit sur un terrain inculte ; et là, après avoir prononcé plusieurs conjurations, et fait des fumigations indispensables, on ouvroit la terre avec une bêche neuve, et on faisoit un trou de trois pieds carrés; ensuite, après quelques procédés prescrits par l'art négromancien, on enfouissoit dans ce trou une poule noire vivante. Malheur au téméraire qui eût osé l'exhumer, une mort soudaine eût été le prix de sa coupable entreprise. Mlle G. avoit fidèlement observé tout ce qui étoit prescrit pour le succès de cette importante opération ; mais le malheur voulut que des voisins indiscrets ayant aperçu de la lumière à une heure suspecte dans un lieu inhabité, et vu préparer une espèce de fosse, conçurent les plus odieux soupçons. Bientôt une rumeur secrète voulut qu'une mère coupable et dénaturée, après avoir trempé ses mains dans son propre sang, eût cherché à ensevelir le souvenir de sa faute avec le malheureux fruit d'un criminel amour. La police ne tarda pas à être instruite de cette étrange circonstance; des commissaires furent aussitôt délégués

pour procéder sous l'inspection de M. Xxx. lui-même, à la vérification de ce fait important. Il est essentiel d'observer, que parmi les effets attachés à l'inhumation d'une poule noire, se trouvent ceux-ci, que quiconque tentera de la déterrer tombera frappé d'une mort subite, et que les spectateurs qui coopéreront sciemment à l'exhumation de la volatile, mourront au bout de treize mois accomplis, ainsi que l'infortuné dont le charme sympathique aura été rompu. M. Xxx. n'ignoroit aucune de ces circonstances. Mlle G. l'avoit rendu confident de son opération magique; mais il se fût rendu coupable à ses propres yeux d'une pusillanimité indigne de lui, si, ajoutant foi à de pareilles absurdités, il eût refusé de remplir la mission qui lui étoit confiée. Il descendit donc sur les lieux avec les commissaires délégués auxquels il se garda bien de révéler quel seroit le résultat de leurs recherches, afin de ne pas compromettre Mlle G., en paroissant instruit de ses plus importans secrets. La place où l'inhumation s'étoit faite, ne fut pas difficile à découvrir : les voisins, témoins des fouilles mystérieuses, avoient fidèlement remarqué les lieux, et les indiquèrent aussitôt : on procéda à l'exhumation. Alors tout le courage de M. Xxx. s'évanouit.

Que ne peut la terreur sur l'esprit des mortels ?

Cet homme, ennemi irréconciliable de tous les vains préjugés, eut à peine vu donner les premiers coups de bêche, qu'il ne fut plus le même. Soit que son imagination frappée lui présentât tout à coup, comme des vérités terribles, ce que tout à l'heure encore il traitoit de mensonges grossiers; soit qu'une voix intérieure lui criât que les destinées de son amante étoient en effet attachées aux apprêts magiques avec lesquels cette poule avoit été ensevelie; soit tout autre effet inexplicable, M. Xxx. parut bientôt livré aux plus violentes agitations. La pâleur de la mort étoit sur son front, et son trouble croissoit à mesure que la fosse s'avançoit. Saisi d'un tremblement universel, il ne put vaincre plus long-temps les terreurs dont il étoit la proie. Un cri aigu lui échappe : Arrêtez, malheureux! ou bien une mort soudaine va tous nous frapper; arrêtez! Il dit, et tombe évanoui. On lui porte de prompts secours, on le rappelle à la vie;

mais le malheureux qui ouvroit la fosse continue son travail. A peine eut-il découvert la poule, qu'il tombe roide mort sur la terre fraîchement remuée. Tous les spectateurs sont saisis d'épouvante; mais le charme eut tout son effet. La malheureuse Mlle G. mourut au bout des treize mois accomplis. M. Xxx., qui, après avoir sciemment coopéré à l'opération, avoit cependant commandé qu'on ne l'achevât pas, fut sauvé par ce vœu qu'il avoit formé à temps; mais il lui est resté un tremblement dont il dissimule soigneusement la cause, et qui l'a rendu un peu moins incrédule sur les effets surprenans des opérations de la haute magie.

(24) Pag. 286. *Il ne faut jamais condamner sans entendre.*

Un grand personnage qui s'étoit prononcé ouvertement contre *Buonaparte*, quoiqu'ayant reçu de nombreux bienfaits de l'ex-empereur, vint trouver Mme D. S. le lendemain du 20 mars. Il cherche à pallier ses torts; il allègue de vaines et frivoles excuses; à l'entendre même, il avoit été entraîné presque malgré lui, et avoit suivi à regret le torrent................ au point qu'il avoit eu la coupable foiblesse d'accepter une place éminente sous le règne des *Bourbons*. Cependant, ajoutoit M. E. E., car c'étoit lui, j'ai toujours été réellement fidèle au grand *Napoléon*..... Et vos écrits, lui dit spirituellement cette *dame*, c'étoit sans doute aussi l'impérieuse nécessité qui vous les inspiroit alors; votre muse étoit devenue bien fertile. Après quelques explications préliminaires, et qui furent réfutées victorieusement par l'aimable protectrice, M. E. E. implore cependant son crédit, et l'engage à faire sa paix avec *Napoléon*, et même la supplie humblement de vouloir bien le faire réintégrer dans la brillante place qu'il avoit au château; il ajoute : Je vous le dis franchement, Madame, jamais je n'ai cru un moment à la stabilité du gouvernement royal; aussi je n'en suivois que machinalement les drapeaux..... Ici la physionomie de Mme D. S.... prit une teinte plus sérieuse; elle dit à cet importun : « Si vous étiez persécuté aujourd'hui pour » une opinion contraire au régime impérial, je me ferois sans

» doute un plaisir, et même un devoir, de vous protéger auprès
» du ministre .... mais un *caméléon* politique de votre espece
» ne mérite que mon mépris ; la seule chose que je peux cepen-
» dant vous promettre, est d'oublier cette conversation; mais
» sortez promptement, et ne vous montrez jamais à mes yeux...»
Un instant après, Mme D. S. disoit à une amie : « Vous le
» voyez, je suis maintenant accablée de visites; tous ces temps-
» ci, mon hôtel ressembloit à une vaste solitude; l'on sembloit
» m'éviter avec soin : maintenant que l'on me suppose une ombre
» de crédit.... dès le petit crépuscule mes antichambres sont
» pleines; ceux qui, le mois dernier, passoient rapidement dans
» leurs chars, sans daigner même jeter un coup-d'œil sur ma
» simple voiture, viennent aujourd'hui s'humilier, pour ainsi
» dire, à mes pieds. Je les méprise ainsi que leur basse adu-
» lation et leurs louanges serviles et intéressées..... Mon bon-
» heur sera donc de protéger d'une maniere toute particulière
» ceux qui aiment leur Roi, et qui souffrent pour sa cause;
» mais des *girouettes*, de ces hommes qui n'ont d'autre opi-
» nion que leur intérêt personnel; ces gens-là, dis-je, et je
» l'affirme, doivent être dangereux sous tous les gouvernemens.
» Le malheur finira tôt ou tard par frapper des êtres aussi
» corrompus.... »

(25) Pag. 288. *Mais j'ai vu tant de gens.*

Pendant les cent jours de l'usurpation, chaque parti se reposoit avec sécurité sur le crédit dont jouissoit le duc d'Ot..... comme ministre. M. F..... , fidele aux devoirs de sa place, a toujours écouté la voix de l'humanité. Plusieurs personnes dignes de foi affirment qu'il avoit fait prévenir quelques Français fideles à la bonne cause, de ne pas s'abandonner à leur franchise. « Je suis présent partout, leur di-
» soit-il : c'est quand je suis invisible à vos yeux, que ces
» murs même ont des oreilles. Comme magistrat, je punis
» quand les preuves du délit sont plus claires que le jour ;
» mais comme homme, je dois prévenir ceux qui s'engagent
» dans une route dangereuse. »

Tous les salons de la capitale retentissoient de sa bienveillance : on croyoit qu'il n'avoit accepté cette place pour la troisième fois (comme je l'avois prédit) (1), que pour empêcher le retour du régime de la terreur. Beaucoup d'adeptes venoient m'interroger, soit pour confirmer leurs craintes, soit pour affermir leurs espérances. D'autres m'avouoient que le ministre leur avoit conseillé d'agir de telle maniere ; d'autres enfin ajoutoient qu'ils ne pouvoient plus enchaîner leur indignation contre Buonaparte ; qu'enfin M. F. ne leur ordonnoit pas, mais leur conseilloit de s'éloigner : qui peut se plaindre pendant les cent jours de quelque acte vexatoire ? Il faut avouer qu'aussitôt qu'on apprit la nomination du duc d'Ot..... au ministere, la plus parfaite sécurité s'établit dans les hôtels du faubourg Saint-Germain : on chantoit même des couplets satiriques contre l'usurpateur, et les regrets qu'arrachoit l'absence des Bourbons retentissoient dans toutes les bouches et dans tous les cœurs. Cependant un billet doux du ministre arrive : bientôt la frayeur s'empare des esprits. Avant d'aller au rendez-vous, on ne manquoit pas de venir consulter la Sibylle ; comme elle affirmoit qu'on n'avoit rien à craindre, on se résignoit, et on alloit même gaiement à l'interrogatoire. Chaque délinquant en étoit quitte pour une légère mercuriale. Ces faits que j'avance prouvent qu'un homme puissant peut se faire craindre à la fois, et cependant se faire aimer. Mais quand un ministre n'est plus qu'un fantôme de pouvoirs du moins il trouve des cœurs reconnoissans qui se rappellent les bienfaits dont il environna la roue mobile de la fortune. Honneur à celui qui, revêtu d'un pouvoir redoutable, ne l'employa qu'à réprimer la malveillance, et non à frapper ses ennemis personnels ; honneur à celui dont les lumières sont assez étendues pour distinguer à travers d'épais nuages la vérité toute entière ! Cet homme-là n'a rien à redouter de l'inconstance des mortels, sa récompense est dans son cœur.

---

(1) *Souv. proph.*, 143.

(26) Pag. 300. *D'admiration et de respect.*

Après la capitulation de la ville de Bordeaux, Buonaparte témoigna plusieurs fois du ton le plus animé, combien il auroit été glorieux pour lui d'imposer des lois à l'auguste Fille de Louis XVI. Voici le discours qu'il adressoit aux courtisans qui l'entouroient : « L'héroïsme de la moderne *Laodamie*,
» qui s'immole généreusement pour sa famille, est vraiment
» digne d'admiration. Quel triomphe pour moi, si le sort
» protégeant mieux ma cause, eût fait tomber cette prin-
» cesse entre mes mains ! Des éloges mérités, et non de
» honteuses chaînes, seroient devenus la récompense de sa va-
» leur : que les fastes du Monde, que les annales même de la
» France cessent de nous vanter les personnages célèbres qui
» les honorent ! Quel homme pourroit se comparer à cette
» femme que je révère et que j'admire ! quel guerrier, comme
» elle, a déployé dans l'infortune un courage non moins su-
» blime que soutenu ! La duchesse d'Angoulême est la digne
» petite-fille de Marie-Thérese ! je suis loin de blâmer sa con-
» duite, elle est irréprochable : elle a tenté de ressaisir une
» couronne perdue à jamais pour elle et pour sa famille ;
» mais sa grande âme, supérieure encore à sa défaite, me
» pénètre pour elle d'admiration. Il ne manquoit plus à ma
» gloire que de la soumettre à ma puissance. Je l'avoue, je
» destinois à la duchesse le palais de Saint-Cloud, cette re-
» traite enchantée auroit pu lui rendre le bonheur ; peut-être
» elle auroit embelli ma cour par la noblesse de sa figure,
» et l'auroit édifiée par l'exemple de ses vertus. »

Ce discours de Buonaparte démontre l'ascendant suprême de la vertu sur les cœurs les moins faits pour la connoître et pour lui rendre hommage.

(27) Pag. 308. *Malesherbes.*

O infortuné Malesherbes ! ton esprit a pu être séduit, mais ton cœur fut toujours pur et vertueux : quand tu appuyois de tout ton crédit ces dangereux novateurs, lorsque tu favorisois la circulation de leurs pernicieux écrits, tu croyois sans

doute observer la justice, rendre hommage à la liberté, et tu ne savois pas que tu préparois la ruine de ta patrie, et ton propre supplice.

(28) Pag. 348. *Le mont Saint-Michel.*

Ce lieu n'étoit autrefois qu'une solitude tout environnée de bois, au milieu de laquelle habitèrent des ermites jusqu'en l'an 708. Le mont Saint-Michel est un rocher escarpé, de la hauteur de trois cents pieds. Les religieux de la congrégation de Saint-Maur possédoient l'abbaye, où ils étoient communément au nombre de trente. Anciennement c'étoit le prieur qui gardoit les clefs tant du bourg que du château. On remarquoit avec quelque attention une machine, avec laquelle on tiroit, du bas du rocher, à travers du jardin, et jusqu'à la hauteur du château et de l'abbaye, les vivres et munitions, et tout ce que l'on y portoit par mer.

J'ai entre les mains un manuscrit unique, et qui provient de cette antique et célèbre abbaye. Il est écrit partie en grec, partie en vieux gaulois. Sa date remonte à 1342. Les lettres sont en or. Il a des agrafes, et sa couverture est remplie de figures bizarres et de nombres hiéroglyphiques. Il a sept feuillets, en peau de vélin, et contient des révélations singulières, dont plusieurs déjà nous prédisoient notre sanglante révolution, et annonçoient de même que, dans cinq cents ans, l'Eglise bâtie par Richard II, seroit rebâtie par les esclaves mahométans..... mais que la mer ne couvriroit plus de son flux et reflux, deux fois par jour, la grande grève de sable blanc. Ce livre est si étonnant, que j'en ménage la surprise à mes adeptes, et leur en donnerai entièrement l'explication dans la seconde partie de mes *Oracles sibyllins.*

(29) Pag. 362. *Saint-Denis.*

Je fis, en 1808, un saint pèlerinage aux lieux célèbres où repose le patron de la France. Après avoir parcouru le temple et les tombes de Saint-Denis, j'entends l'écho repéter avec un

accent lamentable les noms de Suger, de Duguesclin, de Turenne et de Condé!

« Oh! m'écriai-je alors, tous ces illustres personnages furent » les compagnons de la gloire de nos rois. La mort même ne » les a point séparés de leurs maîtres, et c'est toujours avec » eux qu'ils se présentent à la postérité. » Je sors de ces pieuses catacombes; je traverse encore les portiques séculaires de Saint-Denis, et j'arrive dans l'enceinte de la chapelle des Valois.

Les colonnes qui la décoroient sont détruites; le dôme qui la couronnoit s'est écroulé : il ne reste point une seule pierre qui atteste les vestiges d'un antique oratoire. Des ruines éparses n'y rappellent point la pompe et la splendeur de ce monument. Enfin, ce sombre lieu n'offre à l'œil surpris qu'un étroit cimetiere, où l'on voit serpenter à peine un aride gazon. Une simple croix de bois peinte en noir n'y éleve point son humble trône, et rien ne me retrace que je foule à mes pieds le berceau de la foi. A l'aspect de cette terre sacrée, je ne sais quelle impression de mélancolie, d'amour et de piété s'empare de tous mes sens. Je pénetre dans ce domaine de la mort : je me prosterne devant les ombres royales qu'il renferme dans un même mausolée. Je recueille avec respect quelques plantes funèbres, empreintes des vapeurs des tombeaux, et où leur âme superbe semble encore respirer. D'autres personnes, à mon exemple, recueillent ces plantes mélancoliques, et emportent avec transport ces gages précieux de leurs regrets. Le gardien de ce funebre dépôt m'avoit indiqué le tertre où étoient engloutis les ossemens de nos rois. Mais il fut frappé d'admiration et de surprise, en voyant l'émotion que m'inspiroient leurs dépouilles infortunées. Fiere de posséder ces fleurs saintes, filles du deuil et de la douleur, j'ose à peine effleurer ces corolles qui tombent en poussiere, et je conserve ces reliques végétales avec une vénération religieuse. Combien de fois j'ai contemplé ces racines souveraines, qui, seules, s'élançoient en guirlandes sur des cendres augustes et délaissées! Elles élevent un temple dans mon âme à ces nobles enfans de la France, dont elles perpétuent l'immortel souvenir.

(30) Pag. 377. *Présages.*

Dans l'antiquité païenne, le peuple ne pouvant guère élever son esprit jusqu'à la connoissance du premier être, bornoit presque toute sa religion aux dieux immortels, qu'il regardoit comme les auteurs des oracles, des sorts, des aruspices, des prodiges, des songes et *des présages.*

Dans l'idée générale du mot *présage*, il faut comprendre non-seulement l'attention particuliere que le vulgaire donnoit aux paroles fortuites, soit qu'elles parussent venir des dieux, soit qu'elles vinssent des hommes, et qu'il regardoit comme des signes des événemens futurs; mais il faut comprendre encore les observations qu'il faisoit sur quelques actions humaines, sur des rencontres inopinées, sur certains noms et sur certains accidens dont il tiroit des préjugés pour l'avenir.

Il est vraisemblable que la science des présages est aussi ancienne que l'idolâtrie, et que les premiers auteurs du culte des idoles sont aussi les auteurs de l'observation des présages. Ils étoient de plusieurs especes, qu'on peut réduire à sept principales; savoir :

1°. Les paroles fortuites que les Grecs appeloient Θήμεν ou κλήδνα, et les Latins, *omen* pour *orimen*, selon Festus. Ces paroles fortuites étoient appelées *voix divines* lorsqu'on en ignoroit l'auteur; telle fut la voix qui avertit les Romains de l'approche des Gaulois, et à qui l'on bâtit un temple sous le nom d'*Aius locutius*. Ces mêmes paroles étoient nommées *voix humaines*, lorsqu'on en connoissoit l'auteur, et qu'elles n'étoient pas censées venir immédiatement des dieux. Avant de commencer une entreprise, beaucoup de gens sortoient de leur maison pour recueillir les paroles de la première personne qu'ils rencontroient, ou bien ils envoyoient un esclave écouter ce qui se disoit dans la rue; et sur des mots proférés à l'aventure, et qu'ils appliquoient à leurs desseins, ils prenoient leurs résolutions.

2°. Les tressaillemens de quelques parties du corps, principalement du cœur, des yeux et des sourcils; les palpitations du

cœur passoient pour un mauvais signe, et *présageoient* particulierement, selon Mélampus, la trahison d'un ami. Le tressaillement de l'œil droit et des sourcils étoit au contraire un signe heureux. L'engourdissement du petit doigt ou le tressaillement du pouce de la main gauche ne signifioit rien de favorable.

3°. Les tintemens d'oreille, et les bruits qu'on croyoit entendre, présageoient comme aujourd'hui encore, que quelqu'un parloit de la personne qui avoit ces présages.

4°. Les éternuemens. Ce *présage* étoit équivoque, et pouvoit être bon ou mauvais suivant les occasions; c'est pour cela qu'on saluoit la personne qui éternuoit, et l'on faisoit des souhaits pour sa conservation. Les éternuemens du matin n'étoient pas réputés bons; mais l'amour les rendoit toujours favorables aux amans, à ce que prétend Catulle.

5°. Les chutes imprévues. Camille, après la prise de Veies, voyant la quantité de butin qu'on avoit fait, prie les dieux de vouloir bien détourner par quelque légere disgrâce, l'envie que sa fortune ou celle des Romains pourroient attirer. Il tombe en faisant cette priere, et cette chute fut regardée par le peuple, dans la suite, comme le *presage* de son exil et de la prise de Rome par les Gaulois. Les statues des dieux domestiques de Néron se trouverent renversées un premier jour de janvier, et l'on en tira le *présage* de la mort prochaine de ce prince.

6°. La rencontre de certaines personnes et de certains animaux. Un Ethiopien, un eunuque, un nain, un homme contrefait que les gens trouvoient le matin au sortir de leur maison, les effrayoit et les faisoit rentrer. Il y avoit pour eux des animaux dont la rencontre étoit de bon *présage*; par exemple, le lion, les fourmis, les abeilles. Il y en avoit dont la rencontre ne présageoit que du malheur, comme les serpens, les loups, les renards, les chiens, les chats, etc.

7°. Les noms. On employoit quelquefois dans les affaires particulières, les noms dont la signification marquoit quelque chose d'agréable. On étoit bien aise que les enfans qui ai

doient dans les sacrifices, que les ministres qui faisoient la cérémonie de la dédicace d'un temple, que les soldats qu'on enrôloit les premiers, eussent des noms heureux.

Pour ce qui est des occasions où l'on avoit recours aux *présages*, on les observoit surtout au commencement de l'année; c'est delà qu'étoit venue la coutume à Rome de ne rien dire que d'agréable le premier jour de janvier, de se faire les uns aux autres de bons souhaits qu'on accompagnoit de petits présens, surtout de miel et d'autres douceurs.

Cette attention pour les *présages* avoit lieu politiquement dans les actes publics qui commençoient par ce préambule: *Quod felix faustum fortunatumque sit.* On y prêtoit aussi l'oreille dans les actions particulières, comme dans les mariages, à la naissance des enfans, dans les voyages, etc.

Il ne suffisoit pas d'observer simplement les présages, il falloit de plus les accepter lorsqu'ils paroissoient favorables, afin qu'ils eussent leur effet. Il falloit en remercier les dieux qu'on en croyoit les auteurs, et leur en demander l'accomplissement. Au contraire, si le *présage* étoit fâcheux, on en rejetoit l'idée, et l'on prioit les dieux d'en détourner les effets. Telles étoient les idées ordinaires sur les présages. Pline disoit que la magie étoit composée de la religion, de la médecine et de l'astrologie, trois liens qui captiveroient toujours l'esprit des hommes. D. F.

(31) Pag. 381. *Son âme étoit douce et tendre comme ses écrits.*

L. Joséphine écrivoit peu; mais son style noble et pur portoit l'empreinte de cette inaltérable bonté qui la caractérisoit: son âme étoit grande et désintéressée; jamais elle ne connut la duplicité; comme elle étoit incapable de nuire à personne, elle recevoit peut-être un peu facilement les impressions qu'on lui donnoit, et s'abandonnoit quelquefois trop légèrement à la vivacité des sentimens qu'elle éprouvoit. Dans ses lettres on remarque une diction élégante, des

expressions choisies et analogues aux sujets dont elle s'occupoit, parfois il y régnoit cet aimable abandon qui plait tant aux âmes sensibles. Ah! c'est alors que l'âme de Joséphine se révéloit tout entiere aux yeux de ceux à qui s'adressoient ses lettres. Elle peignoit en traits de feu le culte de la reconnoissance et les charmes de l'amitié, parce que toutes les deux avoient des autels dans son cœur; mais jamais elle ne proféroit le nom odieux de l'ingratitude; il lui avoit toujours été parfaitement inconnu.

Si mes nombreuses occupations n'y avoient mis jusqu'ici obstacle, j'aurois déjà fait paroître les Mémoires de L. Joséphine. La première partie est entierement composée par elle: elle en faisoit ses délassemens à la Malmaison; la suite qui sera rédigée par moi est en grande partie extraite des manuscrits imparfaits qu'elle nous a laissés; mes relations avec cette femme étonnante, et celles que j'ai dû nécessairement avoir avec les personnes qui l'approchoient, me mettent, plus qu'aucun autre, à même de rapporter avec exactitude une foule de choses intéressantes. On peut donc s'attendre, quand je mettrai au jour ce nouvel ouvrage, à y trouver beaucoup de traits aussi singuliers que piquans; la vérité et la variété régneront dans tout le cours de ces Mémoires. On y verra par quels moyens surnaturels Napoléon Buonaparte est parvenu à monter sur le trône, et à s'y affermir quelque temps; comment Joséphine prévit sa chute, et l'avoit même calculée. Enfin ces Mémoires renfermeront des détails tres-curieux sur l'existence politique de l'ex-empereur, et sur les derniers momens de l'excellente Joséphine.....

(32) Pag. 382. *La Malmaison.*

Vendue comme bien national en 1792, elle fut acquise par M. Lecoulteux de Canteleu, alors banquier, et depuis sénateur; celui-ci la céda à Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve de M. de Beauharnais, et femme de Napoléon *Buonaparte*, à l'époque ou ce général commençoit sa premiere campagne

d'Italie. *Joséphine*, que ses goût purs et simples portèrent toujours à aimer les plaisirs champêtres, s'appliqua dès ce moment à embellir encore cette retraite déjà renommée par ses beaux jardins et les eaux abondantes qui les arrosoient. C'est à la Malmaison que cette femme, qu'attendoient de si hautes destinées, se retiroit quand son mari poursuivoit le cours de ses victoires, et préludoit à cette fortune extraordinaire qui devoit les faire asseoir tous les deux sur le premier trône du monde. Elle y donnoit souvent des fêtes brillantes, dont elle-même faisoit le principal ornement, et où, en se faisant aimer et chérir de tout le monde, elle favorisoit, sans s'en douter, les ambitieux desseins de son époux.

Devenue impératrice des Français, *Josephine* conserva ses goûts simples et son amour pour la campagne. Adorée d'un peuple qui voyoit en elle son ange tutélaire, elle n'étoit jamais plus heureuse que lorsque, retirée à la Malmaison, elle passoit dans ce nouvel Eden les momens qu'elle pouvoit dérober au faste de la cour de son impérial époux. Aussi, l'un des premiers usages qu'elle fit de sa puissance, fut de la faire servir à l'embellissement de ses beaux jardins. Instruite dans toutes les branches de l'histoire naturelle, elle fit de la Malmaison un Musée consacré spécialement à cette science; et les savans, qu'elle protégeoit, qu'elle encourageoit par ses bienfaits, et auxquels elle fournissoit les moyens de voyager, s'empressoient à l'envi de lui envoyer des quatre parties du monde les objets les plus rares et les plus dignes de fixer la curiosité.

Afin de satisfaire le goût inné chez elle pour l'histoire naturelle, Joséphine, en ordonnant une nouvelle distribution de son parc, en fit réserver une partie destinée à l'étude théorique et pratique de la science qu'elle aimoit. Par ses soins, un jardin botanique, une ménagerie et une école d'agriculture furent établis à la Malmaison, et c'est sous ses yeux, et presque sous sa direction, que les amis de la nature venoient étudier ses phénomènes.

Le jardin botanique contenoit, soit en plein air, soit dans des serres chaudes, toutes les plantes les plus rares que l'art et la

patience ont pu faire végéter dans notre climat. La ménagerie, l'une des plus completes de l'Europe, renfermoit tous les animaux terrestres, aquatiques et volatiles, qui peuvent vivre dans notre atmosphere. Enfin, l'école d'agriculture, établie dans le genre de celle de Rambouillet, étoit consacrée à des expériences utiles, et qui toutes avoient pour but de perfectionner le premier des arts, et de contribuer, autant qu'il étoit en elle, au bonheur du peuple français, en préparant pour lui de nouvelles sources de richesses et de prospérité. Dans ces divers établissemens, l'utile étoit toujours à côté de l'agréable ; et *Joséphine*, au milieu de ses jardins, entourée de ses superbes mérinos et des autres animaux consacrés aux besoins de l'homme, sembloit à tous les Français une divinité bienfaisante uniquement occupée du désir et du soin de les rendre heureux.

Elle le prouvoit bien, en ne faisant réellement de la dépense que pour les choses qui présentoient à son cœur quelque espérance d'utilité. Elle a sacrifié des sommes immenses à organiser ses différens établissemens, et elle n'a pas songé une seule fois à prodiguer l'or, à l'effet de se construire un palais digne de celle qui étoit alors la femme du plus puissant monarque de l'Europe. La modeste habitation de la Malmaison, composée d'un simple rez-de-chaussée et d'un premier étage, parut toujours suffisante à son ambition. Mais si l'aspect de ce réduit champêtre n'annonçoit point à l'étranger l'impératrice des Français, le récit de ses vertus, de sa douce bienfaisance, les pleurs d'amour que répandoient, en parlant d'elle, tous les habitans des villages voisins, la faisoient bien vite reconnoître, et le voyageur s'en retournoit pénétré d'admiration pour une femme qui ne sembloit vouloir régner que pour se faire chérir.

Aussi, toute l'Europe l'a remarqué, aussi bien que la France, les malheurs de Napoléon ont commencé au moment où son insatiable ambition l'engagea à se séparer de cet ange de bonté, qui sembloit à toute heure réconcilier le ciel avec lui. De même qu'elle avoit accepté son élévation sans orgueil, *Josephine* supporta avec noblesse, avec la plus touchante résignation, l'outrage que lui faisoit son ingrat époux. La Malmaison avoit

fait ses plus chères délices pendant le cours de sa grandeur; et, après sa disgrâce, elle fit encore sa plus douce consolation. Livrée désormais aux seuls soins de sa bienfaisance, elle eut plus d'une fois, dans les acclamations de ceux qu'elle protégeoit, et qui l'appeloient leur mère, la preuve qu'elle étoit plus aimée que cette auguste rivale qu'on lui avoit préférée.

Joséphine étoit si généralement respectée en Europe, que lors de l'occupation de Paris par les alliés en 1814, S. M. l'empereur Alexandre se fit un devoir de lui rendre plusieurs visites, et de lui témoigner par là sa haute estime. Il accepta même le 26 mai le dîner qu'elle lui avoit fait préparer; et cet honneur même qu'il faisoit à la vertu malheureuse, a été regardé comme la cause de la mort de cette femme intéressante. Après le dîner, Alexandre désire se promener dans le jardin; il faisoit froid, et Joséphine, qui étoit déjà enrhumée, s'obstina à vouloir l'accompagner. Elle resta long-temps à lui montrer toutes les curiosités de son habitation. Un raisin déjà mûr s'offrit à sa vue dans ses serres chaudes, et elle-même voulut le cueillir pour le présenter à Alexandre. Le soir elle se trouve plus mal : le froid l'avoit saisie, et donna promptement à sa maladie un caractère alarmant. Trois jours après, le 29 *mai* 1814, les habitans de Ruel et de tous les environs avoient perdu leur auguste bienfaitrice. Elle dit en mourant ces paroles touchantes et remarquables : « *Du moins je suis parvenue plus d'une fois à tarir quelques » larmes, et je n'ai point à me reprocher d'en avoir fait verser » aucune.* »

C'est à la Malmaison que se rendit *Buonaparte* le 23 juin 1815, jour qui suivit sa seconde abdication. Un détachement de toutes les armes de la garde impériale y faisoit le service auprès de sa personne, sous les ordres du général Becker. Il en partit le 29 juin suivant, afin de s'embarquer, et de quitter pour la dernière fois cette France où, pour son bonheur et le nôtre, il n'auroit jamais dû revenir.

Le 1er juillet, la Malmaison fut entièrement pillée et dévastée par les Prussiens et les Anglais réunis sous les ordres

de *Blucher*. Ils paroissoient furieux d'avoir manqué *Napoléon*, et ils s'en vengèrent sur la maison en la ravageant. Un journal, en annonçant cette affligeante nouvelle, disoit : « Cette belle » propriété, où depuis quinze ans les produits les plus brillans des » arts, les recherches les plus curieuses du goût, les chefs-» d'œuvre de nos plus habiles artistes se trouvoient réunis, offre » aujourd'hui l'aspect le plus triste. Les statues de Canova, de » Cartelier, de Lemot, etc. etc., les tableaux charmans de » Vernet, de Tannay, de Richard, ont été détruits par le sabre » et les baïonnettes des Anglais et des Prussiens. Quand la vic-» toire faisoit tomber l'Italie en notre puissance, les tableaux de » Raphaël et les statues antiques venoient décorer nos muséum. » Nos ennemis ont appris de nous l'art de vaincre, ils devroient » bien avoir appris en même temps à ne pas déshonorer leur » victoire (1). »

(33) Pag. 403. *Lutèce*.

Quelle est donc cette cité célèbre qui élève jusqu'au ciel l'orgueil de ses pompeux monumens ! à peine le voyageur fatigué pourroit-il parcourir en un jour le tour de son enceinte immense. De toutes les parties du monde les peuples accourent engloutir leurs richesses dans cette nouvelle Babylone. Le luxe, monarque tout-puissant, veille jour et nuit assis sur un trône étincelant d'or et de pierres précieuses ; à ses pieds rampent ses avides adorateurs, ils étalent devant lui les habits les plus somptueux ; la richesse l'adore à genoux, et la troupe des passions qui se partagent le cœur humain, brûle à ses pieds un éternel encens.... A ses côtés éclate le plaisir, et retentissent les accens de cette joie tumultueuse, de cette vaine ivresse qu'on appelle le bonheur. Mais derriere son trône se cachent la Misere hideuse, la Faim dévorante, le Désespoir à l'œil sombre et farouche ; et l'épouvantable Suicide qui enfonce sans cesse dans son propre sein un glaive

(1) *Dict. hist.*, *pag.* 407.

criminel. O *Paris*, berceau des beaux-arts, cité où la vertu règne à côté du vice, qui pourroit reconnoître au milieu de tes portiques superbes, de tes dômes majestueux, de tes portes triomphales où la gloire a suspendu ses festons, cette humble *Lutèce*, qui élevoit jadis au sein des bois et des marais fangeux un front timide couronné du gui sacré. O *Bardus*, chef vertueux d'un peuple de guerriers farouches! quelles seroient tes pensées si, rendu à la vie, tu revoyois aujourd'hui la ville où tu régnois? où sont, dirois-tu, ces huttes couvertes de chaume et de roseaux, où le Gaulois brave et fidèle reposoit auprès de sa lance et de sa douce amie? O mœurs antiques et sauvages, que vous êtes changées! « J'ai donc vainement » aboli le culte du sanguinaire *Teutates*; les descendans de » mes fils belliqueux ont élevé des temples à d'odieuses divi- » nités, qui s'abreuvent du sang des hommes. Partout le » crime triomphe, et la vertu craintive ne sait plus où trou- » ver un asile. Ah! rentre dans le néant, impure *Lutece*; » écrase sous tes murs écroulés tes coupables habitans : qu'un » peuple simple et vaillant comme les anciens adorateurs du » gui divin, s'élève sur tes ruines! et que dans cette île où » j'ai régné sur les fils de la nature, d'humbles habitations » s'élèvent encore pour que la vertu dorme sur la natte du » sauvage, d'un sommeil paisible et innocent. » Ombre sacrée! tels seroient tes regrets et tes vœux; mais ils seroient superflus, la génération présente livrée au culte du crime, survivroit à l'anathème que tu lancerois contre elle, tu rentrerois dans la nuit de la tombe où t'ensevelit le *druide* à côté de ton sceptre, fait d'une branche d'arbre grossièrement façonnée, et d'une tige du gui sacré qui fut jadis ton diadème.

Mais comment s'est agrandie cette imposante *Lutece* qui s'élevoit à peine au milieu d'un rempart de roseaux? Long-temps renfermée dans les étroites limites de la Seine, elle n'étoit qu'une modeste cité sans gloire et sans appui; bientôt quelques maisons solitaires en embellirent la rive opposée de ce fleuve célèbre; les irruptions des farouches Normands la forcèrent à s'environner de murailles. Alors son nom se répandit dans

les Gaules : on admira son courage qui souvent vit expirer aux pieds des foibles tours de la ville naissante, les efforts coalisés de plusieurs peuplades échappées de leurs repaires, pour se disputer ses dépouilles.

Alors on la vit sortir de son obscurité, et rivale des premieres cités de la *Gaule*, elle devint bientôt le séjour habituel de nos *rois*. Elle en reçut un nouvel éclat ; ses murs s'exhausserent, ses maisons furent plus solidement construites ; mais elle ne renfermoit pas encore dans son sein ces superbes faubourgs qui maintenant font à la fois sa gloire et sa grandeur. Au temps même ou le fanatisme égaroit les esprits, et souffloit dans tous les cœurs les feux de la discorde, *Paris*, pour soutenir les efforts d'une armée qui s'avançoit pour vaincre les rebelles, et leur pardonner ensuite, n'offroit que de fragiles remparts. Mais le courage de ses habitans nourris des poisons perfides de l'erreur la défendit seul contre les efforts d'une armée de héros. *Paris* alors valoit encore bien une messe, comme le disoit spirituellement ce père des peuples, et ce modèle des rois généreux.

Enfin il brilla ce siecle du grand *Roi*, ce siècle devant lequel tous les siècles s'évanouissent comme ces astres qui apparoissent au sein de la nuit, s'éclipsent a l'aspect du flambeau du jour : le génie plana sur les Gaules ; *Paris* alors s'embellit de tous les chefs-d'œuvre des arts. La victoire se rangea sous nos étendards ; les peuples soumis abaisserent devant la gloire de Louis XIV leurs fronts humiliés. L'univers retentit du bruit de nos armes, et apprit à respecter un nom qui seul répandoit l'épouvante. Les hommes illustres de l'antiquité furent retracés par le génie des poëtes célebres, qui se réunirent pour donner au monde de grands exemples et de grandes leçons. Tout vint couronner de gloire et de splendeur un regne que les travaux de vingt siecles ne pourront même égaler. Le Louvre s'éleva majestueux comme le prince qui y régnoit ; les guerriers, mutilés par le dieu des combats en défendant la patrie, trouverent un glorieux asile. Le malheur fut consolé, la misere quitta ses lambeaux. O heu-

reuse la France, heureuse l'antique *Lutèce*, si la volage fortune ne se fût enfin lassée ; la justice n'avoit pas toujours présidé aux conseils du prince ; et cette déesse méconnue sur la terre s'éleva vers la Divinité pour implorer la vengeance céleste : tous les malheurs nous accablèrent ; l'affliction bannit du cœur du monarque abattu l'orgueil humain qui l'avoit si long-temps dominé. Il s'étoit enivré de ses triomphes et de sa grandeur : Dieu appesantit sur lui sa main terrible, et il expira dans la douleur. Il descendit dans le tombeau accompagné des pleurs des guerriers et de la censure amère de ses peuples.

Amené par les guerres injustes, par une administration sans énergie, le temps de nos dissensions arriva. Ah ! qu'il demeure éternellement enseveli dans la nuit des siècles, ce règne de l'horrible anarchie, ou bien, si nous en conservons quelque souvenir, que ce soit celui de nos preux défenseurs. Paris, alors le repaire de tous les assassins, Paris, souillé par eux de sang et de crimes, échappa à la destruction qui sembloit le menacer, et, pour s'arracher aux déchiremens des discordes civiles, il se jeta dans les bras d'un protecteur . . . . qui depuis . . . . Mais alors il étoit vertueux.....

Ah ! si la renommée a retenu fidèlement les exploits éclatans de nos héros, si elle les révèle à nos derniers neveux, combien elle trouvera d'incrédules !.....

O *Lutece* ! quelles furent alors ta puissance et ta splendeur ! Le bronze, teint du sang de tes enfans, et que leur valeur avoit enlevé au milieu des combats, décora nos places publiques, pour immortaliser nos victoires. Partout des monumens magnifiques s'élevèrent comme par enchantement, et la capitale de la France devint la capitale du Monde.

Mais enfin l'ambition dévora ses propres *adeptes*. Les fils de la gloire succombèrent sous les coups du vainqueur, et toute leur splendeur s'évanouit.

De nouveaux désastres devoient encore les atteindre. O Waterloo ! tes plaines furent inondées par des ruisseaux de sang. Des guerriers dignes des beaux jours de Rome dorment du

sommeil des braves, que ne puis-je dire de celui des *Bayard* et des *Dunois* ! Ah ! déplorons leur funeste égarement, mais ne flétrissons point leur gloire et leurs nombreux trophées. Jamais je n'oublierai que vingt ans ils suivirent les sentiers de l'honneur, et qu'ils dicterent des lois à l'Europe étonnée (1).

Au milieu de nos malheurs, l'espérance fait encore luire à nos yeux son flambeau consolateur. Français, un Roi juste et généreux nous est rendu. Son auguste famille et lui doivent cicatriser les plaies de la France, alléger le fardeau des subsides, et rendre le calme à nos provinces désolées ; mais songeons à rester soumis à l'autorité suprême. Ah ! si nous nous laissions entraîner par de nouvelles erreurs, si les fureurs de l'anarchie éclatoient encore parmi nous, je frémis en pensant aux fléaux qui fondroient sur notre malheureuse patrie. Paris surtout subiroit le sort le plus épouvantable.

« Car il est prédit : Que la flamme du ciel seconderoit la fureur » des ennemis. Guerriers, femmes, enfans, vieillards, tout, » tout sans distinction, seroit livré au tranchant du glaive. Le » Parisien lui-même, la rage et le désespoir dans le cœur, » et tout plein de la leçon que le Moscovite nous donna, » aideroit, d'une main furieuse, les efforts des barbares » acharnés à la ruine de la reine des cités ; des torches enflam- » mées s'attacheroient aux toits des maisons. Tout *Paris* ne » présenteroit bientôt plus qu'un vaste embrasement. Les » ponts s'écrouleroient sur leurs arches renversées. Le palais » même de nos rois couvriroit la terre de ses ruines. Le temple » consacré à l'auguste patrone de la capitale descendroit sous les » carrieres. Des faubourgs sapés dans leurs fondemens seroient » dévorés par les flammes, et tomberoient avec fracas, ense- » velissant sous leurs ruines encore fumantes tous ceux qui les » habitent. Les cris des malheureux expirant dans les angoisses » de la mort s'échapperoient de ces décombres, et viendroient,

---

(1) Comme l'un de nos premiers écrivains : « Je suis peut- » être trop sensible à la gloire militaire, et je ne suis plus assu- » rée de raisonner juste toutes les fois que j'entends battre un » tambour. » M. DE CHATEAUBRIAND.

» à travers des monceaux de cendres, frapper l'oreille de ceux » qui auroient échappé à ce terrible incendie, et qui frémi- » roient de partager le même sort. Enfin *Paris*, dépouillé de » tout ce qu'il renferme de grand, de magnifique, de glorieux, » rentreroit une seconde fois dans les étroites limites des » siècles de barbarie. » O vous tous Français de tous les rangs, de tous les âges, pénétrez-vous bien de ces terribles prédictions. Votre union seule peut empêcher leur funeste accomplissement.... Groupons-nous, pour ainsi dire, autour du trône de saint Louis; de ce trône, le *palladium* de nos libertés; de cette pierre angulaire, qui, seule, peut à jamais soutenir l'édifice de cette antique monarchie. Ecoutez......(1) que certains *ultra* de bonne foi modèrent enfin leurs réclamations qui, quoique justes, sont repoussées par le malheur des temps et les lumières du siècle. Que les amis véritables du *Roi* s'en rapportent à sa profonde sagesse. Que nos républicains de bonne foi abjurent le culte de la bonne *Déesse*. Déjà même ils ont dû faire l'épreuve que la licence étoit toujours la douloureuse compagne, inséparable de la liberté illimitée, et qu'un peuple léger donne souvent et très-facilement dans les partis extrêmes. Quant à ceux que l'on qualifie de *buonapartistes*, qu'ils se contentent pour leur tranquillité présente et future, d'admirer en silence une partie du vieux *Louvre*, les ponts *des Arts*, *d'Austerlitz*, *d'Jéna*, etc., et de se rappeler, en remontant à leur premier auteur, que ces demi-merveilles n'ont pu s'opérer qu'au prix du sang de plus de trois générations entières..... Ah! pénétrons-nous bien d'une importante et cruelle vérité : ce n'est qu'en remplissant avec exactitude les obligations que nous avons contractées avec les peuples de l'Europe, que nous leur donnerons enfin une véritable idée de notre force et de notre union indissoluble..... J'ai prédit, en 1814, la poule au pot pour 1819. J'affirme que, si nous le voulons tous, et de

---

(1) *Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.*

Les lys d'albâtre tombent, et on cueille des fleurs des champs aux corolles d'ébène. *Eglog. de Virg.*

bonne foi, nous aurons pour 1823 (et même avant), le chapon fin du Maine. Bien plus, nous immolerons le veau gras pour nous réjouir de l'heureuse fusion de tous les partis. Alors *Lutèce*, cette ville qui n'est réellement riche que par son luxe et celui des autres nations, verra s'étendre ses limites. Le beau siècle de *Louis XIV* renaîtra ; tous les arts et les talens s'y déploiront, protégés par les dignes descendans de ce grand Roi ; alors un heureux concours de volontés et de puissance empêchera la prédiction dont saint Césaire et autres ont menacé *Paris*. Car il est annoncé que, de l'année 1824 à celle de 1828, la *France doit être grande et glorieuse* ; que même, pour 1832, elle doit ressembler au trop fameux colosse de Rhodes. Il est encore ajouté qu'en 1835, un nouvel ennemi de la métropole des nations doit la mettre à deux doigts de sa perte ; que l'encens fumera sur les autels de *Baa'*; mais que, par l'accord unanime qui régnera entre un grand *Prince* et un saint *Pape*, la Divinité impie sera détruite, et le calme rendu ainsi à toute l'Europe. En 1839, 1840, les *Turcs* et les *Alains* détruiront plusieurs îles de la chrétienté, et pénétreront nuitamment dans l'une de nos provinces du Midi. Ils y resteront peu, et en seront chassés par le courage belliqueux des habitans de *Marseille*. Le peuple de *Toulouse* s'armera de son côté, pour terrasser les barbares, qui, bientôt après, seront vaincus, et ne trouveront parmi les Français, que la mort, la honte et des fers.

Une remarque singulière n'échappera point aux regards de mes lecteurs. En commentant la gravure qui représente l'ancienne ville de *Paris*, on y distingue parfaitement une église qui me paroît être celle de Saint-Jacques *la Boucherie*, dont il ne reste plus aujourd'hui que le clocher ; j'en juge ainsi par sa proximité du pont au Change. Dans cette même enceinte j'aperçois des gens armés, des canons qui me semblent dirigés vers des troupes qui occupent l'emplacement de ses faubourgs, car rien ne prouve qu'ils existent encore ; au contraire les assaillans semblent s'être retranchés derrière un double rang de palissades. Rappelez-vous celles qui furent faites pour la dé-

fense de *Paris* en 1814 et 1815 : voyez s'il existe la moindre différence entre celles que l'on remarque ici. Les tentes déployées aux environs annoncent un camp dans le genre de celui que les Anglais établirent aux Champs-Elysées, etc. ; les drapeaux de la plupart des alliés étoient traversés horizontalement d'une croix : ils la portoient sur leurs bonnets, tels que l'on peut le remarquer ici..... Il paroît que ces gravures emblématiques ont été gravées en 1622. Or, *Paris* n'avoit point été repris depuis 1594, époque à jamais mémorable qui rendit à la *France* le meilleur de ses rois ; cela de même ne pourroit remonter au règne de Chàrles VII, où les Anglais étoient les maîtres à peu près de toute la *France*, parce qu'alors l'usage des canons n'étoit point encore connu. Il faut donc l'appliquer aux événemens qui viennent de se passer sous nos yeux ; mais alors la funeste prédiction consacrée par le temps est-elle bien entièrement accomplie ? Ah! fasse le ciel que s'il n'en étoit pas ainsi nous ne la voyions jamais se réaliser de nos jours, et qu'elle ne le soit que par delà les siecles Alors *Paris* ressembleroit à ces cités fameuses qui, minées par le temps, finissent par s'engloutir dans l'éternelle nuit.... O divinité protectrice des Français ! je t'invoque et me prosterne à tes pieds ; daigne écouter les vœux d'une mortelle qui ne connoît d'autre bonheur que celui de sa patrie : *qu'elle soit grande !* nos fideles alliés nous l'ont garantie ; *qu'elle soit heureuse !* cette condition ne dépend que de nous ; *qu'elle soit éternellement gouvernée par la famille du grand Henri !* toi seul, maître du ciel et des mondes, peut opérer ce vrai miracle. Je vous le dis encore, peuple choisi de *Dieu*, pour habiter la terre promise, réveillez-vous, réveillez-vous de votre assoupissement profond ; contemplez l'état d'où vous venez de sortir, et comparez-le à celui ou vous êtes ; ne vous rappelez vos malheurs passés que pour en maudire à jamais l'origine, et y puiser, s'il vous le falloit encore, de fortes et terribles leçons pour l'avenir .... Il ne tient donc qu'à toi, nation puissante et protégée par tous les *souverains de l'Europe*, il ne tient qu'à toi, dis-je, d'étonner encore le monde entier, surtout par ton courage à supporter la rigueur d'un malheur

passager, et par une noble conduite au sein de la prospérité qui t'est promise... Alors tous mes oracles seront à peu pres accomplis, et je n'aurai plus qu'à partager et à jouir moi-même pendant de longues années de cette félicité publique et surtout inaltérable, que nous ne pouvons manquer de goûter, sous les lois sages et protectrices d'un gouvernement, dont le sues seront toujours en harmonie avec l'esprit du siecle, et la splendeur dont il convient d'environner le premier trône de l'univers.

Ecoutez, Français, il en est tres-peu parmi vous qui, dans nos malheureux troubles, n'aient pas à se reprocher quelques erreurs véniełles, *moi la premiere, je n'ai pas toujours ete si tolérante :* rappelons-nous aujourd'hui que l'auguste maison qui nous *gouverne* a bien voulu, dans sa bonté toute royale, nous absoudre des péchés les *plus mortels*. Pour continuer d'être heureux, il faut imiter, il faut suivre un aussi bel exemple! Paris et la France seront alors sauvés; et, n'en-déplaise alors à maitre Jean de *Vatiguerro*, dont je rapporte textuellement les étonnantes prédictions, ainsi que celles du chevalier de Bertin (1), nous serons, malgré la fausse politique qui dirige aujourd'hui tant de gens, nous serons pour toujours le meilleur et le plus grand peuple du monde.....

(34) Pag. 403. *Rome.*

O toi qui, long-temps victorieuse de la terre entière, vit toutes les nations subjuguées humilier à tes pieds leurs fronts orgueilleux; ville aux sept collines, patrie des demi-dieux! apres que des barbares, accourus du fond de la Germanie,

---

(1) Thebes n'est plus : tout ce vaste rivage
N'est qu'un amas de tombeaux éclatans ;
Sparte, Ilion, Babylone et Carthage
Ont disparu sous les efforts du temps.
Le temps un jour détruira nos murailles,
Et ces jardins par la Seine embellis;
Le temps un jour, aux plaines de Versailles,
Sous la charrue écrasera les lis.

Le chev. DE BERTIN, Elég. prem.

eurent renversé ce trône glorieux d'où relevoient tous les trônes du globe habité, et sur lequel t'avoient placée la force de tes armes et la valeur de tes guerriers, tu avois encore su ressaisir le sceptre redoutable du monde chrétien. Sous les lambris sacrés du Vatican, et cachée derrière le voile inpénétrable du sanctuaire, debout, aux côtés de la religion sainte, tu t'élevois, les mains armées de foudres vengeurs. Déjà, ville hautaine et superbe, tu as, avec la terre entière, subi le joug des nouveaux Gaulois, fiers rivaux des plus grands guerriers dont s'enorgueillissoient tes antiques remparts. On t'a vue adorer, le front dans la poussiere, ce vainqueur sur la tête duquel enfin la main de *Dieu* s'est appesantie. Ah! ne sois pas encore si vaine de ta délivrance; cette gloire que tu crois avoir recouvrée te sera arrachée de nouveau; tu en seras dépouillée comme l'aventurier des montagnes a été dépouillé de la pourpre des rois et du sacré diademe. Jette les yeux sur les provinces où long-temps s'éleva ton trône: vois-tu, des murs de l'ancienne Byzance et de Jérusalem, s'échapper ces hordes sauvages, ces phalanges du visir....? Les voilà qu'elles s'avancent, elles arrivent, elles sont arrivées; comme un torrent dévastateur, elles ont tout inondé, elles ont tout entraîné dans leur course rapide..... *Rome*, *Rome*, cité sainte, serois-tu donc encore asservie? Les *Grecs envahiront-ils un jour le royaume des Latins* (1)? L'ange protecteur des murailles du Christ plane, le front voilé d'un crêpe funebre, et sa voix lamentable fait entendre ces mots :

« Il est écrit au livre du *Destin*, que la ville aux sept collines doit être six fois conquise avant la fin d'un siecle (2). Contemplez cependant cette soldatesque effrénée : elle livre tout à la fureur du glaive ; partout regne le pillage : la voyez-

(1) Latin, ancien nom du pays où est située Rome.

(2) Depuis quelques années, *Rome* a vu tour à tour dans ses murs les *Français*, les *Napolitains*, etc. Voyez ce merveilleux emblème *des six mains*, qui se trouve dans cette gravure qui remonte à 1622 et même plus. Vous pouvez maintenant en tirer les conséquences les plus exactes et les plus prophétiques.

vous qui s'abreuve de sang sur des monceaux de ruines et de cadavres? Mais quel est ce guerrier, au front superbe, à la démarche altière, qui, avide d'un vain triomphe, s'est élancé vers le Capitole? L'insensé, ne s'aperçoit donc pas que le signe révéré de *Constantin* brille encore d'un éclat céleste sur la cité sainte; et que bientôt lui-même, renversé par une force divine, roulera du haut de la roche *Tarpéienne*, et s'écriera, en exhalant son dernier soupir, comme un autre *Julien* l'apostat : *Tu as vaincu Nazareen, tu as vaincu!*

Quelle gloire t'est réservée, ô ville voisine de l'immortelle *Vaucluse* (1)! Le trône de saint *Pierre* doit encore une fois s'élever momentanément dans ton sein. Tu seras la nouvelle *Jérusalem*, la ville du Seigneur et la reine du Monde (2). Ainsi l'a prédit un nouvel *Ananus* (3).

---

(1) Avignon.

(2) Cette cité doit être un jour bien fameuse par une merveille qui ne peut maintenant tarder de s'y opérer. Il s'agit d'un trésor incalculable, et promis même depuis long-temps aux véritables adeptes illuminés, d'apres les révélations de plusieurs saints et dévots personnages. Il n'auroit pu être, d'après leurs dires, employé fructueusement jusqu'à ce jour (*) : il falloit, dis-je, que le royaume de Pologne fût rétabli; et que le souverain qui parviendroit a remonter sur ce trône, eût déjà reçu l'onction sainte, et de plus, qu'il eût été couronné solennellement.

(3) Jésus, fils d'Ananus, prédit durant sept ans cinq mois, sans aucune intermission, la ruine de Jérusalem.

Flav. Josep.

(*) Pour réunir tous les hommes à la religion sainte et universelle. (Cette prédiction vient déja de commencer a s'accomplir dans la personne de l'immortel *Alexandre*)

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

ERRATA.

Pag. 41, lig. 21 ; pensent, *lisez* : peuvent.
44, dernière ; sous, *lisez* : et.
54, 1 ; vers à rétablir ainsi :
Istuc est sapere, non quod ante pedes modo est.
Videre, sed etiam illa quæ futura sunt.
Prospicere.
68, (épigraphe) placer *suis* au second vers, et *lisez* : *viribus.*
96, lig. 27 ; du fer, *lisez* : du feu.
99, 6 ; Linné, *lisez* : Linnée.
116, 15 ; vaincus, humiliés, *lisez* : vaincu, humilié.
120, 18 ; amie, *lisez* : ami.
129, 15 ; l'autre, *lisez* : l'autre.
165, 19 ; le, *lisez* : les.
298, dernières ; *Varius*, lisez : *Varii* — *retulis*, lisez : *retulit.*
329, 11 ; de France, *lisez* : de la France.
406, 25 ; vous me comblâtes d'une touchante amitié, *lisez* : des marques d'une touchante amitié.
411, 4 ; te : *lisez* : et. Il ne faut point à cet endroit d'alinéa.

Errata des Notes.

Pag. 482, lig. 18 ; oleil, *lisez* : soleil.
524, 13 ; n'étoit point encore connu, *lisez* : n'étoit point encore généralement connu.

Il est encore quelques fautes légeres d'impression qu'on a cru inutiles de relever.





